This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07605110 5

Payne, A R Middletown

UN
PAYS INCONNU

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

NBC
Dana

1. Fiction, American
2. Indians, S.A. - Parisi - Fiction
3. Brazil - Descr. and trav. 1800-1900
A.H.-2-2

LENOX LIBRARY
NEW YORK

UN

PAYS INCONNU

J'ai connu pendant mon séjour aux États-Unis, un homme, hardi voyageur, qui depuis l'âge de dix ans avait quitté la maison paternelle pour explorer le monde. Ses lointaines pérégrinations l'avaient amené maintes fois en des lieux inexplorés jusqu'alors, et le crayon en main, le carnet sur les genoux, il avait pris des vues et des notes dans tous les pays par où il avait passé.

Un jour, à New-York, M. Middleton, — tel était son nom, — Payne et moi nous devisions des races disparues ou à peu près éteintes sur le globe, et je nommai celle des Aztecs comme

l'une des plus curieuses dont j'eusse jamais lu l'histoire.

A ce nom d'Aztec, mon interlocuteur me raconta qu'il avait fait tout exprès un voyage au Brésil, pour visiter une peuplade de vrais descendants des contemporains de Montezuma qui, d'après certaines traditions, avaient émigré dans la zone du milieu de l'Amérique méridionale et vivaient là depuis des siècles dans leur retraite fortifiée du Géral-Milco.

C'est à l'obligeance de cet ami que je dois les détails dignes de foi que j'offre à mes lecteurs. Son manuscrit m'a servi à prendre des notes sur lesquelles j'ai été à même de tracer le récit qui va suivre. Cette narration véridique, simple et naïve, pourra jeter un nouveau jour sur l'histoire des peuples du vieux continent américain, dont l'existence paisible fut bouleversée par l'invasion de Fernando Cortès et de Pizarro.

I

De Charleston à Para la route est longue, et si je n'avais pas la crainte d'ennuyer mes lecteurs, je leur raconterais en détail les différents incidents de notre voyage à bord du brick *Augusta*, construit à Baltimore et en destination de Rio-Janeiro.

Un de mes amis, M. Édouard Laury-Grey, avait eu l'obligeance de se charger de tous les préliminaires ennuyeux qui accompagnent ordinairement le voyageur assez hardi pour s'aventurer dans une excursion lointaine. Il avait fait prix pour notre passage, choisi nos cabines, pris des

arrangements pour la table et la nourriture, et approvisionné notre cantine de quelques caisses de vins fins, indispensables pour refouler le mal de mer et entretenir notre appétit. Aussi n'eus-je pas autre chose à faire que d'apporter mon sac de nuit et de m'installer à bord de l'*Augusta*, où mes malles avaient été transportées avec les ballots de marchandises de notre raison de commerce : *Payne et Grey*, *à Para*.

Nous devions faire escale à La Havane, et nous longeâmes en effet le Castel-Moro quelques heures avant le coucher du soleil, un dimanche soir, assez à temps pour entrer au port et visiter la ville. Le premier coup d'œil que l'on adresse à la « Reine des Antilles » est un des plus remarquables au monde. La vue de La Havane est vraiment admirable ; au premier plan, on aperçoit une forêt de mâts appartenant à des navires de toutes nations ; au second, les toits crénelés des maisons, les terrasses couvertes d'orangers ; aux fenêtres de chaque habitation, des stores de toutes couleurs flottant au gré du vent, qui agite

leurs baldaquins dentelés, et dans le lointain, sur le penchant des collines qui bornent l'horizon, des massifs de palmiers aux colonnes gigantesques, dont le feuillage sombre fait ressortir la blancheur des murailles de chaque demeure espagnole, soit qu'elle appartienne à l'une des plus anciennes familles de l'Espagne, soit qu'elle serve de refuge à quelque pauvre nègre ou à un Catalan ayant oublié de faire fortune dans ce pays, où tout semble favoriser le commerce et l'agriculture.

La forteresse de Moro, d'un aspect imposant, est construite à l'aide de rochers arrachés par la mine aux récifs de la plage : la sombre couleur de ses murailles se détache en relief sur ce riant paysage qui l'environne et sur l'azur des eaux de cette mer caraïbe, la plus limpide de toutes celles dont sont couvertes les plaines profondes immergées par le liquide élément qui sépare les continents de l'univers entier.

L'entrée de la baie ou plutôt du port de La Havane, située entre le Moro et le fort Puntal,

est si étroite, que c'est à peine si deux chaloupes peuvent y passer de front. Un navire de guerre s'y introduit difficilement; mais si, par hasard, deux bâtiments marchands se rencontrent, le premier entrant au port, le second mettant à la voile, l'un des deux est obligé de reculer pour faire place à l'autre.

L'intérieur de La Havane est fort beau; les rues sont larges et l'aspect en est très-gai, non pas peut-être à l'heure de midi, lorsque les blancs et les nègres même font la sieste, et se reposent pour éviter les ardeurs tropicales du soleil; mais l'après-midi, lorsque la brise de la mer se lève, quand les volantes et les calèches sillonnent la ville emportant dans leur course rapide de charmantes senoritas, des caballeros élégants qui tous ou toutes vont faire leurs emplettes et terminer leur promenade avant souper au *Paseo*, vaste boulevard ombragé aboutissant au théâtre Tacon, la salle de spectacle la plus grandiose du monde entier.

C'est au *Paseo* que se rencontrent les plus

jolies toilettes, les plus adorables femmes du monde, et mon ami Grey et moi nous étions vraiment étonnés de voir tant de gracieux visages rassemblés sur un aussi petit point du globe : nous eussions été tentés de suivre l'exemple de ces hardis gentlemen qui, sans connaître à qui ils s'adressaient, s'écriaient à leur vue :

— Qu'elle est belle ! qu'elle est charmante !... (*Muy bella ! muy hermosa !*)

N'eût-ce été que pour nous entendre répondre, à travers des lèvres roses comme du corail, entre des dents plus blanches que des perles :

— *Gracias, caballeros !* (Merci, messieurs !)

— *Beso las manos de V.* (Je vous baise les mains), et autres gracieusetés fort émouvantes et très-dangereuses pour des cœurs aussi sensibles que celui de mon ami Grey et le mien.

Le lundi soir c'était fête au théâtre Tacon ; on y chantait l'*Ernani*, et d'une façon magistrale. Ce fut au Tacon que les Havanaises nous parurent plus enchanteresses encore qu'à la promenade. Leurs toilettes blanches, un fouillis de

dentelles et de mousseline, leur teint d'albâtre et leurs cheveux noirs, — du jais flexible natté sur une tête d'un galbe grec, — se détachaient sur l'or et la pourpre des loges découpées à jour. On les eût volontiers prises pour autant de Péris emprisonnées dans des cages aux réseaux dorés, prêtes à s'envoler à la première occasion; leurs éventails s'agitaient avec grâce, sans repos ni trêve, et répandaient dans l'atmosphère attiédie de la salle de spectacle des parfums suaves qui préparaient l'âme aux enivrements de la musique de Verdi. Je ne dirai rien de l'exécution du chef-d'œuvre musical du compositeur italien. Les artistes se surpassèrent ce soir-là, au dire même des habitués de l'Opéra, qui s'égosillèrent après chaque morceau en bravos, bravis et bravas et dont les gants éclataient sous les efforts multiples d'applaudissements frénétiques. Cette soirée au théâtre de La Havane restera dans nos souvenirs comme l'une des plus agréables de notre vie à mon ami Grey et à moi.

Le mardi matin, le capitaine de l'*Augusta*

nous fit prévenir que ses affaires étant terminées, il allait mettre à la voile. Nous nous hâtâmes donc de retourner à bord, et à midi sonnant, heure de la marée, nous sortions du havre de La Havane, disant adieu à cette ville unique au monde, qui nous était apparue comme dans un rêve, tant notre séjour avait été raccourci par la hâte du capitaine de notre brick.

Notre compagnie, à bord du navire *Augusta*, se trouvait augmentée par la présence de deux charmantes jeunes femmes, deux créoles de la Jamaïque se rendant à Rio-Janeiro pour y rejoindre leur famille. Mon ami et moi nous fûmes obligés de leur abandonner notre cabine : hélas ! c'était la meilleure du navire.

Il fallut donc, par galanterie, nous réfugier dans un méchant trou noir et malpropre, où grouillaient la nuit d'énormes blattes, de fantastiques cancrelas bien faits pour empêcher de dormir des gens habitués comme nous à tout le bien-être de la vie. Néanmoins, en dépit de ce

voisinage nauséabond et bruyant, j'étais parvenu à céder au sommeil, lorsque vers trois heures du matin une tempête se déclara. Je fus forcé de m'apercevoir de l'inclémence de la température lorsque je me sentis lancé du haut de mon hamac sur le parquet de notre cabine, enseveli sous deux sacs de nuit, étouffé par les draps, l'oreiller, le matelas et les couvertures de ma couchette, écrasé par les deux chaises qui ornaient notre boudoir, et inondé par le pot à eau de notre table à toilette. Dès qu'il me fut possible de reprendre mes sens, je me débarrassai de cet attirail incommode, je comptai mes contusions, et je pus me convaincre à la fois que si je n'étais pas blessé, du moins je me trouvais frappé de la vérité de ce passage biblique :

« Celui qui s'élèvera sera abaissé. »

Aussi, pour ne plus commettre cette faute répréhensible aux yeux du Seigneur et des chrétiens croyants, j'allongeai les cordes de mon hamac, résolu à me trouver désormais terre à terre, au niveau du parquet de mon réduit ma-

ritime. C'était là une précaution de la plus haute sagesse.

Heureusement pour nous deux, mon ami Grey et moi, nous n'éprouvions pas le mal de mer, et je dois raconter en passant que c'est à cette particularité de notre constitution, ou plutôt à cette conformité de nos goûts, que lui et moi nous nous étions liés d'amitié en 1834, lors de notre première rencontre à bord d'un bâtiment anglais qui se rendait de Londres à Saint-Pétersbourg.

Ned (c'est ainsi que j'appelais mon ami Edouard Grey), ayant découvert que j'étais la seule personne à bord du navire britannique qui ne fût point affectée de cette fâcheuse indisposition, s'était avancé près de moi, et, après les premiers compliments d'usage, m'avait prié de vouloir bien le considérer désormais comme mon féal serviteur, tout dévoué à m'être agréable en quelque circonstance que ce fût. Dès ce moment notre liaison se fit, et bientôt, avant la fin de notre traversée sur les eaux mouvantes de la

mer Baltique, nous étions inséparables. Dès cette époque cette intimité devint si grande que jamais l'un de nous n'entreprit un voyage sans que l'autre l'accompagnât.

Un matin le matelot de quart nous réveilla de meilleure heure qu'à l'ordinaire, en criant d'une voix énergique ce mot émouvant : Terre ! mot qui nous réjouit autant que si nous eussions appris que la banque d'Angleterre venait de nous léguer tout son capital, à la seule condition d'en jouir uniquement pour notre plaisir et notre comfort. Cette plage annoncée par le « Jack » de l'*Augusta*, c'était celle du Brésil : ces huttes et ces maisons de briques et de pierre, qui s'étendaient sur le bord de la mer, c'était la ville de Para.

Nous n'avions mis que vingt-deux jours pour opérer notre passage de l'île de Cuba à notre destination, et ce fut le 15 septembre 1853 que nos pieds foulèrent le sol fortuné de l'Amérique méridionale.

La lune brillait dans tout son éclat, elle allait

bientôt disparaître à l'horizon pour faire place au soleil, dont les premières lueurs pointaient déjà du côté opposé, au sein du grand Océan. C'était un spectacle magnifique que celui de cette plage couverte de cocotiers élancés et d'upas au feuillage sombre, dont le vernis miroitait, grâce aux rayons de Phébé, tandis qu'à l'autre horizon une lumière rougeâtre éclairait les vagues purpurines de la mer! Jamais rien d'aussi grandiose n'avait frappé nos yeux.

Le débarquement des marchandises et des passagers ne fut pas de longue durée : la banquise et les récifs de corail, qui s'étendent devant la ville de Para, ne permettaient pas à notre brick d'entrer dans le port; ce fut donc à des bateaux plats, les seuls utilisés dans ces parages, que nous confiâmes « César et sa fortune; » et dès neuf heures du matin, le dernier de nos ballots, l'ultime sac de nuit faisant partie de notre bagage, était arrimé sous les hangars de la douane brésilienne, confié à la garde d'un soldat en guenilles qui se pavanait, son fusil à

la main, revêtu d'un uniforme fantastique et armé d'un sabre dont le fourreau avait disparu.

Le brick *Augusta,* n'ayant plus rien à faire à Para, reprenait le chemin de la plaine liquide, et, peu de temps après, sa coque légère et ses voiles blanches se confondaient dans les brumes de l'horizon. Le navire se dirigeait vers Rio-Janeiro, où l'attendaient avec impatience les consignataires de la maison de commerce qui l'avaient nolisé pour se rendre de Charleston au Brésil.

Avant de continuer mon récit, je crois qu'il est bon de faire savoir à mes lecteurs quel était le but de notre expédition, et pour cela je dois remonter à quelques années avant celle où je transcris ces notes, en 1845 et en 1846, lorsque, en compagnie de M. Grey, je voyageais dans l'intérieur de la Syrie.

Au mois de février 1845, nous étions campés, lui et moi, protégés par une demi-douzaine d'Arabes qui nous servaient d'escorte, sur les bords du lac Asphaltite, près de la vallée de

Siddim, lorsqu'un des hommes de notre caravane, s'étant écarté pour faire du bois, revint en courant vers nous pour nous apprendre qu'à une demi-lieue de la vallée il avait rencontré un gentleman américain qui, comme nous, était venu là pour visiter la mer Morte.

Aussitôt, Ned et moi nous remontâmes à cheval sans nous souvenir un seul instant de la fatigue que nous avait fait éprouver une longue marche dans les sables du rivage de Gomorrhe, et nous éperonnâmes nos montures qui s'élancèrent au galop dans la direction indiquée par notre Arabe. Le voyageur, que nous trouvâmes tranquillement couché sous sa tente et prenant son repas du soir, était bien un Américain, si l'on veut, mais au lieu d'avoir reçu le jour sous le ciel républicain des États-Unis, il était originaire de Lima : aussi fûmes-nous réduits à converser tant bien que mal avec lui dans l'idiome espagnol, au lieu de nous entretenir, comme nous l'avions espéré, dans notre langage natif, le pur anglais de l'Amérique du Nord. De

toute manière nous passâmes une soirée charmante, pendant laquelle nous causâmes tous les trois de voyages, de recherches sur les antiquités des premiers âges et enfin des races éteintes du monde entier.

Grey se lança dans une dissertation savante relative aux Péruviens et aux Mexicains qui vivaient avant l'époque de la conquête; il déplora l'état de dégénération de leurs descendants, qui avaient laissé se perdre les notions des arts et des sciences pratiqués par leurs ancêtres, et il chercha à nous prouver que les deux monarchies qui régnaient autrefois sur ces deux nations n'avaient aucun lien de famille, aucun rapport entre elles.

— Il est vrai, mon cher monsieur, fit le gentleman de Lima, que votre opinion est celle de tout le monde; mais, croyez-moi, c'est là une grave erreur. Les deux peuples dont nous parlons connaissaient non-seulement la situation, les ressources, la civilisation et le gouvernement l'un de l'autre; mais, plus encore, ils avaient

ensemble des rapports fréquents, si j'ajoute foi au contenu d'un certain manuscrit tracé en caractères hiéroglyphiques, que j'ai découvert par hasard dans les casiers délabrés de la bibliothèque du muséum de la ville de Mexico. Je m'aperçois, messieurs, ajouta le Liméen, que mes paroles vous font sourire; mais, patience, je n'ai pas encore achevé. Ecoutez-moi, si cela ne vous ennuie pas trop, et je vous aurai bientôt appris ce que j'ai encore lu sur les pages de mon vieux manuscrit.

Lorsque Hernando Cortès s'aventura pour la seconde fois dans la vallée de Tenochtitlan, un grand nombre de Mexicains, malgré la défense de Guatémotzin, abandonnèrent leurs demeures et s'enfuirent au loin. Ils errèrent longtemps sur le territoire du Guatémala, et après avoir couru des dangers sans nombre, après avoir perdu un certain nombre des leurs, ces malheureux fugitifs pénétrèrent sur les possessions des Incas, dont le siége gouvernemental était établi à Cuzco.

Là s'arrêtait le contenu du manuscrit; mais je puis, messieurs, ajouter à ces détails les traditions qui m'ont été révélées dans les tribus de Quichuas. A peine les pauvres Mexicains s'étaient-ils établis parmi les Péruviens de Cuzco, que l'Espagnol Pizarre, suivi de son armée, se présenta devant la ville. Les conquérants massacrèrent Atahualpa, tandis que Toparca, le second Inca, mourait dans son palais de peur, si l'on ajoute foi à l'opinion générale; ils pénétrèrent dans les murailles, et, par l'ordre du chef, Manca prit les rênes du gouvernement. Quelque soumis en apparence que fussent les Péruviens à leurs ennemis, à ceux qui avaient conquis leur pays natal, les hommes les plus éminents de la nation voyaient avec peine leurs compatriotes supporter un joug honteux; aussi, à l'instigation des Mexicains réfugiés, une députation des chefs les plus hardis pénétra-t-elle dans le palais où les femmes et les enfants de l'Inca massacré (Atahualpa) gémissaient sur cette perte fatale non-seulement pour eux, mais

encore pour le pays : ils persuadèrent à ces pauvres infortunés de fuir avec eux, et la nuit suivante, la petite caravane quitta Cuzco, se dirigeant vers les déserts du Brésil pour y fonder un Incalat ou plutôt une colonie qui serait régie par les mêmes lois établies par les Incas depuis l'origine de la nation et perpétuées jusqu'à eux.

— Il y a cinq ans, ajouta le Liméen, je me trouvais pour mes affaires dans la ciudad de Villa-Bella, sise non loin des sources du Rio-Guapore, lorsqu'un matin quelques amis qui connaissaient mon goût pour les excursions pittoresques vinrent m'engager à les accompagner dans une excursion pédestre qui devait durer trois ou quatre jours, et dont le but était de gravir les monts Paricis.

Une journée de marche suffit pour nous amener au lieu désigné, et le lendemain, dès l'aube, nous partions tous remplis d'une ardeur sans égale, nous proposant de gravir les arêtes de la montagne principale, du sommet de laquelle,

suivant toute apparence, nous devions jouir d'un coup d'œil magnifique. La plupart de mes camarades de route m'abandonnèrent à moitié chemin, et lorsque, parvenu à quelques pas du point culminant, je jetai les yeux en arrière, je m'aperçus que j'étais seul. Loin de me sentir découragé, je m'avançai jusqu'au haut du pic ardu : enfin j'y pus poser les pieds, et je regardai avidement de tous côtés.

— Jugez de mon étonnement, messieurs : devant moi, au fond d'une vallée profonde, j'apercevais... la ville des Incas !

Sans songer davantage à mes compagnons, je m'élançai par un sentier que j'aperçus devant moi, désireux de visiter une cité inconnue, inexplorée peut-être avant ce jour ; mais à peine avais-je franchi un demi-kilomètre, que ma course se trouva soudain arrêtée par l'apparition de cinq hommes revêtus d'un costume pareil à celui avec lequel on représente les Incas des siècles passés. Ces sentinelles avancées s'étaient jetées sur moi au moment où je pénétrais dans

un bosquet touffu. Je fus sommé de rebrousser chemin, car ces Indiens me dirent, dans le langage des Amaquis, qui m'était assez familier, qu'aucun étranger armé, — hélas! je me trouvais dans ce cas, — ne pouvait pénétrer dans leur vallée, qu'ils nommaient le Géral.

Il fallut donc me résigner à retourner sur mes pas; je retrouvai mes compagnons, à qui je racontai mon aventure, et nous retournâmes ensemble à Villa-Bella.

— Vous êtes les premiers, messieurs, ajouta le Liméen en terminant son récit, à qui j'aie jamais raconté ce qui s'était passé sur le versant des monts Paricis.

Une fois de retour en Amérique, mon ami Grey et moi nous résolûmes un beau jour d'aller visiter la vallée des Incas, et c'est pour cela que nous avions quitté Charleston. Notre but était de pénétrer, coûte qui coûte, dans le Geral-Milco [1]. A cet effet, il nous avait paru prudent de nous

[1] Le mot *milco*, dans la langue des Aztecs, veut dire *vallée* et celui de *geral* signifie *ville royale*.

faire passer pour des marchands, persuadés que le vrai moyen de ne pas être forcés de revenir sur nos pas était de nous présenter aux Aztecs d'une manière toute pacifique, comme des gens dont le seul but est de faire une bonne spéculation.

II

Notre séjour à Para se prolongea jusqu'au 18 septembre, et nous nous embarquâmes à bord de la felouque le *San-Joao,* en destination pour le port de Santarem, au confluent du Tapajoz et de l'Amazone. Une fois arrivés dans ce lieu, notre intention était d'acheter ou de louer un bateau plat qui nous conduirait dans le pays où nous désirions nous rendre. Notre bagage fut donc placé à bord du schooner, et nous mîmes à la voile. Tandis que le bateau vogue au gré du vent, mes lecteurs me permettront d'énumérer les marchandises que nous emportions avec nous.

Nous avions fait, Ned et moi, tout notre possible pour assumer la tournure de bons marchands, mais par malheur l'état de nos finances ne nous permettait pas d'emporter une énorme pacotille. Quelques amis nous avaient donc confié des *éventualités*, et s'étaient intéressés dans le succès de notre entreprise. Nous reçûmes de leurs mains divers articles de quincaillerie, des couteaux, des ciseaux, du thé, des ustensiles de cuisine, des instruments aratoires et des étoffes de prix, telles que du satin, du velours et des rubans de soie.

Ces articles devaient être d'une bonne vente, même à Quito, à Lima, ou bien dans toute autre ville du littoral de la mer Pacifique, au cas où il nous serait impossible de pénétrer dans le Géral-Milco. Nous avions, outre ces divers articles, des objets de valeur que Ned et moi avions apportés des provinces asiatiques, en 1842, et nos provisions de bouche étaient de la meilleure qualité. Quant à notre bagage personnel, il se réduisait au strict nécessaire.

Nous voilà donc remontant le fleuve Amazone, n'ayant pour toute occupation que l'étude du langage des Amaquis, l'un des plus difficiles dialectes de l'Amérique du Sud.

Nous arrivâmes à Santarem, la ville la plus malpropre que j'aie jamais vue au monde, vers onze heures du matin, le jeudi qui suivit le jour de notre départ de Para. Aussitôt que le *San-Joao* eut débarqué nos ballots, nous nous hâtâmes de choisir une embarcation parmi les mille et une étendues sur la plage. C'était assez difficile, et pourtant, après maints débats plus ou moins ennuyeux et très-prolongés, nous finîmes par réussir.

Dès la pointe du jour, nous quittâmes Santarem, et, eu égard à la construction bizarre de notre esquif, nous avancions avec assez de rapidité sur les eaux limpides du Rio-Tapajoz. Favorisés par une brise sud-ouest, nous faisions quatre lieues par soixante minutes; aussi, vers sept heures du soir, nous dépassâmes le dernier village de la province, celui de Aldea de Mon-

drucos. La nuit se faisait, noire et profonde, lorsque nos rames nagèrent dans les eaux ombragées par les grandes forêts du Brésil; mais il était trop tard, et l'obscurité était telle que nous pouvions à peine distinguer la route liquide que nous avions à parcourir. Notre guide nous engagea à prendre du repos; car, disait-il, d'ici à Povoakao, vous aurez le temps d'admirer les plus belles forêts du monde. Cet avis nous parut bon. Aussi nous nous enveloppâmes dans nos manteaux, et le pont de l'embarcation nous servit de lit.

Le soleil était levé depuis longtemps, lorsque Ned et moi nous ouvrîmes les yeux. L'aube commençait à paraître; des nuages purpurins se développaient à l'horizon, pareils à de gigantesques oriflammes qui précédaient le char du soleil. Ces nuages furent chassés par d'autres d'une teinte rosée, scindés de toutes parts des jets de lumière, et enfin le globe de feu se développa sur la cime des arbres verts. C'était bien le spectacle le plus grandiose qui eût jamais

frappé nos yeux dans aucun pays du monde.

Notre bateau s'était arrêté en face d'un défrichement où deux ou trois cabanes construites de troncs d'arbres superposés nous prouvèrent que ceux qui habitaient en cet endroit appartenaient à une race civilisée différente de la caste indienne de l'intérieur du Brésil. Tandis que nous nous livrions à ces réflexions, un individu de haute taille et d'une tournure assez fantastique sortit de l'une des habitations; il portait à la main un énorme paquet de fourrures.

— Dieu me damne! dis-je à mon compagnon de voyage, voilà un Yankee ou je ne m'y connais pas! Essayez donc de lui parler.

Ned ne se le fit pas dire deux fois, et lorsque le pionnier qui s'était avancé vers notre bateau eut prié le capitaine, dans une langue presque incompréhensible, qui pourtant avait la prétention d'être de l'espagnol, de vouloir bien se charger de son ballot pour le remettre à Povoakao à l'adresse indiquée, Grey lui adressa la parole en anglais:

— Halloa! mon ami, je parierais ma tête que vous êtes Yankee?

Le pauvre diable manifesta le plus grand étonnement en entendant parler ainsi le langage de son pays. Il nous regarda d'abord sans répondre, mais enfin ses lèvres s'ouvrirent, il ajouta :

— A vrai dire, étranger, je confesse que je suis né dans l'État du Massachussetts.

— Comment diable êtes-vous venu jusqu'ici? demanda Ned à son tour. Et le squatter nous raconta une histoire fort longue et très-lamentable, que je vais rapporter ici d'une manière plus concise. Engagé comme matelot à bord d'un baleinier, il avait fait naufrage sur les plages inhospitalières de l'Australie. Accompagné de quelques-uns de ses camarades, il s'était dirigé à grand'peine vers la ville de Sydney. Après quelques mois de séjour, il avait pris passage comme matelot à bord d'un navire anglais appartenant au pénitencier du gouvernement britannique. Ce bâtiment se rendait en Angleterre,

en faisant escale à Rio-Janeiro. Dans cette dernière ville il déserta un beau matin, afin d'éviter les mauvais traitements du capitaine, et se cacha jusqu'à ce que celui-ci eût quitté le port. Une fois délivré de toute appréhension, il se présenta à bord de tous les navires de la marine des États-Unis, mais leur équipage était au complet. Ne pouvant trouver le moyen de se rapatrier, il résolut de s'en aller à pied jusqu'à Para. Ce voyage à travers les vallés pittoresques du Brésil séduisit son imagination, et l'audacieux Yankee conçut le projet de venir s'établir dans ce pays. Aussi, dès qu'il fut arrivé à Para, il se hâta de chercher un emploi et en trouva un à bord d'une tartane en partance pour Nahant, où il débarqua après avoir fait un voyage très-périlleux. Le printemps suivant, il amena sa famille, et vint s'établir sur la rive du Tapajoz où nous l'avions trouvé.

Nous lui demandâmes s'il se plaisait dans son pays adoptif, et il nous répondit que, grâce à Dieu, les affaires étaient favorables, mais que

les maudits Indiens qui vivaient autour de lui étaient souvent fort turbulents. L'endroit où demeurait notre compatriote n'avait pas de pareil sur la terre; mais, ajoutait-il comme pour atténuer son éloge, il y fait chaud comme au milieu d'un million de tonnerres.

Nous fîmes présent à ce brave homme de quelques couteaux et d'autres instruments qui pouvaient lui être utiles, mais ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à dompter son amour-propre qui se refusait à rien accepter d'inconnus, quoiqu'ils fussent ses compatriotes. Enfin nous lui fîmes nos adieux et nous démarrâmes notre embarcation.

Le capitaine nous avait dit vrai : les arbres de la forêt étaient si touffus et si élevés, que leurs cimes se rejoignaient au-dessus du fleuve et empêchaient au moindre rayon de soleil la possibilité de pénétrer sous ces arcades sombres : aucun souffle de la brise ne ridait la surface du courant, et nous nous vîmes contraints, pour nous rafraîchir, de prendre les ra-

mes afin de faire mouvoir notre embarcation.

Le lendemain, nous avions remarqué à la tombée de la nuit que la largeur de la rivière diminuait sensiblement; nous nous imaginions donc arriver près de sa source : aussi quand, aux premières lueurs de l'aube, nous pûmes distinguer les objets qui nous entouraient, quel ne fut pas notre étonnement en nous voyant au milieu d'un fleuve qui avait plus de six kilomètres de large ! Nous nous trouvions à l'embouchure du Rio-Azovedo, l'un des plus grands tributaires du Tapajoz. A quelques heures de là, nous passâmes au confluent d'un autre cours d'eau paraissant couler du nord au sud, et qui n'était point marqué sur les cartes. Nos matelots le nommèrent le Rio-Urupas. L'après-midi du même jour nous franchîmes aussi le Rio-Cavaïva.

Le lit du Tapajoz devenait de plus en plus étroit, et très-peu profond : l'un des hommes de l'équipage se tenait debout à la proue de l'embarcation, une rame à la main, pour sonder la rivière et empêcher un choc dangereux contre

les bancs de sable et les rochers qui hérissaient le lit du fleuve. L'eau était si transparente, qu'il était inutile de se servir de la sonde.

— Tourne à bâbord ! vire à bâbord ! s'écria tout d'un coup le matelot en ajoutant : Sancta Maria ! Jésus ! et autres exclamations pieuses, — des prières au lieu de blasphèmes. — Hélas ! il n'était plus temps : notre barque était échouée. Les infortunés marins d'eau douce invoquèrent tous les saints du calendrier pour se tirer d'embarras; mais ce qui opéra plus sûrement, ce furent les efforts de leurs bras et l'aide de deux longues gaffes qui repoussèrent notre *croft* dans un cours d'eau plus profond.

Vers les six heures du soir, notre timonier dirigea la proue vers le rivage du côté de l'ouest, et je crus un instant que nous allions échouer, car je ne pouvais distinguer autre chose que l'épaisseur du feuillage. Heureusement il n'en fut rien. On amena la voile, le mât fut abaissé, et en quelques coups de rames, nous traversions le rideau de branches qui nous paraissait impé-

nétrable de prime abord ; et, sans secousse, sans le moindre danger, nous nous trouvions tout d'un coup au milieu d'un grand lac qui n'était pas autre chose que l'embouchure du Rio-Arinos. D'où venait le courant? Nul n'aurait su le dire, car de tous côtés nous apercevions des montagnes couvertes d'arbres de leur base à leur cime, des arbres qui poussaient dans le lit du fleuve et masquaient la vue du torrent impétueux. Ce lac en miniature était çà et là moucheté de petits îlots de forme conique. On eût dit une peau de tigre dont chaque tache eût été une touffe de verdure.

Bientôt cependant il nous fut possible de nous servir de la voile, et, grâce à un vent léger qui se leva, nous pûmes nous aventurer dans le Rio-Arinos.

Le lundi, vers le milieu du jour, notre embarcation s'arrêta dans le port de Povoakao : il nous eût été difficile de continuer notre route, car à un mille au delà de la bourgade, le fleuve se précipitait du haut des rochers et formait un

saut impossible à franchir. Un pont d'une structure particulière sert à traverser le fleuve Arinos du rivage de Povoakao au côté opposé. Cette construction hardie est à peu près faite comme suit : qu'on se figure trois cordes tendues sur une poutre, d'un bord à l'autre, comme celles d'un saltimbanque acrobate, entre lesquelles on glisse d'intervalle à intervalle, à trois pieds de distance, des planches de bois d'un pied de large. Il n'y a pas de parapet, pas même une quatrième corde pour guider la main; celui qui s'aventure sur ce fragile passage, doit avoir bon pied et bon œil, ou bien c'est un homme... à l'eau. Il arrive souvent que les cordes pourrissent et que le pont s'écroule, mais ce n'est là qu'un détail de peu d'importance.

Povoakao est situé, suivant mes calculs approximatifs, à trois cent quarante milles des lieux civilisés : aussi cet établissement est-il fort peu connu sur les rives de l'Atlantique. J'hésite même à croire que si j'avais cherché à Para un marinier pour m'y conduire, il eût pu

me prouver qu'il savait dans quelle direction était la ville demandée. Et cependant Pavoakao est une colonie considérable, dont quelques habitants sont fort riches et possèdent d'immenses troupeaux de chevaux, de mules et autres bêtes de somme. Ils ont aussi des plantations très-étendues, mais elles sont trop mal cultivées pour être d'un bon rapport. La ville elle-même n'a rien de curieux à offrir aux regards des visiteurs : elle a très-souvent été attaquée par les Caraïbes ennemis, dont les efforts nombreux paraissaient tendre à empêcher tout nouvel établissement de s'asseoir d'une manière stable.

Notre bagage et nos ballots de marchandises ne devaient donc plus voyager par eau; aussi nous hâtâmes-nous de les débarquer, et nous les plaçâmes sous les portiques d'une maison abandonnée, dont nous prîmes possession sans en demander permission à personne. Ned et moi nous nous hâtâmes de trouver une trentaine de mules pour transporter nos marchandises et deux chevaux destinés à nous servir de montu-

res. Quand notre marché fut conclu, nous songeâmes à diviser nos effets en petits ballots, pour pouvoir les placer plus commodément sur le dos de nos bêtes de somme.

Le mercredi matin, bien avant le jour, à la clarté des torches de sapin, nous fîmes nos préparatifs de départ, nous chargeâmes nos animaux, et au lever du soleil, après avoir pris un déjeuner à la hâte, nous nous mîmes en route par une belle journée, dont la chaude atmosphère était tempérée par une brise rafraîchissante.

Nous emportions avec nous des armes défensives, malgré l'impossibilité qu'il y avait de pénétrer avec elles dans le cœur du pays inconnu que nous allions explorer. Mais, du reste, telles qu'elles étaient, ces armes : deux *riffles*, deux pistolets *revolvers* et des *bowies-knives*, pouvaient facilement être cachées aux yeux.

Il nous fallait traverser le pont vacillant dont je viens de parler; mais, grâce aux pieds de nos mules et de nos chevaux, tout se passa fort heu-

reusement, et le soir, après avoir franchi à gué le Rio-Oru, nous allâmes camper sur le bord d'une épaisse forêt au confluent des deux fleuves Sumidor et Florès.

On se hâta d'alléger les bêtes de somme, afin de les laisser paître à leur aise. On dressa les tentes, on alluma les feux pour tenir à distance les animaux malfaisants, et, quand le souper fut achevé, nous ne nous fîmes pas prier pour songer au sommeil. Rien ne vint l'interrompre jusqu'au lever du soleil, et nous continuâmes notre route le long de la rive ouest du Sumidor.

III

Une forêt vierge n'est pas aussi facile à traverser que les grandes routes de l'Europe et des États-Unis; il n'y a pas au monde d'opération plus pénible que celle de se frayer un passage dans ces taillis impénétrables. Aussi fûmes-nous obligés d'employer à chaque pas le tranchant de nos bowies-knives; et enfin, le soir du cinquième jour depuis notre départ de Para, nous nous trouvions campés sur une hauteur qui dominait un paysage unique, d'un effet pittoresque et sans pareil. Un ruisseau murmurait devant nous sur un lit de cailloux, effleurant des rives tapissées

d'une fleur bleue pareille aux pieds d'alouette, et connue par les botanistes sous le nom de *lycethis*. Au milieu des arbres exotiques de la plus belle venue placés sur notre gauche, nous remarquions entre autres le *bombax*, ou l'acacia à feuilles de soie, dont le tronc est hérissé d'épines acérées; le platane trompette, aux fleurs semblables aux instruments de bronze dont se servaient les clairons romains; le palmier aux éventails fantastiques : puis encore à droite, le bois de rose, ou le *jacarantha*, dont les grappes de couleur dorée et les feuilles légères charment la vue et l'odorat, le vanillier aux senteurs balsamiques, le fèvier de Tonquin, l'ipécacuanha et le salsepareillier.

Notre tente était adossée contre un énorme *arbre à lait*, d'où, grâce à une profonde entaille, découla bientôt dans un vase une immense quantité d'un liquide blanchâtre, dont le goût se rapprochait, à s'y méprendre, de celui du lait de vache : c'était le *milkow-tree*, avec lequel les Indiens du Brésil font d'excellent beurre végétal.

Ned et moi nous avions tout le jour tué le temps en abattant, à l'aide de nos fusils, les oiseaux qui voltigeaient autour de nous, au-dessus de nos têtes, toucans, perroquets, curassos, uras, veuves, paradis, avec l'intention formelle d'en faire un salmis pour notre souper. J'avais, entre autres, eu la chance de démonter un magnifique aracari, dont la tête couverte d'une crête rose et le plumage d'un blanc orangé rendaient mon ami jaloux de ma chance sans pareille. D'un autre côté, Ned montrait avec orgueil un oiseau rare, le *sonneur de cloches*, autrement dit le *darra*, qui est un des plus curieux spécimens de l'ornithologie américaine. Par malheur, le pauvre oiseau était désormais sans vie et mis dans l'impossibilité de faire entendre son carillon. Grey connaissait l'art d'empailler, et c'est lui qui se chargea du soin de préserver les dépouilles de notre gibier, auxquelles il ajouta par la suite une admirable collection d'oiseaux-mouches, dont les volées s'abattaient à chaque pas dans les pampres des lianes qui flottaient

dans la cime des arbres en bas comme en haut jusqu'au sol et se perdaient dans un tapis de gazon.

Un fait digne de remarque, c'est que, si les oiseaux abondent au milieu des forêts du Brésil, en revanche, à l'exception des singes, les quadrupèdes de la race dangereuse sont tout à fait inconnus.

Parmi les quadrumanes qui gambadaient autour de nous, nous parvînmes un matin à nous emparer d'un *marikina* (*midas rosalia*), autrement dit le lion-singe ou le singe-lion, qui, si on excepte l'expression grimacière de son museau, ressemblait à s'y méprendre au roi des animaux africains. A peine avait-il un pied de longueur du plumeau de la queue au bout du museau. Nous prîmes toutes les précautions nécessaires pour conserver ce curieux animal, dans le but de l'emporter avec nous aux États-Unis; mais le petit drôle parvint à nous échapper pendant la nuit, et oncques, depuis ce jour, nous ne vîmes aucun de ses congénères.

Le 7 octobre, vers les neuf heures du matin, nous parvînmes sur la lisière de la forêt. Devant nous s'étendait une plaine ondulée, pendant plus d'un tiers de lieue, par une quantité prodigieuse de mamelons de formes à peu près égales. On eût dit que cette vaste boursoufflure avait été faite par la main des hommes. Plus loin, nous aperçûmes deux montagnes élevées; et enfin, près de là, à l'horizon, la chaîne de la Sierra Paricis étalait ses pics aux cimes bleues, dont les plus élevés paraissaient être couverts de neige.

Nous avancions toujours, escaladant une montagne, descendant au fond d'une vallée, ou traversant un bois de bananiers et de goyaviers, lorsqu'enfin au détour d'un taillis sur la lisière duquel s'élevaient des arbres gigantesques, notre vue se trouva frappée par un magnifique spectacle : un fleuve nous barrait le passage; mais, au lieu de couler paisiblement dans un lit bordé de mousse ou tapissé de sable et de cailloux, ce courant d'eau s'élançait de rochers en rochers et formait six cascades successives su-

perposées et étagées à une distance égale. Un cerf et sa biche, effarouchés par notre arrivée imprévue, se précipitèrent devant nous, et, grâce à quelques rocs, à des troncs d'arbres abattus qui formaient un pont naturel, ils disparurent à nos yeux avant que nous eussions songé à nos armes à feu. A l'est, les deux pics ardus qui précédaient la Sierra Paricis se déployaient dans toute leur magnitude. Notre route était dans cette direction, et, après avoir franchi à gué le fleuve aux cataractes, nous éperonnâmes nos montures avec l'espoir de jouir plus tôt de la vue du pays et peut-être de celle du Géral-Milco. Mais cette course désordonnée n'amena point le résultat attendu; lorsque nos chevaux s'arrêtèrent, exténués, n'en pouvant plus, nous n'aperçûmes devant nous que des précipices, des rochers taillés à pic et des passes infranchissables. Il nous fallut alors faire un circuit, et ce ne fut qu'à la nuit tombante que nous pûmes parvenir au pied de la Sierra.

Dès le lendemain nous commençâmes, avant

le jour, à gravir la montagne, et sept heures après nous posions les pieds sur un vaste plateau aux flancs duquel, sur la bordure, une source limpide sourdissait entre deux pierres et retombait dans un petit bassin naturel creusé par le temps et l'action de l'eau. Nous nous désaltérâmes avec bonheur, et nos pauvres bêtes en éprouvèrent autant que nous-mêmes à étancher leur soif.

Un déjeuner composé de bananes, d'ananas et de quelques verres d'eau-de-vie fut aussi vite dévoré que servi; nous avions hâte d'avancer et d'atteindre avant la fin du jour, si cela se pouvait, les pentes abruptes qui conduisaient au Géral-Milco. Enfin, vers les cinq heures du soir, au détour d'un chemin qui passait entre deux rocs taillés à pic, une fissure monumentale dans les flancs de la montagne, nous aperçûmes tout d'un coup un immense horizon se dérouler devant nous.

Qu'on se figure un vaste bassin, une vallée profonde parsemée de villes, de fortifications, de

villages reliés les uns aux autres par des routes pavées, des deux côtés desquelles de grands arbres plantés de distance en distance, d'une manière égale, projetaient une ombre épaisse et abritaient le voyageur contre les feux du soleil.

A la base de la montagne, au sommet de laquelle nous nous trouvions, nous distinguions une grande ville entourée de murailles dont les maisons et les monuments, blancs comme s'ils avaient été la veille abandonnés par les maçons, brillaient au soleil et forçaient le spectateur à fermer de temps en temps les yeux pour ne pas être ébloui.

Dans l'intervalle qui s'étendait de l'endroit où nous étions à celui où commençaient les murailles de la ville, la montagne avait été façonnée en terrasses sur lesquelles, d'étage en étage, s'élevaient de charmantes maisonnettes, des cabanes pittoresques entourées de jardins et séparées les unes des autres par des haies d'arbustes et de plantes grasses. De riches moissons du plus pur froment couvraient la plaine par-

tout où le sol végétal en facilitait la croissance et la maturité, — et des fruits sans nombre, bananes, plantins, goyaves et cocos pendaient en régime le long des arbres qui poussaient çà et là, dans des vergers plantés avec art.

Nous demeurâmes plongés dans cette contemplation tant que la lumière nous permit d'examiner à loisir ce spectacle intéressant; mais il n'y avait pas à s'y méprendre, nous étions arrivés au pays des Aztecs. Il ne s'agissait plus que d'obtenir accès dans l'intérieur de la vallée et d'être admis à visiter les villes qui y étaient bâties.

Ned et moi, nous passâmes une partie de la nuit à délibérer sur le meilleur moyen à suivre pour arriver à ce résultat. Il était d'abord important de cacher nos armes de manière à ne pas donner le moindre soupçon au caractère ombrageux des habitants. Nous enveloppâmes avec soin nos fusils, nos revolvers et nos bowies-knives dans des lambeaux de laine, puis après les avoir placés dans une caisse fabriquée à

l'aide de quelques planches arrachées à l'un de nos ballots, nous enfouîmes le tout entre deux blocs de rochers, dans une fissure naturelle que nous recouvrîmes de pierres et de gazon.

Aussitôt que le jour parut, nous fîmes charger nos mules, et, montant sur nos chevaux, nous descendîmes la pente qui conduisait aux habitations. Nous avancions lentement sur une route parfaitement entretenue, bordée des deux côtés par une haie de plantes vivaces au centre desquelles poussaient régulièrement des arbres de la famille des palmiers. Ce chemin était, comme nous l'apprîmes plus tard, la véritable entrée de la colonie, car du côté opposé, la Sierra s'élevait en falaises abruptes totalement dénudées et de nature volcanique.

Devant nous, à quelques portées de fusil, se dressaient les murailles d'une grande ville, et au moment où nous allions atteindre les champs de blé, nous rencontrâmes un troupeau de lamas gardé par une vingtaine de bergers. A notre vue, bêtes et gens prirent la fuite. Cette panique

nous surprit désagréablement, car notre intention était de prouver à ces Indiens qu'ils devaient voir en nous des amis et non des personnes arrivant avec des intentions hostiles : aussi Ned et moi lançâmes-nous nos chevaux sur leurs traces en recommandant à nos guides de rester auprès de nos mules. Cette course au clocher le long des pentes rapides de la Sierra n'était pas chose facile; néanmoins nous n'abandonnâmes point la partie, et afin de mieux réussir, nous pensâmes à descendre de cheval et à tirer nos montures par la bride, afin de prouver aux Aztecs que nous arrivions à eux d'une manière pacifique. A mesure que nous avancions, plusieurs laboureurs et agriculteurs quittaient leurs travaux et s'enfuyaient à leur tour du côté de la ville.

Enfin, vers onze heures du matin, nous parvînmes à l'entrée d'une forêt de palmiers-nains devant laquelle se tenait une petite armée de guerriers rangés en ligne de bataille comme pour nous empêcher d'avancer. Tous avaient en

main des arcs, des flèches, des lances, des javelots, des massues et autres armes défensives, et au milieu de cette peuplade en rumeur, on apercevait çà et là des bannières couvertes de caractères hiéroglyphiques.

En avant de cette légion de soldats, tout autour d'une litière de bois de rose, incrustée de nacre et d'or, se tenaient les chefs, et lorsque nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, ces officiers se rangèrent de côté, les rideaux de la litière s'écartèrent, et nous vîmes descendre de ce véhicule un personnage couvert d'un riche costume. Sa tête était surmontée d'un diadème d'or, le long duquel pendaient des ornements incrustés de pierres précieuses, et sur le sommet de ce couvre-chef des plumes de rhea, pareilles à celles d'une autruche, teintes en rouge éclatant, se balançaient au gré du vent. A ses épaules était appendu un manteau d'une forme particulière : une sorte de *puncho* qui nous parut un vêtement rond, avec trois ouvertures, l'une pour y passer la tête, pratiquée au milieu, les deux autres pour

y introduire les bras, faites à égale distance des deux côtés. Ce manteau, retombant en plis gracieux autour du corps jusqu'aux genoux, était fait d'une étoffe épaisse, blanche comme la neige, orné de bandes d'or et bordé d'un large galon ponceau. Ses pieds étaient protégés par des sandales aux semelles d'or attachées autour de la cheville par des lanières de cuir recouvertes de plaques de même métal. Ce noble personnage, haut d'environ six pieds, nous parut avoir environ une trentaine d'années, et sa physionomie respirait à la fois la dignité et la douceur.

Au moment où ses pieds touchèrent le sol, tous les officiers qui l'environnaient portèrent d'une part leur main droite à leur front, puis de la main gauche allèrent toucher le sol. Comme il s'avançait de notre côté, nous fîmes halte, et nous attendîmes patiemment ce qui allait se passer.

L'Aztec marchait rapidement, suivi par son état-major ; quand il parvint à quelques mètres

de nos montures, il s'arrêta court, et ses camarades en firent autant. Un des chefs de la troupe, qui se tenait près du haut personnage, nous adressa alors la parole dans le dialecte d'Amaquis, et nous tint à peu près ce langage :

— Cioaco, le courageux et puissant Curaça de Ocopaltepec, demande aux étrangers, au nom de Orteguilla, fils du soleil, l'Inca et le père des Aztecs, pourquoi ils ont pénétré dans le Geral-Milco sans y être autorisés ?

— Nous venons, répondis-je, des pays du Nord pour vendre nos marchandises dans la ville de l'Inca, et nous lui apportons nos présents.

— Qui nous prouve que vous n'êtes pas des ennemis ? répliqua un individu d'un aspect féroce qui se tenait auprès du Curaça.

— S'il en était ainsi, ne serions-nous pas plus nombreux ? et pourquoi alors offririons-nous des présents à l'Inca ? Ceux qui veulent combattre n'ont-ils pas des flèches et des arcs ?

Il n'y avait rien à répondre à cela, et pendant

que je continuais à faire comprendre aux Aztecs que nos intentions étaient toutes pacifiques, Ned alla chercher dans les ballots une hache et une pièce de soie bleu de ciel. Je craignis d'abord que la vue de ce *tomahawk* de la civilisation ne produisît un mauvais effet sur le chef des Aztecs; mais lorsque Ned déposa la hache et la brillante soie aux pieds du Curaça, toute l'assemblée ne put s'empêcher de témoigner son admiration; et à l'enchantement qui se peignit sur les traits de chacun d'eux, il nous parut évident que nous allions être reçus en amis.

L'orateur de la troupe nous dit alors, par ordre du Curaça, que nous allions suivre Cioaco jusqu'à la ville voisine, où nous demeurerions jusqu'à ce que l'Inca eût accordé la permission de nous laisser entrer dans le pays.

Aussitôt le Curaça remonta dans sa litière portée par quatre guerriers aux robustes épaules, et nous le suivîmes à pied jusqu'aux premières dalles de la route pavée qui donnait accès dans la ville. Là, mon ami et moi, nous nous mîmes

en selle au grand étonnement de toute l'escorte du Curaça, qui n'avait probablement jamais vu de chevaux. Nous marchâmes ainsi jusqu'aux portes de la cité aztèque, où, sur l'ordre du chef, nous fîmes halte pour attendre le bon vouloir de l'Inca. Nous dressâmes en conséquence notre camp sur une place gardée à vue par une vingtaine de guerriers, à la tête desquels se trouvait un chef nommé Mixtecaltzin.

IV

Le dimanche matin, 10 octobre 1847, avant le lever du soleil, un officier nous apporta la réponse de l'Inca, et Mixtecaltzin se hâta de nous en donner connaissance. Voici quelle en était la teneur :

« Aux étrangers qui sont à Quauhtitlan.

» L'Inca Orteguilla, fils du soleil et de la lune et frère des étoiles, ordonne aux blancs des pays du Nord de venir le trouver dès qu'ils auront reçu cette lettre. Le chef de leur escorte a la mission spéciale de ne point laisser entrer les étrangers dans la ville, non pas à cause d'eux,

mais de crainte que les animaux *fantastiques* (nos chevaux et nos mules) qui sont avec eux ne blessent nos sujets. L'Inca a fait préparer une maison pour ses hôtes; il a aussi désigné un magasin du marché public pour l'exposition et la vente de leurs marchandises, et un appartement particulier sera affecté au dépôt de leurs présents. Qu'ils se hâtent!

» Au nom de l'Inca,

» APIXTAMALT HUAXTEVOLTI. »

Ce document en langage amaquis (qui est toujours en ma possession, ajoute l'auteur, et que je garde soigneusement) était écrit en signes hiéroglyphiques à l'aide d'une plume trempée dans des couleurs diverses.

Nos préparatifs de départ furent bientôt faits, et une heure après la réception de cet ordre de l'Inca, nous quittions Quauhtitlan toujours accompagnés par notre escorte, qui paraissait éprouver la plus grande terreur à la vue de nos montures et de nos bêtes de somme. Pour ne

pas devancer les Aztecs qui nous guidaient, il nous fallut maîtriser l'ardeur de nos animaux, ce qui retarda notre voyage; aussi était-il dix heures lorsque nous arrivâmes à l'entrée d'une ville qui s'appelait Ocopal. Aucune fortification n'entourait cet amas de maisons, et cependant on ne voulut point nous laisser pénétrer à plus d'un demi-mille des premières habitations : on nous apporta des mets et des rafraîchissements; puis, quand onze heures sonnèrent, nous partîmes de nouveau avec une escorte commandée par le même officier. Vers trois heures après-midi, une autre troupe de guerriers remplaça la seconde devant Colucatl : c'était encore une autre ville aztèque située sur une colline des hauteurs de laquelle nous pouvions facilement distinguer le panorama pittoresque qui se développait devant nous. Nous apercevions au loin une ville fortifiée dans la direction du sud-ouest de la vallée, au centre de laquelle miroitaient les eaux d'un grand lac qui reflétaient les édifices bâtis sur ses bords. De hautes murailles

bordaient la limite des habitations, et encerclaient différentes collines qui avoisinaient la ville.

De Quauhtitlan à Colucatl nous avions parcouru une route magnifique, bordée d'une triple rangée d'arbres sur les deux côtés. Des habitations élégantes et des jardins remplis de fleurs et de fruits s'espaçaient de distance en distance le long de ce grand chemin ; et à quatre heures, lorsque nous continuâmes notre marche, nous suivîmes encore une voie digne de celles qu'avaient autrefois construite les Romains sur le vieux continent européen.

Une chose nous surprit surtout dans l'appellation des différents endroits près desquels nous passions, ce fut la quantité de noms mexicains ; car, à l'exception de celui de l'Inca Ortéguilla, de Cioaco, de Curaça notre ami, et du titre de Géral donné au pays, tous les autres étaient plus mexicains que péruviens. La qualification de *milco* ajoutée au mot *Géral* en faisait un nom tout à fait identique à ceux du pays aztèque,

tandis que le nom du chef de notre escorte, Mixtecaltzin, et ceux des villes près desquelles nous avions passé, Quauhtitlan et Colucatl offraient aux oreilles les sons habituels du langage du nord de l'Amérique.

A la chute du jour, notre petite troupe s'arrêta devant la grande ville d'Ameralqua, bâtie sur les bords d'un lac nommé Naloma, et nous prîmes tous notre repas du soir. Au milieu des eaux de ce vaste réservoir naturel, on apercevait trois grandes îles fortifiées et un grand nombre d'îlots flottants que nos guides appelèrent Chinampas, comme le faisaient autrefois les habitants de Tenochtitlan. Du rivage où s'élevait la cité aztèque à la première île régnait une digue percée de différentes ouvertures triangulaires, pratiquées pour permettre un libre passage aux eaux, et ces sortes de ponts étaient construits d'île en îlots de manière à former un réseau de communications.

A l'extrémité de la digue qui se relevait à l'autre bout de l'Ameralqua, on apercevait deux

forteresses d'une grande élévation et d'une force qui nous parut très-redoutable. Le soleil n'était pas encore couché, quoiqu'il fût déjà sept heures et demie, lorsque nous passâmes devant elles pour traverser la jetée.

A la moitié du chemin, Mixtecaltzin s'écria tout d'un coup : Hâtez-vous, guerriers! du haut de la montagne Atola, notre maître nous dit adieu; allons, amis, doublons le pas, ou les portes de la citadelle seront fermées!

A ces paroles, la petite troupe allongea démesurément ses jambes, et Ned ayant éperonné son cheval, je suivis son exemple, ce qui effraya les Aztecs; aussi, afin de nous laisser passer, se rangèrent-ils tous contre l'un des parapets de la digue.

Le dernier homme de notre escorte venait d'entrer dans les murs du fort, lorsque le soleil disparut à l'horizon, et aussitôt les portes se fermèrent : nous étions clos comme tous les autres; il n'y avait pas à s'y méprendre. Il fallut se résoudre à cette détention momentanée;

nous fîmes donc contre fortune bon cœur, et après avoir choisi pour y passer la nuit et dresser nos tentes un des coins de la cour intérieure, nous déchargeâmes nos mules et nos chevaux; puis, montant sur le haut des murs, nous jouîmes d'un spectacle enchanteur qui nous récompensa de toutes les difficultés du voyage.

C'est à peine si le soleil avait disparu depuis une heure, et cependant la nuit était noire et obscure comme elle devait l'être lorsque le monde était un horrible chaos. La lune se trouvait cachée, les étoiles demeuraient blotties derrière les nuages. On eût dit que les trois îles hérissées de forteresses près desquelles nous avions passé étaient à quelques mètres de nous, et que leurs murailles empêchaient les eaux du lac de sortir du bassin où elles étaient contenues. Par delà ces murs gigantesques et pour ainsi dire cyclopéens, nos yeux, perçant les ténèbres, apercevaient les pics de la Sierra Paricis, que l'astre des nuits illuminait par derrière d'une clarté douteuse dont la puissance ne pou-

vait pas encore s'étendre sur les profondeurs de la vallée.

Tout d'un coup les effets de lumière changèrent l'aspect comme eût pu le faire une décoration d'opéra. Un jet de flamme, un sillon de feu jaillit à l'horizon : il éclaira les plateaux de la Sierra à travers les forêts qui croissaient sur les cimes escarpées. Les créneaux des forteresses absorbèrent quelques parcelles de cette flamme et se produisirent plus nets à nos regards. Puis nous distinguâmes les pics neigeux des monts Paricis, dont la blancheur tranchait sur l'obscurité de la nuit.

Tandis que nous examinions ainsi ce spectacle grandiose et solennel dont aucune description ne saurait donner une idée véritable, nous demandâmes à l'un des Aztecs qui nous avaient accompagnés sur la terrasse du fort quelle était la cause de cette lumière vacillante de couleur rougeâtre, pareille à des feux du Bengale. On nous répondit que dès que la lune paraissait au cœur de la Sierra, il était d'usage que l'on al-

lumât des feux sur le toit de chaque maison du Géral. A mesure que l'astre brillant se hissait dans l'éther constellé, les feux mouraient l'un après l'autre; mais si par hasard la *mère de l'Inca* — c'est ainsi que les Aztecs nommaient la lune — refusait de se montrer, il était d'usage que les bûchers fussent entretenus jusqu'au lever du soleil.

Comme nous devions partir dès le point du jour, nous nous retirâmes pour prendre du repos sous le toit improvisé qui devait nous abriter pendant le reste de la nuit. Notre sommeil fut fréquemment interrompu, je l'avoue, par l'excitation que nous éprouvions en songeant à ce que nous promettait la journée qui allait commencer. Aussi nous n'eûmes pas besoin d'être réveillés avant l'heure désignée pour le départ. Nous hâtions nos préparatifs et engagions nos guides à nous imiter; mais il nous fut répondu qu'on n'en ferait rien avant le lever du soleil. Tout en fumant nos cigares, Ned et moi nous étions dirigés vers une des barrières don-

nant sur un chemin conduisant, comme nous le pensions, aux portes de la capitale, et nous nous étonnions de la lenteur apportée par nos guides au départ annoncé, lorsque, grâce à l'apparition du dieu des Incas, l'huis de la place forte fut grand ouvert par les hommes préposés à sa garde. Nous avions déjà fait quelques pas dans cette direction, lorsque Grey, en jetant les yeux devant lui, me fit remarquer que nous allions nous engager sur une passe de la digue qui nous ramènerait infailliblement au rivage, et cependant, à ne pas s'y méprendre, ce n'était pas par ce chemin que nous étions entrés dans le fort où nous avions été abrités la nuit dernière.

Notre hésitation durait encore lorsque Mixtecaltzin nous rejoignit, après nous avoir cherchés pendant plus d'une heure. La digue qui s'étendait devant nous aboutissait à une ville nommée Onadella, construite sur le rivage ouest du lac. Notre guide nous apprit que nos bagages et nos marchandises nous attendaient près d'une autre porte.

Notre départ s'opéra sur-le-champ, et bientôt nous fûmes au milieu de la troisième digue majestueuse, qui allait en s'élargissant jusqu'aux murs de la capitale des Aztecs.

Déjà l'annonce de notre arrivée s'était répandue dans le public; le chemin était envahi par une foule avide de nous voir, mais qui cependant se tenait à distance par crainte des chevaux, sur lesquels nous caracolions : le lac était couvert d'embarcations surchargées de curieux. Ce fut au milieu de ce peuple ébahi que nous parvînmes au pied d'une tour de pierre, formée de blocs massifs superposés les uns sur les autres, devant une ouverture qui, à n'en pas douter, était celle par laquelle on pénètre dans la ville.

En jetant les yeux à ma gauche, j'aperçus la cité aztèque, bâtie sur un plan incliné qui eût permis d'en dessiner les moindres détails. Çà et là on voyait de larges rues bordées de grandes maisons de pierre blanche, aux toits en terrasse, entourées de jardins, et cette agglomération de demeures grandioses s'étendait de la base de la

Sierra Paricis jusqu'au bout du lac, d'une manière si régulière, que l'on eût dit que les rues avaient été tirées au cordeau. Une centaine d'édifices d'un aspect monumental, probablement des temples, dominaient les maisons particulières, et à différents intervalles on distinguait des parcs plantés d'arbres gigantesques.

La foule était devenue plus dense à mesure que nous approchions, et au moment où nous arrivâmes à la porte d'entrée principale, une musique étrange vint frapper nos oreilles. C'était, comme nous l'apprîmes, l'orchestre mililitaire de l'Inca, et bientôt ce noble personnage parut à nos regards. Jamais de ma vie je n'avais vu spectacle plus remarquable.

Le cortége était ouvert par une foule d'officiers revêtus des plus riches costumes, portant sur leurs têtes des casques dont la forme affectait de ressembler à celle de plusieurs animaux, et dont la matière était d'or, d'argent et de bronze. Des deux côtés, chose étrange! l'ouvrier ciseleur avait placé des anneaux enrichis de

diamants, propres à contenir un panache de plumes aux plus vives couleurs. Tous portaient des cuirasses faites des mêmes métaux que les casques, mais disposées en écailles pareilles à celles d'un poisson, et, à dater de la ceinture, attachée à ces cuirasses brillantes, une tunique composée de bandes de riches étoffes descendait jusqu'aux genoux. Leurs épaules étaient recouvertes de longs manteaux d'étoffe de coton teints de couleurs diverses ou brodés à la main. D'aucuns portaient aussi des pelisses faites de plumes tissées ensemble avec un art sans pareil. Différents guerriers, les plus redoutables à n'en pas douter, abritaient leurs épaules sous la dépouille d'animaux sauvages dont la tête se dessinait en relief au dessus de leurs casques, et dont les pattes venaient s'agrafer l'une sur l'autre devant la poitrine de celui qui la portait. Tous étaient armés à la façon de leur pays.

Derrière ces hommes d'armes s'avançait la musique : les Aztecs qui en faisaient partie s'essoufflaient dans des flûtes de roseaux et des

trompettes de bois, et se livraient à d'atroces contorsions en faisant un *boniment* incessant sur des tambours recouverts de peaux de serpents. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette musique discordante, cette cacophonie barbare étaient bien faites pour écorcher même des oreilles de sauvages.

Les nobles de la nation s'avançaient ensuite suivis des employés du gouvernement. Tous étaient à peu près revêtus d'un costume pareil à celui dont était revêtu Cioaco lors de notre première entrevue à l'entrée de la vallée aztèque. Quatorze de ces grands de la race mexicaine et péruvienne portaient sur leurs épaules une litière sans rideaux, dont les brancards, le siége et les colonnes étaient de l'or le plus pur, travaillé avec art et recouvert de pierres précieuses, de nacre et de perles. Un dais de plumes de couleurs étincelantes abritait l'Inca Orteguilla, portant une mitre sur la tête et un sceptre d'or d'une forme recourbée, pareil au bâton des pasteurs de la Bible. La cuirasse du chef de la nation

était d'or et d'argent, artistement ouvragés ensemble en forme d'écailles et parsemés de diamants. Les sandales qu'il portait à ses pieds étaient du même métal et ornées comme le reste de pierres précieuses. La mitre, autrement dit la *borla*, bordée de franges éclatantes, donnait au visage de l'Inca un aspect vénérable, qui inspirait à la fois le respect et l'affection. Le teint de cet homme était d'une couleur olivâtre toute particulière à la race aztèque, et ses yeux noirs comme des charbons brillaient par intervalle de l'éclat du feu. Il avait tout au plus quarante ans, et paraissait posséder une force sans pareille. L'ensemble de ses formes était agréable, à l'exception toutefois de ses oreilles, qui, ayant jadis été fendues pour donner passage à d'énormes boules d'or, s'étaient naturellement abaissées jusqu'au niveau des épaules, grâce au poids de ces ornements inutiles. Heureusement une forêt de cheveux bouclés cachait cette difformité. L'Inca, comme tous ceux qui l'entouraient, portait des cheveux d'une longueur telle,

qu'au costume près on aurait pris tous les Aztecs pour des gentilshommes de la cour de Louis XIV.

Dès qu'il nous apperçut, l'Inca donna ordre de faire halte : il descendit de sa litière et s'avança vers nous suivi par son état-major, tandis que Ned et moi nous marchions à sa rencontre.

Il y eut un échange mutuel de compliments fort difficiles à comprendre de part et d'autre : ce qu'il nous fut facile d'apercevoir, c'est que nous étions les bienvenus dans le Géral, que la ville nous était ouverte et qu'un palais était mis à notre disposition. Le chef suprême des Aztecs se retira ensuite avec toute sa cour, ne laissant avec nous que deux d'entre ses nobles, nommés Conatzin et Oradalda, qui devaient nous servir de guides jusqu'à notre domicile.

Nous marchâmes dans leur compagnie à travers les grandes rues de la viile, où se pressait une foule avide de contempler les étrangers. Et, malgré l'heure matinale, les rues étaient encombrées au point que nous n'avancions qu'à

grand'peine. Nous parvînmes en cheminant ainsi jusqu'au Tianguez ou place du Marché, suivant l'appellation aztèque.

Là nous descendîmes de cheval afin de conduire nos montures par la main, tant nous redoutions qu'une ruade n'occasionnât quelque malheur au milieu de ces gens qui faisaient leurs emplettes.

La rue dans laquelle nous nous engageâmes ensuite était démesurément large et très-longue. C'est à l'extrémité de ce boulevard que se trouvaient le jardin et le palais dont l'usage nous avait été affecté.

V

Les grilles dorées qui entouraient le parc étaient grandes ouvertes. Une allée abritée par des arbres taillés en ogives nous conduisit jusqu'au palais, devant lequel se tenaient une vingtaine de serviteurs que l'Incá avait mis à notre disposition. La première chose dont nous nous enquîmes, Ned et moi, fut d'un emplacement pour nos montures et nos bêtes de somme. Un hangar placé dans l'arrière-partie du palais servit à cet usage, et bientôt les pauvres animaux se reposaient de leurs fatigues sur une bonne litière, devant des monceaux d'un excellent fourrage.

Une fois nos marchandises placées en lieu sûr, après avoir pris nous-mêmes quelque nourriture, nous fîmes l'inspection générale de notre habitation.

Le parc avait une étendue de deux cents acres : les fleurs les plus odorantes y croissaient de toutes parts. Des fontaines coulaient dans des lits de sable fin, des pavillons invitaient au repos dans des asiles mystérieux, et, grâce à un immense filet jeté sur la cime des arbres et retombant mollement jusqu'au sol, où il était retenu par des piquets, on avait formé une volière dans laquelle voltigeaient des oiseaux de toutes sortes. Les rayons du soleil miroitaient çà et là sur les eaux limpides de lacs et de bassins remplis de poissons.

Le palais, construit en pierre grise, n'avait qu'un seul étage sur le haut duquel était placée la terrasse ou l'*azotea*, comme l'appellent les Mexicains. Il couvrait une longueur de quinze cents pieds sur neuf cents de profondeur et trente de hauteur. Deux rangées d'escaliers con-

duisaient du sol à la terrasse, et l'architecte les avait placés sur la façade de la maison princière, qui se trouvait ainsi divisée en trois égales parties. Au pied de la balustrade de ces escaliers l'on voyait deux énormes serpents enroulés en spirale de manière à former corbeille. Le sculpteur s'était plu à donner à ces monstres une figure hideuse qui faisait peur à voir. La largeur de leur gueule était d'environ treize pieds de l'angle d'une mâchoire à l'autre : un homme aurait pu se coucher très à son aise dans le creux formé entre les dents de cette bizarre sculpture.

L'extérieur du palais était vraiment fort pittoresque : quoique ce monument ne fût composé que d'un seul étage, on aurait dit qu'il y avait au-dessus du rez-de-chaussée une sorte d'entresol avec des ouvertures pour éclairer chaque pièce. A douze pieds au-dessus du niveau des fondations, régnait une corniche faite de longs blocs de granit d'égale longueur, au-dessus de laquelle on voyait en retraite l'espèce de second

étage dont je viens de parler. Les pans de muraille du premier étage étaient unis, à gros grains, sans aucune moulure; mais ceux de la partie la plus élevée offraient à la vue une ornementation du plus riche travail, bordée par une *grecque* des mieux formées et du dessin le moins contestable. A chaque angle se tenaient accroupies des statues d'une forme quasi-humaine, dont la figure était très-hideuse. A l'endroit où se trouvaient placées les trois portes, le mur formait aussi retraite dans une profondeur de vingt pieds, et la pierre, dans ces niches d'une bizarre architecture, était recouverte de sculptures admirables pareilles à celles de l'étage supérieur.

L'entrée principale était placée entre les deux escaliers. C'était une ouverture haute de douze pieds sur dix de large, se fermant à l'aide d'une grille de bronze doré, et donnant accès dans une immense salle pavée de marbre, d'où l'on pénétrait sur la piazza qui régnait tout autour d'un jardin extérieur. Des draperies de couleurs

brillantes faisaient l'office de portes pour empêcher le vent ou la pluie d'incommoder les habitants. Dans chaque aile du palais se trouvait une salle carrée pareille à celle dont je vais faire la description.

L'Aztec qui nous servait de guide souleva la draperie qui retombait sur la porte principale, et nous introduisit dans un quadrilatère immense, large de cent pieds carrés. A environ vingt pieds de distance du sol régnait une rangée de colonnes de porphyre dont la forme rappelait celle des monuments des grandes Indes. C'était un vase placé sur un piédestal élevé et surmonté d'un chapiteau qui avait l'apparence d'un coussin écrasé par le poids qu'il supportait : au-dessus de chaque chapiteau s'ouvrait une pierre taillée en forme de grille, au travers du jour de laquelle la lumière filtrait dans l'appartement et se reflétait dans les eaux d'un petit bassin aux ondes murmurantes dans leur lit de marbre.

Le long des murailles étaient appendues des

tapisseries d'un tissu vert de mer, parsemées de broderies d'or. De nombreux coussins de la même étoffe gisaient sur le marbre pour servir de couchettes aux habitants du palais.

De cette première salle, en soulevant une autre portière, nous pénétrâmes dans un autre appartement plus grand que le premier, mais dont la décoration nous inspira une sorte d'effroi; car les tentures en étaient d'une couleur soufrée peu agréable à la vue. Nous nous empressâmes de quitter cette salle, qui donnait accès dans une série de petits appartements, après lesquels venait une antichambre avec deux ouvertures : l'une traversait la muraille nord et conduisait dans le parc; l'autre, cachée par une draperie, nous laissa pénétrer dans une galerie fort longue éclairée par deux ciels ouverts et tendue d'étoffe de couleur gris ardoise qui, au premier aspect, ressemblait à de la peau de chamois brodée d'argent. Le pavé était de marbre poli et le plafond de bois de rose. Les coussins, rangés avec ordre le long des murailles, étaient pareils aux tentures.

Pour ne pas ennuyer le lecteur, je me contenterai de décrire ici ma chambre à coucher, située à l'angle sud de la salle du milieu, dans laquelle on s'introduisait à travers deux petits salons admirablement décorés et appropriés à l'usage de deux Européens; longue de soixante pieds environ et large de quarante, supportée par des colonnes de porphyre, au centre desquelles les eaux d'une fontaine s'élançaient et retombaient en murmurant. Le plafond de bois de cèdre richement sculpté, le plancher parqueté d'un bois précieux partiellement caché par des broderies d'un tapis admirable de dessin et de texture, tout était digne de la plus haute civilisation. Les tentures des murailles, d'étoffe teinte en pourpre et brodées en damier d'or au centre duquel était un rond d'argent, retombaient en plis onduleux et se rattachaient aux corniches par un galon large d'un demi-pied. Sur le côté qui s'étendait le long de la cour intérieure, des ouvertures laissaient pénétrer la lumière, dont l'éclat faisait ressortir les

vives couleurs de cet ameublement princier.

Dans l'un des angles de l'appartement était placée la couchette destinée au repos de la nuit : c'était une sorte d'ottomane recouverte de cotonnade blanche, sur laquelle se prélassaient cinq oreillers moelleux de différentes grosseurs. Un dais d'un tissu léger orné de plumes aux teintes brillantes, une étoffe empennée et formant des dessins multiples, retombait en plis gracieux, se rattachant sur le devant à deux colonnes très-légères d'argent massif, et pouvait au besoin entourer le lit de toutes parts. Aux quatre angles de l'appartement on avait placé des cassolettes à parfums de bronze doré émaillé d'argent. Les autres meubles de l'appartement, tables, tabourets et chaises étaient de bois d'ébène, de cèdre et de caroubier, sculptés avec art, polis avec soin et inscrutés de nacre de perle.

La cour, ou plutôt le jardin autour duquel le palais était construit, avait environ quatre cent trente pieds de largeur et de longueur, et tout autour de la piazza régnait un portique soutenu

par des colonnes d'une forme identique à celle dont j'ai déjà parlé. Une fontaine à la vasque de marbre blanc murmurait au milieu, et, aux quatre coins, des réservoirs laissaient couler l'eau dans des bassins de porphyre gris. Dans les carrés laissés exprès au milieu des dalles de marbre qui pavaient cette cour, croissaient des plantes des tropiques couvertes de fleurs odorantes, cultivées avec soin par les nombreux jardiniers de l'Inca.

Jamais rêve des *Mille et une Nuits* ne se réalisa d'une manière plus palpable aux yeux ébahis d'un amateur du bien-être et du *dolce far niente;* et ce palais du Géral-Milco était vraiment digne d'étonner un Européen, quelque habitué qu'il fût aux splendeurs de la civilisation.

Le reste la journée fut employé par Ned et par moi à disposer toutes nos marchandises dans une des salles de l'habitation, et à transporter notre bagage particulier dans nos appartements respectifs, contigus l'un à l'autre.

Vers les trois heures de l'après-midi, un ser-

viteur se présenta devant nous, salua profondément, et nous donna à comprendre qu'il fallait le suivre. Il nous fit passer dans différentes autres pièces qui nous étaient inconnues; puis, soulevant une tapisserie, il nous introduisit dans une salle tendue d'étoffe bleu de ciel brodée d'argent, éclairée par trois ciels ouverts. Perpendiculairement sous l'un d'eux se dressait une table de marbre, autour de laquelle on avait placé cinq couchettes à la manière des Romains. Une nappe de cotonnade blanche, bordée de pourpre et d'argent, était déployée sur la table et recouverte de plats d'or, contenant pour la plupart des légumes bouillis et du maïs fortement épicé, nageant dans un bouillon ou plutôt dans une sauce faite, à n'en pas douter, avec du jus d'oranges; des *tortillas*, espèce de galette composée de riz et cuite dans du lait, et du poisson bouilli. Il avait aussi un rôti de chair de lama flanqué d'oiseaux cuits à point, des canards, une oie, et plusieurs perdrix qui nous étaient tout à fait inconnues. Ces dernières nous

parurent d'un goût exquis; mais les deux oiseaux aquatiques sentaient le poisson et étaient immangeables.

Nous avions apporté avec nous des fourchettes et des couteaux, persuadés que l'usage de ces ustensiles était inconnu au Géral-Milco; mais nous trouvâmes placés à côté de nous des instruments faits de roseaux coupants et des pointes triangulaires d'or qui remplaçaient même avec avantage les inventions de la civilisation. A côté de chacun de nous se trouvait une serviette assortie à la nappe, dont nous osions à peine nous servir pour nous essuyer les doigts et les lèvres.

Devant nous on avait placé des coupes d'or dans lesquelles le serviteur qui présidait à notre repas versait une liqueur acidulée dont le goût, d'abord particulier et bizarre, finit par nous être agréable.

Dès que notre faim eut été apaisée par le dîner succulent dont nous avions pris notre part, on enleva tout ce qui se trouvait sur la table,

la nappe y comprise. Des serviteurs se présentèrent portant des vases d'argent remplis d'une eau parfumée, et des aiguières pour y tremper nos mains et enlever l'odeur des viandes; puis on remplaça nos serviettes, dont nous avions forcément fait usage afin d'essuyer nos mains, par des linges fins frangés d'or et d'argent.

Pendant que nous avions procédé à notre toilette, on avait placé sur la table des bananes, des ananas, des limons, des citrons, des oranges et autres fruits et du lait parfumé de vanille. Tout cela était délicieux.

Dès que nous fûmes rentrés dans notre appartement, un envoyé d'Orteguilla s'y présenta. Il venait, de la part de l'Inca, nous inviter à nous rendre au Tianguez, afin d'y choisir un emplacement pour la vente de nos marchandises. A vrai dire, cette hâte d'Orteguilla nous parut d'abord tant soit peu inquisitive; mais il était fort naturel de comprendre cette anxiété. Aussi, afin de nous conformer à ses volontés, nous nous empressâmes de suivre Palayna, son officier.

Le chemin qui conduisait de notre demeure au Tianguez était bordé de maisons de plaisance entourées de jardins, qui, d'après ce que nous assura Palayna, étaient toutes habitées par les nobles de la nation : aussi la rue s'appelait-elle le Chemin des Puissants.

En arrivant au grand marché, nous aperçûmes sur notre droite un édifice grandiose à trois étages superposés, et formant en quelque sorte la pyramide, avec des terrasses à chacun d'eux.

Notre guide, à qui nous demandâmes à quoi servait ce bâtiment, nous annonça que c'était la *Cour de justice*.

Sur notre prière de visiter l'intérieur, Palayna nous fit entrer, et bientôt on nous introduisit dans une salle où se tenaient trois Aztecs revêtus de longues robes bleues, qui, à ce que l'on nous apprit, étaient des juges.

Au même instant la foule se précipita, entraînant avec elle un homme qu'à son habit nous devinâmes être un marchand du Tianguez. On l'accusait d'avoir vendu de mauvais fruits,

et on prouvait la vérité de cette assertion en montrant une partie de la marchandise. Le délinquant fut condamné à manger le fruit avarié séance tenante, ce qu'il fit, à son grand désappointement; puis on le laissa aller après qu'il eut versé entre les mains du juge une somme en espèces monnayées. Ce numéraire consistait en plaques d'argent de la grandeur d'un demi-dollar, percées par le milieu, et ne portant aucun signe, aucune empreinte particulière. L'un des juges m'assura que cette monnaie courante s'appelait *ochol,* et qu'il y avait d'autres pièces en or et en bronze, dont, en effet, il me fit voir des échantillons. L'ochol d'or était seulement plus petit que les autres.

J'ai appris pendant mon séjour au Géral-Milco que l'ochol d'or valait trois dollars vingt-cinq cents (environ dix-sept francs d'argent de France), et qu'on pouvait, à l'aide de cette monnaie, acheter quatre *nailles*, autrement dit *quatre boisseaux et demi* de blé. Or, comme le froment se vend aux États-Unis environ *un dollar* 12 1/2

cents le boisseau, l'ochol aztec vaut *vingt dollars* 25 cents.

L'ochol d'argent est évalué à trois dollars 37 1/2 cents; il en faut six pour un d'or, — en y ajoutant un ochol de bronze, car six de ces derniers valent un ochol d'argent.

Les trois magistrats parurent fort étonnés lorsque Ned et moi nous leur dîmes que jamais de notre vie nous n'avions vu de pareille monnaie; naturellement ils nous demandèrent quel numéraire était en vogue dans le pays du nord d'où nous venions, et pour satisfaire leur curiosité, je tirai de ma bourse quelques échantillons de notre monnaie que je leur montrai. Les dollars d'argent et les aigles d'or furent l'objet de leur admiration. Grey leur fit même voir un *johannes* du Brésil qu'il leur assura — le fourbe — être aussi une monnaie américaine.

Nous quittâmes enfin les magistrats de la cour aztèque pour aller au Tianguez choisir notre magasin. Ce bazar, long d'un mille et demi et large d'un demi-mille, est entouré des

quatre côtés par une piazza dont les colonnes ont à peine sept pieds de haut et dont la profondeur est de quarante pieds environ. C'est là-dessous que se trouvent les magasins ou plutôt les stalles où sont exhibés en public les différents produits des manufactures de la vallée. Dans la cour intérieure, ou plutôt dans l'espace vide laissé par les quatre ailes de ce marché, se trouvaient des troupeaux de lamas et de vigognes parqués et gardés par des bergers.

L'angle Est du Tianguez est spécialement affecté aux fabricants de chaises, de tables et d'autres ustensiles de bois, et les outils employés par les Aztecs étaient d'un bronze fort dur composé de cuivre et d'un alliage d'étain.

L'emplacement que nous choisîmes, Ned et moi, pour y établir nos marchandises, était situé au nord. Il était fort convenable et parfaitement éclairé.

Pendant que nous retournions à notre habitation, Palayna, qui nous avait rejoints, nous assura qu'il y avait encore deux autres marchés

dans la ville, l'un de forme carrée et l'autre pareil à un diorama, sur les bords du lac Coxxoc. En outre, ajouta-t-il, il y a dans notre ville deux rues, celle de Oztengatl et celle de Colucaltepec, entièrement occupées par des magasins.

Palayna, en nous quittant, nous annonça que l'Inca nous donnerait audience le jour suivant, et il nous fit entendre que certains présents lui seraient plus agréables que d'autres. Afin d'être prêts à tous hasards, nous nous hâtâmes, mon ami et moi, de déballer nos marchandises et de choisir ce qui nous parut digne d'être offert à un haut et puissant personnage, à l'Inca du Géral-Milco. Notre hésitation ne dura pas longtemps, et bientôt nous eûmes achevé nos préparatifs.

Nous nous rendîmes ensuite à la salle à manger, que nous trouvâmes brillamment éclairée à l'aide de candélabres de bronze soutenant des coupes de terre cuite, dans lesquelles brûlait une huile parfumée d'orange. Au nombre des mets particuliers que l'on nous servit ce soir-là,

je mentionnerai un breuvage sucré et parfumé, fait avec des noix de cacao, qui ressemblait, à s'y méprendre, à du chocolat. Les Aztecs, qui appellent les arbres qui produisent le cacao *chacao*, ont donné à cette boisson le nom de *chacaolt*, d'où dérive naturellement celui de chocolat, évidemment tronqué par les Européens.

Les dernières heures de la soirée s'écoulèrent sur l'*azotea* de notre maison princière d'où l'on découvrait le plus admirable panorama du monde. La ville se déployait devant nous, illuminée à giorno par les feux du soir, brûlant en l'honneur de la lune, et puis enfin par l'éclat plus moelleux de la chaste Phébé. Avant de nous livrer au repos, nous voulûmes encore visiter le parc, et à dix heures du soir nous nous retirions dans nos chambres à coucher. Toutes les deux étaient brillamment éclairées à l'aide de lampes suspendues entre chaque colonne. Cet aspect était vraiment féerique, et la première nuit que nous passâmes au Géral-Milco fut bercée des plus doux rêves.

VI

La matinée du 12 octobre était l'une des plus belles dont j'ai jamais joui pendant mes nombreux voyages. Je me laissai aller à ce sommeil oriental si bien favorisé par la disposition des lieux ; aussi, lorsque après avoir pris un bain préparé par les soins de l'un de nos serviteurs et m'être revêtu de mes plus beaux habits, je sortis de mon appartement pour aller m'informer des nouvelles de M. Grey, je le trouvai qui venait à moi dans la même intention, s'étonnant de ce que j'avais été plus paresseux qu'à l'ordinaire.

Nous nous hâtâmes de déjeuner et de placer ensuite dans une corbeille, sur le dos d'une de nos mules, les présents destinés à Orteguilla; puis nous sellâmes nos chevaux, afin d'être prêts à suivre ceux qui viendraient nous chercher de la part de l'Inca.

Vers onze heures, un officier de la maison du chef aztec Onalpo, dont le titre fort long et très-difficile à transcrire signifiait « le chef des barrières, » vint nous prendre à la tête d'une nombreuse escorte que l'Inca lui avait donnée afin de nous faire honneur et nous montrer le chemin; car, étrangers comme nous l'étions et peu aptes à nous faire comprendre, il nous eût été difficile de parvenir sans guides au palais impérial.

Nous nous mîmes en marche, et après avoir parcouru une distance d'environ deux milles, nous pénétrâmes dans l'intérieur d'un parc au milieu duquel s'élevait le palais d'Orteguilla. Ce monument avait plus de soixante pieds d'élévation, quoiqu'il ne fût composé que d'un seul étage. Ce

qu'il y avait de plus étrange dans cette demeure impériale, c'était que la façade seule était de pierre, tandis que toutes les autres parties étaient de bois. Je n'eus pas, ce matin-là, assez de loisir pour examiner le palais en détail ; cependant je pus voir qu'il était bâti sur une terrasse élevée de cinq ou six pieds au-dessus du sol, sur laquelle on arrivait par des escaliers très-roides. Il nous fallut en conséquence laisser nos chevaux au bas de ce perron aux mains de l'un de nos guides, et, précédés par Onalpo, nous nous avançâmes tirant la mule après nous. La terrasse était couverte de gens appartenant à la maison de l'Inca, et portant leurs vêtements les plus beaux, enrichis de pierres précieuses et de plaques de métal. A notre aspect ils se rangèrent tant soit peu de côté, de manière à nous livrer passage; mais tout me porte à croire que c'était moins par respect pour nous que par crainte des ruades de la mule.

La grande salle dans laquelle on nous introduisit était l'antichambre destinée à l'attente

des visiteurs. Onalpo y quitta ses sandales, couvrit son costume brillant d'une robe noire, et nous fit comprendre qu'il était prêt à nous amener devant l'Inca. A la vue de notre impatience, il souleva une tapisserie, et nous nous trouvâmes de plain-pied sur le seuil d'un immense salon, dans lequel régnait une double rangée de colonnes dorées. Les murailles percées par de larges meurtrières donnaient du jour à cet édifice, et sur chaque pendentif on voyait des étoffes de couleur bleue, constellées de tout petits soleils d'or estampé. Le plafond, de bois de rose sculpté, contrastait avec la richesse du sol, couvert entièrement, dans l'intervalle de la colonnade, d'un tapis pareil à celui de mon appartement : puis entre chaque colonne, des plaques de marbre et de brèche remplissaient les interstices, autant que je pus le voir à travers les jambes des seigneurs de la cour d'Orteguilla, qui tous étaient revêtus de robes noires.

A l'extrémité de la salle où nous avions pé-

nétré s'élevait le trône de l'Inca, surmonté d'un dais d'étoffe cramoisie, à peine visible sous les broderies et les pierres précieuses, dont les rideaux retombaient avec grâce le long du siége impérial. Au fond de cette estrade brillait un énorme soleil d'or, rayonnant aux feux de la lumière.

Orteguilla était assis, portant à la main le *llautu*, sceptre de bois blanc comme l'ivoire, dont la tête est recourbée ainsi que le sont les cous de cygnes. Sont front, recouvert de la *borla*, était réellement imposant, et sa robe bleue mouchetée de diamants lui seyait à merveille. Il était environné des officiers de son empire, tous habillés de noir, parmi lesquels j'aperçus le Curaça de Ocopaltépec.

Au moment où nous étions entrés, nous avions laissé la mule au dehors entre les mains de notre serviteur. L'Inca nous fit le meilleur accueil à Ned et à moi; il descendit de son trône et s'avança vers nous jusqu'au milieu de l'appartement, puis il nous fit asseoir à côté de lui

sur des siéges qui se trouvaient placés là à notre intention.

Nous causâmes avec l'Inca sur différents sujets pendant plus d'une demi-heure, mais particulièrement sur les États-Unis et sur le Géral-Milco, deux sujets de conversation qui intéressaient doublement Orteguilla et ses deux hôtes. Il me parut enfin qu'il était bon de songer au départ; aussi je fis signe au serviteur d'amener la bête qui portait les présents : hélas ! mes ordres étaient inutiles, l'animal se cabra, rua, renifla, et, se cambrant sur les quatre pattes, devint bientôt immobile comme une statue de bronze. Il nous fallut décharger nous-mêmes la mule obstinée, et porter la corbeille au pied du trône. A mesure que j'offrais à Orteguilla les articles qui lui étaient destinés, il les examinait avec soin, nous remerciait et les faisait transporter dans un appartement voisin. C'est de là que l'on apporta les présents que l'Inca avait préparés en échange des nôtres. C'étaient des étoffes du pays, des armes, des vêtements aztecs

et autres articles parmi lesquels je vais décrire un seul digne d'être mentionné entre tous. Cette curiosité était un oiseau artificiel, dont le corps, recouvert du plus admirable plumage de fantaisie qu'il soit capable d'imaginer, vert, bleu, jaune, violet et rouge, était flexible comme s'il était en vie, à l'aide de ressorts intérieurs. Le bec et les pattes étaient d'or émaillé, et les yeux se composaient de rubis entourés de brillants. Cet oiseau, haut d'environ deux pieds y compris le piédestal sur lequel il repose, ferait la fortune d'un musée mécanique [1].

Onalpo nous fit comprendre que cet échange de présents terminait l'audience, et sans plus

[1] Ces présents de l'Inca du Géral-Milco sont encore dans les mains de M. Middletoun-Payne, dans sa résidence du comté d'Orange-Burg, dans la Caroline du Sud (États-Unis). Sur l'invitation du célèbre voyageur dont je transcris les notes, j'ai eu le plaisir de visiter cette charmante propriété, et le souvenir de l'aimable hospitalité que j'y ai reçue, comme aussi celui des heures trop courtes que j'y ai passées à écouter des récits fantastiques, prouvés par des objets plus fantastiques encore, m'a si vivement impressionné, que je me rappelle tout cela comme si j'étais encore à Orange-Burg.

tarder, nous présentâmes nos respects à l'Inca et nous prîmes congé de lui.

Après dîner, Ned me proposa d'aller visiter la ville, et, nous aventurant sans escorte, nous passâmes d'abord au Tianguez, qui nous parut fermé, tant il y avait encore peu de boutiques ouvertes. De cet endroit, nous apercûmes deux monuments gigantesques de forme pyramidale, surmontés d'un palais tout sculpté. La rue qui y conduisait était celle du Soleil, à l'extrémité de laquelle une grille de bronze nous empêchait d'aller plus loin. Cette balustrade renfermait un parc au milieu duquel s'élevaient les deux édifices géants. Notre parti le plus court, afin de chercher à y pénétrer, était d'en faire le tour; aussi longeâmes-nous les maisons et le parc jusqu'au moment où nous parvînmes dans une grande artère de la ville, rue tortueuse dont l'aspect était vraiment extraordinaire. Les maisons, bâties les unes contre les autres, étaient toutes de pierre. La partie élevée surplombait sur le rez-de-chaussée, dont la décoration était, aux arcades près, pa-

reille à la rue de Rivoli de la capitale de la France. Les colonnes qui remplaçaient les arcades étaient plates et carrées, et les chapiteaux représentaient des plumes de rhéa ou plutôt des branches de palmier. Cette rue, remplie d'une foule immense, était, à n'en pas douter, une des plus commerçantes de la ville, car chaque maison, du moins la partie basse, était consacrée à un commerce quelconque. Il y avait là des armures, des plats d'or et d'argent, des vases de bronze; des trépieds, des vêtements, des bijoux, des meubles, etc., et au milieu de la rue, des ballots, des caisses d'une énorme dimension; cette rue était celle de Colucaltepec.

Nous nous hâtâmes de nous sortir de la foule qui encombrait la rue et de quitter la rue elle-même; mais, chemin faisant, nous traversâmes trois autres voies publiques aussi commerçantes, parmi lesquelles celle de Oztengalt.

A peu de distance de là s'élevait un monument de marbre blanc, de forme cubique, de seize pieds environ de hauteur et de sept pieds carrés de lar-

geur à sa base. Sur le sommet, large de quatre pieds, on voyait un vase d'argent d'un admirable travail, et sur les quatre faces de marbre, la sculpture avait tracé des inscriptions hiéroglyphiques.

La foule qui nous entourait était immense, le bruit des voix nous brisait le tympan; je fis signe à Ned qu'il fallait nous tirer de ce péril dangereux pour notre ouïe, et nous nous jetâmes dans la première artère venue, afin de retourner à notre logis ; le Tianguez, que nous rejoignîmes, nous servit de guide pour rentrer au Palais des Hôtes.

Nous avions appris, chemin faisant, que le grand marché de la semaine devait avoir lieu dès le lendemain; il était urgent que nous y prissions part. Nos marchandises furent donc mises en ordre, afin d'être transportées à notre magasin, quoique, en y réfléchissant mieux, je fusse d'avis que nos affaires seraient bien plus avantageuses dans une des deux rues commerciales.

VII

Au lever du soleil, nous quittâmes le Palais des Hôtes pour nous rendre au Tianguez précédés et suivis de quinze mules chargées de marchandises, et notre magasin fut bientôt organisé et ouvert au public. Notre pacotille consistait en instruments d'agriculture: bêches, rateaux, sarcloirs, faux, pelles, et même en deux charrues portatives, deux herses et deux machines à faucher. Ces six derniers articles attiraient l'attention générale.

Il y avait déjà trois heures que nous étions installés, les acheteurs ne se présentaient pas,

lorsque tout d'un coup, au moment où personne ne s'y attendait, l'Inca Orteguilla parut à nos yeux, comme s'il fût sorti de terre par une machine de théâtre. Il examina avec attention tout ce qui se trouvait exposé aux regards de ses sujets, et se fit expliquer l'usage de chaque article. Lorsque j'eus achevé de lui montrer l'utitilité de la charrue, il me dit :

Je désire voir travailler ces machines, *Xitulo* (titre qui en amaquis signifie *étranger*) ; nous viendrons te prendre avant que mon père *(le soleil)* ne disparaisse demain aux limites de son empire. Nous sortirons des murs de la ville, et là tu me montreras comment on se sert de ton instrument aratoire.

Bientôt après avoir achevé ces paroles, Orteguilla nous demanda si nous avions visité sa capitale, et je répondis que la veille nous l'avions parcourue en tous sens ; je saisis même cette occasion pour lui parler du désir que nous aurions, Ned et moi, d'exposer nos marchandises dans une des rues commerçantes de sa capitale.

Ma demande ne lui parut point être désagréable, et sur-le-champ il nous promit de nous octroyer ce que nous ambitionnions dans l'une des rues que nous désignerions parmi celles que visitaient les nobles de sa cour et les dames du Géral. Il nous engagea donc à accepter un magasin dans la rue du Ocelot, nous permettant toutefois d'aller voir si l'endroit nous paraissait propice à nos affaires.

Lorsque Orteguilla prit congé de nous, il était environ deux heures et demie; aussitôt après son départ, Ned et moi nous fîmes nos paquets sans avoir allégé les ballots de nos mules, ni alourdi nos poches d'un simple ochol. Nos bêtes de somme retournèrent au palais sous la garde de nos serviteurs, et nous allâmes visiter la rue du Ocelot, qui se trouvait placée près du palais impérial et donnait dans la rue de Huaxtepec.

Cette promenade était plantée d'arbres de chaque côté; les maisons de toutes sortes et d'architectures diverses étaient placées dans les jar-

dins et ombragées par des palmiers et autres arbres à la taille élancée. Aucun passant ne se montrait à cet endroit écarté, à l'exception de nous. L'on ne voyait que des litières richement décorées portées généralement par quatre hommes. La plupart étaient ouvertes, d'autres étaient soigneusement fermées par un treillis doré. Les premières appartenaient aux nobles et aux officiers de la nation aztèque, tandis que les secondes contenaient des dames de qualité ; mais il ne nous fut pas possible d'en apercevoir une seule, car aucune d'elles ne descendait de sa litière dans la rue. Il était d'usage qu'on les transportât dans les maisons, où on ouvrait le treillis qui les cachait à tous les yeux vulgaires.

L'Inca, à qui nous allâmes rendre visite, afin de le remercier de sa protection, se montra très-satisfait en nous voyant charmés de la situation de la rue du Ocelot : il nous promit que, dès le lendemain, il nous ferait ouvrir un des magasins de ce favorable emplacement, et, quand nous prîmes congé de lui, ce monarque affec-

tueux nous engagea à le visiter ainsi souvent, sans cérémonie. Je dois ajouter en passant que, plus on se trouvait en compagnie de ce noble Orteguilla, plus on l'aimait. Son affabilité, sa capacité et son esprit naturel lui avaient gagné nos cœurs. J'ajouterai en passant qu'il avait une érudition, relative à l'histoire de son pays, qui était vraiment admirable.

Lorsque nous arrivâmes au Palais des Hôtes, l'on nous montra un présent envoyé à ses amis (nous) par Conatzin, l'un des chefs qui conduisaient notre escorte lors de notre entrée dans la capitale des Aztecs. C'était un palanquin à deux places, fait de bois de rose, doublé d'étoffe écarlate et ayant deux longs brancards devant et derrière pareils à ceux d'une chaise à porteurs. C'était un cadeau royal, et nous nous hâtâmes dès le même soir d'en remercier notre excellent ami, l'officier de l'Inca.

Dès le lendemain matin, nous fîmes des essais particuliers pour voir si nos charrues étaient en ordre et si nos chevaux consentaient à tirer

convenablement. Après quelques épreuves difficiles, les excellentes bêtes finirent par se faire à ce travail; aussi, lorsque l'après-midi le cortége de l'Inca vint nous chercher, il nous trouva prêts. Tous les dignitaires de l'incalat étaient dans des litières : la première contenait l'Inca, puis venaient Cioaco, Movoga, le Curaça de Poanogo, Opanilla, le seigneur des plaines, et différents autres nobles dont les titres étaient démesurément longs et difficiles à prononcer.

Ned et moi nous trouvâmes alors occasion de nous servir de notre litière. Nos deux chevaux furent attelés, l'un devant, l'autre derrière, au lieu et place des porteurs, et dans ce palanquin d'un nouveau genre nous suivîmes l'escorte de l'Inca, tandis que notre serviteur marchait à pied, tenant par la bride deux mulets chargés des instruments aratoires.

En sortant des murailles de la ville, hors des terrasses du Xuaxtepec, nous avions devant nous un coup d'œil magnifique. A nos pieds s'éten-

dait la plaine dans laquelle nous devions essayer nos charrues, et dans le lointain nous apercevions au pied des montagnes la ville de Pocolatl, l'une des plus pittoresques du pays.

Toute l'escorte de l'Inca mit pied à terre dans un endroit convenu. Notre serviteur détacha les ballots qui contenaient les instruments portés sur le dos de nos mules, et quand tout fut préparé et mis en place, lorsque les chevaux eurent été attelés aux charrues, l'opération du labour commença. L'Inca et les gens de sa suite, en voyant ainsi une machine si simple tracer un profond sillon, se montrèrent très-satisfaits. Les autres instruments opérèrent avec autant de succès, et Orteguilla nous fit entendre qu'au lieu de chevaux, il comptait employer des lamas pour labourer ses terres : aussi nous acheta-t-il, séance tenante, les charrues, les herses et les machines à faucher. Le soir, en rentrant à notre domicile, Ned et moi, qui n'étions pas de force à résister à notre tâche de laboureurs, nous

nous sentions si courbaturés qu'il nous fut impossible de souper. Nous nous couchâmes sur-le-champ, et une nuit de repos suffit pour nous rendre toute notre énergie.

Dans la matinée du jour suivant, Apixtamatil, seigneur de Huax et secrétaire de l'Inca, nous fit savoir que *le magasin aux huit cônes*, dans la rue du Ocelot, était à notre disposition. Nous nous empressâmes d'opérer le transport de nos marchandises, et, guidés par le porteur du message, nous nous rendîmes à notre nouveau domicile.

C'était un vaste jardin orné de plusieurs fontaines entourées de fleurs et ombragé d'arbres de la plus belle venue. Au milieu de l'allée qui bordait la rue s'élevait une construction octogone de marbre blanc, dont la façade ouverte était supportée par six colonnes d'un style oriental. La première salle, de forme ovale, était pavée de marbre de couleur, et, à travers quatre piliers massifs surmontés de chapiteaux carrés, on apercevait une autre grande salle

dans laquelle on entrait par des portes de bronze, et dont les murs étaient cachés par des tentures rose pâle brodées d'argent. Le plafond était de bois de cèdre poli, et, quoiqu'il n'y eût pas de ciel ouvert dans cet appartement, on n'en apercevait pas moins au milieu un bassin d'où s'élançait un jet d'eau peu élevé.

La seconde salle était de forme octogone, et avait environ quarante pieds de diamètre. Le plafond, garni de planches de cèdre artistement travaillées, se terminait en mourant vers une ouverture placée au centre, d'où la lumière se projetait dans l'intérieur, et par laquelle le soleil mêlait ses rayons aux eaux argentées d'une source limpide qui coulait dans un bassin de porphyre rouge. Le sol était couvert de plaques de marbre et de brèche de couleurs variées. La tenture de cette pièce était faite d'une étoffe couleur bleu mazarin brodée en argent. Partout, dans cette grande salle, on avait placé des tables allongées et des chaises, car c'était là que devait être installé notre magasin.

Les autres parties de la maison étaient très-confortables : il y avait aussi des chambres à coucher pour nous et nos domestiques, une salle à manger, une cuisine, et des dortoirs pour les serviteurs que l'Inca avait mis à notre disposition, et qui étaient aussi nombreux dans le *magasin aux huit cônes* qu'ils l'étaient dans le palais que nous venions de quitter.

Ce fut le samedi, vers les neuf heures du matin, que nous ouvrîmes les portes au public. Ned et moi, nous étions assis dans la salle du fond, attendant patiemment l'arrivée des acheteurs. Toutes les tables étaient couvertes de pièces de velours, de soieries de toutes sortes, de brocarts, de dentelles, de mousselines, de glaces et de couvertures. Deux superbes tapis de Perse se trouvaient aussi étendus sur une table, et quatre autres plus grands encore étaient appendus à des cordes le long de la muraille. Mes lecteurs se souviendront que mon ami M. Middletoun Payne avait reçu ces marchandises en consignation à Para, pour être vendues à Lima ou à

Quito; et, suivant les derniers avis reçus, ces articles devaient rapporter des prix fabuleux, eu égard à leur rareté et à leur supériorité sur ceux fabriqués par les indigènes.

VIII

Pendant que Ned et moi nous nous bercions des plus douces espérances, une litière portée par quatre Aztecs se présenta à notre porte, et quand elle s'arrêta sous le portique du *magasin aux huit cônes*, nous en vîmes descendre Orteguilla, à la rencontre duquel nous nous précipitâmes.

L'Inca, qui avait aperçu la magnificence de nos marchandises, nous laissa à peine le temps de lui adresser la parole :

— Eh quoi ! s'écria-t-il, deux soleils se sont à peine écoulés depuis que j'ai vu le contenu de

vos ballots; les ustensiles qu'ils renfermaient étaient tous coupants, pointus et destinés à fendre et creuser la terre. Quelle est cette métamorphose? Voici maintenant des objets aussi brillants que l'arc-en-ciel, propres à faire des vêtements? Expliquez-moi ce prodige?

Nous nous hâtâmes de faire comprendre à l'Inca que les articles exposés à ses yeux n'étaient point les mêmes que ceux du magasin du Tianguez, et que c'était seulement aux dames aztèques qu'ils étaient destinés. Orteguilla examina chaque chose l'une après l'autre, fit emplette d'un tapis de Perse dont le tissu lui parut admirable, et se retira bientôt, en nous disant qu'il allait chercher sa femme pour l'amener à notre magasin.

Trois quarts d'heure après, nous vîmes s'avancer processionnellement huit litières entièrement closes, qui toutes, les unes après les autres, entrèrent dans le jardin et s'arrêtèrent devant l'entrée principale. Une garde d'officiers aztecs, en grand costume, entourait les véhicules.

Chaque palanquin contenait deux dames d'honneur qui, à mesure qu'elles posaient le pied sur le sol, se rangeaient sur deux files. Le dernier palanquin, magnifiquement doré et orné de pierres précieuses, fut déposé à son tour à l'entrée du *magasin aux huit cônes*, et l'Inca descendit le premier, tendant les mains à une femme de la plus grande beauté, aux formes élégantes et irréprochables, dont le costume, d'une richesse orientale, scintillait aux rayons du soleil, comme l'astre du jour lui-même. Les dames d'honneur vinrent faire escorte à l'Incaresse, car c'était elle, à mesure qu'elle s'avançait vers l'intérieur de notre maison, et la garde se rangea en bon ordre devant l'entrée, pour empêcher les visiteurs de pénétrer avec les dignitaires de l'empire.

— Voici ma femme Ahtelaqua, fille de la lune, nous dit Orteguilla en s'avançant vers Ned et moi, qui nous étions prosternés en voyant tant de grâce et de beauté réunies dans une même personne. — Je vous l'amène, Xitulos, qui êtes

mes hôtes, pour admirer les richesses de votre magasin.

A ces mots, nous nous relevâmes et conduisîmes l'épouse de l'Inca vers un siége préparé pour elle, et tandis que cette reine des amours examinait l'un après l'autre les articles dont se composait notre étalage, j'eus tous le loisir possible pour l'examiner attentivement et pour graver dans ma mémoire chaque particularité relative à son visage et à son costume.

Ahtelaqua avait des traits d'une régularité sans pareille. Son front élevé était orné d'une chevelure d'un noir de jais, artistement arrangée en boucles épaisses qui tombaient sur ses épaules. Un bandeau d'or fin, tout autour duquel des diamants et des perles étaient sertis avec art, reposait sur ce front adorable. Sur le devant de ce bandeau impérial, au centre, vers la partie la plus élevée du front, deux serpents émaillés s'enroulaient autour d'un rubis d'une taille énorme, et une touffe de plumes se balançait derrière cet ornement fantastique. Le teint de

l'Incaresse était olivâtre; mais malgré la couleur étrange de cette peau satinée, l'éclat de deux yeux noirs, ombragés de longs cils, l'émail de ses dents, pareil à celui de la nacre de perle, la forme aquiline de son nez, la grâce de ses lèvres rosées, la rondeur de son menton, l'élégance de son cou, tout concourait à rendre cette femme l'une des plus belles qui soient jamais sorties des mains du Créateur. Sa gorge était recouverte d'une étoffe de coton bleu de ciel, brodée d'argent et ornée de pierres précieuses. De sa taille jusqu'aux chevilles, une jupe de mousseline blanche, ornée d'une grecque pourpre et d'une frange d'argent, retombait en plis gracieux et formait queue par derrière; aussi nous parut-elle tout d'abord plus grande qu'elle ne l'était véritablement. Ses bras étaient nus, du haut de l'épaule à l'extrémité des mains, et deux longues manches ouvertes, d'une étoffe pareille à celle de la jupe, retombaient jusqu'aux genoux, agrafées par des cercles d'or incrustés de pierreries. Les doigts effilés de ses mains

mignonnes étaient chargés d'anneaux d'or et de diamants, et autour des chevilles de ses petits pieds chaussés de sandales de cuir rouge, s'encerclaient des anneaux d'or du plus riche travail.

Tel était le portrait, telle était la description du costume de la belle Ahtelaqua, qui s'extasiait devant les riches étoffes de notre fonds de commerce.

Les dames d'honneur de l'Incaresse, dispersées par groupes le long des tables sur lesquelles étaient déployées nos marchandises, offraient toutes à nos regards une régularité de formes, une beauté régulière qui nous remplissait, Ned et moi, du plus grand étonnement. Vraiment le sexe féminin de la race aztèque, dont nous apercevions les échantillons pour la première fois, nous donnait la plus haute opinion du reste de la nation. L'étiquette rigide de la cour d'Orteguilla avait disparu, et l'on se serait cru en famille. Ces dames d'honneur portaient toutes un costume identique de forme,

quoique moins riche, à celui de la femme de l'Inca. La seule différence, à la richesse près, qui fût manifeste dans leur habillement, était remarquable dans leur coiffure. Elles n'avaient pas le droit de porter plus de deux plumes dans le bandeau qui leur ceignait le front, tandis que leur impératrice pouvait se parer de toutes celles que son bon plaisir ou sa fantaisie la portait à placer dans sa couronne : jamais, toutefois, elle ne devait en avoir moins de quatre.

L'Incaresse multiplia tellement ses achats, que bientôt les sacs d'ochols d'or envahirent une table sur laquelle nous déposions les sommes que le payeur d'Orteguilla plaçait devant nous, à mesure qu'un marché était conclu. Ahtelaqua n'acheta pourtant qu'un seul de nos tapis, car évidemment elle parut effrayée du prix énorme que mon associé Grey demanda pour ce tissu étranger. A vrai dire, lorsque j'avais entendu Ned énoncer le prix fabuleux de 7,500 dollars (trente-cinq mille huit cents francs environ) pour ce seul article, je n'avais pu m'empêcher

de lui adresser un regard significatif, comme pour lui demander s'il ne plaisantait pas, ou même si ce n'était pas une erreur de sa part. Mais mon rusé compère connaissait mieux son métier que moi, et il me dit plus tard, quand tout le monde fut parti, qu'il avait agi ainsi, de propos délibéré, afin de donner aux Grandesses aztèques la facilité de se procurer un de ces tapis : il avait deviné, à l'expression d'admiration reflétée sur chaque visage, que le péché d'envie était commis par chacune des dames d'honneur de la cour aztèque. Ned avait raison ; car avant la fin du jour les quatre autres tapis de notre magasin étaient achetés et payés *cush down*, autrement dit argent sur table, par quatre des belles suivantes de l'Incaresse, qui s'étaient disputé ces articles inconnus dans le pays et les avaient payés cinquante mille francs (près de 10,000 dollars) pièce.

Du reste, Ned *fit l'article* avec la femme d'Orteguilla pour toutes les autres marchandises dont elle eut envie, et Ahtelaqua laissa entre nos

mains une bonne partie du trésor impérial de l'Inca. C'était, comme on le voit, un vrai tour de Yankee que mon associé avait joué aux dignitaires aztecs; mais, en matière de commerce comme en bataille rangée, tous les tours ne sont-ils pas de bonne guerre?

Au moment où la famille de l'Inca manifestait l'intention de se retirer, Grey ordonna à l'un de nos domestiques d'apporter du thé qu'il avait fait préparer pour en offrir à Orteguilla et aux siens. On servit cette boisson, inconnue dans le pays, dans des vases d'argent faisant partie de la vaisselle plate que l'Inca avait mise à notre disposition. Ned prit une des coupes et la présenta à Orteguilla, tandis que j'en offrais une autre à Ahtelaqua. L'un et l'autre parurent trouver la liqueur chinoise fort à leur gré, et je m'empressai de mettre à la disposition de l'Inca quelques livres du meilleur thé de notre *stock*, en lui expliquant quel procédé il fallait employer lorsqu'on voulait le préparer. Grey, dans cet intervalle, ne perdait pas son temps pour méri-

ter les bonnes grâces de l'Incaresse, et, afin de se faire bien venir d'elle, il lui offrit un magnifique voile de dentelle choisi parmi les plus beaux de notre pacotille.

Ce dernier présent fut le signal du départ de toute la cour d'Orteguilla, qui se retira dans le même ordre que celui observé quand elle était arrivée.

Pendant tout le reste de la matinée, les acheteurs envahirent notre magasin, et avant la fin du jour, toutes nos marchandises, à peu d'articles près, étaient vendues à des prix fabuleux. Il était évident que notre visite au Géral-Milco serait très-profitable non-seulement à nous-mêmes, mais encore à ceux de nos amis de Para qui avaient bien voulu augmenter notre pacotille.

A sept heures du soir, nous illuminâmes notre magasin au moyen de lampes de terre suspendues à des cordes faites de fibres de palmier, et de bougies de graisse de mouton, préparées par nos serviteurs suivant nos indications, et la foule afflua de nouveau à tel point qu'on étouffait.

Nos trois domestiques vinrent à notre aide pour veiller à la sûreté de nos marchandises et empêcher qu'on les touchât avant de les acheter. A minuit seulement, les curieux se retirèrent, au moment où le dernier lampion mourait dans son alvéole de terre cuite, et, nous hâtant de fermer les grilles de notre demeure, nous allâmes nous coucher, car nous étions tous harassés de fatigue.

Le lendemain était un dimanche, et, suivant l'usage de notre pays, nous laissâmes notre magasin fermé, au grand étonnement de cette nation païenne, qui trouvait étrange que nous refusassions de vendre.

Nous demeurâmes enfermés à la maison, recevant le matin des visites, et nous occupant l'après-midi à préparer les marchandises destinées à être vendues le lundi suivant. Quand vint l'après-midi, nous parcourûmes notre jardin dans tous les sens, en rêvant à la patrie absente, car ces arbres élancés, ces fleurs odorantes nous rappelaient le sol natal de notre Caroline du Sud.

IX

Le lundi matin, notre magasin offrit un singulier mélange de marchandises diverses. D'un côté l'on apercevait le peu de soieries et d'étoffes qui restaient de la vente du samedi; de l'autre un assortiment complet de coutellerie; ici des boîtes de thé et des caisses de sucre; là des ustensiles de ménage; et enfin, sur un espace spécialement consacré à ces articles, nos instruments d'agriculture que nous avions exposés au Tianguez sans pouvoir trouver d'amateurs.

Les visiteurs et les acheteurs assiégèrent de nouveau le *magasin aux huit cônes*, car, comme

on doit s'en douter, nous étions « à la mode du jour.» Orteguilla arriva le premier, et fit emplette de la plus grande partie des objets de quincaillerie. Les dames aztèques enlevèrent tout ce qui restait des soieries, des velours et des dentelles, de thé, de sucre et de batterie de cuisine, sans même en connaître l'usage, comme j'en étais persuadé; et je me convainquis de cela quelques semaines après, en visitant un palais construit sur les bords du fleuve Géraltépec, où, sur une table de bois de gayac poli, se trouvait placée une bouilloire de cuivre polie avec le plus grand soin et contenant des fleurs baignant dans de l'eau.

Il était évident qu'avant la fin du second jour nous aurions vendu tout ce qui se trouvait dans notre magasin, et ce que j'avais prévu arriva, car, le mardi avant midi, il ne nous restait plus un seul article de notre pacotille.

Dès le soir même, Ned et moi, aussitôt après notre dîner, nous nous acheminâmes vers le palais impérial, où, dès que nous arrivâmes, nous

fûmes admis en présence de l'Inca. Lorsqu'il eut appris que toutes nos marchandises étaient vendues, et que, si tel était son bon plaisir, nous étions prêts à retourner au Palais des Hôtes pour céder la place à un autre marchand, il nous parut très-satisfait de cette manière d'agir. Orteguilla nous répondit que nous pouvions faire comme bon nous semblerait, et que nous aurions la liberté de demeurer dans le Géral-Milco aussi longtemps que nous le désirerions. Je lui dis alors que notre intention était de rester dans son pays jusqu'au commencement de janvier, prononçant ce mot en anglais, sans y faire plus d'attention.

— Quoi? fit-il, *Jan'ry* (lisez *January*), que veut dire ce mot?

— C'est celui qui, en anglais, signifie le premier mois de l'année. Et cette parole nous entraîna dans une conversation chronologique dont je vais transcrire ici, sur des notes prises sur les lieux, les principales phases, très-intéressantes pour ceux qui s'occupent de l'histoire des peuples.

L'année des Aztecs se divise en quinze mois de vingt-quatre jours chaque, et ces mois sont divisés en quatre semaines d'un nombre de jours égal, c'est-à-dire six par semaine. Chaque sixième jour est celui où se tient le marché. Ces mois se nomment comme suit : Olab, qui commence le 10 juin, — Canno, — Malan, — Cop, — Xoo, — Zina, — Naon, — Pavan, — Queloo, — Zapx, — Kamem, — Geb, — Allac, — Memib, — et Caxc.

Les jours qui composent la première semaine de chaque mois sont nommés : En, — Chi-en, — Mal-en, — Hun-en, — Oll-en, — et Kab-en; ceux de la seconde semaine : Ac, — Chi-ac, — Mal-ac, — Hun-ac, — Oll-ac, — et Kab-ac; ceux de la troisième : Cum, — Chi-cum, — Mal-cum, — Hun-cum, — Oll-cum, — et Kab-cum; et ceux de la quatrième : Ila, — Chi-ila, — Mal-ila, — Hun-ila, — Oll-ila, — et Kab-ila.

Lorsqu'on veut désigner un certain jour en langue aztèque, on le fait précéder du nom du

mois, comme par exemple : Caxc-Kab-ila, qui signifie le dernier jour de l'année.

Comme la quantité de jours, d'après l'arrangement ci-dessus expliqué, n'était point suffisante pour parfaire le nombre de *trois cent soixante-cinq*, qui est celui le plus ordinaire, les cinq jours omis sont exactement ajoutés entre la fin du mois Caxc et le commencement de Olab, et ils tombent les 5, 6, 7, 8 et 9 juin. Ces jours ne font partie d'aucun des mois réguliers, et on les nomme Odar, Nordo, Caman, Sonn et Tuled.

La théorie des années bissextiles étant entièrement inconnue à la nation aztèque, pour ajouter ce jour, qui tombe à une certaine époque, ils emploient un moyen qui est peut-être plus exact que le nôtre, mais qui n'est pourtant pas plus commode; et, chose très-curieuse à remarquer, c'est que les habitants du Yucatan, lors de la découverte du pays par les Espagnols, employaient cette même méthode.

Il ne m'appartient pas d'expliquer ce fait, car je ne fais point profession d'être un savant : je

me borne à le constater. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Aztecs divisent le temps en périodes de cinquante-deux de leurs années, à la fin de chacune desquelles ils ajoutent douze jours et demi, ce qui, suivant moi, n'est pas extrêmement commode. Ces siècles ou révolutions de centuries sont appelées par eux *gerbes d'années*, et sont représentées par *quatre* faisceaux de treize *baguettes* chacune, placés dans la salle du conseil, desquels l'Inca régnant retire une baguette à l'expiration de chaque Caxc-Kab-Ila.

Afin de désigner chaque année du siècle avec plus d'exactitude, les Aztecs le divisent en quatre parties égales représentées tous les quatre ans par des signes en forme de fer de lance placés dans quatre positions différentes, de manière à bien marquer les périodes séparées de treize années. Ils placent des points depuis *un* jusqu'à *treize* inclusivement, vis-à-vis les fers de lance, sur des lignes séparées, et tracent des signes semblablés à la suite sur une ligne distincte.

Les Aztecs comptent leur première *gerbe* à

dater du 10 juin 1535, époque à laquelle ils vinrent s'établir dans la vallée. Le tableau que voici démontrera mieux que des chiffres le calcul de cette nation, comparé avec les siècles des pays civilisés.

SIÈCLES.	NOMBRE D'ANNÉES.	DATES.
1		1535
2	52	1587
3	104	1639
4	156	1691
5	208	1743
6	260	1795
7	312	1847

La présente année (1853) est la première de leur huitième siècle. Les Aztecs sont persuadés que la fin du monde doit arriver dans une des périodes des douze jours et demi de l'un des siècles; aussi sont-ils portés à briser tout ce qui se trouve sous leurs mains [1]. Car, puisque le

[1] M. Middletoun Payne a observé pendant son voyage, que les fabricants, boutiquiers et artisans se contentent seulement de fermer leur maison sans briser les articles qui leur appartiennent. Dans un

soleil doit brûler les habitants avec la terre, à quoi bon alors garder des objets inutiles?

Ces *jours de misère*, comme on les appelle généralement au Géral-Milco, sont tombés en juin dernier. On avait beaucoup cassé dans toute la ville; mais comme la fin du monde n'était heureusement pas arrivée, Orteguilla commençait à douter de la croyance populaire de sa nation. Il s'était montré très-affecté de ces scènes étranges de peur et de folie, et c'était afin d'éviter par la suite le renouvellement de ces actes insensés qu'il avait résolu de modifier l'almanach aztec, si cela était possible. Il s'était donc adressé à nous pour nous prier de l'aider dans cette entreprise.

L'Inca désira que nous lui fissions un travail pour changer en signes aztecs les chiffres de notre pays: il voulait soumettre ce tableau au

doute inspiré par l'intérêt mercantile, ils attendent des événements, et non de la main de leurs compatriotes, l'annihilation des objets terrestres qui ont une valeur. C'est là une prévoyance aztèque, qui prouve une civilisation très-avancée.

conseil des grands de l'empire [1] quand ils se rassembleraient pour les affaires d'État; et par ses ordres, Apixtamatl, son secrétaire, était venu s'entendre avec nous à ce sujet, pour transcrire nos interprétations en signes hiéroglyphiques; car, sans son secours, il nous eût été impossible à Ned et à moi de nous tirer avec honneur de ce travail ardu.

Nous quittâmes Orteguilla vers la fin du jour, et nous hâtant de retourner au *magasin aux huit cônes*, nous emportâmes tout ce qui restait de nos effets, puis nous reprîmes le chemin du *Palais des Hôtes*, où nous nous trouvions bien mieux que dans la rue du Ocelot.

Ce travail à la Mathieu-Laensberg nous tint occupés pendant près de cinq journées, car il

[1] Ce corps constitué est le seul qui existe au Géral-Milco; les seigneurs et les Curaças ont le droit de régler comme bon leur semble la solution des affaires qui sont soumises à leur décision. L'Inca, pour tout ce qui regarde le gouvernement aztec, est tout-puissant et ne subit aucun contrôle. Les *pairs* de l'empire — comme tous les pairs du monde — ont du reste fort peu d'occupation.

s'agissait de combiner tous les mois, les semaines et les jours. Nous parvînmes cependant à arranger tout cela sur le plan du calendrier grégorien, et nous le dictâmes à Apixtamatl, qui paraissait méditer chacune de nos paroles, car il restait des heures entières à tracer ces hiéroglyphes. Dès qu'il eut terminé cette production graphique, il la porta, le vendredi 22 octobre, à l'Inca, afin de la lui soumettre sans retard.

A peine le secrétaire d'Orteguilla nous eut-il quittés, que nous nous proposâmes, Ned et moi, de nous rendre à la promenade pour dégourdir nos jambes roidies par un trop long repos. Au moment où nous allions prendre nos chapeaux, pendus dans la salle d'entrée, l'Inca et son fidèle Apixtamâtl se présentèrent à notre porte. Orteguilla tenait en main le maudit almanach. Mon ami Grey jeta son couvre-chef de dépit, envoyant au diable l'empereur aztec, son favori et la compilation chronologique que nous venions d'élaborer. Il fallait pourtant faire contre fortune bon cœur, et nous allâmes tous nous as-

seoir dans l'une des salles. L'Inca produisit alors les objections qu'il avait à faire à notre système; nous voulûmes les combattre, mais il s'entêta à avoir raison, et après avoir pris part à notre souper et être demeuré jusqu'à dix heures dans notre compagnie, il se retira enfin, nous priant d'essayer quelque terme moyen pour le mieux contenter.

Il était urgent de se débarrasser de ce labeur fatigant, et, laissés seuls à nous-mêmes, Ned et moi nous nous creusâmes la tête pour trouver une combinaison plus favorable aux vues d'Orteguilla. Enfin, après douze heures d'un travail opiniâtre, nous finîmes par nous mettre d'accord, et nous transmîmes à la hâte le résultat de notre travail, confié à notre valet de chambre, au palais de l'Inca.

Orteguilla nous fit savoir qu'il était alors content de ce nouvel arrangement, quelque opposé qu'il fût à la longueur des mois; il allait, disait-il, se hâter d'assembler son conseil d'État, pour mettre le projet en état de décret.

Les noms des jours du mois du nouveau calendrier composé par mon ami Grey et par moi étaient ainsi conçus :

Ac, Chi-ac, Mal-ac, Hun-ac, Oll-ac, Kab-ac. *Der*-ac, pour la première semaine.

En, Chi-en, Mal-en, Hun-en, Oll-en, Kab-en. *Der*-en, pour la deuxième semaine.

Ila, Chi-ila, Mal-ila, Hun-ila, Oll-ila, Kab-ila. *Der*-ila, pour la troisième semaine.

Cum, Chi-cum, Mal-cum, Oli-cum, Kab-cum. *Der*-cum, pour la quatrième semaine.

Les treize mois ont chacun vingt-huit jours, à l'exception seulement du mois *memib*, qui est actuellement le dernier mois de l'année. Ce mois est actuellement composé de vingt-neuf jours, et le vingt-neuvième jour est appelé Enada. Dans les années bissextiles, il y a aussi un trentième jour que nous avions nommé, de concert avec Apixtamatl, Bejeca.

Les mois de l'année sont dorénavant nommés comme suit, dans le pays aztec :

1. Olab, qui commence le 9 juillet.

2. Canno,	—	le 7 juillet.
3. Malan,	—	le 4 août.
4. Cop,	—	le 1er septembre.
5. Xoo,	—	le 29 septembre.
6. Zina,	—	le 27 octobre.
7. Naon,	—	le 24 novembre.
8. Pavan,	—	le 22 décembre.
9. Queloo,	—	le 19 janvier.
10. Kamen,	—	le 16 février.
11. Geb,	—	le 16 mars.
12. Allac,	—	le 13 avril.
13. Memib,	—	le 11 mai.

Il était pourtant décidé que nous ne sortirions pas ce jour-là; car, au moment même où nous mettions le pied dans la rue, l'Inca vint nous remercier lui-même en personne, et nous inviter à l'accompagner le jour suivant à l'hôtel des monnaies de la capitale des Aztecs, où on devait lui remettre, suivant l'usage, son revenu en ochols monnayés. Comme on le pense bien, nous acceptâmes cette offre, car elle remplissait un de nos plus grands désirs, celui de tout

voir et de tout étudier dans cet étrange pays.

Le lendemain matin, nous nous préparâmes à aller trouver Orteguilla à son palais impérial, et quelques instants après, grâce au galop de nos deux chevaux, Ned et moi nous arrivions dans la cour de la résidence princière du chef aztec, où ce grand personnage nous attendait entouré de sa maison.

L'établissement où se fabriquait le numéraire du Géral-Milco était situé à l'extrémité de la ville : c'était un vaste bâtiment, placé sur une terrasse d'environ huit pieds d'élévation. La première salle où nous pénétrâmes avec Orteguilla et les siens, était de forme carrée, et nous donna accès dans une pièce moins grande dont le sol était couvert, à la hauteur d'environ un pied, d'ochols d'argent. Dans un appartement attenant, les ochols de bronze se trouvaient amoncelés dans une proportion vingt fois plus grande encore, et dans la troisième, les ochols d'or remplissaient des corbeilles immenses, pareilles à celles dans lesquelles on porte la les-

sive aux États-Unis. De là, nous entrâmes dans un magasin ouvert, soutenu par des colonnes carrées surmontées de chapiteaux gigantesques, et prenant jour sur une cour intérieure : c'était là l'atelier de fabrication. Une centaine d'ouvriers aztecs frappaient des jetons d'or, d'argent et de cuivre, au moyen d'un marteau, sur une matrice placée au-dessus d'une masse de cuivre. Orteguilla nous apprit que dans les salles contiguës il y avait encore près de huit cents monnayeurs employés à la manufacture des espèces.

Lorsque l'Inca eut pris place sur un siége surmonté d'un dais qui avait été préparé pour la circonstance, il nous engagea à nous asseoir auprès de lui, et là, pendant cinq heures consécutives, nous posâmes, Grey pour la statue du *Silence*, moi pour celle de la *Patience*, assistant au compte des ochols. Les pièces, à mesure qu'on les apportait, passaient dans les mains de vingt officiers de l'empire aztec et étaient enfouies dans des sacs de toile de coton rouge. Pendant ce temps-là, Apixtamatl lisait un docu-

ment, sorte de compte-rendu de la situation financière et numéraire, avec autant de lenteur qu'il avait compulsé les études que nous avions faites sur le calendrier aztec. Nous eussions volontiers voulu voir le secrétaire de l'Inca au fond du lac Naioma, ou plutôt à la fin de son discours. Enfin ce moment ardemment désiré arriva pour nous. Des porteurs chargèrent sur leurs épaules les sacs contenant le total de son revenu. Chaque homme avait deux de ces sacs contenant dix-huit mille ochols confiés à ses soins.

Cette immense somme est allouée chaque mois à l'Inca par la nation aztèque, à la condition d'en employer un tiers au culte du soleil [1], un

[1] C'est à l'entretien des vestales et des prêtres du soleil que l'Inca consacre cet argent, dont une partie sert à subvenir aux besoins des temples les moins salariés. Le produit du Geral-Milco, comme aussi les territoires conquis, le butin et autres rapports, sont toujours divisés en trois parties égales, allouées, comme les ochols, au culte du soleil, etc., et les terres appartenant à cette institution religieuse sont cultivées pour le compte des sacrificateurs.

autre tiers à payer le traitement des fonctionnaires publics, et de garder la troisième partie pour ses besoins particuliers.

Vers les quatre heures, on servit une collation abondante, après laquelle on revint au palais impérial. Là nous prîmes congé du chef de la vallée des Aztecs pour retourner à notre domicile. Une surprise nous attendait dans notre demeure respective à mon ami et à moi : c'était un sac d'ochols d'or, contenant chacun six cents pièces de monnaie, que nous acceptâmes comme une rémunération de l'ennui de la longue cérémonie à laquelle nous avions été contraints d'assister.

J'ajouterai ici en passant que, tandis que nous étions à l'hôtel des monnaies, Orteguilla nous avait parlé d'une institution bizarre, répandue dans toute la vallée des Aztecs, et nommée en langue amaquis le *Tribunal de musique*. Cette Académie impériale était présidée par un comité composé des membres les plus éminents appartenant à la littérature hiéroglyphique, au com-

merce et aux arts. Orteguilla nous avait promis de nous montrer cette institution en détail, et nous nous proposions un très-grand plaisir d'être initiés à cette nouvelle étude de mœurs.

X

Nous étions prêts bien avant que l'Inca se présentât à l'entrée du Palais des Hôtes, et, couchés nonchalamment sous l'ombre des portiques massifs, nous attendions sa venue, lorsque notre rêverie fut d'un coup interrompue par un atroce charivari. A n'en pas douter, Orteguillā et sa compagnie de *musiciens* s'avançaient vers nous. En peu d'instants nous nous joignîmes au cortége, qui longeait les limites de notre demeure. La procession des Aztecs s'allongea dans la rue Huaxtepec, à l'extrémité de laquelle on fit halte devant un grand square planté d'ar-

bres au centre duquel s'élevait un monument gigantesque de forme ronde, construit de marbre blanc et de porphyre.

Des colonnes élancées, pareilles à d'énormes vases de Chine, taillées dans une brèche rosée du plus beau grain, s'étageaient sur deux rangs pour supporter un toit de pierre blanche formant un cercle détaché du bâtiment principal par un espace d'environ vingt pieds. Le temple, de la forme d'un panorama, est entouré de deux piazzas superposées l'une sur l'autre, et l'on monte à la plus élevée par deux escaliers étroits et assez raides. Dans la partie inférieure du bâtiment, on est introduit à travers quatre grandes portes qui donnent accès dans une grande salle circulaire, à ciel ouvert, dans le milieu et au-dessus de laquelle règne une galerie d'environ trente pieds et surplombant sur la salle elle-même. Une rangée de colonnes pareilles pour la forme à celles de l'intérieur, mais recouvertes d'argent, soutient cette construction bizarre.

Du côté de l'Est, un grand escalier de marbre

blanc conduisait à la galerie supérieure : c'est là qu'on avait placé le trône d'Orteguilla, tandis que le conseil des nobles s'était assis vis-à-vis, au bas des marches du trône. Des dames aztèques, revêtues de leurs plus riches vêtements, s'étaient emparées de la tribune opposée aux escaliers où siégeait Orteguilla ; et, dans l'enceinte de la salle, les nombreux officiers de l'armée, portant leurs armures d'or et d'argent, se tenaient debout, tandis que les seigneurs et les Curaças étaient assis près de l'Inca.

Orteguilla nous avait fait préparer deux tabourets à côté du trône, car la première affaire qui allait être soumise à l'approbation du conseil était le calendrier qu'il nous avait chargés de composer.

La séance fut ouverte, et nous eûmes le plaisir de voir qu'après une discussion qui n'eut pas de suite, le décret du changement du calendrier aztec pour celui de MM. Grey et Peyne fut voté et accepté séance tenante. Cette satisfaction personnelle nous était bien due pour tout le mal que ce méchant travail nous avait donné, et notre

amour-propre se trouva encore plus flatté lorsque nous entendîmes l'Inca déclarer que notre calendrier entrerait en vigueur et ferait loi à dater de Naon-Oll-ac (le 5 novembre), et qu'alors notre ouvrage serait gravé sur des tables de marbre que l'on placerait dans le temple du Soleil.

Au moment où Ned et moi nous nous aperçûmes que l'on allait procéder à d'autres débats, nous profitâmes d'une interruption de la séance pour nous échapper sans être remarqués.

Le soir et les jours suivants nous visitâmes la ville, nous fîmes des visites à nos nombreux amis aztecs, — à Orteguilla, qui lui-même nous les rendit maintes fois sans nous rencontrer, car bien souvent nous étions sortis.

Le 1er novembre, dès six heures du matin, au moment où nous achevions notre déjeuner, l'Inca, suivi d'une escorte peu nombreuse, vint nous chercher pour nous rendre au Tribunal de musique. Nous n'avions qu'à prendre nos chapeaux et à le suivre : c'est ce que nous fîmes, aussitôt que la litière, présent de Conatzin, eut été placée

sur le dos de nos deux chevaux. Il nous fallut près d'une demi-heure pour parvenir à notre destination.

Le monument public appelé le Tribunal de musique est un quadrilatère parfait, d'un seul étage, entouré par un jardin diapré de fleurs admirables, et rafraîchi par des fontaines multiples coulant à pleins bords. La pierre qui avait servi à élever cet édifice était de couleur brun chocolat clair, et sculptée dans un style d'une richesse sans pareille. Le sommet du monument, formé par un treillis à jour percé dans la pierre, offrait un merveilleux coup d'œil.

Le portail sous lequel nous passâmes pour entrer dans la première salle était orné de bas-reliefs habilement fouillés, représentant des sujets tout à fait fantastiques. Sous ce vestibule se tenaient les directeurs de l'institution musicale, qui, soit dit en passant, sont très-largement rétribués par le gouvernement aztec. Ils se prosternèrent devant Orteguilla, et l'introduisirent dans une première pièce où une quinzaine

de jeunes gens étaient occupés à transcrire en caractères hiéroglyphiques les notes des professeurs. Les couleurs dont ils se servaient étaient le rouge, le bleu, le jaune et le vert, dissous dans des godets de terre; et pour tracer leurs signes, ils se servaient de piquants de porc-épic, taillés de la même manière que nos plumes d'oie.

Cet atelier de copistes donnait dans une immense salle, autour des murailles de laquelle des tablettes, placées à quatre pieds au-dessus du plancher, étaient couvertes de manuscrits chargés d'hiéroglyphes de formes et de grandeurs diverses, les uns roulés comme les papyrus égyptiens, les autres pliés à la mode des Chinois et des Japonais, et contenus dans une reliure de carton ou de bois. Les lecteurs attachés à l'institution étaient placés à égales distances, tout autour des rayons de cette bibliothèque, sur des coussins moelleux, occupés à se rendre compte du contenu des volumes soumis à leur inspection, car du rapport qu'ils allaient faire

dépendait l'autorisation du gouvernement de multiplier et de vendre les copies [1] de ces ouvrages. Tout cela est fait sans la participation pécuniaire des auteurs, dont la seule obligation est de faire parvenir un exemplaire de leurs œuvres à la bibliothèque de l'Inca. Comme on le pense bien, cet établissement est immense, et nous pûmes nous en convaincre, car Orteguilla nous engagea à le visiter toutes les fois que nous le jugerions convenable.

Des prix sont en outre accordés aux auteurs de livres utiles, et la perspective de cette récompense est très-favorable à la production d'ouvrages d'un grand mérite.

La salle dans laquelle nous pénétrâmes ensuite était d'une dimension des plus grandes, et toute consacrée à l'exposition des produits des manu-

[1] M. Middletoun Payne assure dans une note que dans la seule ville capitale du Géral, il y a plus de trente-sept mille personnes occupées à copier des manuscrits, et dont le salaire est vraiment très-minime. Dans ce nombre on compte trente-deux mille femmes.

factures aztèques. Sur les dalles étaient posées six tables allant d'une extrémité de l'appartement à l'autre, et contre les murailles des étagères régnaient tout autour, sur lesquelles étaient placés en ordre des échantillons de tentures, de tapis de pied, de cotonnades teintes de couleurs diverses, de tissus de plumes, de fourrures, de peaux de daim coloriées et brodées de barbes de porc-épic et de fils d'or et d'argent. Sur les murailles, au-dessus des tablettes, on apercevait des habillements, des armures, des armes, des instruments d'agriculture, des objets d'un usage domestique, groupés en trophées; et sur les étagères, on admirait des tables, des siéges, des lits de repos, des litières, des palanquins, des véhicules militaires et civils, dont la vue était pour nous du plus grand intérêt.

Sur les tables, il y avait aussi des vases et de la vaisselle d'or et d'argent travaillée avec art, des trépieds, des coupes à brûler de l'encens, des cassolettes, des candélabres faits des plus précieux métaux incrustés de pierres précieuses,

des miroirs de *verre*, des bouteilles, des gobelets, des pots à eau, des plats, des assiettes et autres articles utiles et luxueux. Tout cela avait été envoyé au tribunal afin d'être admis au concours et pour recevoir un prix, si faire se pouvait.

Sur l'une des tables, il y avait, chose étonnante qui me surprit au plus haut degré, de la *porcelaine*[1] modelée sous différentes formes et destinée à des usages divers. Tous les vases, assiettes et plats étaient couverts de peintures émaillées représentant des fleurs, des oiseaux, des animaux, tracés d'une manière fantastique, de formes impossibles, et manquant tout à fait de perspective.

J'ai oublié de dire en passant que les miroirs

[1] Mes lecteurs seront sans doute surpris en lisant ce mot dans le récit de M. Middletoun Payne, mais le fait est authentique, et j'ai vu entre les mains de mon ami des États-Unis les spécimens de l'art céramique des Aztecs. Du reste, il est avéré que les Péruviens fabriquaient de la poterie et même du verre, et, à tout prendre, le contact des Espagnols aurait pu faciliter la connaissance de ces fabrications utiles à l'homme.

n'étaient pas étamés; on avait obtenu la reproduction des objets à l'aide d'un drap noir collé sur l'un des côtés.

En sortant de cet appartement, nous entrâmes dans la cour intérieure, car nous n'avions pas à visiter le reste de l'édifice, qui est spécialement consacré aux demeures des officiers. Dans un vaste jardin s'élevaient des fontaines de proportions diverses, toutes sculptées dans des blocs de marbre, mais peu agréables à la vue.

Au moment où nous traversions de nouveau le vestibule pour sortir du monument, l'Inca releva en passant une draperie qui cachait l'entrée d'un certain sanctuaire éclairé par un ciel ouvert, au milieu duquel, sur un piédestal, s'élevait un groupe de grandeur naturelle, sculpté dans une seule pierre gypseuse pareille à de l'albâtre. L'aspect de ces statues nous étonna, surtout dans la vallée aztèque, et, quoique le dessin et le modelé fussent horriblement mauvais, cet essai était vraiment très-curieux.

Le statuaire avait eu l'intention de représenter

Orteguilla, Ahtelaqua, leur fils aîné Onaméra, et leurs deux filles, Inéralla et Garoda. On ne pouvait nier que les deux premières figures fussent ressemblantes, mais à coup sûr elles n'étaient pas flattées. Quant aux trois autres, comme les enfants de l'Inca nous étaient encore inconnus à cette époque, nous ne pouvions exprimer une opinion; mais plus tard, nous reconnûmes que ce que nous avions pensé de la ressemblance d'Orteguilla et d'Ahtelaqua pouvait être aussi appliqué à leurs enfants.

L'empereur des Aztecs paraissait faire le plus grand cas de ce groupe informe; mais pour nous autres Européens, cette sculpture n'était qu'un objet de curiosité, et j'avais vu avant ce jour-là, dans les différents parcs du Géral-Milco, des statues bien supérieures. Il y avait même devant le groupe dont il s'agit, placé sur une tablette de pierre, un autre groupe de deux personnages [1]

[1] Les deux figures dont il est ici question font maintenant partie de la collection de M. Middletoun Payne, qui les acheta pour la somme de cent cinquante ochols

dont le dessin était infiniment préférable à celui des statues de la famille impériale.

Notre visite au tribunal de musique avait duré près de cinq heures; mais le temps, je l'avoue, ne nous parut point long pendant cette excursion, qui fut l'une des plus agréables de toutes celles que nous fîmes dans le pays des Aztecs.

d'or (5,000 fr. de notre monnaie) quelques jours avant son départ du Géral. Le sculpteur de ce groupe se nommait Coantcotzin.

XI

Ciaoco, le Curaça d'Ocopaltepec, vint au point du jour nous inviter à visiter les environs de la capitale aztèque. La chaleur était extrême ; mais malgré cela, comme nous devions voyager à l'abri, nous acceptâmes avec grand plaisir. Les arbres qui couvraient les routes nous faisaient espérer de l'ombre et de la fraîcheur.

C'était le 2 novembre, et je marque cette date pour donner une idée de la différence de température qui existe dans le centre du Brésil, si on la compare avec celle des autres contrées.

Le Curaça se faisait porter en litière, mais

nous préférions voyager sur nos chevaux; aussi priâmes-nous notre illustre compagnon de nous dispenser de monter dans les riches palanquins qu'il avait fait amener à notre intention. Nous nous fîmes accompagner par nos trois domestiques, et nous laissâmes nos mules paître en liberté sur les pelouses du parc de notre palais des Hôtes. Ciaoco avait une suite nombreuse; toute sa maison lui servait d'escorte, et chaque individu qui en faisait partie portait un riche costume.

En sortant de la ville, que nous traversâmes dans toute sa longueur, nous nous trouvâmes au pied du mont Géral-Tepec, dont les pentes abruptes ont été cultivées par les Aztecs en de nombreuses terrasses, qui donnent à cette montagne l'aspect d'une pyramide couverte de végétation. Il était dix heures du matin quand nous parvînmes sur les plateaux inférieurs de la Sierra Paricis.

Notre route s'étendait dans la direction du sud, et au bout de deux heures nous arrivâmes sur

les bords d'un ruisseau, le long duquel nous nous avançâmes jusqu'au lac des Cîmes-Élevées, vaste réservoir qui alimente les fontaines de la vallée aztèque. A l'endroit où les eaux du lac déversent dans le ruisseau que nous avions longé, nous eûmes le plaisir de voir une cascade fort pittoresque tombant d'environ vingt à vingt-cinq pieds de hauteur devant le bâtiment construit pour partager les eaux dans les différents conduits qui convergent en tous sens dans la vallée.

Tandis que l'on préparait notre repas, nous eûmes tout le loisir d'examiner l'art hydraulique des Aztecs. Les machines en sont très-simples, et consistent en une chaîne à laquelle sont attachés des seaux [1], qui, en passant à la surface de l'eau, s'emplissent, et, se relevant, vont porter leur contenu dans un réservoir auquel sont

[1] Les lecteurs qui ont visité l'Égypte et la Nubie, ou même ceux qui n'ont fait que lire les descriptions des voyageurs, reconnaîtront dans ces machines aztèques les mêmes qui sont en usage de nos jours encore parmi les races éthiopiennes et syriaques.

annexés des conduits en bronze, à travers lesquels l'eau coule pure et limpide.

Nous laissâmes passer en ce lieu la chaleur du jour, et ce fut seulement vers trois heures que nous nous mîmes en route dans la direction de l'ouest. Nous longeâmes les murailles de la grande ville de Géral, qui ont environ quatre-vingts milles d'étendue, et renferment dans leur enceinte près de trois cents milles carrés, dont les trois quarts sont couverts d'habitations contiguës les unes aux autres, et le reste de pâtés de maisons disséminés. Nous fûmes admis dans l'intérieur de la grande cité au moyen d'une passe que nous avait donnée l'Inca, une plaque d'argent sur laquelle quelques signes hiéroglyphiques étaient gravés, et nous arrivâmes devant une porte fortifiée avec une grande habileté, dont le travail nous parut vraiment admirable.

Le soleil déclinait à l'horizon lorsque nous parvînmes aux abords de Patapalanamit, ville sans fortifications bâtie sur le second plateau de la Sierra. C'est là que nous fîmes halte pendant la

nuit, et le lendemain matin de très-bonne heure, nous allâmes déjeuner dans le village d'Iztinapan, dans la maison de plaisance de Mixtecaltzin, qui, on s'en souvient, était le chef aztec par lequel nous avions été conduits de Quauhtitlan à Géral, lors de notre arrivée dans la vallée.

Des hauteurs de ce village, on jouissait d'une vue magnifique. Nous découvrions le plus admirable panorama du monde, et la capitale du Géral-Milco se déployait devant nous comme si nous l'eussions vue de la nacelle d'un ballon. Nous ne nous séparâmes de notre hôte que vers dix heures, afin de nous rendre à Pocotatl, situé à deux lieues de là, sur les plateaux inférieurs de la Sierra, en suivant une route aisée et parfaitement entretenue.

Le paysage de ce village n'avait rien de remarquable; on y trouvait même si peu d'arbres pour s'abriter contre les ardeurs du soleil, que nous en étions à regretter d'avoir suivi Ciaoco, et d'avoir quitté les ombrages touffus du palais des Hôtes, les salles fraîches et confortables de

notre demeure. Aussi, le soir, lorsque nous parvînmes à la halte désignée; quand, après avoir soupé dans l'enceinte d'une habitation princière, où le Curaça nous avait introduits, l'heure de se retirer pour prendre du repos arriva, nous ne nous fîmes pas prier pour nous étendre sur les couchettes préparées pour les hôtes étrangers.

Le lendemain matin, nous devions rentrer dans la capitale. Afin d'éviter, si faire se pouvait, la chaleur intolérable de la veille, nous pressâmes le pas de nos montures; mais l'astre du jour parut bientôt, incandescent, projetant des rayons qui ressemblaient à des jets de flamme. La plupart des gens de l'escorte du Curaça nous abandonnèrent en route, afin de chercher un abri dans les différentes maisons bâties le long du chemin. Nous ne parvînmes à Onadalla qu'à six heures du soir, harassés, exténués.

Il s'agissait pourtant de rentrer dans l'enceinte de Géral avant la fermeture des portes;

aussi nous pressâmes le pas de nos chevaux en suivant la digue qui conduisait au pont-levis le plus rapproché. Lorsque nous arrivâmes devant la herse, il était temps, car on s'apprêtait à la laisser retomber. Nous avions failli coucher à la belle étoile. Ce ne fut pas sans un grand sentiment de béatitude que nous nous retrouvâmes, Ned et moi, dans notre domicile. La fraîcheur de nos appartements, le bien-être qui nous environnait, tout eût concouru à nous rendre nos forces, si nous n'eussions été courbaturés par une promenade à cheval de quatre jours. Nous nous hâtâmes de nous mettre au lit, car le lendemain matin, à cinq heures, une des grandes fêtes du soleil devait être célébrée dans un des temples.

Dès les premières lueurs de l'aube, Ned et moi nous étions sur pied, habillés, et l'estomac pourvu d'un bon déjeuner. Nous montâmes à cheval, afin d'arriver plus vite au palais de l'Inca. Déjà les terrasses, les salles d'attente, l'appartement consacré aux audiences et les

autres chambres étaient remplis de lampions qui projetaient de brillantes lueurs. Les hauts dignitaires du pays, tous les nobles formant la cour d'Orteguilla se trouvaient là, revêtus de brillants costumes, sur lesquels les pierres précieuses scintillaient comme autant d'étoiles aux feux de l'illumination. Dans ces grandes occasions seulement, les hauts personnages aztecs avaient la permission de se présenter devant l'Inca sans porter leurs robes noires; aussi profitaient-ils de la permission en se revêtant des plus magnifiques habits.

Orteguilla parut bientôt dans la grande salle, au milieu de laquelle se dressait le trône impérial, et son arrivée fut le signal du départ de la procession. L'Inca lui seul devait ce jour-là monter dans sa litière. Aussi, de suite qu'il s'y fut installé, l'on se mit en marche. Ned et moi nous suivîmes l'exemple général, et, laissant nos chevaux entre les mains de nos serviteurs, nous nous avançâmes à pied à la suite des puissants seigneurs aztecs. Bientôt nous arrivâmes

devant cette grille qui ne nous avait pas permis de passer outre le 12 octobre, lorsque nous errions à l'aventure dans les rues de la ville.

Les portes étaient grandes ouvertes, et nous entrâmes dans un vaste parc, au centre duquel, environnés par des arbres gigantesques, s'élevaient deux monuments de forme pyramidale supportant une large terrasse sur laquelle était bâti un temple.

Nous gravîmes les marches du côté de l'ouest, en suivant un escalier très-escarpé, à la base duquel se dressaient deux serpents dont la tête énorme reposait sur les deux premières marches, et dont le corps s'en allait en spirales jusqu'au sommet, pour servir de balustrade. Tout autour de la terrasse, il y avait une muraille d'environ douze pieds de hauteur, recouverte de bas-reliefs d'un grand fini, et au centre de cette plate-forme une autre rangée d'escaliers conduisait sur une terrasse plus élevée servant d'assise à un temple de marbre blanc, flanqué d'une tour aux quatre coins, et n'ayant réellement qu'un

seul étage, quoique, au premier aspect, on pût s'imaginer qu'il y en avait deux. Sous le péristyle de ce temple se tenaient lesp rêtres du soleil, revêtus de longues robes blanches sur lesquelles on avait brodé des soleils d'or.

Le grand-prêtre attendait l'Inca sur la dernière marche du second escalier : c'était un homme âgé d'environ quarante ans, à la physionomie aussi digne que ses traits étaient fins et réguliers. La robe, par laquelle on le distinguait des autres prêtres, était d'un bleu de ciel clair des plus agréables à l'œil, faite sans manches, parsemée d'étoiles et de soleils d'or. A son cou pendait une chaîne d'or, au centre de laquelle on voyait attaché un soleil rayonnant, dont l'admirable travail enchaînait nos regards.

La procession pénétra dans le temple en traversant une salle remplie de prêtres, donnant accès dans une vaste enceinte dont les murs et le plafond étaient recouverts d'étoffes bleues pareilles à celles dont était faite la robe du grand-

prêtre. Une corniche dorée régnait tout autour de l'appartement, et vis-à-vis la porte d'entrée on apercevait une énorme plaque d'or d'environ cinq pieds de diamètre, entourée de rayons sans nombre. Devant cette pièce massive d'orfévrerie, sous un dais d'étoffe blanche enrichie de broderies, se dressait un autel de marbre blanc incrusté d'or. Un vase fait du même précieux métal était placé sur le bord de l'autel, et frappait les yeux particulièrement par l'élégance de sa forme et par le travail des anses faites à l'aide de deux serpents entrelacés. Ce vase avait environ dix-huit pouces de largeur et trente de longueur. Sur cet autel, vers l'arrière-partie, on voyait une espèce de tabernacle en or ciselé, haut de près de trois pieds, du plus admirable travail. La porte était d'argent, sertie de pierres fines, de saphirs et de topazes, comme l'étaient aussi le socle et l'orifice du vase placé devant ce sanctuaire.

Tout autour de l'autel se trouvaient quinze autres vases d'un grand modèle représentant les

mois de l'année, dont le nom était inscrit sur le poitrail en signes hiéroglyphiques; ils étaient rangés par ordre et alignés sur deux rangs. Un aromate, qui ressemblait assez à de l'encens [1], brûla pendant tout le temps de la cérémonie dans ces vases d'or massif, et le feu sacré était entretenu par une troupe de vestales revêtues de robes bleues ornées de soleils d'or. Le temple était éclairé par des lampes sans nombre suspendues tout autour de la corniche, et dans lesquelles brûlait une huile parfumée. Il y avait, en outre, de riches candélabres dont le socle reposait sur la mosaïque qui servait de pavé à ce monument religieux, l'un des plus curieux au monde.

Dès que nous fûmes entrés dans le temple, la draperie qui couvrait ce sanctuaire dans la partie éclairée par l'ouest fut relevée à dessein, et les rayons du soleil levant pénétrèrent dans l'inté-

[1] Mélange de vanille et de fèves de Tonquin. M. Middletoun Payne m'a assuré que l'odeur produite par cette combustion était nauséabonde.

rieur de l'édifice et l'inondèrent de lumière au point de faire pâlir l'éclat des lampes.

Le grand-prêtre s'avança vers l'autel et alluma un feu préparé dans le vase qui se trouvait placé au-dessus, au moyen d'un tison qu'il alla choisir dans le *brazero* portant le nom du mois dans lequel nous nous trouvions : celui de Naon (vieux style aztec), septième de l'année. Il vint ensuite à pas lents jusqu'au trône occupé par Orteguilla, et celui-ci, prenant des mains d'Apixtamalt le rouleau sur lequel était inscrit le nouveau calendrier préparé par mes soins et ceux de mon ami Grey, le remit en ses mains avec toute la dignité convenable pour un travail précieux. Le grand-prêtre tint ce manuscrit élevé au-dessus de la flamme qui brillait dans le vase placé sur l'autel, et, le déroulant ensuite, il le lut en entier à haute et intelligible voix devant l'assemblée qui remplissait l'enceinte sacrée. Lorsque cette lecture fut achevée, il leva la tête dans la direction du soleil levant et alla placer avec respect le manuscrit sacré dans le tabernacle, de-

vant lequel il se prosterna, tandis que les prêtres et les vestales entonnaient, chacun dans un ton différent, — ce qui formait une cacophonie effrayante et des plus déchirantes... pour nos oreilles, — une hymne sacrée en l'honneur du soleil. On peut s'imaginer facilement quel effet ces cris sans harmonie produisirent sur notre ouïe civilisée.

Telle fut la cérémonie à laquelle nous assistâmes dans le temple de Géral. La procession reprit sa marche, et lorsque tous ceux qui en faisaient partie furent de retour devant le palais de l'Inca, chacun rentra dans son domicile. Mon ami et moi nous avions voulu esquiver le retour en si nombreuse compagnie; aussi, prenant sur les derrières du temple, nous essayâmes de descendre le long des gradins élevés, polis et glissants de la pyramide sur laquelle le temple était bâti. Heureusement qu'il ne nous arriva rien; mais nous courûmes le danger de nous briser le crâne sur les arêtes des assises de pierre qui formaient saillie dans cette partie du monument;

car l'architecte aztec avait pris ses précautions pour que nul ne pût monter sans danger jusqu'au temple du Soleil, à moins qu'il ne suivît la voie ordinaire, celle qui conduisait par les deux escaliers.

XII

L'Inca nous avait invités à venir visiter sa bibliothèque toutes les fois que bon nous semblerait : aussi, le surlendemain de la cérémonie dont il a été question dans le chapitre précédent, mon compagnon me fit-il songer à profiter de la permission. Nous quittâmes notre demeure, bras dessus, bras dessous, errant dans les rues de la ville, nous arrêtant comme de vrais oisifs aux endroits curieux, devant les monuments inconnus, au milieu de la foule des promeneurs. Lorsque nous parvînmes au palais d'Orteguilla, il était déjà fort tard.

L'Inca nous retint auprès de lui à causer de choses diverses, puis nous arrivâmes au but de notre visite, et il nous renouvela l'offre de visiter la salle des manuscrits. Cette bibliothèque s'élevait dans une des dépendances du parc impérial, au milieu d'un jardin parfaitement entretenu. Bâtie en marbre blanc, ornée de bas-reliefs fort curieux, cette construction est une des plus extraordinaires du Geral-Milco. La première salle dans laquelle nous entrâmes était tendue d'une tapisserie bleue; de là nous eûmes accès dans la bibliothèque proprement dite, vaste parallélogramme rempli de tables dont les planches pliaient sous le poids de manuscrits de toutes formes et de toutes dimensions.

Orteguilla nous assura qu'il y avait là près de cent quarante-quatre mille volumes; mais c'était fort douteux, rien qu'à la simple inspection des ouvrages amoncelés. Depuis, nous eûmes l'occasion de nous convaincre que c'était tout au plus si le nombre de ces manuscrits s'élevait à une quarantaine de mille. Avec la permission

de l'Inca, nous examinâmes longtemps les ouvrages de la biblothèque, dont certains contenaient des peintures enluminées très-curieuses et des hiéroglyphes d'une bizarrerie sans pareille. Comme il nous était impossible, vu notre ignorance de la valeur et de la signification de ces signes, de nous instruire dans la science et l'histoire aztèques, dès que notre curiosité fut satisfaite, nous prîmes congé de l'Inca, et longeant la rue du Ocelot, nous fîmes différentes emplettes de livres ou plutôt de manuscrits qui nous parurent — au premier coup d'œil — d'un très-grand intérêt. Il est vrai qu'on nous les fit payer très-cher, comme aussi les objets de curiosité, dont la valeur paraissait d'autant plus grande qu'elle nous était inconnue.

Pendant que nous visitions la bibliothèque du Géral, l'Inca nous avait proposé de nous rendre à sa maison de campagne, située sur les bords du Manotepec, et il avait été convenu que nous partirions le jeudi suivant. La chaleur était si forte que, si notre unique but n'eût pas été de trouver

un endroit plus frais, nous eussions accepté, sans même songer au plaisir d'un voyage curieux.

Le jour suivant, nous nous occupâmes de nos préparatifs, et il fut jugé nécessaire de laisser deux de nos serviteurs au palais des Hôtes, pour prendre soin de nos mules, car aucun Aztec n'osait approcher ces animaux, dont les ruades étaient considérées comme très-dangereuses. Notre valet de chambre — c'est ainsi que nous appelions le plus habile de nos domestiques — devait seul venir avec nous afin de conduire les deux mules, et pour préparer notre thé et notre café; car, quelque habitués que nous fussions à la cuisine aztèque, il nous était impossible de nous passer de ces deux boissons favorites. Je ferai observer en passant que l'arbre à thé et le caféier croissent à l'état sauvage dans le Géral-Milco, et qu'il serait très-facile aux habitants de les cultiver, s'ils le jugeaient convenable. La qualité serait des plus supérieures.

Ainsi que cela avait été convenu, nous par-

tîmes le jeudi matin, 18 novembre, en compagnie de l'Inca, dont le cortége était peu nombreux, car sa famille avait déjà pris les devants depuis trois ou quatre jours, et par conséquent toute la cour avait accompagné l'Incaresse.

La procession des palanquins — y compris le nôtre, celui que nous avait offert si galamment Conatzin, auquel nous avions attelé nos deux chevaux, un devant, un derrière, suivant l'usage, s'ébranla à six heures et s'avança à travers la ville dans la direction de l'ouest, en longeant les nombreux parcs publics qui se trouvent dans cette partie du Géral. Il était dix heures du matin quand nous franchîmes les murailles, où les hommes qui portaient la litière furent relevés pour la troisième fois depuis notre départ. Nous avançâmes alors doucement, en suivant un chemin tracé à la base des montagnes.

Ce fut seulement à quatre heures de l'après-midi que nous parvînmes aux confins des possessions de l'Inca. Jamais de ma vie je n'avais

admiré un paysage plus beau et plus pittoresque. Dans un espace de terrain de forme triangulaire, s'étendant à la base de trois montagnes dont les plans étaient étagés en terrasse presque jusqu'à la hauteur la plus extrême de leurs pics couverts de neige, on apercevait un vaste parc entouré d'une balustrade de bronze doré, ombragé par des arbres gigantesques entre les troncs desquels l'œil se reposait sur un palais de marbre blanc et des fontaines jaillissantes, dont les eaux coulaient entre des gazons et des fleurs. Les portes étaient grandes ouvertes, et sous les allées ombreuses au milieu desquelles notre cortége s'avançait, on apercevait de chaque côté les nobles et les gens de leur suite, tous vêtus de leur costume de fête.

La grande avenue par laquelle nous étions entrés avait environ deux milles de long, et ses nombreux méandres conduisaient tantôt à un pavillon d'une architecture élégante, tantôt à un pont jeté sur une rivière artificielle, au-dessous duquel le tourbillon d'une cascade écumante

se mirait aux rayons du soleil incandescent.

Au tournant du chemin apparut soudain à nos yeux le palais d'Orteguilla, maison de plaisance de marbre blanc richement ornementée, d'un aspect vraiment grandiose. Quatre grandes marches, tant soit peu creusées, supportant un quadruple rang de colonnes de l'ordre Geralien, dont la hauteur diminuait en proportion de la hauteur des escaliers, conduisaient à un péristyle somptueux au-dessus duquel régnait un toit d'une hardiesse infinie, supporté, pour former une salle d'attente, par des piliers légers de bronze doré au nombre de cinquante-deux sur un même rang. Les poutres du plafond étaient sculptées et dorées, et les murailles recouvertes de plaques de verre formant miroir, par le même procédé que j'ai déjà expliqué. Le pavé était de marbre blanc et de brèche rouge, et la lumière s'infiltrait à travers des ciels ouverts placés entre chaque colonne.

De cette antichambre princière on pénétrait dans une salle de forme circulaire dont le toit,

fait de miroirs pareils à ceux de la première pièce, était supporté par quatre rangs de colonnes de porphyre et au centre duquel le jour pénétrait par une ouverture dont la circonférence devait être d'environ quarante à cinquante mètres. Au-dessous de ce dôme ouvert jaillissait, dans une fontaine à la vasque de marbre, une nappe d'eau si épaisse qu'elle cachait à nos yeux un groupe qui supportait le bassin supérieur.

Au-delà de cette rotonde monumentale étaient placées les chambres destinées aux hôtes d'Orteguilla. Aux quatre coins de celle qui m'était réservée, je trouvai des vases d'or d'un travail fort riche, et les tables comme les siéges dont se composait le mobilier étaient sculptés et dorés avec un grand art. J'admirai, à la lueur du jour qui pénétrait à travers le dôme, supporté par cinq colonnes de brèche verte, la tapisserie appendue aux murailles, dont les broderies étaient du plus beau dessin, et représentaient des animaux fantastiques, des fleurs et des feuilles

d'une forme inconnue. La broderie couvrait presque le cramoisi de l'étoffe, dont on apercevait à peine la couleur. Les rideaux et les oreillers de ma couche étaient pareils aux tentures des murs.

Tout ce qui m'entourait était d'une richesse sans égale; mais je commençais à être blasé sur ce luxe des Aztecs, et tous les objets que je voyais, quelle que fût leur magnificence, me paraissaient désormais ordinaires. Certes, un mois avant l'époque où nous nous trouvions, lorsque Ned et moi nous avions pénétré dans le Géral-Milco, nous éprouvions à chaque instant, lui et moi, une sensation d'admiration qui nous faisait battre le cœur, mais à cette heure, cette splendeur générale avait perdu tout le charme de la nouveauté. Je l'avouerai pourtant, le palais du Manotepec surpassait en beauté tout ce que j'avais vu depuis longtemps; le luxe de la cour de l'Inca était bien fait pour exciter notre étonnement, aussi les deux semaines que nous passâmes dans ce séjour enchanteur s'écou-

lèrent-elles avec une rapidité sans pareille.

Orteguilla nous avait admis dans son intimité, et tous les jours nous pouvions nous extasier devant les charmes de la belle Ahtelaqua et de son adorable fille aînée Ineralla, à peine âgée de seize ans, dont la grâce et les formes n'avaient certainement pas de rivales au monde.

Un soir, à la tombée de la nuit, j'étais assis devant la table de ma chambre, écrivant les notes relatives à mon voyage au Géral-Milco, à la lueur d'une lampe remplie d'huile parfumée. lorsque Ned parut inopinément devant moi, ruisselant comme un fleuve, me priant de l'accompagner auprès d'Ineralla, qui, au moment où elle avait posé le pied sur les pierres placées au bord d'une cascade, était tombée dans l'eau, heureusement en présence de sa famille, avec laquelle il se promenait. Mon ami, se précipitant dans le courant, avait sauvé d'une mort certaine cet ange de beauté et de jeunesse qui avait déjà perdu connaissance.

Naturellement je me hâtai de le suivre, em-

portant avec moi ma boîte à médicaments. Nous passâmes à travers de longs corridors sombres avant d'entrer dans l'appartement réservé à l'Incaresse. Cette salle était brillamment éclairée par des lampes appendues au plafond, aux feux desquelles chatoyait l'or dont chaque partie des murs, des tentures, des meubles et même du sol était incrustée.

Sur une couche recouverte d'une étoffe cramoisie, brodée avec art, reposait la belle Ineralla, tout près d'une fontaine dont les eaux retombaient dans une vasque entourée de fleurs. La pâleur relative de cette figure angélique, ses vêtements imprégnés d'eau appliqués sur ses formes aux plus admirables contours, contrastaient avec la richesse du costume de ses parents et des serviteurs qui lui frappaient dans les mains, lui frictionnaient la plante des pieds, agitaient des éventails autour de sa tête et prenaient tous les moyens pour la faire revenir de son évanouissement.

Ahtelaqua se tenait assise vers le haut de sa

couche, tenant sur ses genoux la tête de sa fille chérie, dont la chevelure luxuriante, dénouée, allait retomber en boucles soyeuses jusque sur le pavé de marbre. Il ne me fut pas difficile de m'apercevoir que la belle Ineralla n'était pas en danger, et qu'il n'y avait rien à craindre de ce bain intempestif, seule cause d'une syncope prolongée par la terreur qu'avait éprouvée la pauvre enfant. Quelques gouttes d'éther offertes aux narines, et de douces frictions sur la poitrine, ramenèrent bientôt la vie dans ce corps insensible. Ineralla reconnut tous ceux qui l'entouraient, et lorsque la première émotion se fut dissipée, on l'engagea à se reposer; car, en ma qualité de médecin, j'étais convaincu que le sommeil dissiperait toute trace de ce fâcheux événement. Aussi, le lendemain, la fille d'Orteguilla avait tout oublié; sa chute n'était plus qu'un rêve, et le carmin avait de nouveau reparu sous l'épiderme coloré de son gracieux visage. Comme on doit le présumer, Ned et moi nous fûmes appelés ses sauveurs par toute la

famille de l'Inca, et, considérés comme tels, reçûmes les bénédictions unanimes de la et de la population aztèques.

Le second jour de décembre, Orteguilla avertit qu'il fallait nous apprêter à retou dans la capitale, car l'époque était venue préparer au voyage annuel qu'il faisait dan États, pendant lequel, nous dit-il, il serait reux de nous avoir à ses côtés, si cela était agréable.

En conséquence, le lendemain, nous revî au Géral, en compagnie de l'Inca et de tout escorte.

XIII

L'Inca quitta Géral le 8 décembre, suivi de toute sa cour et d'une troupe armée. Les nobles, les grands dignitaires de l'incalat, les curaças et les principaux officiers avaient reçu l'ordre d'accompagner Orteguilla, suivant l'usage, et les litières dans lesquelles ils étaient montés formaient une interminable procession, dont les replis s'étendaient à plus de deux milles. Seize nobles portaient sur leurs épaules le palanquin où s'était assis l'Inca, et tout autour s'avançait en bon ordre une compagnie de soldats brillamment équipés et faisant partie

du corps qui précédait et fermait la marche.

Mon ami Grey et moi nous nous étions joints à la suite du chef aztec sur son invitation. Montés dans notre litière, nous nous étions fait suivre par un serviteur en selle sur le dos d'une mule et en conduisant par la bride trois autres qui portaient notre bagage. Nous traversâmes, en suivant la digue qui scindait le lac, les quatre grandes forteresses, aux murailles desquelles étaient appendues des bannières et des guirlandes de fleurs, et nous regagnâmes le rivage du lac à Onadella, vers les neuf heures du matin. Là se trouvaient les manufactures de bronze des Aztecs, qu'Orteguilla visita et nous fit visiter avec lui, pour nous montrer des socs de charrues en bronze, qu'il avait fait fabriquer sur le modèle des nôtres; mais tout me porte à croire que la matière mêlée d'alliage de bronze et d'étain, dont ces instruments étaient formés, n'avait point assez de force pour résister aux aspérités du sol où ils devaient tracer le sillon.

A onze heures, après avoir pris notre part

d'une collation préparée pour les besoins de l'Inca et de sa suite, nous quittâmes Onadella, et après cinq heures de marche nous fîmes halte devant les murs de Tezcutlipotenango (un nom fort difficile à écorcher), dont les habitants étaient accourus afin de complimenter leur chef suprême. A leur tête on voyait le Curaça de leur ville, dont le nom signifie *Cité circulaire,* et cet officier, quoique faisant partie de la suite de l'Inca, nous avait précédés en ne s'arrêtant pas à Onadella.

Bientôt après avoir reçu les hommages de ses sujets, Orteguilla pénétra, suivi de son escorte, jusqu'au palais du gouvernement qui, par une bizarrerie digne d'être consignée, se trouvait placé au centre même de la *Cité circulaire*, et offrait aux yeux des proportions gigantesques, quoique l'architecture ne fût pas des plus remarquables. Nous laissâmes à notre serviteur le soin de découvrir un logement pour Ned et pour moi, et pleins de confiance dans son habileté, nous partîmes pour explorer la ville. La rue que nous

suivions, et qui s'ouvrait droit devant nous, conduisait à l'une des portes de la ville. Elle était spacieuse et fort peuplée; mais, lorsqu'au premier détour nous voulûmes obliquer à droite, nous trouvâmes la voie interceptée par une longue chaîne de bronze, derrière laquelle se tenait un peloton de soldats, armés en guerre, qui nous empêchèrent de passer outre.

Un instant nous songeâmes à nous servir de deux pistolets revolvers que Ned et moi nous portions constamment dans l'une des poches de notre paletot de voyage; mais les douze coups que nous avions à tirer n'étaient point suffisants pour nous débarrasser de cent hommes : aussi pensâmes-nous que la prudence devait l'emporter sur le courage, et cependant, comme c'eût été probablement la première fois que ces *barbares* auraient entendu la détonation d'une pareille arme, tout nous portait à croire qu'en faisant feu en l'air nous mettrions en fuite cette horde de soldats. En vain essayâmes-nous de forcer la consigne à l'entrée de deux ou trois

autres rues; voyant qu'il n'y avait pas moyen de passer outre, nous résolûmes de retourner au palais, où, par l'ordre d'Orteguilla, des logements avaient été préparés pour nous. Pendant toute la soirée, l'Inca tint ses assises, recevant les dignitaires de son empire qui résidaient à Tezcutlipotenango, et écoutant les rapports qu'on lui lisait au sujet des manufactures, rapports que le secrétaire impérial Apixtamatl rangeait avec soin pour les présenter à l'application du Conseil des nobles, dès que l'Inca serait de retour dans la capitale du Géral-Milco.

Nous quittâmes la *Cité circulaire* le 9 décembre, juste deux mois après notre arrivée dans le pays des Aztecs. La première place où nous parvînmes deux heures après notre départ s'appelait Otompan : ville entourée de murailles et placée au milieu d'une vallée pittoresque. Ce site, nouveau pour nous, était aussi arrosé par le Naloma, qui le scindait en deux. On apercevait çà et là des ponts très-larges, dans les arches desquels coulait tranquillement le même

cours d'eau qui arrosait Géral et Tezcutlipotenango.

Le Naloma avait dans cet endroit environ un demi-mille de largeur, et se trouvait encaissé dans des quais bâtis en pierre. Chaque pont était formé par des massifs de granit ; d'énormes madriers qui supportaient les poutres sur lesquelles le plancher était fixé, se dressaient au milieu de ces piles solidement construites. Sur les quais, le long du fleuve, des plantations d'arbres régulières et bien entretenues servaient de promenade aux habitants.

Pendant qu'Orteguilla donnait encore audience aux sommités de l'endroit, nous parcourûmes, sans difficulté cette fois, les rues de la ville, et, après avoir dîné vers une heure, nous repartîmes pour aller coucher dans la troisième cité curaciale, celle de Mixocolo, où nous entrâmes avant le coucher du soleil. Cette ville est sans contredit plus belle que les deux premières par où nous avions passé : elle contient un grand nombre d'édifices fort remarquables que nous aperce-

vions du haut de la terrasse du palais du gouvernement, car, comme dans les autres villes, une troupe de soldats avait cerné les issues du palais, avec la consigne d'empêcher n'importe qui de pénétrer dans l'enceinte s'il n'appartenait pas à la noblesse, et de sortir s'il n'était pas muni d'une passe d'Orteguilla. Aussitôt que la réception fut terminée, le chef aztec vint nous prendre, et nous engagea à le suivre pour visiter avec lui les principales curiosités de la ville.

Les rangs de la garde s'ouvrirent sur son passage, car les soldats avaient reconnu celui qui nous conduisait. Orteguilla nous fit parcourir un labyrinthe de rues tortueuses et nous amena devant la façade d'un bâtiment d'environ cent pieds de long sur trente de hauteur, dont la seule ouverture consistait en une porte basse placée au milieu. On devinait plutôt qu'on ne voyait les côtés de l'édifice, dont les murs se trouvaient cachés par des maisons particulières. Une foule compacte pénétrait et sortait par la porte basse, et nous étions vraiment intrigués de

savoir quelle était l'attraction si grande qui les amenait dans ce lieu.

L'Inca se mêla à ses sujets en nous disant de ne pas le quitter, et bientôt lui et nous nous fûmes entraînés par le courant humain. Peu d'instants après, nous nous trouvâmes dans une immense salle supportée par sept rangs de colonnes toujours pareilles à de grands vases, entre chacune desquelles s'ouvrait un dôme à jour qui éclairait une boutique placée comme dans un bazar. Nous nous trouvions, en effet, dans le marché couvert de la ville de Mixocolo, et les acheteurs se pressaient devant tous les magasins, marchandant, payant et emportant les articles qui leur étaient nécessaires. La diversité des costumes, le bruit des voix, la nouveauté des objets exposés à nos yeux, tout nous remplissait d'étonnement. Bientôt nous fîmes comme tout le monde, et notre bourse se vida dans les mains des marchands aztecs en échange de denrées, d'étoffes et de certains articles qui nous parurent dignes de figurer dans notre musée géralien.

Il était fort tard lorsque nous retournâmes au palais, très-fatigués et cependant enchantés de notre après-midi. Notre souper était préparé, et nous lui fîmes honneur.

Le lendemain matin, en quittant Mixocolo, un brouillard assez humide couvrait la vallée, et bientôt il tomba résolu en pluie. C'était la première fois depuis notre départ de Para que nous avions éprouvé un changement de température. En effet, c'était l'époque de la saison torride, qui, dans ces régions élevées, commence en septembre et ne finit qu'au mois de février suivant. Quoique cette pluie rafraîchît l'atmosphère, elle n'était point de notre goût, car ni mon ami ni moi nous n'eussions été satisfaits d'être contraints de rester à Géral pendant la saison pluvieuse, ou d'être exposés à retourner à Para par des chemins défoncés et remplis de boue.

A environ deux milles de Mixocolo, nous quittâmes le bord du fleuve, nous avançant dans la direction de l'ouest, sur une grande route le long de laquelle nous apercevions à droite et à

gauche, de distance en distance, des édifices que l'on nous assura être des magasins de vivres, des silos aztecs, destinés à approvisionner l'armée du pays lorsqu'elle est forcée de voyager pour la défense de la vallée. De cette manière les habitants n'avaient point à souffrir ni dans leurs récoltes ni dans leur propriété par le passage des soldats qui, si souvent, dans les pays civilisés, traitent leurs compatriotes comme ils le feraient de leurs ennemis. L'armée du Géral-Milco est considérable, car il est important d'être toujours prêt à repousser les attaques des tribus sauvages qui vivent par delà les limites de la vallée aztèque, et dont les excursions avaient souvent été fatales aux paisibles sujets de l'Inca.

Le village dans l'enceinte duquel on fit halte pour dîner avait un nom si extraordinaire, qu'il me fut impossible d'en traduire le nom en signes de notre langue. On avait dressé sur la principale place une tente de dimensions gigantesques, pour suppléer au manque d'édifice impérial, et Orte-

guilla put s'y reposer, ainsi que tous les seigneurs de son escorte. Le soir, nous entrâmes dans la petite ville de Poanango. Le palais du gouverneur était à peine suffisant pour donner asile à l'Inca et à ses officiers; aussi fûmes-nous forcés à demander l'hospitalité pour la nuit dans une des maisons particulières de la cité. Le lendemain matin, au soleil levant, nous devions nous remettre en route afin de gagner la ville de Xaromba.

En effet l'on se remit en marche pendant six heures consécutives, sans s'arrêter autrement que pour donner le temps aux porteurs de palanquins de se relayer. Nous seuls n'avions pas besoin de faire halte autrement que pour attendre les autres, car notre litière, portée par nos deux chevaux , excitait l'admiration générale. Ce véhicule aztec avait été fabriqué de manière à être porté par seize hommes, et les brancards étaient longs en conséquence, ce qui nous prémunissait contre les ruades du cheval placé en tête, au cas où il eût eu des velléités de se cabrer.

Un quart d'heure avant midi, la caravane arriva à Atalatl, ville d'une certaine importance, où l'on se reposa tandis qu'on laissait passer la chaleur, et vers les trois heures on se remit en route pour arriver à Xaromba avant le coucher du soleil. Malgré la rapidité de notre marche, le dernier rayon de l'astre adoré par les Aztecs avait disparu lorsque nous entrâmes dans la ville fortifiée. Nous nous retirâmes Ned et moi dans l'appartement qui nous avait été destiné, et, malgré la fatigue de notre marche, nous restâmes longtemps accoudés sur la meurtrière [1] d'environ quatre pieds carrés qui éclairait notre chambre dans le palais impérial. De cet endroit, nos yeux s'égaraient sur les pics escarpés — de vraies aiguilles ! — des monts Atolatepec, qui dominaient les terrasses couvertes d'une verdure

[1] C'était la première fois que Middletoun Payne trouvait une fenêtre dans l'un des monuments des Aztecs. La forme en était carrée, et lorsqu'on voulait, en interceptant l'air extérieur, laisser pénétrer la lumière, on appliquait contre l'ouverture un cadre de bois dans lequel était enchâssée une feuille légère de jaspe.

luxuriante, placées le long des pendants étages jusqu'aux portes de la ville. La lune brillait d'un éclat indicible, et sa lueur argentée donnait un aspect féerique à cette partie du Géral-Milco, dont le pittoresque était sans pareil. Devant elle avaient pâli les feux multiples allumés en l'honneur de l'Inca, sur toutes les azoteas de Xaromba. Aussi fallut-il un grand sentiment de raison pour nous arracher à ce spectacle enchanteur et nous livrer au sommeil.

Un vieux proverbe français : « Hurler avec les loups » sert à remplacer le dicton américain : Faire à Rome ce qu'y font les Romains. » C'est ce que firent M. Middletoun Payne et son ami M. Grey; car, sans observer la solennité du dimanche, ils se mirent à l'unisson des païens aztecs, et, sur l'invitation d'Orteguilla, partirent sans songer à mal, afin de se rendre aux mines de sel qui gisent dans le voisinage de Xaromba. Voici comment M. Payne raconte son excursion :

Le dimanche matin 12 décembre, nous quittâmes le palais à huit heures du matin, et, tra-

versant la ville aux Fontaines, — car telle est la signification de Xaromba, nous gravîmes le Xarombatepec, malgré la fatigue occasionnée par la chaleur, et nous nous reposâmes forcément, eu égard à la difficulté de l'ascension, sous une tente de cotonnade bleu et blanc d'une richesse fabuleuse. L'Inca, pour qui l'on avait préparé un abri plus élégant et plus spacieux, nous envoya dire vers dix heures qu'il se disposait à pénétrer dans l'intérieur des mines.

Nous nous hâtâmes de le rejoindre, ce que nous fîmes au moment où il se tenait debout près de l'orifice de la mine principale, dont l'entrée était formée de masses de sel de la plus éclatante blancheur. Immédiatement à la suite venait une galerie entièrement taillée dans le sel gemme et d'une pureté non moins éblouissante, éclairée par des candélabres appendus au plafond entre chaque colonne de forme géralienne dont, à en croire le directeur des mines, la solidité était inébranlable. Cette galerie était fort longue, et aboutissait brusquement devant une grande

tranchée descendant en plan incliné dans la direction de l'ouest.

Il y avait environ six cent-dix pas de l'entrée de la mine à l'endroit où nous étions parvenus, et de là nous descendîmes encore à peu près quatre cent vingt-cinq marches pour arriver à une seconde galerie longue d'environ sept cents pieds. Tous ces chemins souterrains conduisaient dans une seule et même direction; mais, au centre de la montagne, à la profondeur de huit cents pieds, il y avait un troisième boyau aboutissant à une vaste salle circulaire d'environ douze cents pieds de diamètre et partiellement voûtée sans le secours de la main de l'homme, car les mineurs avaient, comme on me l'assura par la suite, très-peu fait pour donner du pittoresque à cette grotte naturelle. Des lampes suspendues au plafond, des candélabres appliqués le long des colonnes de sel gemme et des torches de résine éclairaient *à giorno* une grande table de sel blanc comme du marbre de Paros, sur laquelle était placée la collation destinée à l'Inca

et à sa suite, repas copieux dont chaque plat disparut comme par enchantement, tant l'air de la saline souterraine avait aiguisé notre appétit.

Dès que le *lunch* fut fini, les guides nous conduisirent à travers une autre issue placée à droite jusqu'au sommet d'un vaste escalier taillé dans le sel, descendant à près de six cents pieds de profondeur et donnant accès à différentes galeries divisées en appartements. Toutes ces chambres étaient illuminées avec éclat; mais la réverbération des feux sur les piliers ou les murailles de sel rendait insupportable la fixité du visiteur, et nous étions contraints à fermer les yeux.

En descendant encore une trentaine de pieds, nous nous trouvâmes à environ 2,500 pieds au-dessous de l'endroit par lequel nous avions pénétré dans la mine. Le directeur nous assura qu'à l'endroit où nous étions parvenus on se trouvait au niveau du fond de la vallée.

En suivant une série de huit pentes inclinées, façonnées en forme de zigzags et parallèles pour

la direction aux galeries supérieures, nous parvînmes encore à une profondeur de cinq cents pieds au-dessous du sol. Là, à l'un des détours de la route souterraine, s'entr'ouvrait devant nous une ouverture carrée par laquelle on pénétrait dans une salle dont la voûte se terminait en pointe, comme eût pu le faire le minaret d'un palais turc.

Un bruit pareil à celui d'une chute d'eau vint frapper mes oreilles et celles de mon camarade, mais nous n'y fîmes pas autrement attention pour le moment, car la suite d'Orteguilla s'engouffrait dans une nouvelle passe, longue d'environ soixante-dix pieds, boyau assez obscur pour nos yeux à moitié éblouis par l'éclat de l'illumination de la salle du festin. A mesure que nous avançions, le bruit de l'eau tombant d'une certaine hauteur devenait de plus en plus distinct, et nous découvrîmes quelle en était réellement la cause lorsque nous aperçûmes, au moment où le directeur des mines soulevait une épaisse tapisserie qui retombait à l'issue de la

galerie, pour intercepter le courant d'air, un demi-cercle enseveli dans une profonde obscurité, et au-dessus duquel, à deux cents pieds sur nos têtes, se précipitait une nappe d'eau produisant une commotion pareille à la décharge d'une batterie de pièces de canon. Le torrent impétueux tombait dans un gouffre immense, et le liquide se perdait en écumant dans une ravine tortueuse le long de laquelle la main des hommes avait placé, comme parapets, des blocs de sel dur de plus de deux pieds d'épaisseur sur trois et demi de hauteur. Nous avions devant nos yeux une caverne naturelle de sel gemme, dont aucune description ne peut faire imaginer le grandiose et la magnificence. Malgré la clarté projetée par près de deux cents torches, des candélabres éclairés, des lampes multiples, c'est à peine si nous pouvions percer les ténèbres amoncelées dans les hauteurs de la voûte, à travers lesquelles, de temps à autre, scintillaient des lueurs pareilles aux feux des étoiles, produites par les micas des cristallisations appendues au plafond

de la grotte. Plus près de nos yeux, des colonnes, des arceaux, des arches isolées et des niches formées de stalactites et de stalagmites, offraient à la vue des chatoiements imités de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

A quelques pieds de la cataracte, Grey me fit remarquer une ouverture donnant accès dans une grotte plus petite, et dont la forme ressemblait à celle des ogives gothiques. On apercevait à s'y méprendre les acanthes historiées du moyen-âge, sculptées en spirales au-dessus des nervures arquées, et se réunissant au sommet par le chou fleurdelisé habituel. A proprement parler, tout cela était grossier, fantastique, peu régulier, mais, l'imagination y aidant, et mon ami l'avait réveillée en moi, il m'était prouvé que j'avais devant les yeux une ogive du plus beau temps des Goths. Grey en fit un croquis à la hâte, tandis que, muni d'une torche, je m'aventurai à travers l'arcade, dans l'intérieur de la nouvelle grotte. La salle où j'étais parvenu n'avait pas la grandeur de la première, mais les beautés

qu'elle renfermait étaient réellement admirables.

C'est à peine si la voûte atteignait une soixantaine de pieds d'élévation, mais on distinguait tous les détails de son architecture irrégulière, formée de colonnes semblables à deux entonnoirs placés l'un sur le bec de l'autre, et d'arches de forme triangulaire. Le sel gemme dont se composait chaque colonne avait assumé des couleurs diverses, et l'écarlate, le bleu, le vert, le jaune et le rose se mariaient ensemble de la façon la plus ravissante. Je restai longtemps ébloui par le merveilleux tableau qui s'offrait à ma vue et, quand je sortis de ma grotte, Ned venait d'achever le croquis représentant le portail de l'église souterraine, où je me hâtai de le conduire, afin de jouir de son étonnement.

Lorsque nous retournâmes auprès de l'Inca, il avait déjà repris sa marche, et gravissant un escalier ardu qui se trouvait placé devant nous, Ned éprouvait un violent désir, et il ne put résister à l'envie de mettre son projet à exécution. Saisissant dans sa poche un de ses pistolets

revolvers, il se hâta, avant qu'il me fût possible de l'en empêcher, ou plutôt de deviner ce qu'il allait faire, d'en décharger un coup dans la direction du plafond. La détonation fut immédiatement suivie d'un tourbillonnement dans l'espace, et une énorme stalactite vint se briser en mille morceaux sur le sol, à quelques mètres de nos pieds.

Je laisse à penser dans quelles convulsions se trouvèrent les nobles qui entouraient Orteguilla, lorsque la répercussion de ce bruit terrible frappa leurs oreilles. Ils s'élancèrent pêle-mêle dans la salle supérieure, laissant tout seul, au milieu des escaliers, l'Inca, près duquel nous nous hâtâmes de monter, afin de lui témoigner toute notre suprise au sujet de la commotion qu'il venait d'éprouver. Naturellement nous ne lui avouâmes point que nous en étions la cause. Dans la salle où nous parvînmes, tout le monde se tâtait en cherchant à savoir s'il n'était point blessé; et lorsque l'on se fut convaincu de la disparition du danger, on se compta les uns les

autres. Nul ne manquait à l'appel. Des tables, des bancs, des siéges de toutes formes se trouvaient sculptés dans le sel gemme, au milieu de la grotte où nous nous trouvions; mais rien de tout cela ne pouvait chasser de l'imagination le fantastique souvenir de la cataracte et de l'église au portail gothique.

Nous trouvâmes encore des couloirs, des salles, des pentes abruptes, des galeries sans fin, des escaliers aux marches innombrables, et enfin, harassés, moulus, rendus, hors d'haleine, nous éprouvâmes la joie de nous retrouver à la lumière du jour, à quelques pas de la tente d'Orteguilla et devant la nôtre. Un souper avait été préparé pour toute la cour de l'Inca, et chacun y fit grand honneur. Il était près de quatre heures et demie lorsque nous rentrâmes au palais de Xaromba, après une absence de huit heures, pendant laquelle nous n'avions pas pris une seule minute de repos; mais nul de nous ne regrettait la fatigue, car le spectacle offert à nos yeux méritait bien que l'on bravât même un danger.

XIV

Nous quittâmes Xaromba le lendemain matin à six heures, et ne nous arrêtâmes qu'à midi dans la petite ville de Teman, sans nous être éloignés un seul instant de la route construite le long de la base des monts Atolatepec. Après avoir pris notre repas, nous nous remîmes en marche, vers trois heures, en détournant du côté du sud, et vers le coucher du soleil nous entrions dans la ville fortifiée de Panonco, où toute la suite de l'Inca trouvait ses quartiers préparés à l'avance.

A peine Orteguilla eut-il achevé son dîner,

qu'il vint nous rejoindre dans notre appartement. Ned et moi, tout en fumant nos cigares, nous étions étendus sur des couchettes près de la fontaine placée au milieu de la salle, et nous reçûmes du chef suprême des Aztecs la proposition d'aller avec lui visiter le temple du Soleil. Naturellement nous acceptâmes avec joie, et nous partîmes à l'instant même, car cette excursion devait nous faire connaître une nouvelle particularité des mœurs aztèques.

Le monument consacré au culte de l'astre du jour était bâti dans le milieu d'un parc entouré de grilles de bronze placées au sommet d'une muraille de trois pieds de hauteur. Deux barrières dorées placées aux quatre entrées du parc empêchaient le public de s'introduire dans l'enceinte consacrée; mais à l'aspect d'Orteguilla le gardien se hâta d'ouvrir la porte, et nous fûmes admis tous les trois.

Une avenue bordée d'arbres gigantesques nous amena devant un édifice de marbre blanc ayant la forme d'une étoile à huit triangles, et tout en-

touré de colonnes de l'ordre géralien. La partie massive aux murs octogones d'où saillissaient les huit pointes triangulaires était surmontée d'un second étage faisant retraite et entouré, comme le reste du monument, de colonnes multiples. Plus encore, dans le sommet de l'édifice, un pavillon à jour, supporté par vingt-quatre colonnes, donnait à ce temple un aspect d'élégance et de bizarrerie qui excita notre admiration. Une rangée de vases pareille au nombre des colonnes se détachait en relief sur l'azur du ciel.

A mesure que nous approchions de cette construction fantastique, je remarquai que les triangles faisant face à l'est et à l'ouest étaient complétement à jour, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas autre chose que des colonnes et pas de murailles. L'entrée principale était du côté du nord, et, lorsque nous nous présentâmes, nous fûmes reçus par une foule nombreuse composée de tous les prêtres du temple, qui s'étaient assemblés à la nouvelle de l'arrivée de l'Inca ; car non-seulement Orteguilla était le chef su-

prême du gouvernement, mais encore le directeur des affaires religieuses. Les prêtres nous introduisirent dans la salle triangulaire, dont on couvrait les murs, au moment de notre arrivée, avec des tapisseries de couleur bleue.

De là nous pénétrâmes dans le sanctuaire, vaste construction de forme octogone, éclairée par un ciel ouvert supporté par quatre-vingts colonnettes d'or massif. C'est au dessus de cette ouverture grandiose qu'est placée la rangée de colonnes de marbre blanc du dôme extérieur. Au milieu de la colonnade de l'extérieur du sanctuaire s'élève un dais du plus riche tissu, au dessous duquel on a placé un autel composé d'or et de plaques de porphyre. La place du tabernacle est marquée sur cette table massive, mais cet objet ne se trouvait pas encore là; car, à ce qu'on nous apprit, il n'était pas encore achevé. Les vases destinés à représenter les mois, comme aussi celui placé sur l'autel, étaient bien là, mais c'était du provisoire, en bronze; les ouvriers qui fondaient et ciselaient des vases défini-

tifs n'ayant point encore terminé leur travail.

Dans tous les temples consacrés au soleil que j'ai visités pendant mon séjour au Géral-Milco, l'astre vivifiant est invariablement représenté par un disque d'or bordé de rayons pointus et ondulés. Ce bijou grossier est toujours placé derrière l'autel à trois mètres de hauteur. Cependant le temple de Panonco faisait une exception à cette règle, car à cause de sa construction bizarre, le soleil était représenté par une boule ronde, d'une grosseur étonnante, faite en métal précieux repoussé et orné de pierreries étincelantes. Cette personnification informe de l'orbe de feu était appendue au dessus de l'autel au moyen de chaînes d'or fixées au bord du ciel ouvert. Les côtés est et ouest du sanctuaire étaient ouverts, et l'absence de murailles permettait au jour et à l'air de pénétrer dans l'intérieur à travers les colonnes; mais cependant, dès que le soleil se couchait, on plaçait des barrières de chaque côté, et, à l'aide de tapisseries, le temple se trouvait clos. Comme on doit le pré-

sumer d'après la description qui précède, le sanctuaire de Panonco n'était pas complet; mais comme la congrégation des prêtres qui desservent ce monument comptait parmi les plus riches du pays, tout me portait à croire, lors de ma visite à Panonco, que ce monument serait achevé avant peu. Quel que fût l'état provisoire et incomplet de ce temple, c'était indubitablement le plus admirable de tous ceux que j'avais vus jusque-là dans le pays des Aztecs. Nous ne rentrâmes au palais impérial qu'à sept heures du soir, afin de nous reposer pour être à même de reprendre le lendemain le cours de notre excursion.

Nous partîmes avant le lever du soleil, en nous avançant vers le nord. La première halte se fit à Gopul, où l'Inca fut contraint de s'arrêter jusqu'à quatre heures de l'après-midi pour y recevoir les rapports des différentes institutions du pays et la visite des autorités. Nous eûmes cependant tout le temps d'entrer dans la ville d'Atola, vers six heures, et malgré la fatigue de

la route, nous nous hâtâmes de souper, afin d'aller visiter, en compagnie d'Orteguilla, le temple d'Atolatepec, bâti sur une des aiguilles de la Sierra, et considéré, par sa position élevée, comme le plus vénérable de tous ceux du Géral-Milco; car c'est lui qui, le premier, reçoit la visite du dieu de la lumière. Comme il s'agissait de gravir les pentes abruptes de la montagne, nous montâmes à cheval, laissant là notre palanquin oublier à son aise les soubresauts de la route.

La nuit se levait brillante et étoilée, quand Orteguilla, suivi de son escorte, parvint aux premières terrasses de la Sierra. Jamais je n'avais vu de ténèbres plus claires; l'éclat des constellations était tel, qu'on eût pu facilement lire dans un livre, et lorsque la lune se leva, on se serait cru en plein midi. Onze heures sonnaient lorsque nous arrivâmes devant la grille du parc, au milieu duquel le temple était construit. Bientôt, à travers l'épaisseur de la forêt, dont l'ombre était telle qu'on ne voyait pas à deux pouces

devant soi, nous pûmes apercevoir la colonnade de marbre blanc sur laquelle chatoyaient les rayons de la blanche Phébé. Les prêtres du temple avaient abandonné leurs appartements à l'Inca et à ses officiers, et comme cela ne suffisait pas pour abriter tout le monde, ils avaient dressé des tentes dans l'enceinte du parc réservé, se retirant dans le sanctuaire du soleil pour y passer la nuit.

Nous ne nous fîmes pas prier, Ned et moi, pour fermer les yeux et céder au sommeil, et cependant notre étonnement fut grand lorsqu'un des serviteurs de l'Inca vint nous réveiller pour nous avertir que le soleil allait se lever avant que vingt minutes se fussent écoulées. Nous étions persuadés que c'était une mauvaise plaisanterie, et qu'il y avait tout au plus une demi-heure que nous étions endormis. Il fallut cependant céder à l'évidence, et notre montre nous prouva que la réalité n'était point un songe. Nous revêtir de nos habits, hâter nos ablutions, prendre nos couvre-chefs et courir vers le temple,

tout cela fut l'affaire d'un moment. Le monument sacré devant lequel nous nous trouvions était, comme tous les autres, construit en marbre blanc, et sa façade s'étendait dans la direction de l'ouest : d'une forme oblongue et carrée, l'architecture du temple était particulièrement remarquable par un portique dont le fronton était supporté par une triple rangée de colonnes. Sur l'entablement, on avait placé, à distance égale, des vases au nombre de vingt-huit. Ce portique était plus bas d'environ quatre ou cinq pieds que le monument lui-même, et tout autour du fronton et de l'édifice régnait une palissade de pierres ouvragées et sculptées d'une manière admirable.

Les entrées du temple, au nombre de deux, sont placées aux extrémités du portique, entre les deux dernières colonnes. Nous pénétrâmes par la porte du nord dans une grande salle aux corniches d'or, tendue d'une étoffe bleue, et divisée en treize niches dans lesquelles sont placés autant de vases d'or représentant les mois de

l'année. Le plafond est aussi peint en bleu, et c'est au centre que les prêtres ont suspendu un soleil d'or dont les rayons avaient plus de vingt pieds de longueur. Le temple était illuminé *à giorno* et rempli de prêtres en grand costume.

De cette première salle nous entrâmes dans le sanctuaire, en passant à travers une porte qui se trouvait à gauche. Ce *sanctum* vénéré des Aztecs était de forme carrée, et les murailles disparaissaient sous d'épaisses étoffes bleues, dont les plis relevés de distance en distance laissaient apercevoir, à travers des feuilles de jaspe blanc, les rayons du soleil qui pointait à l'horizon. L'autel, le dais, les vases se trouvaient du côté gauche dans l'ordre habituel. Orteguilla officia en sa qualité de grand-prêtre, et la cérémonie étant terminée, on nous conduisit dans un immense réfectoire où une collation exquise nous attendait tous. Puis, lorsque le repas eut été dévoré, la procession reprit sa marche pour redescendre à Atola.

Deux heures furent consacrées par l'Inca aux

réceptions officielles, puis on quitta la ville pour se rendre à Tontam, bourgade bâtie sur les bords du Naloma, d'où, après avoir passé une heure à entendre les compliments d'usage, le chef suprême alla coucher à Edarallaqua, grand centre de population placé au pied de la montagne qui porte ce nom et qui est le premier des placers aurifères du Géral-Milco.

XV

La chaleur était intolérable le 16 décembre, et cependant nous partîmes pour continuer notre chemin en visitant les mines d'or situées à environ six milles de la ville dans laquelle nous avions passé la nuit. Nous préférâmes encore, pour cette fois, eu égard à la torpidité de l'atmosphère, faire la route sur nos chevaux plutôt que dans notre palanquin : aussi, avant que deux heures se fussent écoulées, nous avions franchi l'espace qui nous séparait de l'Eldorado géralien. Cette raison nous engagea à décliner l'honneur de descendre dans l'intérieur des

mines, en compagnie de l'Inca : nous étions persuadés que la chaleur devait être là bien plus forte qu'au dehors. Nous demeurâmes donc près des orifices par lesquels Orteguilla et les siens avaient disparu, et pendant leur absence, nous examinâmes à loisir les magasins dans lesquels on enferme le précieux minerai. Ce sont de vastes constructions en pierre, fortifiées comme des places de guerre, entourées elles-mêmes d'une muraille et, aux quatre angles, de tours d'une épaisseur sans pareille. Comme il y a là des provisions de toutes sortes, ces fortifications pourraient, sans aucune difficulté, soutenir un long siége. Cela est, du reste, arrivé plus d'une fois, lorsque les Lambys, assistés par plusieurs tribus sauvages des sierras du Brésil, vinrent attaquer les Aztecs dans leur vallée, jadis occupée par leurs ancêtres, car la possession de ce pays était la cause des dissensions et de l'inimitié entre les Indiens et les descendants des Mexicains et des Péruviens. Les forts des mines d'Édarallaquatepec ne sont, à cette heure, occupés que par

lueur des lampes qui brûlaient de toutes parts appendues au plafond, accrochées aux murailles. L'heure était venue de se mettre au lit; aussi personne ne se fit prier aussitôt que l'on eut achevé le repas du soir, et une demi-heure après, tout le monde dormait, à l'exception peut-être des sentinelles qui veillaient sur l'azotea de la forteresse.

Les rayons du soleil, dont était inondée notre chambre à coucher, me réveillèrent le lendemain. Ils perçaient une feuille de jaspe, qui remplissait le cadre de la fenêtre, et se jouaient entre les filets d'eau coulant sur les lèvres d'une triple vasque de porphyre, où sourdissait un conduit alimenté par les sources de la montagne. Mon premier soin, avant de procéder à ma toilette, fut d'ouvrir la fenêtre et de jeter les yeux au loin. La vue qui s'étendait à mes pieds était vraiment sans pareille; du troisième étage du fort où je me trouvais, j'étais placé à merveille pour tout voir sans perdre le moindre détail. Devant moi j'avais la forteresse

de Jacoqulatl, aux murailles d'une épaisseur extraordinaire. Puis au-delà un grand fossé rempli d'eau dont les bords étaient reliés par un pont-levis. Plus loin s'étendait une plaine verdoyante, au milieu de laquelle on apercevait differentes constructions, que je sus depuis être des casernes. Puis enfin, à près d'un mille du fort, on voyait un cercle formé de murs élevés, au delà duquel il devait y avoir une ceinture d'eau.

Grey et moi nous nous hâtâmes de déjeuner et d'aller présenter nos respects à l'Inca, près de qui nous arrivâmes au moment où il se disposait à visiter l'extérieur de Jacoqulatl. Il nous invita à le suivre, et se fit un plaisir de nous montrer en détail cette fortification digne d'avoir été construite par les Romains. Une tour principale, d'environ cent cinquante pieds d'élévation, celle à travers laquelle on pénétrait dans le fort, était flanquée de murailles ornées aux quatre coins de bastions quadrangulaires, composés chacun de quatre étages dont les proportions diminuaient eu égard à la hauteur. Sur les remparts, qui

s'étageaient aussi entre chaque tour, il y avait des casemates, que de loin on aurait pu prendre pour des créneaux et des arcs-boutants.

Nous montâmes au haut de la tour principale, sur laquelle flottaient les trois étendards de l'Inca, dont le plus important était fait de plumes disposées sur un fond d'étoffe blanche, de manière à former des bandes horizontales de toutes couleurs. Le second — au point de vue du rang et de l'honneur — était fait d'une cotonnade bleue. sur laquelle on avait brodé un soleil d'or avec tous ses rayons, et le troisième, d'une étoffe noire, avait au centre une lune d'argent entourée d'étoiles de toute grandeur, — une voie lactée sur six pieds carrés.— Ces deux derniers drapeaux sont délivrés à l'armée, et se placent sur le sommet des édifices qui servent de caserne; tandis que le premier signifie, comme celui qui flotte au haut des Tuileries, que l'empereur des Aztecs honore de sa présence le monument où il a été arboré. Ce même drapeau est porté derrière lui toutes les fois qu'il voyage.

Les deux fossés dont est entourée la forteresse étaient alimentés par deux torrents qui s'élançaient du haut des pics neigeux, et dont le surplus allait se décharger dans le lit du fleuve Naloma, au dessus de l'endroit où ce courant d'eau se précipitait à son tour, en passant par dessus sept ou huit couches de roches formant autant de cataractes dans la plaine au delà de la Sierra.

Du sommet des murailles de Jacoqulatl, qu'il visita avec un soin tout scrupuleux, Orteguilla se rendit dans les magasins à provisions et à munitions. Cette importante place de guerre était occupée par près de trois mille cinq cents hommes. A différentes époques assiégée par les tribus ennemies, elle avait été quatre fois prise et détruite dans une seule campagne. Aussi la garnison était-elle toujours sur le qui-vive; car les Indiens ne se font point annoncer, et quand leurs hordes sont devant une ville, il n'est plus temps de fermer les portes.

Dans l'après-midi du même jour, nous partîmes

pour Acaposinga, où nous arrivâmes vers les sept heures du soir. Le palais du gouverneur Nerenoulla, un des nobles de la cour de l'Inca, avait été préparé pour nous recevoir, et l'hospitalité tout écossaise du seigneur aztec nous prouva, comme nous l'apprîmes depuis, qu'il était aussi généreux que riche.

La ville d'Acaposinga est considérée comme la seconde de l'empire des Aztecs; mais, à mon avis, c'est la plus belle du Géral-Milco, si l'on considère le nombre des édifices publics et particuliers qui en font l'ornement, au premier rang desquels je placerai le palais de Nerenoulla. Il y avait dans ce monument une salle destinée aux audiences publiques, dont la description mérite de trouver place dans cette narration.

Longue d'environ quatre cents pieds, large d'à peu près cent cinquante, elle est soutenue par des colonnes de porphyre placées à quatre mètres des murailles; et dans l'épaisseur de ces constructions massives, s'ouvrent à différents intervalles des fenêtres sculptées avec un art

étonnant. Le ciel ouvert du milieu est surmonté d'un entablement convexe sur lequel l'architecte a placé de nombreux vases de marbre blanc. Les tentures de la salle sont faites d'une étoffe blanche recouverte de broderies d'or, tandis que celles de l'hémicycle, d'une couleur pourpre, tranchent sur les autres ornements. Le porphyre, du plus beau rouge, poli avec soin, fournit la mosaïque dont le sol est recouvert, et entre chaque colonne, il y a une double rangée de fontaines d'où l'eau jaillit et retombe dans des bassins de marbre blanc supportés par des colonnettes de brèche verte. Le trône de l'Inca est placé à l'extrémité de la salle, dans la partie ouest, sous un dais d'une richesse éblouissante. Orteguilla nous proposa, vers les trois heures de l'après-midi, d'aller avec lui visiter le temple consacré à la lune, édifice d'une architecture peu élégante, situé non loin du palais du gouverneur. Les murailles en sont de granit blanchâtre, et forment un carré de soixante pieds sur vingt-quatre de hauteur. Au centre de la

façade, se trouve un portique supporté par quatre colonnes géraliennes, des deux côtés duquel un escalier de douze gradins conduit sur l'azotea du monument. Tout autour des murailles, formant retrait sur un espace d'environ un mètre et demi, se trouvait une rangée de pierres habilement jointes ensemble et couvertes de sculptures hiéroglyphiques. La seule porte par laquelle on pût entrer dans ce temple était placée sous le portique, entre les colonnes, et l'on arrivait dans une salle carrée tendue d'étoffe blanche brodée d'argent, et de draperies noires pareilles à celles d'un catafalque. De suite après, on pénétrait dans le sanctuaire situé dans la partie nord, et occupant un espace de trente pieds de large sur soixante de long.

Une tapisserie noire parsemée d'étoiles d'argent recouvrait la pierre des murs, et, aux deux extrémités, le temple était ouvert pour laisser parvenir dans l'intérieur les rayons de la chaste Phébé pendant son règne de quelques heures, lesquelles tentures s'abaissaient

aussitôt que le jour allait paraître. Vis-à-vis de la porte d'entrée se trouvait un dais placé au dehors des quatre autels de marbre noir, sur lequel étaient appliquées des étoiles de pur argent, et le ciel ouvert habituel se trouvait supporté par un double rang de colonnes de marbre noir. La chose la plus remarquable dans ce temple, celle qui nous frappa le plus, Grey et moi, fut la représentation de la lune : il y avait là une quadruple personnification de l'astre des nuits qui était fort ingénieuse. Sur le premier autel était placée la pleine lune; sur le deuxième la lune à son premier quartier; sur le troisième, le croissant à sa deuxième période; et sur le quatrième, le simple croissant pareil à celui du drapeau turc. Ces images étaient produites au moyen de boules noires sur lesquelles un plaqué en argent représentait les diverses phases. Chacun des autels était surmonté d'un tabernacle et d'un vase d'argent. Les mois n'étaient point personnifiés par des vases, comme je l'ai expliqué dans le temple du Soleil. Tandis que

nous examinions ces détails en vrais chrétiens, avec plus de curiosité que de respect, les prêtres de Diane entonnèrent une hymne faite pour écorcher des oreilles qui n'étaient point aztèques, aussi nous empressâmes-nous de fuir ces sons discordants dès que l'occasion nous parut opportune.

En sortant du temple de la Lune, nous aperçûmes sur la gauche, au milieu d'une place entourée de maisons particulières, un monument de forme cubique, haut d'environ seize pieds, pyramide de marbre blanc, large de sept pieds carrés à sa base et de deux au sommet, surmonté par une urne d'argent massif. Orteguilla, qui nous rejoignit au moment où nous examinions cet obélisque aztec, nous apprit qu'il avait été élevé en raison d'une grande victoire remportée sur les Indiens. L'Inca nous assura qu'il y avait plus de sept cents pyramides du même genre élevées dans les villes et les terres du Géral-Milco en commémoration d'événements remarquables.

A Acaposinga se terminait la visite triomphale

de l'Inca aztec, et il fut décidé que l'on reviendrait à la capitale de Géral en remontant le fleuve Naloma dans les canots impériaux. Aussi renvoyâmes-nous nos chevaux et notre palanquin, confiés aux soins de notre serviteur, et le dimanche matin, 19 décembre, nous nous embarquions dans l'esquif d'Orteguilla, barque de soixante pieds de long, taillée dans un tronc de cèdre et recouverte de sculptures fort remarquables. Cinquante rameurs faisaient mouvoir cette machine flottante, — le Bucentaure du Géral; — l'Inca était assis à la proue sur des coussins disposés sous un dais frangé d'or. Cette partie du canot impérial était plus élevée que le reste de l'embarcation, et nous rappelait en quelque sorte les trirèmes grecques; partout les ciselures, les ornements étaient recouverts d'or, et des guirlandes de fleurs naturelles retombaient dans le liquide élément qui fouettait les flancs de cette admirable construction nautique. Au-dessus du gouvernail flottait la bannière de l'Inca, tissée de plumes de rhéa teintes de couleurs diverses.

Les rameurs faisaient voler la rame, et le canot impérial glissait sur les eaux avec la rapidité d'une hirondelle légère; aussi, en moins de six heures, eûmes-nous parcouru une distance de trente milles, grâce surtout à cinq voiles triangulaires qui aidaient les efforts des bateliers aztecs et se gonflaient au souffle d'une brise vent arrière.

Les rivages du Naloma sont ornés de chaque côté, particulièrement entre Acaposinga et Mixocolo, de plusieurs monuments dignes de remarque, parmi lesquels je citerai l'arsenal, construction de forme bizarre que mon ami Grey voulut dessiner à toute force, après en avoir demandé la permission à notre ami Orteguilla, qui fit arrêter le canot tout exprès à cet effet. Dans cet édifice sont conservées les armes de rechange pour l'armée aztèque, et c'est là aussi que se fabrique tout ce qui a trait à l'art de la guerre, ou plutôt ce qui sert à défendre le pays contre les invasions ennemies.

Qu'on se figure une large pyramide tronquée

par le milieu et ayant à sa base près de trois cents pieds de long. Au lieu de se continuer en pointe comme celles de l'Égypte, cette pyramide est surmontée d'une tour à sept étages superposés et distincts, car le dernier est à peine grand comme la lanterne d'un phare.

Le courant du Naloma traverse la capitale dans un lit encaissé entre des quais de pierre, le long desquels s'élèvent des maisons de plaisance, des habitations princières entourées d'arbres. A chaque extrémité de rue, un pont jeté sur le fleuve sert de communication avec la rive opposée : une seule partie de ce canal est recouverte d'un tunnel de mille pieds de long, c'est celle qui se trouve sous la promenade baignée par les eaux du lac, et d'où sort le Naloma, comme le fait le fleuve du Rhône après avoir traversé le lac Léman. Le canot impérial s'arrêta devant la porte du parc de l'Inca, près de son palais, et le chef des Aztecs, ayant reçu les hommages des gens de sa cour, rentra dans sa demeure, tandis que nous retournions à notre domicile.

L'époque de notre départ approchait, et il fut convenu entre Ned et moi que nous quitterions la vallée le 3 du mois de janvier, c'est-à-dire deux semaines à dater du jour de notre retour de l'excursion faite dans le pays des Aztecs. Nous étions encore indécis pour savoir par quelle route nous regagnerions la côte de l'océan Atlantique, mais mon opinion était qu'il valait mieux retourner à Para par le même chemin que celui par où nous étions venus. D'ailleurs il fallait que nous fussions rendus avant la fin de janvier dans ce port de mer pour trouver des navires en partance pour les États-Unis, sous peine d'être forcés d'hiverner là pendant six mois.

Le 23 décembre au matin, Orteguilla vint nous chercher afin de nous faire visiter le gymnase situé à l'extrémité de la rue Huaxtepec, par delà le monument consacré au conseil d'État. L'édifice connu sous le nom géralien qui se traduit par le mot, « Gymnase, » était bâti, comme tous les autres, dans un parc fermé de grilles de bronze, et formait deux ailes placées en re-

gard l'une de l'autre aux extrémités est et ouest du terrain. La bâtisse écrasée, faite de marbre blanc, était ornée d'un portique supporté par une triple colonnade tout ouverte et n'ayant sur le devant, pour toute muraille, que des tentures d'étoffe bleue dans la partie ouest, et d'étoffe noire dans celle qui s'élevait à l'est. Ces deux édifices étaient reliés l'un à l'autre par une double enceinte qui en formait une cour carrée. Ces murs, de trente pieds de hauteur sur cinq cents de longueur, étaient divisés en quatre parties égales, le premier par une porte massive, le second par un pavillon de marbre blanc placé à la cime d'une rangée de gradins à la base desquels deux colonnes, surmontées de larges cerceaux de pierre, s'élevaient à près de trois mètres du sol.

Orteguilla, en nous expliquant le but de ce gymnase où la jeunesse de la ville allait développer ses forces et entretenir sa santé par des exercices combinés, nous apprit que les deux cerceaux de pierre dont l'utilité nous était in-

connue, servaient à un jeu d'adresse qui consistait à faire passer des boules à travers ces anneaux à une distance de trente pieds en jetant le projectile à force de bras. Ce tour de force était si rare, que le vainqueur du jeu de bagues recevait quand cela arrivait, — et le fait ne se présentait pas souvent, — un ochol d'or de chacun des spectateurs.

Tous les mois, on donnait, dans l'enceinte du gymnase, une représentation des exercices athlétiques de la jeunesse du Géral-Milco.

Le premier de l'an arriva enfin ; nous n'avions plus que deux jours à passer dans le pays, nos préparatifs de départ étaient achevés, tous nos ballots cordés et prêts à être chargés sur le dos de nos mules, dont aucune n'était malade. Et cependant nous n'étions pas encore au complet. Grey avait certaines velléités d'achat qui devaient tant soit peu alléger sa bourse et la mienne. Nous sortîmes donc pour satisfaire ces désirs bien naturels, car notre voyage parmi les Aztecs n'était pas de ceux que l'on recommence tous les jours.

L'air était tiède et embaumé, le ciel du plus pur azur, empourpré de quelques nuages roses, les oiseaux chantaient et gazouillaient dans les arbres de notre parc, les fleurs s'ouvraient suaves et parfumées, diaprant les gazons des pelouses et les plates-bandes de nos allées; jamais peut-être, depuis notre arrivée dans la vallée aztèque, ne sentions-nous plus que ce jour-là le regret que nous éprouvions de quitter un séjour aussi enchanteur.

Le lendemain de cette journée, qui fut tout entière employée à faire un choix de costumes, d'étoffes, et d'objets précieux du commerce aztec, nous allâmes prendre solennellement congé de l'Inca et de sa famille. Toute la cour était assemblée dans la grande salle du palais, et Orteguilla nous exprima dans un long discours tout le plaisir que notre visite lui avait fait, nous assurant de l'amitié constante qu'il conserverait toujours pour nous. Il nous invita à venir, le soir, présenter nos hommages à l'Incaresse qui, ce matin-là, était retenue dans les ap-

partements par une indisposition sans gravité.

Vers les neuf heures, dès que notre repas eut été achevé, nous partîmes pour voir une fois encore la belle Ahtelaqua et son adorable fille Ineralla. Le palais de l'Inca était brillamment illuminé pour nous recevoir, et dès que nous eûmes quitté la selle de nos chevaux, deux officiers nous conduisirent à travers les méandres de l'habitation impériale jusqu'à la salle de réception de l'Incaresse et de sa famille.

Le toit de cet appartement, de forme circulaire, tendu d'étoffes pourpre brodées d'or, était supporté par une double rangée de colonnes de jaspe et de porphyre.

Entre chacun de ces piliers massifs, on voyait, suspendue à des chaînes d'or, une lampe d'un travail merveilleux, et la fontaine placée au centre de la salle, était aussi éclairée au moyen de feux disposés sous les nappes d'eau qui tombaient d'une vasque dans l'autre. Le ciel ouvert par où pénétrait la lumière, était ce soir-là, recouvert d'un voile bleu parsemé d'étoiles d'or.

Un tapis brodé de fleurs placées au centre d'un damier en losanges, recouvrait le marbre de la mosaïque. Dans des vases d'or, de magnifiques fleurs naturelles mêlaient leurs parfums à ceux de l'huile des lampes. Des coussins multiples étaient jetés çà et là sur le tapis, destinés à servir de siéges aux invités.

Le trône de l'Inca s'élevait vis-à-vis de l'entrée par laquelle on pénétrait dans la salle. C'était un fauteuil d'argent massif, serti de pierres précieuses, sur lequel on avait placé un coussin d'étoffe violette, aux broderies argentées. Les gradins qui conduisaient au siége impérial étaient recouverts d'une draperie bleu de ciel surchargée d'ornements d'or, et au-dessus de ce trône un dais projetait son ombre, augmentée par des rideaux de pourpre constellés de pierres précieuses.

La belle Ahtelaqua, nonchalamment étendue sur une couchette près de son époux, portait un costume d'une richesse et d'un goût exquis, fait de mousseline blanche, — un des articles de

notre importation, — que les modistes du Géral avaient embellie à l'aide de broderies et de bijoux précieux. La jupe, le corsage et les manches pendantes étaient tout ornés du même gracieux travail dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer la splendeur. Des bracelets du plus grand prix cachaient, hélas ! à nos yeux, la forme adorable des bras de l'Incaresse, comme aussi son cou de cygne se trouvait étranglé par des colliers de perles et des joyaux d'une valeur fabuleuse. A ses oreilles, déformées par la pesanteur du métal précieux, étaient appendues deux boucles d'or dans lesquelles la ciselure avait enchâssé des diamants d'une taille sans égale et des pendeloques de rubis qui descendaient jusque sur les épaules.

Le diadème que la belle impératrice des Aztecs portait sur son front était sans contredit ce qu'il y avait de plus riche dans sa toilette éblouissante. Un diamant énorme, de la plus belle eau, qui, à vue d'œil, devait peser près de mille carats, taillé et poli avec un art tout euro-

péen, était retenu entre deux griffes d'or d'oiseaux aux formes fantastiques placés le long de ses tempes, et dont les becs retenaient une gerbe de plumes de couleur blanche. Jamais plus adorable fille d'Ève n'avait existé même dans notre imagination. La vue de la belle Ahtelaqua était la réalité d'un songe des *Mille et une nuits*.

A ses pieds étaient assises sur des coussins Ineralla, sa radieuse fille, sauvée par Grey, et Garada sa sœur, enfant de dix ans, dont les grâces et les charmes ne le cédaient en rien à la beauté de son aînée. Sur les marches du trône, rangées de chaque côté, on apercevait les dames et demoiselles d'honneur de l'Incaresse et de ses deux filles. Les autres parties de la salle étaient remplies par la foule des nobles, des dames de la cour, tous costumés en habits de fête dont les draperies resplendissaient de diamants et de pierres précieuses.

Au moment où nous entrâmes, la famille de l'Inca descendit des marches du trône et vint à notre rencontre : l'on nous fit asseoir sur le

septième gradin, où des siéges avaient été préparés à notre intention. La conversation fut courte, malgré la solennité des adieux, car au bout d'une demi-heure nous prenions congé de nos amis aztecs, en donnant à chacun une affectueuse accolade. Chacun d'eux, depuis l'Inca jusqu'au dernier des grands dignitaires, voulurent nous offrir un présent qui nous rappelât son souvenir; aussi avions-nous les poches remplies et les mains pleines. Bien plus encore, un certain nombre d'entre eux nous escorta jusqu'au palais des Hôtes, car tous désiraient demeurer avec nous jusqu'au dernier instant de notre séjour parmi eux.

Le lendemain de cette soirée mémorable, 3 janvier 1853, nous quittâmes Géral à sept heures du matin. Quand notre caravane passa dans les rues, où la foule s'était amassée pour nous souhaiter bon voyage, quand au bruit des clochettes de nos mules vint se joindre celui des voix aztèques nous exprimant leurs affectueux compliments, lorsque nous traversâmes

le fort de Naloma à l'extrémité de la ville, je sentis mon gosier se resserrer, et certes la sensation douloureuse que j'éprouvais n'avait point pour cause la pression d'un magnifique collier d'émeraudes, qui m'avait été jeté, dans la rue des Nobles, au moment où, le chapeau à la main, je m'inclinais devant une dizaine de dames placées sur l'azotea d'une maison particulière. Le riche bijou était tombé dans mon feutre, entortillé autour d'une fleur admirable, une sorte de magnolia rouge, dont le parfum m'avait étonné plus encore que l'éclat des pierreries qui ornaient sa tige.

Nos excellents amis Ciaoco, Conatzin, Palayn, Onalpo, Maraga et plusieurs autres nous conduisirent jusqu'à Améralqua, où enfin il fallut se séparer par force majeure, le service de l'Inca réclamant ces officiers, et aussitôt que nous eûmes échangé les compliments et souhaits d'usage, chacun se retira.

Notre voyage jusqu'à Quauhtitlan s'opéra d'une manière assez rapide. Il était cinq heures de l'après-midi lorsque nous parvînmes aux premières

maisons de cette ville, tout entourée de murs élevés formant une enceinte d'une vaste étendue, quoique la population soit peu considérable.

Le seul endroit qui nous parut digne d'être visité fut un temple élevé au milieu d'une place très-large; mais, après y avoir pénétré, nous nous aperçûmes que l'intérieur ne valait pas l'extérieur.

Dès que nous eûmes parqué nos bêtes de somme sur la place du marché, nous nous enquîmes d'un logement pour nous-mêmes, ce qui ne fut pas difficile, car Orteguilla, avant de partir, nous avait donné une passe au moyen de laquelle tout le monde obéissait comme par enchantement. Jamais autocrate de Russie ou grand sultan de Turquie n'eut son sceau ou son firman plus respecté que la borla de l'Inca des Aztecs ne l'est par ses sujets.

Nous ne quittâmes Quauhtitlan qu'au point du jour. Il nous fallait gravir les pentes terrassées le long desquelles nous avions d'abord pénétré dans la vallée du Géral-Milco. La montée

était rapide et fatigante, aussi n'atteignîmes-nous le sommet que vers les trois heures de l'après-midi. Du haut de ces montagnes escarpées, la vue du soleil qui s'inclinait à l'horizon et éclairait de ses rayons attiédis le paysage du Géral-Milco éblouissait nos yeux humides de larmes, car nous éprouvions des regrets bien faits pour émouvoir notre cœur. Autant, lors de notre arrivée à la même place, nous avions été incertains de l'accueil qui allait nous être fait, autant, en quittant la vallée aztèque, étions-nous assurés d'une parfaite réception si nous retournions jamais au milieu de cette nation hospitalière.

Il fallait enfin nous arracher à ce spectacle émouvant, et Grey, qui avait plus de courage que moi, donna le signal du départ. Aussitôt que nous eûmes retrouvé nos armes, enfouies dans cet endroit, nous descendîmes les rochers de la Sierra, et à la nuit tombante notre caravane parvenait dans la plaine sans avoir éprouvé aucun accident. On dressa nos tentes, puis, après souper, nous tînmes conseil, et il fut dé-

cidé que nous retournerions à Para par Povoacao, si nous pouvions nous y procurer une barque pour descendre la rivière.

Nous avions encore à traverser les forêts impénétrables de l'Amazone, et à nous frayer un passage dans un pays inconnu. Le lendemain de notre départ, nous quittâmes la base de la Sierra en suivant la direction de l'est, et le soir nous vînmes camper à la source du Rio-Oteicorolla. La marche avait été pénible, et aussitôt que les feux eurent été allumés, le souper cuit et mangé, chacun se hâta de se livrer au sommeil.

Il y avait à peine une heure que nous étions endormis, lorsqu'un cri épouvantable se fit entendre, poussé à la fois par un grand nombre d'individus. Grey et moi nous nous précipitâmes hors de la tente. Quelle ne fut pas notre surprise? Nous étions environnés d'Indiens qui se démenaient comme des diables dans un bénitier.

Grâce à nos revolvers, nous avions douze coups à tirer, et nous ne fîmes pas grâce d'une seule cartouche à ces Peaux-Rouges barbares, qui

tombaient sur nous à l'improviste. Tandis que je m'occupais de recharger les pistolets, Grey allait chercher nos carabines, et s'en servait avec une telle adresse que deux de nos ennemis mesuraient le sol avant que vingt secondes se fussent écoulées. Les Indiens faisaient pleuvoir sur nous une grêle de flèches; mais la décharge de nos armes à feu, dont les effets leur étaient inconnus, et au moyen desquelles nous en avions abattu une huitaine, les força de songer à la retraite. Il nous eût été très-facile de les tuer les uns après les autres, si nous eussions été moins éblouis par notre feu de bivouac : car la lune brillait, et à l'aide de sa lueur phosphorescente, on eût pu voir distinctement nos ennemis. L'avantage était donc de leur côté; mais, malgré cette position favorable, la victoire se déclara pour nous; les détonations successives de nos pistolets les effrayaient au point de rendre moins certaine la direction de leurs flèches. C'est ce qui fit que nous échappâmes à cette surprise des Peaux-Rouges, qui s'enfuirent

dans les bois en hurlant comme des démons.

Tandis que je rechargeais encore nos armes par pure précaution, Ned éteignait le feu. Nous ne crûmes point prudent de poursuivre les Indiens, car une autre bande eût pu profiter de notre absence pour piller nos bagages et tuer nos mulets, nous eussions même pu tomber dans une embuscade, et, certes, le jeu n'en valait pas la peine. Nos serviteurs et nous, nous résolûmes seulement de faire bonne garde pendant toute la durée de la nuit; mais aucune pointe acérée, à l'exception des aiguillons des moustiques, ne vint atteindre notre peau. Ces maudits insectes étaient peut-être plus à redouter que les Indiens eux-mêmes, car leurs morsures nous parurent plus venimeuses que les flèches des sauvages des vallées de l'Amazone.

Le matin, au moment où nous faisions boire nos chevaux, avant de reprendre notre marche, une grêle de flèches vint encore s'abattre à nos pieds sans nous atteindre. En suivant la direction de ces projectiles dangereux, nous aperçû-

mes un grand nombre d'Indiens qui se tenaient sur la lisière de la forêt, à quelque distance du Rio-Oteicorolla. Nous élancer sur nos chevaux dans la direction de nos ennemis et décharger sur eux nos douze coups de pistolet, tout cela fut l'affaire d'un moment. La terreur paralysa ces malheureux pendant quelques instants : la vue de nos chevaux leur paraissait épouvantable. Aussi, en poussant des cris à nous faire boucher les oreilles, prirent-ils de nouveau la fuite et disparurent-ils dans les profondeurs de la vallée avec la rapidité de la pensée.

Cette bataille avec les Indiens des déserts de l'Amazone fut la seule que nous eûmes à livrer pendant notre voyage du Géral-Milco à Povoacao. Nous arrivâmes dans cet endroit sains et saufs, sans autre mésaventure fâcheuse, le 12 janvier, neuf jours après notre départ.

A notre grand regret, il nous fut impossible de trouver une seule embarcation pour descendre le cours du fleuve jusqu'à Para. La dernière chaloupe pontée qui eût visité ces parages avait

mis à la voile deux jours avant notre arrivée, et il n'y avait pas de probabilités que le moindre sloop s'aventurât jusqu'à Povoacao avant que la saison des pluies fût passée. La situation était embarrassante, et nous ne savions à quels saints nous vouer. Regagner les côtes de la mer Atlantique par terre n'était pas chose facile : nous ne nous souciions pas davantage de traverser les Andes, afin de rejoindre Lima. Dans cette incertitude, nous nous aperçûmes, en suivant les méandres d'une carte, que nous étions fort près du fort et de la ville d'Angéja, sur la rivière Araquay, vis-à-vis l'île de Bannamal, où l'on nous affirma qu'il y avait toujours des bateaux et des embarcations de tout tonnage. Nous n'avions pas le temps d'hésiter sur le parti à prendre, aussi nous fermâmes nos valises, et, pressant le pas de nos mules, nous partîmes l'après-midi du même jour, sans avoir demeuré plus de dix-sept heures à Povoacao.

Le 17 janvier au matin, à peine avions-nous franchi quatre milles depuis notre départ du lieu

de campement, que tout à coup les fourrés entremêlés de lianes à travers lesquels nous nous creusions une issue, s'éclaircirent et firent place à une plaine gazonnée qui nous parut avoir environ une douzaine de milles de longueur sur trois de largeur. Une vue admirable s'offrit à nos regards. Çà et là des bouquets de palmiers s'élançaient du gramen et se balançaient au gré de la brise. Vers le nord et du côté du sud, le long des pentes des montagnes dont le sommet allait se perdre dans les nuages, ces colonnes verdoyantes ressemblaient aux fûts des arceaux gracieux des monuments gothiques de la vieille Europe. Du sommet de l'un des plateaux de ces montagnes, un torrent se précipitait de rochers en rochers; on eût dit un fil d'argent irisé par l'arc-en-ciel, et, après avoir formé plusieurs cascades d'un aspect très-pittoresque, on le voyait se créer une issue jusqu'à l'extrémité d'une vallée dans les sinuosités de laquelle il disparaissait tout à coup.

Les montagnes, superposées les unes sur les

autres, étaient formées de roches grisâtres, de nature volcanique, groupées en énormes blocs. Au milieu croissaient dans les régions élevées des pins robustes, et dans les zones inférieures des mimosas couverts de fleurs.

Un immense troupeau de lamas se désaltérait sur les bords du ruisseau, tandis que l'un d'eux, — un animal de la plus belle taille, faisait sentinelle. Mais au moment où le vent porta jusqu'à eux le bruit de notre marche, l'animal poussa un cri aigu, et soudain toute la harde s'élançant sur les pentes abruptes du rocher, ils disparurent tous dans les vallées boisées de la sierra.

Nous parvînmes à Angéja le jeudi 25 janvier, vers les onze heures du matin, sans avoir été inquiétés, ni par les tribus d'Indiens, ni par les animaux sauvages.

Nous trouvâmes dans cette colonie un sloop assez bien équipé, dont le capitaine fit marché avec nous pour nous conduire à Para, et six jours après celui de notre départ de Angéja,

nous jetions l'ancre dans le port de cette ville.

Un trois-mâts de Boston, en partance pour les États-Unis, nous reçut ensuite, Ned, moi, nos deux serviteurs et nos bagages, et dans l'espace de vingt jours, y compris notre escale à Cuba et à la Nouvelle-Orléans, nous arrivions à Charleston, heureux de saluer notre pays natal, la terre libre de la république modèle du Nouveau-Monde !

XVI

Certes, voilà des sujets bien importants à traiter, et le lecteur pourra croire avec raison qu'une résidence de quatre-vingts jours ne m'a pas permis d'acquérir assez de lumières pour m'acquitter sérieusement de cette tâche. Qu'on me permette toutefois d'affirmer que j'ai tout vu, tout étudié avec soin, et que l'on considère surtout que je suis le premier étranger qui ait pénétré dans la vallée du Géral et qui y soit resté quelque temps. Malgré le court séjour que Grey et moi nous avons fait parmi les descendants hospitaliers des anciens Péruviens, il faut dire que nous avons eu toutes les facilités d'étudier

les rouages du gouvernement, sur lesquels le seul directeur, l'Inca Orteguilla, dans la compagnie duquel nous nous trouvions journellement, nous donna à ce sujet les explications les plus complètes. Nous voyagions avec lui, nous habitions dans ses palais, la salle d'audience du conseil privé nous était continuellement ouverte, lors même que le grand-prêtre du soleil en était exclu. En public comme en particulier, nous trouvions toujours Orteguilla prêt à converser avec nous, et il venait à chaque instant nous faire visite sans aucun cérémonial. A vrai dire, malgré tous ces avantages, il nous eût été impossible d'acquérir toutes les connaissances nécessaires à l'étude complète du gouvernement des Incas, si nous n'eussions eu recours aux manuscrits hiéroglyphiques du pays, qu'il nous était facile de nous procurer, mais que nous comprenions difficilement.

Mes lecteurs voudront bien comprendre que les documents qui m'ont servi pour écrire ce chapitre sont tous tirés des trois ouvrages suivants : l'*Histoire véridique du gouvernement des*

Incas, par Loverca de Acaposinga; le *Gouvernement du Géral*, par Caonaga de Nalava, et les *Institutions du Géral*, par Valaïon de Nalava. Tous ces écrivains, attachés au professorat (Amatau) dans le grand collége de la capitale, sont probablement les autorités les plus acceptables, et sans aucun doute les plus modernes qu'on puisse trouver sur ce sujet, puisque les ouvrages cités ci-dessus furent tous publiés pendant notre séjour à Géral. L'ouvrage de Valaïon est le plus considérable des trois, tant à cause de la grandeur du sujet qu'il traite que pour son étendue. Il couvre de son écriture hiéroglyphique deux cent trente-sept feuillets ou pages de sept pouces de long sur douze de large. Les caractères sont fins et très-lisibles, et le style fort coulant; en un mot, c'est le meilleur specimen de littérature géralienne que j'aie rencontré dans la collection assez considérable d'ouvrages que j'ai rapportés du Géral-Mileo. Les deux autres ouvrages sont beaucoup plus petits et comptent à peine à eux deux soixante-quinze feuillets, dont vingt-deux pour l'histoire

le l'incalat, et le reste pour celle du gouvernement du Géral. Le dernier ouvrage ressemble plutôt à un code à l'usage des gouvernants qu'à un livre destiné au public. L'auteur entre dans les détails les plus minutieux sur tout ce qui a trait à la législation, tant en matières civiles qu'en affaires militaires et religieuses; les documents renfermés dans cet ouvrage étaient tout juste ce qu'il me fallait, et je rends grâces à l'*Amatan* Coanaga de l'avoir écrit.

Le gouvernement de Géral est une monarchie absolue et héréditaire. L'Inca résume à lui seul un gouvernement tout entier. C'est lui qui est à la tête de toutes les institutions militaires, civiles et religieuses. C'est de lui qu'émanent toutes les lois, ratifiées par un conseil de nobles dont l'autorité est purement nominale; et c'est non-seulement par respect pour l'Inca, qu'on regarde comme le fils du soleil, mais encore par un manque d'organisation qui ne permet pas à cette chambre des pairs aztèque de prendre d'elle-même aucune espèce d'initiative. L'Inca est un despote, tyrannique ou non, suivant la

disposition naturelle de son caractère. Ses édits sont des lois que nul autre que lui n'a le droit de contrôler. Après l'Inca l'on compte trois hauts dignitaires : le grand-prêtre du soleil, le commandant d'Acaposinga, chef des forces militaires, et le président de la vallée, grand-maître de la police et juge suprême en matières législatives. Sous les ordres du grand-prêtre du soleil sont placés les grands-prêtres des diverses cités de l'incalat préposés aux temples de leurs diocèses respectifs. Chaque temple a en outre son vicaire-général, chargé de surveiller la conduite des prêtres et des néophytes. Ce fonctionnaire religieux est responsable au grand-prêtre de son diocèse de la conduite de ses subordonnés. Puis viennent les couvents de prêtresses et de novices, sous les ordres immédiats du grand-prêtre du soleil lui-même, et sans autre autorité intermédiaire que celle du vicaire-général. Le grand-prêtre réside à Géral, et fait tous les ans une tournée dans l'incalat, afin de recueillir les éloges et les plaintes, pour punir et récompenser. Il est alors accompagné de l'Inca, chef suprême

du culte, qui consacre tous les temples achevés depuis la visite précédente. Un des officiers principaux du grand-prêtre est le surintendant des temples, dont les fonctions consistent à veiller à ce que tous les édifices religieux soient construits selon les lois posées par le fondateur de la dynastie.

En ce qui regarde le gouvernement militaire, le chef des forces actives est, sous la direction de l'Inca, le commandant d'Acaposinga. Il réside dans cette place forte, où se trouve le grand arsenal de l'incalat. Ce chef a sous ses ordres les gouverneurs militaires des cités et des forteresses, aussi bien que le grand-maître des arsenaux, personnage important, chargé de l'inspection de tous les magasins de la vallée, dont chacun a un administrateur résidant, chargé de le tenir en ordre. Tous les gouverneurs militaires réunis forment un conseil de guerre, devant lequel comparaissent tous les délinquants à la discipline. L'armée est partagée en corps, ou, comme ils l'appellent, en *carrés* de cinquante hommes, commandés par un officier. Huit de

ces carrés forment une division, sous les ordres d'un capitaine, et dans chaque place de guerre il y a deux divisions relevant immédiatement du gouverneur. Dans les arsenaux, l'inspecteur a aussi à sa disposition un carré d'hommes, et toutes ces forces ne peuvent être mises en mouvement que par le commandant d'Acaposinga, sur un ordre écrit de l'Inca.

Le troisième département comprend la juridiction civile, et se trouve sous la direction du président de la vallée, qui, en sa qualité de juge, a deux assesseurs, l'un pour le nord et l'autre pour le district central de l'incalat. Ceux-ci ont sous leurs ordres un juge qui réside dans chacune des villes de leur ressort. Outre cela, toutes les petites cités, les villages et les communautés ont aussi leurs magistrats inférieurs, chargés de rendre la justice à un certain nombre d'individus. En somme, la population de la vallée se divise en sections de dix familles, le chef de l'une desquelles a le droit d'inspection sur les membres de toutes les autres. Par chaque section, il y a un magistrat qui tient un registre.

sur lequel il inscrit les noms, l'âge, le sexe, les occupations et la richesse de tous les individus des cinquante familles sous sa juridiction. On fait de ces registres trois exemplaires, dont l'un est expédié au juge de la cité, le second au juge du district, et le troisième au président de la vallée, qui le remet aux mains du conservateur des chartes. Cet officier peut donc fournir, à la première requête, tous les renseignements sur la population exacte de la vallée, l'âge et les moyens d'existence de chacun des habitants; et c'est sur ce document que se fait la répartition du travail.

Le président de la vallée a aussi sous ses ordres les gouverneurs civils des cités auxquels est confiée l'administration de la police, et qui nomment des officiers dont les fonctions ressemblent à celles de nos commissaires, ayant sous eux des agents subordonnés pour maintenir la tranquillité publique et arrêter ceux qui chercheraient à la troubler. Dans ce cas, les perturbateurs comparaissent devant le commissaire, et sont condamnés, suivant la gravité du

délit, à servir pendant un certain temps dans la milice et dans les travaux publics. C'est ainsi qu'on punit l'incendie, le vol et l'attaque d'un particulier sur la voie publique; cependant, lorsqu'il en résulte la mort d'un individu, et même ordinairement pour le cas d'incendie, le coupable est condamné à la réclusion cellulaire dans une prison d'État. L'assassinat est puni de mort par la strangulation, mais ce crime est fort rare; et alors l'accusé comparaît devant les juges du district, assisté du gouverneur civil de l'endroit où le délit a eu lieu.

Les conseils sur les affaires de la guerre, de l'intérieur et de la religion se composent de l'Inca, du grand-prêtre du soleil, du commandant d'Acaposinga et du président de la vallée.

A cela se borne tout ce que j'ai pu apprendre au sujet du gouvernement des Aztecs. Passons maintenant aux sources du revenu public et à la manière dont il est perçu.

Il n'y a pas d'impôts, pas de commerce étranger, et, par conséquent, pas de douanes dans le

Géral-Milco. Le revenu provient donc des mines, des carrières, des plantations, des manufactures, et principalement du produit d'immenses troupeaux de lamas, errants sur les plateaux élevés des montagnes, sous la garde de nombreux pasteurs à la solde du gouvernement. A l'État seul est réservé le droit d'élever ces animaux d'un rapport si précieux. Aucun particulier ne peut posséder de troupeaux sans y être autorisé par un décret spécial de l'Inca, qui, assez souvent, accorde ce droit aux manufactures particulières d'étoffes de laine.

La principale source du revenu de l'État provient des mines d'or, d'argent et de cuivre. Les premières sont situées dans l'Edarallaquatepec, dont les terrains recèlent partout des couches profondes de ce précieux minerai. On en recueille aussi d'énormes quantités dans le lit d'un petit ruisseau sortant des montagnes de Pocotatl, sur la frontière occidentale de la vallée, où le sol a déjà été fouillé à une très-grande profondeur. Tous les six mois on détourne le cours de ce ruisseau : pendant une moitié de l'année,

il coule dans son lit naturel, et ensuite dans un canal creusé à cet effet. Pendant que l'un des deux est à sec, des travailleurs sont employés à recueillir les parcelles d'or que l'eau a apportées dans les crevasses des rochers. On en fait ainsi une récolte continuelle qu'on transporte immédiatement dans les fonderies voisines, où on réduit le métal en lingots. Tous les vingt jours on expédie le précieux minerai à la capitale, et là on en fabrique de la monnaie, comme je l'ai expliqué dans un précédent chapitre.

Les mines d'argent doivent, si l'on en croit Valaïon, être d'une beauté remarquable, et si nous avions pu présumer, mon ami Grey et moi, qu'elles fussent telles, nous n'eussions pas manqué de les visiter. Le minerai est si pur, qu'on le taille au ciseau, — comme dans la mine de Huantajaya, — en blocs de diverses grosseurs, et il n'est pas nécessaire de l'épurer; la fonte seule suffit pour le dégager de toute matière étrangère. Ces travaux si avantageux se font en dedans même de l'enceinte de la capitale, dans l'Huatepec. Combien de fois Grey et moi ne nous

sommes-nous pas promenés sur ces magnifiques terrasses, sans nous douter des merveilles que nous aurions pu voir dans l'intérieur de la colline!

Le cuivre du Géral-Milco est plutôt exploité dans des carrières que dans des mines. L'excavation, commencée à fleur de terre, se conduit jusqu'à une profondeur de deux cents pieds au bas de la montagne d'Imamba, ainsi nommée d'après une petite ville située vers l'extrémité nord-est de la vallée, à environ dix milles de Xaromba. Valaïon prétend que cette partie de l'Incalat est devenue stérile et malsaine depuis l'ouverture de la mine, et il ajoute que cela est dû probablement à la présence d'une quantité de poudre jaunâtre que l'action du feu calcine dans les creusets où l'on fond le minerai de cuivre. Cette poussière, à vrai dire, ne peut être que du soufre impalpable.

Toutes ces mines sont activement exploitées par le gouvernement; les produits en sont envoyés à la capitale, où on les partage en certaines proportions entre le trésor, où on les convertit en monnaie, et au Tiangues où on

les vend au plus offrant. L'argent brut est déposé à l'hôtel des monnaies, pour être ensuite distribué de la manière que nous indiquerons plus loin.

Les grandes mines de sel de l'Atolatepec forment encore une branche considérable de revenu. Les produits en sont immenses, et sont vendus sur la montagne à des particuliers qui viennent l'acheter en gros pour le détailler dans leurs villes respectives.

Toutes les carrières de pierre de la vallée appartiennent à l'État, qui vend aux particuliers le marbre, le jaspe, etc. Les profits qu'il réalise sur cette exploitation sont d'autant plus considérables, que la plupart des ouvriers qu'il y emploie sont des gens condamnés aux travaux publics.

Les manufactures d'étoffes de laine et de coton ne sont pas d'un aussi bon rapport, vu qu'il n'y a pas de monopole dans cette branche d'industrie : mais ce qui est une source énorme, ce sont les plantations de coton, de sucre, de riz, de maïs, d'orge, de blé, de fèves et d'ignames, qui appartiennent toutes au gouvernement, occupent

une vaste étendue de terrain et couvrent les plateaux des montagnes et les plaines de la vallée. Les récoltes, renfermées dans de vastes magasins construits dans toutes les provinces du pays, sont vendues au peuple par des inspecteurs qui, tous les six mois, envoient à la capitale le montant de leurs recettes. Ce revenu de l'État, comme je l'ai déjà expliqué ailleurs, est partagé en trois portions parfaitement égales, l'une affectée à la cassette particulière de l'Inca, la seconde au soleil et la troisième au paiement des salaires.

L'Inca emploie le tiers qui lui est alloué à l'érection de palais, de bâtiments publics, de manufactures, à l'entretien de son harem et de sa nombreuse famille, dont chaque membre reçoit une pension annuelle. Dans ce nombre sont compris les nobles de la vallée, tous parents de l'empereur régnant, et conséquemment intéressés à maintenir ses droits contre tout agresseur.

La part affectée au soleil sert à l'entretien des prêtres, des couvents, des temples, ainsi qu'à l'érection de nouveaux édifices religieux; enfin la troisième partie est presque entièrement ab-

sorbée par les honoraires des innombrables fonctionnaires du gouvernement.

En 1853, la population de la vallée était de 2,815,070 habitants, dont 1,664,000 résidaient dans la capitale, 231,564 à Acaposinga, 142,362 à Tezcatl, 75,623 à Xaromba, et les 701,491 autres étaient disséminés dans les villes et les villages qui couvrent le pays. Ce nombre de personnes habitant une contrée de 3,600 milles carrés environ donne une moyenne de 781 17/18 individus par mille carré, c'est-à-dire plus du double de la population de la Belgique, qui est le pays le plus populeux de l'Europe. La durée de la vie est en moyenne de cinquante-trois ans et quelques semaines; les maladies sont rares; ce sont ordinairement des fièvres d'un caractère qui n'a pas de gravité.

Plus de deux cent mille personnes travaillent dans les mines et dans les carrières : un nombre à peu près égal est employé à l'érection des édifices publics. L'armée se compose de quarante-sept mille six cents hommes, dont deux mille résident à Géral et quatre mille à Acapo-

singa; vingt à trente mille personnes sont préposées à la garde des troupeaux de lamas et de vigognes; le reste de la population consiste en artisans, laboureurs, tisserands, marchands et commerçants.

Le revenu de la vallée atteint le chiffre fabuleux de près de *trois milliards* de monnaies françaises, selon Valaïon, et de quatre milliards, si nous croyons Caonaga. Ce chiffre peut paraître exorbitant, bien qu'il faille se souvenir que presque tout le numéraire se trouve entre les mains du gouvernement.

Je ne puis oublier, dans ces chapitres descriptifs, de parler des grands chemins et des moyens de transport usités dans ce beau pays. Rien de plus admirable que les routes ou plutôt les allées qui sillonnent le Geral-Miloo dans toutes les directions, reliant chaque ville, chaque bourg, chaque village, avec la grande capitale d'où les provinces tirent leur subsistance, et offrant au voyageur toutes les commodités possibles. Ces immenses allées sont construites avec des pierres brutes, taillées seulement sur les

côtés, et si bien encaissées l'une dans l'autre, qu'on a peine à distinguer l'endroit où elles se joignent. La largeur de la route est d'au moins vingt pieds, et la surface, recouverte d'une sorte de gravier, est constamment tenue unie et dans la plus grande propreté. Ces chemins, bordés de parapets de dix-huit pouces de hauteur, sont percés dans le genre de nos chemins de fer, sur un niveau parfait, à travers tous les obstacles, et sans dévier de la ligne droite. Cette méthode est loin peut-être de coïncider avec nos idées du pittoresque; mais elle est, sans contredit, la plus commode pour les animaux et le voyageur, qui y jouit de l'ombrage fourni par des rangées d'arbres touffus, plantés de chaque côté de la route, et entremêlés de jets d'eau et d'arbres fruitiers dont les productions sont au service de tous les passants. A chaque kilomètre et demi, on rencontre une cabane de pierre élevée dans un petit enclos; ce sont là des stations occupées par quelques hommes qui remplissent les fonctions de *chasquis*, c'est ainsi qu'on nomme les coureurs de la poste; et à chaque demi-mille,

le voyageur peut s'arrêter devant de jolies petites maisons servant de demeure aux nombreux porteurs de palanquins qui gagnent leur vie à transporter les voyageurs d'une station à l'autre. Huit de ces hommes se considèrent parfaitement payés lorsqu'on rémunère leurs services par le don d'un simple *ochol* d'argent (environ 3 fr. 10 cent.)

Presque tout le monde voyage en litière. Les plus nobles, les plus riches se font porter par leurs domestiques, et les autres de la même caste, dont les revenus ne sont pas si considérables, ont recours aux porteurs dont nous venons de parler; c'est ce que font aussi les bourgeois les plus riches. Les basses classes se servent de véhicules dont l'établissement a été fait par le gouvernement. Ce sont des voitures à roues, ou sortes de char-à-bancs pouvant contenir quatre ou six personnes, tirés par une douzaine de lamas attelés trois de front. Le conducteur se tient toujours à la tête de son équipage. Dans toutes les villes de quelque importance, il y a chaque matin un service de départ de plusieurs de ces *maraconas*, dont les places sont toujours

occupées, car le prix en est modéré. Du reste, ces voitures marchent presque aussi vite que les palanquins.

Une multitude sans pareille encombre les rues de la capitale, lors de la fête annuelle du soleil, pour voir les magnifiques cérémonies du grand temple. Comme cette solennité a lieu au milieu de l'été, je n'ai pas eu l'occasion d'y assister, et je dois emprunter la description qu'en fait l'auteur Departesa de Xaromba dans son ouvrage intitulé : *Des mœurs géraliennes.* « A cette époque, dit-il, les routes sont couvertes de palanquins et de *maraconas ;* il en entre par jour dans la ville des centaines, qui se hâtent de déposer leur cargaison de passagers pour en aller chercher d'autres. Pendant les trois jours que dure la fête, la population de la ville est presque doublée, car il n'est pas dans la vallée de famille qui n'envoie un ou plusieurs de ses membres assister à cette cérémonie religieuse. Les nouveau-venus logent chez leurs amis, ou dans les immenses *coralans* qu'on rencontre à chaque pas dans la capitale. » Un *coralan* ressemble à

un *khan* oriental : chacun doit s'y procurer ses repas, car le propriétaire ne fournit que le lit, composé d'une couche de mousse pareille à celle connue aux États-Unis sous le nom de mousse de la Caroline du Sud.

Le transport des produits des mines et des carrières s'effectue au moyen de charlots carrés, portés sur quatre roues faites de bois de la *cecropia peltata* (l'arbre trompette), et garnies de bronze; ces voitures, appelées *lalamas*, ont de vastes proportions; leur solidité est à toute épreuve, et elles sont attelées d'un nombre considérable de lamas, qui parcourent en treize heures la distance qui sépare Géral des mines d'Edarallaquatepec, environ cinquante et un milles, course assez longue pour des animaux qui ne paraissent pas doués d'une grande vigueur. On se sert aussi des lamas pour transporter les bagages des riches voyageurs, mais c'est surtout pour les bronzes et les objets de gros volume qu'on en fait usage.

Le coton, la laine et les objets semblables sont empaquetés avec soin et placés sur le dos

des lamas; ces animaux peuvent porter sans inconvénient un poids de 200 à 250 livres. On rencontre continuellement sur les grandes routes de longs attelages de lamas chargés, accompagnés de leurs conducteurs, et suivis ordinairement d'un intendant porté dans une litière.

On distingue plusieurs espèces de palanquins : les *loca-dals*, dont on se sert seulement pour voyager; les *ena-dals*, pour traverser les rues; les *fomer-dals*, pour aller faire des visites, et les *poesi-dals*, exclusivement réservés à l'usage des dames. Ces quatre véhicules aztecs sont tantôt à une, tantôt à deux places. On en voit aussi quelques-uns construits pour quatre personnes; mais alors ce ne sont plus des palanquins, car ils sont suspendus sur quatre essieux et sur huit roues, et traînés par des lamas.

Le *loca-dal* simple a environ huit pieds de long et quatre de large, sur une hauteur à peu près égale; il est garni de coussins épais, et au fond se trouve une sorte de matelas sur lequel le voyageur repose en lisant à son aise, ou en admirant la beauté du paysage qu'il découvre à

travers des jalousies pratiquées dans les panneaux placés sur chacun des côtés. Ces fenêtres sont garnies de rideaux pour mesurer la lumière selon le bon vouloir du voyageur. On peut à son gré avoir à sa disposition une table très-commode : il ne faut pour cela que lever une tablette appendue à un des côtés, et on trouve dans le fond du *loca-dal* une petite armoire dans laquelle on place les comestibles. Le *loca-dal* double est tout à fait semblable au simple, seulement il a six pieds de large et est porté par huit hommes au lieu de quatre.

L'*ena-dal* n'a que quatre pieds de long sur trois de large et cinq de haut; en un mot, c'est une grande boîte oblongue garnie de siéges confortables. Assez ordinairement, les côtés ne sont solides que jusqu'à la hauteur de deux pieds, le reste est à jour et se compose d'un toit supporté par quatre petites colonnes, ou bien encore quelquefois garni de jalousies et de rideaux. Il est porté par quatre domestiques, ou, s'il est double, par huit; on y entre par des portières pratiquées de chaque côté.

Le *fomer-dal* a beaucoup de rapport avec le précédent, et n'en diffère que par la manière dont on le porte. L'*ena-dal* a les supports placés en dessous, et se trouve, par conséquent, très-élevé au-dessus du sol, sur les épaules des porteurs, tandis que les brancards du *fomer-dal*, comme ceux du *loca-dal*, sont placés près du sommet. Ces palanquins mis en mouvement sont donc à peine à quelques pouces du pavé. Le devant et l'arrière sont fermés, à l'exception de deux petites ouvertures circulaires par lesquelles le voyageur voit où on le mène et communique ses ordres aux porteurs. Les côtés sont ouverts, mais on considère comme de haute inconvenance l'action de passer la tête par ces portières, et, en effet, je n'ai jamais vu personne commettre une semblable infraction au décorum.

Ces trois espèces de palanquins sont exclusivement réservées aux hommes, à l'exception pourtant du *loca-dal*, que les dames emploient en voyage lorsqu'il leur prend fantaisie de quitter le lieu de leur résidence habituelle, ce qui arrive très-rarement; mais elles ont une espèce

particulière de litière consacrée à leur usage spécial, c'est celle qu'on appelle la *poest dal*: elle a six pieds de long et quatre de haut et de large; et se trouve fermée jusqu'au toit; les côtés sont ornés de jalousies garnies de gaze, de manière à rendre l'intérieur impénétrable à la vue des passants, tandis que du dedans on voit parfaitement tout ce qui se passe au dehors. L'intérieur est parfaitement rembourré et garni de moelleux coussins, sur lesquels reposent les belles voyageuses (car elles ne voyagent jamais seules), tandis que l'extérieur est orné de dorures et de peintures selon le goût du propriétaire. Elles sont portées sur les épaules de quatre serviteurs au moyen de supports placés vers le sommet de la litière. Quelquefois on donne à ces supports la forme d'un serpent, et on les garnit de riches ornements.

L'Inca des Aztecs, excepté à l'époque de sa tournée annuelle dans la vallée, se sert d'un palanquin d'une forme particulière : c'est un cadre doré ressemblant en quelque sorte à un siége garni de coussins et ombragé par des plu-

mes magnifiques entremêlées de guirlandes d'orfévrerie. Ce siége est placé sur quatre perches disposées de manière à former un brancard porté par deux nobles du plus haut rang. Devant le siége se trouve une sorte d'escabelle en bois sculpté sur laquelle l'Inca repose ses pieds. Lorsqu'il s'avance ainsi dans les rues, le faîte de ce dais se trouve élevé au moins à quinze pieds au-dessus du sol.

Aux notes qui précèdent se borne ce qu'on peut dire sur la manière de voyager par terre dans le Géral-Milco. Les moyens de transport par eau sont très-limités, car les cours d'eau sont trop faibles pour servir à la navigation. Le fleuve Naloma et un de ses tributaires qui prend sa source près des mines de Pocotatl, sont les seuls cours d'eau qui portent bateau. Les produits de ces mines sont apportés à Géral dans de grands canots mus par vingt ou trente rameurs. On transporte aussi par eau des munitions de guerre jusqu'à Acaposinga. Entre cette ville et la capitale, on rencontre quelquefois des convois de marchandises qui montent et des-

cendent la rivière; mais les bateliers ne s'aventurent jamais à l'est, car un peu plus bas commencent des rapides très-dangereux.

Les nobles et les riches habitants de Géral ont des canots dans lesquels ils vont faire des promenades sur le canal qui traverse une partie de la ville et sert de communication au lac Naloma avec ceux qui se trouvent sur les plateaux supérieurs de la sierra Paricis. Ce canal est formé naturellement; les indigènes l'ont seulement enfermé dans un lit de pierres taillées jusqu'à l'entrée du parc de l'Inca, et là les eaux reprennent leur cours naturel. Dans l'enceinte de la ville, ce canal est couvert par une quantité innombrable de ponts d'une construction simple, mais solide, dont j'ai déjà parlé dans les premiers chapitres de cet ouvrage; mais à sa jonction avec le lac de Naloma, on a élevé un arc de triomphe magnifique. Ce n'est pas une courbe parfaite, ce sont deux arcs réunis par une dalle allongée, tandis que les côtés extérieurs sont construits en degrés [1]. Il y a deux

[1] Un arc de la même forme se voit encore presque

cents ans qu'il fut bâti en commémoration de l'achèvement du canal par l'Inca Huayna Evora, et il est encore dans un parfait état de conservation, grâce probablement aux énormes blocs de pierre avec lesquels il a été construit. Il est situé à la distance de deux cent cinquante pieds du lac, car, à partir de cet arc de triomphe, le canal est entièrement caché sous le pont continu qui unit les deux parties orientale et occidentale des quais qui bordent le lac.

J'ai déjà mentionné les barques de cérémonie de l'Inca et de sa suite, il ne me reste donc plus qu'à parler des canots de moindre dimension sur lesquels trois ou quatre personnes s'embarquent pour une partie de plaisir. Ce sont des bateaux étroits, de quelque vingt pieds de long, et guidés par un seul homme. Au milieu se trouve une petite cabine ornée avec goût. En somme, ils ressemblent assez à la gondole vénitienne, si l'on en excepte les rideaux aux brillantes couleurs

dans toute sa perfection à Labrà dans le Yucatan. Celui dont nous parlons ici est tout pareil, avec la seule différence qu'il est beaucoup plus élevé.

tombant jusque dans l'eau, des jalousies de la cabine, dont les ornements sont d'une magnificence sans pareille. Que de fois nous sommes-nous aventurés, Grey et moi, en compagnie d'un de nos amis aztecs, dans un de ces charmants esquifs, sur la calme surface du lac, nous dirigeant vers une des îles flottantes *(Chinompas)*, pour y admirer le clair de la lune et la vue magnifique de la cité de l'Inca! Souvent encore nous passions avec la rapidité d'une flèche sous la sombre voûte du pont, et nous nous trouvions tout à coup en plein canal au milieu des rires et des joyeux propos de la foule qui remplissait les bateaux ou qui se pressait sur les quais, à l'ombre des arbres, le long des jardins diaprés de fleurs.

Il est tout rationnel de penser que, dans une période de plus de trois cents ans, les Géraliens ont fait des progrès dans les divers genres d'architecture en usage chez leurs ancêtres les Péruviens et les Mexicains. Dans l'histoire de toutes les nations, nous voyons les habitants primitifs se bâtir des huttes de terre recouvertes de rameaux pour leur servir d'abri contre l'intempérie des

saisons. Que l'on examine avec soin les traditions les plus anciennes de la nation de l'antiquité qui s'est le plus distinguée par sa civilisation. Son origine se perd dans la nuit des temps, et, à l'arrivée de l'Égyptien Inachus, nous trouvons les habitants de la Grèce demeurant dans des cavernes, plongés dans la plus profonde barbarie; et cependant personne n'ignore jusqu'à quel point ils portèrent plus tard l'art de l'architecture. Les Péruviens et les Mexicains commencèrent probablement aussi par habiter des fissures de rochers et des grottes, des excavations qu'ils se creusaient eux-mêmes; puis, progressant par degrés, ils en arrivèrent à ériger ces temples, ces palais gigantesques dont les ruines couvrent aujourd'hui le Pérou et l'Amérique centrale, et qui, pour les dimensions et la grandeur de la conception, rivalisent avec les plus beaux monuments produits par l'art moderne. Quel n'eût pas été le degré de perfection auquel ils eussent pu atteindre sur le sol de leur patrie? C'est ce que nous ne pouvons que conjecturer, car les invasions des pirates espagnols vinrent arrêter tout

progrès dans les arts des contrées qu'ils soumirent, et dont les habitants furent réduits à la servitude la plus affreuse.

Les Géraliens avaient donc tous les avantages possibles pour faire des progrès rapides. L'union fortuite de deux nations renommées par leur civilisation leur donnait une condition d'existence des plus favorables. Ils emportaient avec eux dans leur fuite les notions de tous les arts et de toutes les sciences, résultats d'une expérience de plusieurs siècles, et de plus ils possédaient, inné dans eux, un sentiment d'action et de hardiesse, qui les portait à faire un dernier effort pour conserver leur liberté dans les déserts du Brésil.

Aussi les premières habitations de cette nation nouvelle ne furent point des cabanes de feuillage. Les premiers colons élevèrent un magnifique palais en pierres de taille, dans le style mixte du Pérou et du Mexique, pour servir de résidence à leur Inca. Au dehors, les escaliers gigantesques étaient gardés par les serpents symboliques de la nation du nord et ornés des disques d'or du culte vénéré par le peuple du pays méridional.

C'était, en un mot, le même édifice dont j'ai déjà donné la description, et dans lequel Grey et moi avions été logés par l'ordre de l'Inca.

Je désire, dans ce chapitre, décrire l'état présent de l'architecture dans la vallée aztèque, et, pour arriver à mon but, je vais commencer par énumérer les matériaux ordinairement employés par les entrepreneurs géraliens. Ces matériaux sont au nombre de cinq : les marbres blancs et noirs, la pierre brune, le granit et une pierre d'une teinte chamois pâle susceptible d'être polie et sculptée de la manière la plus délicate. Pour les décorations intérieures, on emploie le jaspe, l'agate, la brèche de couleurs diverses, le marbre veiné, qui est rare et d'un prix fort élevé, une espèce de *verde antico*, et un marbre d'une teinte rosée, dont on recouvre quelquefois les murailles.

Parfois les salles entières sont garnies de plaques d'ambre ou de *lapis lazuli*. L'ambre est quelquefois disposé en colonnes creuses, et les plaques en sont jointes par des anneaux d'argent : dans l'intérieur on place des lumières, ce qui produit un effet singulier. Je me rappelle un

magasin dans la rue de l'Ocelot, qui avait un portique supporté par quatre colonnes de cette sorte; pendant tout le temps de mon séjour, je ne pouvais me lasser d'admirer cette œuvre d'art à Géral.

Dans les édifices publics et même dans quelques édifices particuliers, on remarque une grande quantité de sculptures parfaitement exécutées, représentant des hiéroglyphes, des oiseaux et des hommes en bas-relief. Les colonnes sont d'une forme pareille à un vase de Chine, comme je l'ai expliqué plus d'une fois dans mon journal, et les chapiteaux ont beaucoup d'analogie avec ceux qu'on voit dans les vieux temples de l'Hindoustan; c'est-à-dire qu'ils ont la forme de coussins circulaires, aplatis en apparence par le poids de la poutre qui les surmonte. Le contour de la flèche est plus élégant, plus léger et plus gracieux que dans les monuments orientaux; cependant il n'est pas difficile d'y reconnaître une ressemblance frappante.

L'arcade que nous désignons sous le nom de gothique leur est parfaitement connue et est plus souvent employée que celle de forme demi-

circulaire ou autrement dite normande. Je n'ai remarqué cette dernière que sur les bords du canal de Géral, où, dans quelques maisons bâties sur l'eau, on en a construit au-dessous d'un escalier conduisant au premier étage. Les habitants passent sous cette voûte pour descendre dans leurs canots. Dans ces arcades souterraines, l'arcade en ogive est plus commune.

C'est là un progrès évident dans l'architecture américaine; car la seule chose qui approchât de la forme de l'arcade parmi les nombreuses ruines qu'on avait explorées jusqu'ici, était celle de Lubna, indiquée par Stephens dans son ouvrage sur le Yucatan. C'est une porte formée de deux arcades legères dont le point d'intersection est coupé par une dalle horizontale; description qui se rapporte parfaitement avec celle que nous avons donnée plus haut de l'arc de triomphe de l'Inca Huayna-Évora à Géral. Dans un corridor du palais de Palenqué, dans l'Amérique centrale, on voit de petites ouvertures destinées à laisser pénétrer la lumière et représentant une arcade demi-circulaire : mais ces fenêtres sont taillées

dans un seul bloc et ne sont pas formées à l'aide de plusieurs pierres réunies ensemble. J'ai souvent remarqué dans la vallée des fenêtres semblables.

Lorsqu'on construit un bâtiment, on commence par faire une excavation d'environ deux ou trois pieds, qu'on remplit d'un ouvrage de maçonnerie massive et bien cimentée. Sur cette terrasse, que dans quelques cas on exhausse jusqu'à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, on élève les murailles jusqu'à la hauteur voulue, rarement au-dessus de deux étages, à moins que ce ne soit pour des boutiques ou des magasins. D'après la loi, les maisons particulières d'un seul étage doivent avoir leurs murs de quinze pouces d'épaisseur, celle de deux étages de vingt-deux pouces, et les magasins jamais moins de trente.

Tous les nobles aztecs habitent des palais superbes, dont l'architecture est si identique à la description donnée plus haut, qu'il me paraît inutile d'y revenir. Quant aux maisons des riches citoyens, elles sont ordinairement entourées d'un jardin qui longe une des rues princi-

pales. En suivant une allée sablée et unie on parvient devant le *Z'ilathal* (le portique), ordinairement supporté par des colonnes, et qui, dans les maisons de deux étages ne fait pas saillie, mais s'enfonce dans les appartements voisins. En somme, ce portique ressemble d'autant plus à une salle dont on aurait enlevé une muraille, qu'il est garni de divans et de tables, tandis qu'au plafond est suspendue la *Uthirb ilathal* (lampe de la bienvenue), meuble d'une certaine grandeur et assez élégant, composé d'un treillis délicat en fils d'or ou d'autres métaux moins précieux, entouré de longs glands pendant à un balustre qui forme comme la corniche du chandelier.

En passant par une porte pratiquée au centre du portique, le visiteur pénètre dans un long corridor. Sur l'un des côtés est l'*Egaratron* (le salon), où le maître de la maison reçoit ses hôtes, et de l'autre, l'*Ovvaidon* (autrement dit salle à manger). Le salon, généralement carré, est garni à l'une de ses extrémités d'un dais élevé de deux marches qu'on appelle *Tarimilathal*

(siége de la bienvenue.) C'est là que le maître de la maison est assis, et c'est là qu'il cause avec ses visiteurs, reçus par lui debout avec la plus parfaite urbanité.

Comme marque de grande faveur, il descend les deux degrés, et l'honneur est plus grand encore s'il avance jusqu'à moitié chemin, car alors l'étranger comprend qu'on lui offrira une place sur le *Tarimilathal*. Cette pièce est souvent fort richement décorée; les murailles sont sculptées, couvertes de marbres précieux, ou bien cachées sous des tapisseries de la plus grande magnificence.

Près de l'*Egaratron* est la chambre particulière du maître; c'est là qu'il instruit ses enfants, qu'il fait ses comptes, qu'il donne audience à son maître des cérémonies, et qu'il reçoit ses amis les plus intimes. Plus loin est son *Evoridua* (chambre à coucher), communiquant à un passage qui mène à l'étage supérieur, lorsqu'il en existe un; autrement, les chambres dont nous allons parler s'étendent de plain-pied derrière celles que nous venons de voir. L'*Avvoraga* (appartement des femmes) consiste en plusieurs

chambres à coucher, une pour les enfants et un salon où les dames filent, brodent, lisent ou s'occupent de quelque façon. C'est là que se trouvent les armoires où sont serrés les vêtements de la famille et les coffres qui contiennent le linge et la vaisselle plate qu'après chaque repas on rapporte à la maîtresse de la maison. Aucun homme ne pénètre jamais dans l'*Avvoraga*, à moins que ce ne soit le maître de la maison, ceux de ses amis qu'il veut présenter à sa famille et le principal serviteur.

Si les étrangers sont ainsi exclus des parties intimes de la maison, ils sont en revanche librement admis de l'autre côté de l'allée, où se trouvent l'*Uvvitton* (l'office), l'*Ovvaidon* (salle à manger) derrière laquelle est placée l'*Hanalpa* (qui est la cuisine). L'*Ovvaidon* est une vaste salle correspondant en grandeur et en position avec l'*Egaratron*, et également ornée avec magnificence. L'*Uvvitton* est aussi une grande pièce dans laquelle on dépose les mets avant de les servir. Les chambres à coucher des domestiques sont au-dessus ou derrière ces deux salles.

car la cuisine est séparée de la maison par une ouverture de quatre ou cinq pieds, bien qu'elle soit placée sous le même toit.

Lorsque la maison a deux étages, les appartements sont éclairés par des ouvertures pratiquées dans les murailles près du plafond, et composées d'élégantes ciselures; ou bien encore, comme dans les habitations du Nord de la vallée, la lumière pénètre par des fenêtres oblongues ou ovales, fermées par une couche très-mince de jaspe blanc, qualité fort différente du genre connu dans la minéralogie, en ce qu'il est presque aussi transparent que le mica.

Au second étage, toutes les pièces reçoivent le jour d'en haut, par des lucarnes qui, la nuit et au milieu du jour, sont fermées au moyen de rideaux. tandis qu'en hiver, ou plutôt dans la saison des pluies, on les couvre de toits élevés de deux pieds au-dessus de l'ouverture, de façon à laisser pénétrer quelque jour par les interstices; des plaques de jaspe blanc sont aussi placées dans ces couvertures temporaires, afin d'y laisser pénétrer une lumière suffisante.

Les planchers sont ordinairement composés de marbres variés ou de marqueterie; c'est-à-dire de bois teints de différentes couleurs et arrangés en dessins pittoresques et bizarres.

Le toit ou plutôt la terrasse de tous les édifices est complétement plat et entouré de parapets en maçonnerie massive; de sorte que, sans les larges tuyaux de bronze pareils à des serpents qui ornent les coins de toutes les maisons, les terrasses deviendraient en hiver de véritables lacs.

Les monstrueux serpents de pierre qui formaient la balustrade de l'escalier de notre palais étaient creux, on les avait indubitablement placés de manière à servir de conduits d'eau sur une large échelle. A vrai dire, ces gueules ouvertes doivent avoir une apparence étrange lorsqu'elles vomissent des cataractes d'eau pluviale.

Les gouttières ne sont pas en usage chez les Aztecs. Des tuyaux souterrains conduisent l'eau de chaque maison à la rue voisine et la déversent dans un vaste égout en pierre qui se vide dans le lac de Naloma. Le sommet de cet égout est au-dessous du niveau de la rue, et je ne me serais

jamais douté de ce système de drainage, si un jour, pendant une de mes excursions avec mon ami Grey, nous n'avions rencontré sur notre chemin des ouvriers qui y réparaient une brèche causée par la chute d'une maison, dans la rue des Manufactures. Je fus alors à même de découvrir tout le mécanisme de cette partie de l'architecture aztèque.

Pendant mon séjour dans le Géral-Milco, j'ai fait de nombreux efforts pour m'introduire au milieu des familles aztèques, afin d'être à même d'étudier les mœurs et coutumes domestiques de cette nation; aussi les détails qui suivent compléteront ceux que j'ai déjà donnés dans le chapitre précédent.

Les gens riches, appartenant à l'aristocratie du pays, tiennent à honneur de soutenir le rang qu'ils occupent, et leur domestique est généralement fort considérable. On ne compte pas moins de cinquante serviteurs à leurs gages, et encore les porteurs de palanquins ne sont-ils pas compris dans ce nombre : ils sont habituellement seize, et je mentionnerai en outre les valets de

chambre qui suivent leur maître lorsqu'il fait une excursion d'apparat dans les provinces. Parmi ces cinquante domestiques d'une famille de rang, on trouve habituellement trente femmes, les autres vingt sont des hommes ou des petits garçons. Tous sont dirigés par un chef qui a pour titre celui de *Milla-il-athl*, autrement dit « maître des bienvenues, » et dont les fonctions équivalent à celles d'un maître d'hôtel des grands hôtels d'Angleterre et d'Europe. C'est lui qui engage les domestiques, qui les commande, qui les punit en cas de mauvaise conduite; c'est lui qui s'entend avec le maître et reçoit les communications de ses subordonnés. Le seule fonction dont il n'ait pas à s'occuper est celle de payer les salaires.

Les femmes qui s'engagent pour servir ont différents titres : il y a d'abord les *Avvar-il-avvaroga* (la femme de chambre et les couturières), qui ne quittent point les appartements de leurs maîtresses et travaillent avec elles, ou bien président aux soins de leur toilette. Les *Avvar-il-itanalpa* sont occupées aux travaux de la

cuisine ou au nettoyage de la vaisselle, sous la férule du *Malla-il-itanalpa* (ou maître cuisinier), auquel obéissent aussi les *Avvar-il-uvvitton* (femmes préposées à confectionner les provisions), et même les *Ivvar-il-ovvaidon*, domestiques mâles servant à table. Les valets de pied, dont le service est d'introduire les visiteurs, se nomment *Ivvar-il-egaratron*, et les valets de chambre *Ivvar-il-evoridua*. Le portier d'une maison bien tenue a pour titre celui de *Milla-il-zilathal*, et tout ce monde-là, — à l'exception des domestiques de voyage, les *Ivvar-il-milla*, et des porteurs de palanquin, *Ivvar-il-dalr*, — est logé dans la demeure du maître.

Parmi les grands du pays aztec, il y en a qui poussent le luxe jusqu'à garder à leur solde une troupe de danseuses et de musiciens, et qui remplacent les valets qui servent à table par des femmes que l'on nomme *Avvar-il-ovvaidon*, et dont les gages sont bien plus élevés que ceux des autres domestiques.

Les nobles qui ne sont pas de service à la cour de l'Inca, car dans ce cas-là ils sont logés et

nourris au palais du gouvernement et ne communiquent point avec leurs familles, commencent leur journée à six heures du matin. Leur premier valet de chambre vient alors les réveiller et présider à leur toilette. Un bain pris à la fontaine est suivi de frictions hygiéniques, après lesquelles le maître se revêt de son costume négligé et déjeune légèrement dans son appartement. Dès que ce premier repas est achevé, l'Aztec noble va faire visite à sa famille, au cas où il est marié, et demeure quelques instants avec l'Avvaroga; puis il se rend à son cabinet d'étude, et donne à ses fils des leçons préliminaires, afin de les préparer à être admis à l'académie des Incas. Un visiteur survient-il, ou bien le maître prend-il lui-même le désir d'aller voir ses amis, il congédie sa progéniture et ne revient trouver sa famille qu'à la nuit tombante, afin de dîner avec les siens.

Qu'on ne suppose pas que les Aztecs ne mangent rien depuis ce léger déjeuner du matin jusqu'au soir. Vers le milieu de la journée, on sert généralement un *lunch* composé de fruits

frais ou conservés, de liquides rafraîchissants et autres comestibles ou boissons d'une digestion facile. Toute la famille et les visiteurs qui, par hasard, se trouvent présents, prennent place à ce second déjeuner et en mangent leur part.

La grande affaire de la journée, c'est le dîner, qui ne dure pas moins de deux heures. Dès que ce repas est achevé, on passe dans la salle de réception, ou bien on se rend chez des amis; quelquefois encore les Aztecs qui aiment à s'instruire, vont dans un magasin où l'on vend des livres, pour y lire les productions nouvelles des littérateurs du pays. Ce n'est que le matin que l'on achète et que l'on vend dans les rues marchandes de la ville aux hommes comme il faut. L'après-midi, à peu d'exceptions près, est réservée aux dames.

Dans la saison torréfiante, les parcs publics, plantés d'arbres séculaires, sous l'ombrage desquels coulent des fontaines d'eau vive, sont éclairés au moyen de lampes suspendues, et le peuple vient là respirer l'air frais et boire des liqueurs édulcorées et glacées qui se vendent à très-bas prix.

Pendant l'époque où la pluie tombe, souvent durant des mois entiers, la classe populaire reste le soir dans ses habitations respectives; les nobles et les gens riches sont les seuls qui s'assemblent les uns chez les autres, pour passer le temps de leur mieux, soit à causer, soit à chanter, soit quelquefois à danser entre eux. Comme on le voit, d'après cet aperçu succinct, les mœurs du Géral-Milco ne diffèrent pas beaucoup de celles du monde civilisé.

L'emploi de la journée des dames du pays, du moins de celles qui appartiennent à l'aristocratie aztèque, doit aussi trouver sa place dans ce chapitre.

Sans compter la femme en titre, l'épouse légitime avec laquelle un noble contracte solennellement mariage dans le temple du Soleil, en présence du prêtre et du premier magistrat de la ville, il y a encore dans le gynécée géralien des maîtresses ou des odalisques (*Ulvamathalr*) qui font partie de la maison. Leur nombre est soumis aux désirs et aux moyens d'existence du chef de la famille, et il varie de cent à deux cents.

C'est l'Inca qui décide en dernier ressort cette question de morale; et lui seul, comme le sultan de Turquie, a le droit d'entretenir autant de femmes qu'il en veut.

Il y a des lois qui défendent à l'*Ulvamathalr* de vivre avec un maître qui ne lui paierait pas une pension de cent ochols d'or par an, et, au cas où cette somme ne lui serait pas comptée, il est loisible à la femme de faire comparaître son entreteneur devant un magistrat, et de le forcer à lui payer l'argent convenu. Les *Ulvamathalrs* vivent dans les mêmes appartements que l'épouse légitime, en parfaite intelligence, travaillent avec elle aux labeurs de couture, visitent leurs amis communs, parcourent les magasins et voyagent dans les mêmes litières; on dirait une famille de sœurs professant les unes pour les autres une amitié inaltérable.

Les *Ulvamathalrs* ne sont point considérées comme des esclaves; car, en prévenant leur maître de leur intention de le quitter, il leur est loisible de rompre avec lui; mais au cas où elles s'échapperaient clandestinement du gyhécée,

elles sont arrêtées par la justice, et on les condamne à rester avec leur seigneur jusqu'à ce que la mort les délivre de cet état de servitude. Si malgré cette sentence elles tentaient de s'enfuir une seconde fois, leur maître a sur ses femmes un droit de punition qu'il règle suivant son désir. Ces maîtresses, condamnées à rester esclaves, sont nommées *Inlathalr*, et par les règlements des institutions aztèques, on peut les punir de mort au cas échéant.

Les enfants des *Ulvamathalrs*, comme ceux des *Inlathalrs*, sont élevés avec ceux de l'épouse légitime, sans distinction, sans préférence. Le jour de leur mariage, on les dote à l'égal des autres héritiers directs. A l'époque de leur mort, on leur rend les mêmes honneurs. Les *Inlathalrs* ne fréquentent point les *Ulvamathalrs*, et ne sont reçues dans leur compagnie que sur l'ordre formel du maître.

Du reste, celui-ci n'est pas très-rigide à cet endroit, et la plupart du temps il leur donne toute faculté de se voir. La seule distinction qui existe entre elles, à proprement parler, est dans

la pension, réduite à cinquante ochols d'or, tandis que les autres, comme je l'ai expliqué plus haut, en reçoivent cent.

La race aztèque est sans contredit une des plus belles du monde. Les formes, les traits des hommes et des femmes sont d'une finesse et d'une distinction remarquables. Le teint de ces Indiens est, à peu d'exceptions près, assez clair, quoique d'une couleur de brique. On jurerait qu'un sang de blanc coule dans leurs veines, et que le soleil est la seule cause de la teinte bistrée qui les distingue des Américains du Nord. Les Aztecs ont les cheveux noirs ou tout au moins très-foncés; les yeux de la même couleur, larges, fendus en amande, et très-expressifs; les dents blanches et d'un émail de perle; le menton et le nez ressemblent à ceux qu'on voit dans les statues grecques. La taille des hommes n'est jamais au-dessous de cinq pieds huit pouces, et leurs membres sont admirablement proportionnés. Les femmes sont d'une distinction qu'envieraient beaucoup de nos compatriotes moins bien douées par la nature.

Les occupations de l'épouse légitime d'un Aztec appartenant à la classe élevée de la nation sont de diverses natures.

Dès que les premiers rayons du soleil pénètrent à travers les sculptures à jour de la corniche de leur chambre de repos, et font scintiller les dorures du plafond et des draperies appendues contre les murailles, la *Malla-il-avvaroga* se présente devant sa maîtresse, couchée sur un lit surmonté d'un dais resplendissant, et vient prendre ses ordres; elle est bientôt suivie de toutes les *Ulvamathalrs* du gynécée, qui se sont levées depuis une demi-heure, et viennent présenter leurs hommages à leur souveraine. Celle-ci sort de sa couche, et, assistée par les *Ulvamathalrs* et les *Malla-il-avvarogas*, va se baigner dans la fontaine placée au milieu de sa chambre. Si, par hasard, la chaleur accablante rend la chose nécessaire, toutes se dirigent dans un de ces lacs artificiels disposés au milieu du parc de la résidence princière, et entouré d'une muraille épaisse de verdure, afin d'y trouver une eau plus fraîche et plus salutaire. Le bain

dure une heure, et aussitôt qu'on en sort, tout le monde retourne dans les appartements du palais pour y procéder à la toilette. Quand six heures sonnent, on se réunit dans le *Ovvaidon Avvaroga* (c'est ainsi qu'on appelle le réfectoire des femmes), où l'on prend en commun le repas du matin, et dès qu'il est terminé, les ustensiles d'or et d'argent qui ont contenu les mets et servi aux besoins du ménage sont lavés avec soin, essuyés et renfermés dans de grands coffres, sous la surveillance de la maîtresse de la maison et de sa *Malla-il-avvaroga.*

Les *Ulvamathalrs* se rendent ensuite à la salle destinée aux travaux de couture et de broderie, où les enfants de la famille viennent les rejoindre. Là, chaque personne s'occupe suivant ses goûts : les unes à filer, les autres à broder, celles-ci à confectionner les robes, celles-là à peindre, et, parmi ces femmes, il y en a qui excellent dans cet art; enfin, d'aucunes se livrent à des travaux de calligraphie.

Le maître de la maison vient alors visiter son gynécée, et quand, après un court séjour avec

ses femmes, il se retire en emmenant ses fils, les petites filles reçoivent des leçons diverses jusqu'à l'heure du lunch.

Bien souvent les *Ulvamathalrs* sont sorties en litière pendant la matinée, pour parcourir les magasins ou se rendre auprès de leurs amies; mais, en général, elles sont de retour pour le repas de midi, après lequel on fait la sieste, puis on reprend les mêmes travaux du matin.

Vers les quatre heures du soir, on se jette encore dans le bain, puis on va se promener en palanquin tantôt hors de la ville, tantôt sur les terrasses des montagnes, où souvent ces dames se rendent à pied. Elles vont aussi présenter leurs hommages à l'Incaresse, ou bien encore visiter les boutiques de la rue de l'Ocelot, si mieux elles n'aiment se reposer sous les ombrages du jardin en attendant l'heure du dîner, qui se prend en commun dans le grand *Ovvaidon*. Maintes fois, dans la saison chaude, la soirée se passe dans le jardin où les *Ulvamathalrs* se reposent sur le gazon, le long des pièces d'eau, ou bien encore dans des hamacs appendus

aux arbres, sous des lampes allumées et répandant une lumière éblouissante.

Il arrive parfois que les dames aztèques accompagnent leur maître dans les visites qu'il rend à ses amis, ou bien qu'elles reçoivent leurs amies, avec lesquelles elles se livrent à des ébats joyeux au clair de la lune, dont les lueurs argentent la verdure des arbres et des fleurs.

Lors de la saison des pluies, les femmes seules se rassemblent le soir dans l'*Avvaroga*, pour y causer, y jouer entre elles ou avec les enfants, y manger, y boire, y danser et y entendre quelquefois la musique ou une lecture poétique. Les poëmes les plus estimés sont en général des récits héroïques relatifs aux exploits des premiers Incas, à leur bravoure dans les combats, et à l'histoire romantique de leurs amours.

Il me reste encore, avant de terminer ce chapitre, à raconter les cérémonies en usage pour le mariage, la naissance et la mort des individus de la race aztèque.

L'amour entre pour peu de chose lorsqu'il s'agit de contracter un mariage chez les Aztecs.

Voici comment on procède pour prendre femme dans le Géral-Milco : le père du jeune homme ayant jeté son dévolu sur l'une des filles de ses amis dont l'alliance lui paraît devoir être avantageuse, arrange une entrevue entre les deux futurs, de manière que chacun puisse avoir une idée l'un de l'autre. Dès que cette présentation a été faite, le père du futur, qui a environ quinze ou seize ans, tandis que sa fiancée est à peine âgée d'un ou deux ans de moins que lui, demande à son fils, par pure forme d'usage, si la jeune fille lui convient, et toujours on lui répond affirmativement, car refuser son consentement serait chose inutile. Dès que le *oui* exigé a été articulé, le père fait porter à la fiancée, au nom de son fils, un présent splendide, et celle-ci lui renvoie un bouquet de fleurs toutes blanches comme la neige, symbole, à n'en pas douter, de sa chasteté et de son innocence.

Tout est donc arrangé pour le mieux : les deux pères ont désigné le jour des noces et invité leurs nombreux amis à assister à la cérémonie, qui doit avoir lieu au temple du Soleil élevé dans la

ville où les deux conjoints résident. Puis l'on s'occupe des préparatifs de la fête.

Le matin du jour où doit avoir lieu cette cérémonie, le futur, revêtu d'un brillant costume, se rend, porté dans un riche palanquin, à la maison de sa fiancée, suivi de son père, de sa mère, et de tous ses parents et amis. La maison de l'épousée a été recouverte de draperies bleues, et la porte est plus particulièrement tendue d'un épais rideau. Le jeune homme descend de sa litière, et, accompagné par deux de ses amis, s'approche de la porte, tandis que l'un de ses camarades appelle à haute voix les habitants de cette maison cachés derrière la tenture. Nul ne répond de l'intérieur de cette demeure silencieuse. Alors le second ami interpelle à son tour ces gens si obstinés, qu'ils ne daignent même pas encore faire attention à ses paroles. Alors le futur tire un couteau de bronze et coupe les liens qui retiennent la tapisserie fixée au chambranle de la porte. Aussitôt qu'elle tombe, un grand nombre de serviteurs se précipitent par cette issue, portant sur leurs épaules une litière close

dans laquelle se trouvent l'épouse et sa mère.

Pendant ce temps-là, le futur est remonté dans son palanquin, près duquel vient se placer celui de la jeune fille. La mère descend alors du véhicule et se tient à côté, près du père du jeune homme et de ses parents, auxquels se sont joints aussi ceux de la fiancée. Aussitôt celle-ci relève les rideaux qui la cachent à tous les yeux, et tandis que les trompettes sonnent, on la voit enjamber le palanquin où elle est abritée et aller se placer dans celui de son mari. Et pourtant sa figure et ses formes sont entièrement recouvertes d'un voile impénétrable aux regards.

L'on se met sur-le-champ en marche pour se rendre au temple du Soleil, dans lequel sont réunis les prêtres et les chanteurs qui escortent les conjoints jusqu'à l'autel consacré. On fait asseoir les deux jeunes gens sous le dais, tandis que les choristes exécutent un morceau d'ensemble et le grand-prêtre implore la haute protection de l'astre adoré.

Les parents offrent alors des présents au temple, ou plutôt à ceux qui le desservent —

usage qui est aussi celui de toutes les religions païennes ou chrétiennes, — et le futur exhibe un permis écrit en double, par lequel le premier magistrat de la ville, le gouverneur civil, lui permet de prendre femme. Ces deux certificats de mariage sont bénis par le prêtre, qui y appose sa signature. L'un est rendu au marié et l'autre est placé dans le tabernacle de l'autel, derrière le vase des sacrifices, après avoir été encensé et lu à haute voix par le prêtre officiant ce jour-là.

Dès que cette cérémonie est terminée, l'épousée est ramenée à la maison de ses parents, où elle doit demeurer trois jours.

Pendant la soirée du troisième jour, aussitôt que la nuit est arrivée, la nouvelle mariée est transportée, toujours recouverte d'un voile, à la demeure de son époux. La procession qui l'accompagne marche à la lueur des flambeaux : elle se compose de tous les serviteurs du père, qui portent la garde-robe et les présents.

La demeure du mari (*Uthirb-il-athl*), devant laquelle s'arrêtent les porteurs, est brillamment

éclairée, et sous le portique se trouvent rangés de nombreux domestiques, qui tous ont des torches à la main. L'épousée descend de son palanquin et se jette dans les bras de sa belle-mère. Accompagnée par toutes les femmes de la maison, elle pénètre dans la salle de réception (*Evoridua*), où son mari est assis sur le siége du maître son père (*Tarim-il-athl*), tandis qu'une bande de musiciens, cachée à tous les yeux, fait entendre une harmonie rhythmée pour la cérémonie. L'épousée s'avance jusqu'aux premières marches de l'estrade et s'arrête devant, entourée de toutes les femmes, tandis que la mère, qui la suit pas à pas, détache le voile qui enveloppe la jeune fille et le fait tomber à terre pour montrer au mari sa fiancée revêtue d'une riche toilette (*Pavisa*) faite d'étoffes blanches toutes brodées d'or. Les musiciens soufflent à tout rompre dans leurs trompettes, et bientôt chacun se retire pour aller prendre part à un festin préparé pour l'occasion, tandis que les nouveaux mariés restent seuls ensemble...

Telle est la cérémonie du mariage chez les

Aztecs. Nous raconterons, en peu de mots, celle en usage pour les naissances.

C'est seulement le lendemain du jour où l'enfant est venu au monde que l'on songe à lui. Avant le lever du soleil, le portique extérieur de la maison se peuple de tous les amis de la famille, hommes et femmes, et, au moment où les premiers rayons de l'astre du jour pointent à l'horizon, le père de l'enfant s'avance en compagnie de la mère portée sur une couchette recouverte de riches tentures. Le rideau qui cachait l'entrée de l'*Evoridua* se soulève, et les domestiques de la famille s'avancent, portant des comestibles de différentes sortes, suivis par les *Ulvamathalrs*, dont la plus âgée tient entre ses mains un grand plat d'or dans lequel est couché l'enfant, recouvert d'une draperie blanche. Chacune de ces personnes est revêtue d'un riche costume, et la procession s'avance aux sons de la musique. Le père du nouveau-né vient lui-même enlever le voile sous lequel l'enfant était caché, et, prenant sa progéniture entre ses mains, il la présente à tous ceux qui l'entourent,

tandis que l'*Ulvamathalr* le suit, portant toujours son plat d'or, sur lequel les invités déposent des joujoux et autres menus objets destinés à amuser le petit être dès qu'il sera à même de comprendre et d'apprécier les jeux de l'enfance. Dès que toute la société a vu la progéniture du père, on se rend à la salle à manger *(Ovvaidon)*, afin de procéder au déjeuner.

Trois jours après cette présentation officielle de l'enfant, que l'on appelle en langue aztèque *la parade du nouveau-né*, on le porte au temple du Soleil pour lui donner un nom. Cette cérémonie est tenue secrète, car les seules personnes qui y assistent sont le père, la mère et les parents les plus intimes. Si par hasard l'enfant est malade, le grand-prêtre se rend à la maison des parents, où il procède à sa consécration. Il s'agit tout simplement de tenir l'enfant au-dessus du vase du sacrifice, dans lequel on fait brûler des parfums, et à prononcer quatre fois, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, le nom que les parents ont résolu de donner à leur rejeton.

Les funérailles des morts ne sont pas aussi

compliquées que les cérémonies dont les vivants reçoivent les honneurs. Dès qu'une personne a rendu le dernier soupir, on fait venir les gens qui s'occupent d'embaumer les corps; ils l'emportent chez eux, et trente jours après la rendent à la famille. On la place alors sur une estrade élevée, et pendant soixante-deux heures ces restes mortels sont entourés par les femmes de la maison qui, comme on le pratique dans l'Orient, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, déchirent leurs vêtements et poussent des cris effroyables. Cette veille du mort étant achevée pour le plus grand honneur de celui-ci et la plus grande satisfaction de celles-là, le corps, embaumé par un procédé particulier qui lui donne l'apparence de la vie, est placé sur un palanquin découvert et transporté la nuit à travers les rues, suivi par un grand nombre de personnes portant des torches, dans les caveaux destinés à recevoir les morts, construits sous les murs de la ville. Le cadavre est placé debout dans une niche, et tout aussitôt chacun s'échappe comme s'il avait peur d'être enfermé dans ces catacombes.

Mon camarade de voyage et moi, nous eûmes l'occasion, pendant le mois d'octobre, de visiter un de ces caveaux; mais la plus grande difficulté fut moins d'y pénétrer que de trouver un guide qui nous y conduisît. L'entrée de cette catacombe s'ouvrait à près de cent mètres de la porte de Coluca : on descendait par une pente inclinée, formée de petites marches, à trente pieds plus bas que le niveau du lac Naloma. Au bas de cette rampe, on faisait un détour dans la direction de l'ouest, et l'on apercevait un immense souterrain creusé dans le roc. Labyrinthes tortueux, salles immenses, corridors, tout s'y trouvait réuni dans une étendue de près d'un mille. Nous parcourûmes cette nécropole d'un bout à l'autre, examinant les murailles dans lesquelles, comme dans un pigeonnier, on avait taillé des niches de six pieds d'élévation et de deux de profondeur, dans chacune desquelles se trouvait un corps embaumé, et sur la partie supérieure de la niche on apercevait, tracés en caractères hiéroglyphiques, le nom du mort et la date de son décès. Il y avait, à n'en

pas douter, près de quinze mille momies dans la grande salle de ce cimetière souterrain, par laquelle on pénétrait dans une vingtaine d'aures reliées ensemble par tant d'entrées, de corridors, de boyaux et de tranchées, que, sans un guide, on s'y serait perdu comme dans le labyrinthe de Crète.

A l'extrémité de la grande nécropole, nous descendîmes encore trente pieds plus bas par une rangée de gradins dans une autre salle en tout semblable à la première; aussi crûmes-nous inutile de continuer plus longtemps notre visite. On nous apprit ensuite que le cimetière souterrain que nous avions été voir était un des plus petits du Géral-Milco, et cependant, suivant Orteguilla, qui nous donna, avec son obligeance ordinaire, tous les renseignements possibles à cet égard, ce charnier contenait plus de cinq cent mille cadavres de tout âge et de tout sexe.

Dans l'un des ouvrages manuscrits que je possède, composé par Valaïon et écrit de sa main, j'ai découvert que les grands-prêtres du so-

leil avaient, de temps immémorial, recommandé comme article orthodoxe de faire enterrer les morts près de la capitale. Pour obéir à cet ordre, les Aztecs qui résidaient loin du Géral étaient forcés de faire embaumer les restes de leurs parents, afin de pouvoir les amener au lieu désigné pour la sépulture, et naturellement les Géraliens virent l'effet produit par l'embaumement. Ces derniers finirent eux-mêmes par adopter ce mode de conservation, et les momies devinrent dès lors d'un usage général dans le Géral-Milco. Voilà près de cent vingt-six ans que tous ceux qui sont morts parmi les Aztecs ont été embaumés et placés dans les niches des catacombes du Géral et des autres villes; car un des prédécesseurs d'Orteguilla, l'Inca Huayna-Evora, comprenant l'inconvénient sanitaire et local qu'il y avait d'être forcé d'enterrer tous les morts près de Géral, publia un décret par lequel chaque ville du Géral-Milco pouvait creuser ses catacombes. On pouvait, d'après cela, se passer désormais de la dépense de faire embaumer les morts; mais l'usage a prévalu, et il est

toujours mis en pratique. L'édit relatif aux enterrements fut publié en 1655, suivant le nouveau calendrier de notre façon, et Huayna-Evora mourut en 1661.

Les lecteurs de ce livre ne seront peut-être point fâchés de trouver ici quelques détails relatifs à la vie champêtre des Aztecs. Nous sortirons donc ensemble des cités géraliennes pour jeter les yeux du côté des montagnes et des vallons de la sierra du Brésil décrite dans ce livre.

Il est bon d'avouer que ce n'est point *de visu* que je rendrai compte de la vie pastorale des Aztecs, car lorsque mon camarade Grey et moi nous parcourions les provinces de l'Incalat, nous faisions partie de l'escorte d'Orteguilla et nous n'avions pas le temps d'examiner tout à loisir et de prendre des notes sur les mœurs pastorales des Aztecs. J'ajouterai donc, en passant, que les détails contenus dans ce chapitre m'ont été fournis par Valaïon et particulièrement par un autre auteur nommé Dopartesa, et que je les ai combinés avec ceux donnés par notre excellent ami Ciaoco, le Curaçá de Ocopaltepec, qui, à tout

prendre, était peut-être mieux informé que les littérateurs dont je viens de citer les noms, car il avait fait un long séjour dans ses terres situées à quelques lieues de la capitale, faisant valoir ses propriétés et administrant lui-même ses paysans.

La population agricole de la vallée du Géral-Milco est approximativement évaluée à trois cent mille âmes, résidant, pour la plupart, dans les villages ou les hameaux perchés sur les pentes cultivées de la Sierra. Il en est peu qui demeurent dans des maisons isolées, par crainte des attaques inopinées des Lambys ou autres tribus hostiles des Indiens du Brésil.

Les paysans aztecs sont divisés en deux classes : celle des fermiers et celle des gardiens des troupeaux de lamas. Les premiers cultivent d'immenses plantations appartenant au gouvernement et dont les produits sont transportés dans les dépôts de la province dans laquelle ils résident. La seconde catégorie, celle des pasteurs, est elle-même scindée en deux catégories, celle des bergers proprement dits, qui

veillent sur les troupeaux, et celle des conducteurs qui se rendent dans les marchés des villes pour y porter des fardeaux placés sur le dos de ces précieuses bêtes de somme. Dans ces deux classes de paysans, il y a ceux qui sont à la solde du gouvernement et ceux qui travaillent pour le compte des fabricants d'étoffes de laine.

Les femmes des familles d'agriculteurs, dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ans, sont employées à carder et à filer dans les différentes manufactures de coton et de laine du gouvernement. Avant cette période de leur vie, les enfants des deux sexes sont envoyés aux écoles du district, dont chacune est destinée à l'usage de trente familles seulement. Chaque année on choisit parmi les jeunes gens cinq individus, les plus travailleurs, qui se rendent à Géral afin d'y être élevés au collége Amatau, aux frais de l'Inca. Un nombre égal de jeunes filles est aussi placé dans le couvent du Soleil, afin d'y recevoir une bonne éducation.

A l'âge de douze ans, l'inspecteur des écoles fait choisir à ces enfants une carrière libérale :

il n'y a que le fils aîné de la famille qui doive suivre la même profession que celle exercée par son père. Les plus jeunes frères peuvent, à leur choix, aller aider leur famille, devenir soldats, apprendre un métier à la ville, s'engager comme domestiques, se faire mineurs ou s'enrôler parmi les ouvriers salariés par le gouvernement. Les autorités aztèques leur prêtent un concours des plus bienveillants.

Pendant trois années, les fils aînés des familles ont pour mission de tendre des piéges aux oiseaux, dont les plumes servent à faire ces riches tapisseries dont il est question dans ce livre, et ce n'est que lorsqu'ils ont atteint l'âge de quinze ans qu'ils sont considérés agriculteurs à l'égal de leur père.

Les travaux des fermiers dans le centre de la vallée sont fort pénibles eu égard à la grande chaleur qui règne dans le pays, mais sur les plans terrains des montagnes, la température est plus supportable : aussi le gouvernement, par une sage prévoyance, a décidé que les agriculteurs travailleraient alternativement, chacun à leur

tour, six mois de l'année dans la vallée, et six autres sur les plateaux de la Sierra.

Les bergers du Géral-Milco ne descendent presque jamais des plateaux escarpés et couverts de neige de la Sierra Paricis, excepté lorsqu'ils viennent en ville y amener des marchandises. Le salaire de ces gens-là est assez considérable, et si l'on y ajoute celui que leur famille reçoit pour filer la laine des lamas, il est facile de comprendre qu'ils peuvent vivre très-confortablement au milieu de leurs montagnes. Ils ne négligent pourtant aucune occasion d'augmenter leur revenu, comme je vais le prouver par le fait suivant :

Chaque troupeau de mille lamas est surveillé par sept bergers, et chaque animal est marqué d'un signe particulier qui le ferait reconnaître dans quelque partie de la vallée qu'il s'échappât. Il arrive souvent pendant l'été que les bergers de quelques troupeaux se réunissent, et que, se confiant les uns aux autres pour garder leurs bêtes à laine, ils organisent une association, au moyen de laquelle la moitié des hommes

gardera les lamas, tandis que l'autre ira faire le commerce de la glace. Et voici comment ils procèdent pour arriver à un heureux résultat pécuniaire. Ils se procurent ou plutôt ils fabriquent un large traîneau (*Laloma*), auquel on attelle une douzaine de lamas, et ils se rendent au nombre de trente vers un des glaciers des pics neigeux de la Sierra. Là, armés d'instruments tranchants, ils coupent et taillent un chargement d'*eau dure*, — c'est ainsi que dans la langue aztèque on nomme la glace, — et vont le porter à vendre à la ville la plus voisine, où cet article est acheté à un très-bon prix par les sybarites de l'aristocratie. Comme on le voit, l'art du glacier n'est pas tout à fait inconnu dans le Géral-Milco. Ces mêmes bergers apportent aussi des chargements de neige; mais la *pluie gelée* n'a pas autant de valeur que la glace, car elle se fond beaucoup trop tôt. On s'en sert seulement pour envelopper ces blocs de glace, car les Aztecs sont persuadés que c'est là le seul moyen d'empêcher l'*eau dure* de redevenir de l'*eau tendre*.

Les Aztecs, chose étonnante, connaissent l'usage du vin; mais comme la vigne est rare, cet article est un objet de luxe dont les nobles seuls se donnent la jouissance. Il y a deux pressoirs seulement dans tout le Géral-Milco : l'un est situé à Atolatepec, et l'autre dans le faubourg de la capitale nommé Huaxtepec. La récolte du vin dans la vallée aztèque est de deux cents gallons qui, suivant l'usage, se divisent en trois portions égales : la première pour l'Inca; la seconde pour les nobles désignés par le chef suprême, et la troisième pour le grand-prêtre du culte du soleil. Cette dernière partie est revendue des prix fabuleux à ceux qui ont assez d'ochols pour en acheter. Orteguilla nous fit présent de quatre bouteilles ou plutôt de quatre jarres au col étroit : ces dames-jeannes aztèques contenaient trois pintes chacune de cette liqueur, et Ciaoco nous offrit à son tour deux autres récipients pleins de la même quantité. Je possède encore à Charleston trois décanters remplis jusqu'au bord de ce vin aztec, qui ressemble beaucoup au Porto pour le goût, la force et l'épaisseur

Le raisin du Géral-Milco est noir, à gros grains et très-doux. La manière de fabriquer le vin est très-primitive : on écrase le fruit, on fait passer la liqueur dans des linges et on la met en bouteilles. Rien n'est plus simple ; mais comme on ne laisse pas fermenter le jus du raisin et comme on ne le soutire pas, il arrive que le fond de la jarre est rempli d'un dépôt qui influe sur la qualité du liquide.

Les plants de vigne des Aztecs sont fort beaux, et la manière de les cultiver ressemble, à peu de chose près, à celle usitée par les Italiens : ce sont en général des treilles suspendues, sous les pampres desquels mûrit la grappe.

A Huaxtepec, les plants de vigne étaient disposés sur un échafaudage assez compliqué de bois et de pierres, et servaient de promenade aux officiers de la cour de l'Inca et à Orteuilla lui-même.

Les vignes d'Huaxtepec, comme celles d'Atolatepec, sont confiées aux soins d'un officier, aux ordres duquel obéissent les vignerons des

deux plantations, et la culture des plants est considérée comme si importante, qu'il y a un vigneron pour chaque trente pieds de vigne. Tous ces gens-là sont à la solde de l'Inca, qui paye leur traitement sur ses deniers particuliers.

POST-FACE

Les notes qui m'ont été fournies par M. Middletoun Payne s'arrêtent aux dernières lignes qui précèdent. L'auteur, en me confiant ses carnets de voyage, m'exprimait le désir qu'il avait de retourner un jour ou l'autre visiter le Géral-Milco, afin d'y serrer encore les mains à ses amis les Aztecs. Ce qu'il cherchait c'était un compagnon, car M. Grey s'était marié, et les douceurs du foyer domestique, vraies délices de Capoue, le retenaient à jamais dans ses propriétés du Wacamaw. M. Payne a-t-il trouvé ce *fidus Achates?* a-t-il mis à exécution ce projet nourri dans son cœur? Je l'ignore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que s'il est retourné au Géral-

Milco, dès que ce volume lui parviendra, il s'empressera de me donner tous les détails de sa nouvelle excursion parmi les descendants des anciens habitants du Mexique et du Pérou.

FIN

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.

LE FILS

DU FORÇAT

— M. COUMBES —

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio 2
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac. 2
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. 1
Causeries. 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. 1
Le Comte de Monte-Cristo . . . 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les compagnons de Jehu 3
Les Confessions de la marquise. . 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau. 3
La Dame de Volupté. 2
Les deux Diane. 3
Les deux Reines. 2
Dieu dispose 2
Les Drames de la mer. 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. 1
Une Fille du régent 1
Les Frères corses. 1
Gabriel Lambert. 1
Gaule et France. 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
La Guerre des femmes. 2
Histoire d'un casse-noisette. . . 1
L'Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une année à Florence. . . . 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin. 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Corricolo. 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. 2

Impressions de voyage :
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— Le Speronare. 2
— En Suisse. 2
— Le Véloce. 2
— La villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière. 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe (traduction). 2
Jane. 1
Jehanne la Pucelle 1
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires. 10
Mémoires de Garibaldi. 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Joseph
— Balsamo 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un fantômes. 1
Les Mohicans de Paris. 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn. 2
Pauline et Pascal Bruno. 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Reine Margot 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). . 5
Souvenirs d'Antony. 1
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Trois Maîtres. 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire. 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste. 1
Vingt Ans après 3

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGNIER.

LE FILS
DU
FORCAT

— M. COUMBES —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

15

LIBRARY
NEW YORK

LE

FILS DU FORÇAT

— M. COUMBES —

I

Où nous apprendrons ce que c'est qu'un cabanon à ceux de nos lecteurs qui l'ignorent.

En ce temps-là, Marseille avait une banlieue pittoresque et romantique, et point, comme aujourd'hui, une banlieue verdoyante et fleurie.

Du haut de la montagne de Notre-Dame de la Garde, il était aussi facile de compter les maisons égrenées dans la plaine et sur les collines, qu'il l'était de nombrer les navires et les tartanes qui diapraient de leurs voiles blanches et rouges l'immense nappe bleue qui s'étend jusqu'à l'horizon; nulle de ces

maisons, à l'exception peut-être de celles qui avaient été bâties aux rives de l'Huveaune, sur les ruines de ce château de Belle-Ombre, qu'habitait la petite-fille de Mme de Sévigné, nulle de celles-là n'avait à s'enorgueillir encore de ces majestueux platanes, de ces charmants bosquets de lauriers, de tamaris, de fusains, d'arbres exotiques et indigènes qui dérobent à présent, sous les masses de leurs feuillages pleins d'ombre, les toits des innombrables villas marseillaises; c'est que la Durance n'avait point encore passé par là, couru dans ces vallons, escaladé ces collines, fertilisé ces rochers.

Alors tout Marseillais qui tenait à raviver ses fleurs lorsque leurs feuilles, flétries par l'action torride d'un soleil d'août, se penchaient vers la terre, devait, comme à bord d'un navire en pleine traversée, comme M. de Jussieu le fit pour son cèdre, prendre sur la part réservée à son estomac, pour donner l'aumône de quelques gouttes d'eau la à pauvre plante.

En ce temps-là, déjà si loin de nous, grâce à la combinaison toute-puissante d'eau et de soleil qui a si rapidement métamorphosé la végétation de ce pays, que l'on ne se souvient plus, à Marseille même, qu'il fut un temps ou quelques pins, quelques oliviers craquant au soleil rompaient seuls la monotonie du paysage dénudé ; en ce temps-là, disons-nous, le village de Montredon offrait le plus complet spéci-

men de l'aridité qui caractérisait jadis les environs de la vieille cité des Phocéens.

Montredon vient après cette trinité de villages que l'on appelle Saint-Geniès, Bonneveine et Masargues; il est situé à la base de ce triangle qui, s'avançant dans la mer et protégeant la rade du vent d'est, se nomme le cap Croisette. Il est bâti au pied de ces immenses masse d'un calcaire gris et azuré, sur les pentes desquelles poussent avec peine quelques buissons rabougris, dont le soleil et la poussière blanchissent encore les feuilles grisâtres.

Rien de plus morne, de plus triste, que la perspective de ces masses grandioses : il semblerait que jamais les hommes n'eussent puraisonnablement songer à planter leurs tentes sur les assises désolées de ces ramparts de pierre, que Dieu n'avait placés là que pour garantir la côte des envahissements de la mer; et cependant, bien avant 1787, Montredon avait, outre ses chaumières, de nombreuses maisons de campagne, dont l'une est célèbre, sinon par elle-même, du moins par la renommée de ceux qui l'ont habitée.

Le parc magnifique, que MM. Pastré ont entouré de murs, renferme, dans son enceinte, une modeste villa qui a servi d'asile à la famille Bonaparte, lors du long séjour qu'elle fit à Marseille pendant la Révolution; les rois et les reines de la moitié de l'Europe

ont piétiné le sable de ses allées; et l'hospitalité qu'il leur donnait a singulièrement porté bonheur à M. Clary; ses enfants ont été emportés dans le tourbillon qui poussait ses hôtes vers les trônes, et ils ont pris place sur les premiers degrés. Peu s'en fallut même que la plus jeune des demoiselles Clary ne fût appelée à partager la destinée du futur maître du monde. Il fut question d'un mariage entre elle et le jeune commandant d'artillerie; mais, comme le dit plus tard le notaire de madame Bauharnais en semblable circonstance, on ne pouvait épouser un homme qui n'avait que la cape et l'épée.

Disons-le bien vite : ce n'est point de ces demi-dieux d'hier que nous avons à vous entretenir, cher lecteur. Nous n'avons pas su résister à un mouvement d'orgueil patriotique ; nous avons éprouvé le besoin de vous apprendre qu'après tout, Montredon n'est pas aussi humble qu'il en a l'air; qu'il a, comme toute autre ville, ses droits à une célébrité dont il est juste que chacun de ses enfants se fasse gloire, et, ceci concédé, nous nous hâterons de vous avertir consciencieusement que nous n'avons fait là qu'une digression, que nos futurs personnages sont tout petits, tout modestes, que notre drame naît, vit et se dénoue sur un grain de sable, et que, si nos acteurs ont fait du bruit en ce monde, ce bruit s'est arrêté bien certainement à la vieille chapelle d'un

côté, et de l'autre à la Madrague, la colonne d'Hercule de Montredon.

... Paulo minora canamus.

Quittons donc bien vite la villa Clary, et, en suivant le bord de la mer, gagnons ce petit promontoire que l'on appelle *la Pointe-Rouge*, où nous trouvons, en l'année 1831, dans laquelle nous sommes, trois ou quatre maisons seulement, et, parmi ces maisons, le cabanon dans lequel se passe l'histoire que nous voulons vous raconter.

Cependant, et au risque d'une nouvelle digression, il serait tout à fait à propos de tenir ce que promet le titre de ce chapitre, de vous expliquer ce que c'est qu'un cabanon, à vous tous qui peut-être n'avez point eu la chance de naître dans ce que tout Marseillais regarde comme le paradis terrestre, dans la Provence.

Sur ce mot de cabanon, votre imagination s'est peut-être déjà figuré une hutte en planches ou branches, un toit de paille ou de roseaux avec un trou au plafond pour laisser échapper la fumée. — Votre imagination à marché trop vite.

Château, bastide ou cabanon, c'est tout un à Marseille, c'est-à-dire que le caractère et l'imagination

du propriétaire décident du titre que porte toute habitation extra-muros, bien plus que la taille ou l'architecture de ladite habitation. Si le Marseillais est orgueilleux, la maison sera un château ; s'il est simple, elle deviendra une bastide; s'il est modeste, il la nommera un cabanon. Mais lui seul peut établir cette classification, car rien ne ressemble autant à un château marseillais qu'une bastide, si ce n'est peut-être un cabanon.

Parlons tout ensemble du cabanon et de son propriétaire.

Le propriétaire de la maison de la Pointe-Rouge était un ancien portefaix. Depuis que la ville de Marseille a envoyé à l'assemblée un ou deux portefaix pour la représenter, on se fait généralement une idée très-fausse des membres de cette corporation. Quelques personnes supposent que tous les habitants de notre grand port méditerranéen sont portefaix; d'autres, que tous les portefaix sont millionnaires. La vérité est que cette profession, qui ne compte pas à Marseilles moins de trois à quatre mille membres, est lucrative à la fois pour les ouvriers et pour les maîtres, sous la responsabilité desquels ceux-là travaillent.

Les maîtres portefaix entreprennent le déchargement des navires à forfait ; le tarif varie avec les circonstances, et pour eux et pour les hommes de peine

qu'ils emploient et qu'ils payent proportionnellement. Le mouvement commercial est considérable : les patrons peuvent réaliser un bénéfice d'une quinzaine de mille francs par an. Après une vingtaine d'années d'exercice, ils se retirent, non pas riches, mais dotés d'une honnête aisance.

M. Coumbes n'avait été ni plus ni moins favorisé que la plupart de ses confrères. Fils de paysans, il était venu à Marseille en sabots. Un sien parent, simple soldat dans cette grande milice du port, lui proposa sa place, qu'une infirmité précoce l'empêchait de remplir convenablement.

Ces places d'ouvriers portefaix se lèguent ou s'achètent, absolument comme les charges de notaire ou d'agent de change.

M. Coumbes eût volontiers acheté une charge, mais il n'avait pas une obole.

Le parent tourna la difficulté ; l'argent n'était rien pour lui; il ne voyait en cette affaire que la félicité future de son cousin qu'il allait assurer; il se contentait du tiers du produit des journées du jeune homme pendant cinq ans.

M. Coumbes eût voulu marchander, mais le cessionnaire noya ses protestations dans un déluge de paroles d'une tendresse qui ne laissait pas à son interlocuteur la possibilité d'insinuer la moindre réclamation; il dit oui.

M. Coumbes tint commercialement ses engagements. Cette large brèche pratiquée dans ses salaires quotidiens ne l'empêcha pas de faire de notables économies. Il avait pour cela un procédé des plus simples : il prélevait sur sa nourriture le tiers à donner au cousin. S'il n'engraissa pas à ce régime, son magot ne s'en arrondit que mieux, et bientôt il fut assez dodu pour permettre à Coumbes d'acheter une des maîtrises de sa corporation. Il est vrai qu'elles n'avaient pas atteint alors les prix auxquels elles sont arrivées aujourd'hui.

Mais, si la maîtrise coûta peu à M. Coumbes, elle lui produisit gros. A partir des expéditions de Morée, de la paix de Navarin et de la prise d'Alger, le large bénéfice que les maîtres portefaix réalisèrent avec l'administration militaire achevèrent de compléter une certaine somme que, dès sa plus tendre jeunesse, M. Coumbes avait fixée comme but de son ambition.

La somme réalisée, il se retira.

L'appât du gain, qui était alors dans sa période ascendante, ne put le déterminer à rester maître portefaix un jour de plus. Il avait une passion, une passion que vingt années de jouissance n'avaient pu attiédir ; c'était cette passion qui le rendait si fort contre l'avidité qui devait nécessairement résulter de ses habitudes de parcimonie.

Un jour qu'il promenait à Montredon ses loisirs d'ouvriers, M. Coumbes avait vu une affiche qui annonçait des terrains à céder à des prix fabuleusement bas. Il aimait la terre autant pour elle-même que pour ce qu'elle rapporte, comme tous les enfants de paysans; il préleva sur ses épargnes deux cents francs pour acheter deux arpents de cette terre-là.

Quand nous disons terre, nous cédons à l'habitude ; les deux arpents de M. Coumbes se composaient exclusivement de sable et de roches.

Il ne les en chérit que davantage, tout comme une mère qui préfère souvent l'enfant rachitique et bossu à tous les autres.

Il se mit à l'œuvre.

Avec une vieille caisse à savon, il bâtit une cabane sur le bord de la mer ; avec des roseaux, il entoura sa propriété, et dès lors il n'eut plus qu'une pensée, qu'un but, qu'un souci : l'embellir et l'améliorer. La tâche était ardue, mais M. Coumbes était homme à l'entreprendre et à la mener à bien.

Chaque soir, sa journée finie, il mettait dans sa poche le morceau de pain, les tomates crues ou les fruits qui devaient composer son souper, et il s'acheminait vers Montredon pour y porter un couffin rempli de terreau, qu'il ramassait çà et là pendant les intervalles que ses compagnons donnaient à la sieste. Il va sans dire que, le dimanche, sa journée entière

se passait à fouiller, bêcher, aplanir, niveler, et, certes, jamais journées ne furent remplies comme l'étaient celles-là.

Sa plus grande joie, lorsque de portefaix il passa maître, fut de songer que son cabanon allait profiter de l'amélioration de sa position. Le premier emploi qu'il fit de ses premiers bénéfices fut de faire jeter bas la maisonnette de planches et d'y faire construire le cabanon dont nous vous parlions tout à l'heure.

Pour être l'objet de tant de soins et de tant d'amour, ce cabanon n'en était ni plus élégant ni plus somptueux.

A l'intérieur, il se composait de trois pièces au rez-de-chaussée, de quatre au premier étage. Celles du bas étaient assez spacieuses ; pour celles du premier, il semblait que l'architecte eût pris pour modèle la dunette d'un vaisseau. On ne respirait, dans chacune de ces cabines, qu'à la condition de laisser la fenêtre ouverte. Tout cela était meublé de vieux meubles achetés par M. Coumbes chez tous les brocanteurs des anciens quartiers.

A l'extérieur, le cabanon de M. coumbes avait un aspect tout à fait fantastique. Dans son adoration profonde pour ce monument, chaque année il s'était plu à l'embellir ! Et ces embellissements faisaient plus d'honneur au cœur qu'au goût du proprietaire.

Les murailles du cabanon revêtirent tour à tour toutes les couleurs du prisme. Des tons plats, M. Coumbes passa aux arabesques, puis il se lança dans les fictions architecturales avec plus ou moins de perspective. Le cabanon fut successivement un temple grec, un mausolée, un Alhambra, une caverne norwégienne, une hutte couverte de neige.

A l'époque où commence cette histoire, et subissant, comme tous les artistes, l'influence de la fièvre romantique qui agitait le monde, M. Coumbes avait métamorphosé son habitation en château du moyen âge. Rien ne manquait à la fidélité de la miniature, ni les fenêtres ogivées, ni les créneaux, ni les machicoulis, ni les meurtrières, ni les herses peintes sur les portes.

Avisant dans la cheminée deux billes de bois de chêne, qui attendaient là qu'on les fît table ou armoire, M. Coumbes jugea qu'elles seraient beaucoup plus propres à ajouter à la couleur et au style de sa demeure, et les sacrifia sans regret. Façonnées de ses mains, elles devinrent deux tourelles, furent plaquées aux deux angles du bâtiment, et dressèrent vers le ciel des girouettes ornées d'armoiries comme jamais ni d'Hozier ni Chérin n'eurent certainement l'idée d'en blasonner.

Ce coup de pinceau du maître donné à son tableau, M. Coumbes se mit à le contempler de l'air dont Per-

rault dut regarder le Louvre quand il en eut aligné la colonnade.

C'étaient les enivrements de cette perspective qui avaient peu à peu infiltré dans le cœur de M. Coumbes cet orgueil déguisé sous de faux semblants de modestie, orgueil dont nous avons dit quelques mots, et que nous allons voir jouer un grand rôle dans l'existence de cet homme.

Les passions sont ordinairement complexes. Et cependant, il s'en fallait de beaucoup que M. Coumbes fût heureux également dans toutes ses entreprises, comme on eût été tenté de le supposer en songeant à la fierté profonde que lui inspirait son œuvre.

Si la maison s'était loyalement prêtée à toutes les fantaisies du propriétaire, il n'en était pas de même du jardin. Les murs de l'une conservaient fidèlement la peinture qu'on lui confiait; les plates-bandes de l'autre ne gardaient jamais la forme que leur donnait M. Coumbes et ne rendaient onques la semence qu'il plaçait dans leur sein.

Pour l'explication de ce qui précède, il faut dire que M. Coumbes avait un ennemi.

Cet ennemi, c'était le mistral; c'était lui que Dieu avait chargé, en pure perte, il est vrai, de suivre le char de ce triomphateur, de jouer le rôle de l'esclave antique, de rappeler à M. Coumbes, lorsque celui-ci

contemplait amoureusement son domaine, que, pour être le maître et le créateur de ces belles choses, il n'en était pas moins un homme. C'était ce souffle impitoyable, le συχείρων des Grecs, le *circius* des Latins, que Strabon appelle μελαμβορέας, « vent violent, terrible, qui déplace et enlève les rochers, précipite les hommes de leurs chars, les dépouille de leurs vêtements et de leurs armes ; » c'était ce vent qui, selon M. de Saussure, brisait si souvent les carreaux du château de Grignan, que l'on avait renoncé à les faire remettre; c'était ce vent qui, enlevant l'abbé Portalis par-dessus la terrasse du mont Sainte-Victoire, le tuait sur le coup; c'était ce vent enfin qui, après avoir fait tout cela autrefois, empêchait aujourd'hui que le monde pût jouir du vaste et curieux spectacle d'un homme satisfait de son sort, sans ambition et sans désir.

Et cependant le mistral n'avait point eu pour M. Coumbes une seule des désastreuses conséquences que signalait l'écrivain grec; il n'avait point renversé sur sa demeure les pics granitiques du Marchia-Veyre; il ne l'avait point jeté bas de la petite charrette, attelée d'un cheval corse, dans laquelle il allait de loin en loin à la ville ; si quelquefois il lui enlevait sa casquette, il respectait du moins la veste et le pantalon qui sauvegardaient sa pudeur. A peine si du bout de son aile il avait fait choir

quelques tuiles du toit du cabanon, fendu quelques-uns de ses carreaux.

M. Coumbes lui eût peut-être pardonné tout cela; mais ce qu'il ne lui pardonnait pas, ce qui le désespérait, c'était l'acharnement avec lequel ce vent maudit semblait décité à maintenir les deux arpents de jardin à l'état de grève désolée ou de désert aride.

Aussi, dans cette lutte, M. Coumbes se montrait-il plus opiniâtre que ne l'était son adversaire. Il fouillait, il fumait, il ensemençait péniblement et laborieusement son terrain huit, neuf et jusqu'à dix fois par an. Aussitôt que la graine de salade avait nuancé la plate bande de légers festons verts; aussitôt que les pois montraient leurs lobes jaunâtres, dans lesquels une feuille se détachait comme une émeraude dans le chaton d'or d'une bague, le mistral, à son tour, commençait son œuvre. Il s'acharnait après les malheureuses plantes; il desséchait jusque dans leurs racines la séve qui commençait à circuler dans leurs frêles tissus; il les recouvrait d'une épaisse couche de sable brûlant, et, lorsque cela ne suffisait pas à les faires rentrer dans les limbes, il les balayait chez les voisins avec la poussière qu'il charrie ordinairement dans ses fureurs.

M. Coumbes donnait un jour à son désespoir, à ses lamentations.

Il se promenait, l'œil morne, au milieu du champ de bataille, ramassant les morts et les blessés avec une piété touchante, leur prodiguant des soins, hélas! inutiles pour la plupart, se faisant à lui-même l'oraison funèbre d'un chou plein d'espérances ou d'une pomme d'amour grosse de promesses; puis, quand il avait accordé un temps convenable à ses regrets, il se remettait à la tâche, cherchant ses allées et ses plates-bandes, que le mistral avait impitoyablement nivelées; déterrait ses bordures ensevelies; redressait ses carrés, retraçait ses sentiers, jetait des graines dans tout cela, et, considérant son ouvrage avec fierté, il déclarait de nouveau, à qui voulait l'entendre, qu'avant deux mois il mangerait les meilleurs légumes de la Provence.

Mais, nous l'avons dit, son persécuteur ne voulait pas avoir le dernier mot; il avait pris de nouvelles forces dans la trêve qu'il avait traîtreusement accordée à son adversaire, et le cœur de M. Coumbes n'était pas plus tôt, comme son jardin, gros d'espoirs, qu'il se chargeait de les réduire à néant.

Il y avait vingt ans que cette lutte acharnée se continuait, et malgré tant de déceptions, quelle qu'eût été l'inutilité de ses efforts, oubliant aisément ses douleurs, M. Coumbes n'en était pas moins convaincu qu'il possédait un jardin exceptionnel, et que la nature sablonneuse du sol, jointe aux vapeurs

salines qui montaient de la mer, devaient infailliblement communiquer à tous ses produits à venir une saveur que l'on n'aurait trouvée nulle part.

Le lecteur perspicace va nous arrêter ici et nous demander pourquoi M. Coumbes n'avait point cherché, ce qui ne manque pas à Marseille, un coin de terre abrité contre le vent qu'il redoutait si justement.

Nous répondrons au lecteur qu'on ne choisit pas ses maîtresses; le Ciel nous les donne, et, laides ou infidèles, on les aimes telles que le Ciel nous les a mises au bras.

D'ailleurs, cet inconvénient avait sa compensation. Ce n'était pas sans de mûres et profondes réflexions que M. Coumbes s'était décidé à devenir acquéreur des deux arpents que nous lui avons vu acheter au commencement de ce récit.

A sa tendresse pour son cabanon, à la fierté que lui inspiraient ces objets des soins de toute sa vie, se joignait une autre passions dont, au siècle dernier, nous eussions indiqué l'objet en disant : « la blonde Amphitrite, » ce qui eût pu jeter quelque défaveur sur la pureté des mœurs de M. Coumbes, et que nous désignerons aujourd'hui par son nom le plus simple, en l'appelant la mer. Ce nom va d'autant mieux à notre but qu'il n'y avait absolument rien de poétique dans le culte que M. Coumbes avait voué à la mer.

Il nous en coûte d'avouer ce prosaïsme dans notre héros; mais ce qu'il aimait en elle, ce n'était ni sa tunique d'un bleu transparent, ni ses horizons infinis, ni le bruit mélodieux de ses vagues, ni ses rugissements, ni ses colères; il n'avait jamais songé à y voir le miroir de Dieu : il ne se la représentait, hélas! pas si grande ; il l'aimait tout simplement et tout bonnement parce qu'il voyait en elle une source intarissable de bouille-abaisses.

M. Coumbes était pêcheur et pêcheur marseillais; c'est-à-dire que la jouissance de tirer de leurs grottes, toutes parsemées d'algues vertes, les *rascasses*, les *roucas*, les *bogues*, les *pataclifs*, les *garri*, les *fiélas* et autres monstres qui peuplent la Méditerranée, ne venait pour lui qu'après celle, bien plus grande encore, qu'il ressentait, lorsque, les ayant proprement couchés dans la casserole sur un lit d'oignons, de tomates, de persil et d'ail; après y avoir ajouté l'huile, le safran et les autres condiments nécessaires en quantités savamment combinées, il voyait une écume blanchâtre monter à la surface, il entendait la vapeur préluder à ce chant monotone qui détermine la cuisson, il aspirait à pleines narines l'odeur aromatisée de son plat national.

Tel était M. Coumbes ; tel était son cabanon.

L'immeuble avait absorbé le propriétaire. Ils ne pouvaient se peindre l'un sans l'autre.

Nous devons ajouter, pour achever notre portrait, que, toute de briques et de moellons qu'elle était, la maison avait eu une influence désastreuse sur le cœur et le caractère de M. Coumbes.

Elle lui avait communiqué le plus sot de tous les vices, l'orgueil.

A force de contempler l'objet de ses amours, de se grandir de sa possession, il en était arrivé à mépriser souverainement ceux de ses semblables qui étaient privés d'un bonheur qui lui semblait inappréciable, et à jeter un coup d'œil dédaigneux sur l'œuvre de Dieu. Ajoutons que, si paisible et indifférente qu'eût été la vie de M. Coumbes, elle eût dû lui laisser d'autres affections que ces affections factices, d'autres regrets que ceux que lui donnaient les ravages du mistral.

Il y avait eu un drame dans son passé.

II

Millette

Laissons dire les poëtes :

« Le roseau est brisé comme le chêne ; vient le

jour où, de même que les géants de la forêt, il gît couché sur la terre.

» Si la foudre l'épargne, la main glacée de l'Hiver se charge de l'arracher de sa tige ; il tombe de moins haut, mais qu'importe! puisqu'il tombe. Ne faut-il donc avoir des larmes que pour les douleurs des rois? Qui pleurera sur celles des mendiants?

» L'homme a beau se cacher dans l'herbe, il ne saurait échapper au malheur ; que la scène ait deux pouces ou qu'elle ait cent coudées de large, c'est toujours la même pièce qui se joue, pièce dans laquelle, petits ou grands, les acteurs se lamentent et s'arrachent les cheveux : ce n'est pas sur les cadres les plus exigus que les émotions sont les moins poignantes. »

Pourquoi M. Coumbes aurait-il échappé à la loi commune ?

Une femme, c'est leur rôle ici-bas, était, un beau jour, tombée au milieu de l'eau calme et dormante dans laquelle il végétait si délicieusement, et les larges cercles que sa chute avait laissés à la surface avaient failli changer ce lieu paisible en une mer grosse de tempêtes.

Elle s'appelait Millette ; elle était d'Arles, la patrie des Méridionales vraiment belles, aux cheveux noirs, aux yeux bleus, à la peau blanche et satinée comme si le soleil qui mûrit les grenades n'avait pas passé sur elle. Jamais le béguin blanc que ceint un large

ruban de velours n'avait emprisonné une plus belle chevelure que ne l'était celle de Millette ; jamais fichu plissé n'avait dessiné un plus gentil corsage ; jamais robe n'avait été plus adroitement raccourcie pour laisser entrevoir une jambe fine, un petit pied cambré.

Millette pouvait passer, dans sa jeunesse, pour le type le plus complet de la beauté arlésienne, et, avec tant de raisons pour devenir une femme à la mode, Millette avait tenu toutes les promesses de son regard doux et honnête, et avait épousé vulgairement un homme de sa condition, un ouvrier maçon.

Il est triste que la Providence ne se charge pas de récompenser celles-là qui, comme Millette, vont droit au port, malgré les écueils, et donnent au monde l'exemple de la véritable vertu.

Mais le désintéressement de Millette lui porta malheur ; son union eut à peine quelques jours de printemps, et bientôt celui qu'elle considérait comme un papillon devint une *chenille*. Elle l'avait choisi pour mari, malgré sa pauvreté, parce qu'il lui semblait laborieux. Il lui prouva que la comédie du mariage se joue dans les galetas comme sous les lambris dorés ; il révéla ce qu'il était, c'est-à-dire querelleur, brutal, paresseux et débauché, et les beaux yeux de la pauvre Millette versèrent souvent des larmes abondantes.

Pierre Manas, c'était le nom du mari de Millette,

prétendit un jour que l'ouvrage devait être mieux rétribué à Marseille qu'à Arles, et proposa à sa femme d'aller s'y fixer. Ce déplacement coûtait beaucoup à Millette : elle aimait le pays où elle était née, où elle laissait tous les siens. De loin, la grande ville lui faisait peur, comme un vampire qui devait la dévorer ; mais ses larmes affligeaient sa vieille mère ; elle pensa qu'à distance il lui serait plus facile de les lui cacher, de lui persuader qu'elle était heureuse, et Millette acquiesça à la proposition de son mari.

Comme bien on le suppose, ce n'était pas l'espoir de trouver un travail plus lucratif qui attirait celui-ci à Marseille : il venait y chercher un théâtre plus large pour sa vie dissolue : il voulait échapper aux reproches que ses parents lui adressaient sur sa conduite.

Millette et son mari étaient à Marseille depuis quinze jours, que Pierre Manas n'avait pas encore délié le sac de toile qui contenait ses outils ; en revanche, il avait fait connaissance avec tous les cabarets qui peuplent les rues du vieux port, et il en était revenu avec force meurtrissures, qui attestaient la vigueur des poings de ceux qui les lui avaient distribuées.

Nous ne referons pas cette lugubre histoire, que chacun connaît, de la pauvre fille du peuple liée par la destinée à un mauvais sujet et qui n'a, elle, ni les distractions du monde, ni les compensations de l'ai-

sance, ni les consolations de la famille : ces sortes de tableaux sont si navrants, que notre plume se refuse à les retracer ; nous dirons seulement que Millette but jusqu'à la lie ce calice d'amertume ; qu'elle souffrit la faim aux côtés de cette brute gorgée de vin ; qu'elle endura toutes les misères de la solitude et de l'abandon ; qu'elle connut ces désespoirs qui nous donnent une idée de ce qu'on nous dit de l'enfer.

Le sentiment du devoir était si profondément enraciné chez cette belle et noble créature, que, malgré tant de tortures, jamais l'idée ne lui vint qu'il lui était possible de s'y soustraire. Dieu avait mis la vertu dans son cœur, comme il a mis les douces chansons dans le gosier des oiseaux et les ailes de gaze azurées au corset des demoiselles. Seulement, il vint un jour où la prière, sa seule consolation, fut impuissante elle-même pour rafraîchir ce cœur desséché ; seulement, elle se reprocha d'avoir désiré être mère ; et les baisers qu'elle donnait à l'enfant que le ciel lui avait envoyé furent empreints à la fois de tendresse, de désespoir et de pitié, pour le sort que le père préparait à la pauvre petite créature.

A l'étage au-dessous du triste ménage, logeait un ouvrier qui était bien l'exacte contre-partie de Pierre Manas.

Comme ce dernier, il n'avait ni la haute stature, ni la mine fière et décidée ; il était mince et fluet,

plutôt laid que beau, et avait une physionomie humble et triste, mais tout dans sa tournure révélait l'homme laborieux et rangé. Il se levait avant l'aube, et Millette, qui ne dormait guère, l'entendait ranger son petit ménage, comme eût pu le faire la chambrière la plus soigneuse. Un jour, la porte entre-bâillée lui avait permis de jeter un coup d'œil dans la chambre du voisin, et elle avait été émerveillée de l'ordre et de la propreté qui y régnaient.

Tous les habitants de la maison s'accordaient pour rendre justice au portefaix Paul Coumbes. Pierre Manas seul l'accusait de stupidité et de ladrerie. Il se moquait de ses habitudes paisibles et des goûts champêtres qu'il lui savait.

Un dimanche matin que le voisin, un paquet de graines sous le bras, s'en allait à la campagne, Pierre l'injuria parce qu'il refusait de le suivre au cabaret. Millette accourut au bruit, et elle eut beaucoup de peine à délivrer le jeune homme des importunités de son mari, et alors, les regardant tous deux descendre l'étroite spirale de l'escalier, Pierre, gouailleur et insolent, le voisin, résigné mais résolu, elle murmura en soupirant :

— Pourquoi celui-ci, et pas celui-là ?

Pendant les trois longues années que dura le martyre de Millette, ce fut le seul péché qu'elle commit,

et encore se le reprocha-t-elle plus d'une fois comme un crime.

Au bout de trois années, cette existence désolée faillit avoir un dénoûment tragique.

Une nuit, Pierre Manas rentra dans un désordre affreux. Contre son habitude, il n'était qu'à moitié ivre ; il se trouvait dans cette période de l'ivresse qui prélude à la réaction torpide, et dans laquelle le vin n'agit encore que comme excitant. De plus, des matelots l'avaient battu, et, comme il tirait grande vanité de sa force physique, l'humiliation qu'il avait subie le rendait furieux ; il fut heureux de trouver un être faible sur lequel il pourrait venger sa déconvenue ; il rendit à sa femme les coups qu'il avait reçus des matelots. La pauvre Millette y était tellement habituée, que ses yeux, qui pleuraient sur l'abjection de son mari, ne trouvaient plus de larmes sur ses propres souffrances.

Ennuyé de la monotonie de cet exercice, Pierre Manas chercha une autre distraction. Malheureusement, en furetant dans tous les coins, il découvrit un verre d'eau-de-vie au fond d'une bouteille ; il le but et laissa au fond du verre le peu de raison qui lui restait.

Alors, il lui passa par le cerveau une idée étrange, une de ces idées qui rapprochent l'ivresse de la folie.

Un des matelots de ses adversaires avait raconté, quelques instants avant la lutte, comment, se trouvant à Londres, il avait vu pendre une femme. Il avait donné là-dessus des détails qui avaient passionné l'auditoire.

Pierre Manas était pris d'un désir féroce de voir, en réalité, ce dont il ne connaissait que le séduisant tableau.

De la pensée à l'exécution, il n'y eut qu'une minute d'intervalle.

Il chercha un marteau, un clou, une corde.

Lorsqu'il les eut trouvés, il ne chercha plus rien : potence et accessoires, il avait sous la main tout ce qu'il lui fallait. Sa pauvre femme ne comprenait pas, et regardait le futur bourreau avec des yeux étonnés, se demandant quelle nouvelle lubie lui avait passé par la tête.

Pierre Manas, qui, malgré son ivresse, avait gardé mémoire de toutes les circonstances du récit, tenait à faire les choses dans les règles.

Il commença par poser son propre bonnet sur la tête de sa femme, et le lui rabattit jusqu'au menton. Il trouva que le matelot n'avait rien exagéré, que c'était effectivement fort comique, et se prit à rire d'un rire expansif et joyeux.

Complétement rassurée par la gaieté de son mari,

Millette ne fit aucune difficulté pour se laisser lier les mains derrière le dos.

Elle ne se rendit compte des intentions de Pierre Manas que lorsqu'elle sentit le froid du chanvre sur son cou.

Elle poussa un cri horrible, en appelant au secours, mais tout dormait dans la maison. D'ailleurs, Pierre Manas avait habitué ses voisins aux cris de détresse de la malheureuse.

En ce moment, le jeune portefaix qui, depuis quelques temps, passait non-seulement les dimanches, mais encore toutes les soirées à la campagne, rentrait chez lui.

Le cri de Millette avait quelque chose de si funèbre, de si déchirant, qu'il sentit un frisson passer par tout son corps, et que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il monta rapidement les vingt-cinq marches qui le séparaient du galetas du maçon, et, d'un coup de pied, il enfonça la porte.

Pierre Manas venait d'accrocher sa femme à un clou; la pauvre créature se débattait déjà dans les premières convulsions de l'agonie.

M. Coumbes — car c'était lui, nous l'avons déjà dit, du reste, qui était le voisin honnête et laborieux — se précipita au secours de la pauvre victime, et, avant que l'ivrogne fût revenu de l'étonnement que

lui causait cette apparition, il avait coupé la corde, et Millette était tombée sur le lit.

Furieux de se voir privé de ce qu'il regardait comme la partie la plus intéressante du divertissement qu'il s'était promis, Pierre Manas se précipita sur M. Coumbes, en jurant qu'il les pendrait tous les deux. Celui-ci n'était ni brave ni fort; mais l'exercice de sa profession lui avait donné une grande adresse. Il se plaça devant le lit de la pauvre jeune femme, et tint tête à cette bête féroce jusqu'à l'arrivée des voisins.

Après eux, vint la garde. Pierre Manas fut conduit en prison, et la pauvre jeune femme put recevoir les premiers soins.

Il va sans dire que ce fut M. Coumbes qui les lui prodigua. Depuis longtemps, la douceur, la résignation avec laquelle Millette supportait son horrible situation, avaient touché son cœur, qui, cependant, était trop personnel pour être tendre. Il s'ensuivit une certaine liaison entre la locataire du grenier et son voisin de l'étage inférieur; liaison tout amicale, car, lorsque Pierre Manas passa en police correctionnelle, lorsqu'un avocat obligeant demanda à Millette si elle ne sollicitait pas la séparation de corps, il ne vint point à l'idée du portefaix qu'il avait dans son secrétaire la somme, faute de laquelle la pauvre créature ne pouvait espérer de repos ici-bas.

Pierre Manas fut condamné à quelques mois d'emprisonnement; mais Millette demeura sa propriété, sa chose, qu'il pouvait reprendre à son gré, sur laquelle il pouvait achever l'expérience interrompue lorsque bon lui semblerait, quitte alors à faire un séjour un peu plus long dans les prisons d'Aix; et le tout, parce que la malheureuse n'avait pas quelques centaines de francs.

Lorsque, en revenant à elle, Millette apprit ce qui s'était passé, son premier mouvement fut de se désoler, de vouloir se lever pour aller demander la grâce de son mari. Heureusement pour la vindicte publique, elle était trop faible pour accomplir son dessein.

Pendant les premiers jours, le calme inaccoutumé qui s'était fait autour d'elle, les attentions dont son voisin la comblait, lui parurent étranges; la vie misérable qu'elle avait menée lui semblait la vie normale; elle croyait rêver. Peu à peu elle s'y habitua, et ce fut le passé, au contraire, qui lui parut un songe.

Enfin, elle en arriva à trembler en pensant que ce songe pourrait bien devenir une réalité.

Pour se réconforter, elle se disait que la rude leçon qu'il aurait reçue ne pouvait manquer d'avoir corrigé son mari. Il l'était si bien, que, lors de l'expiration de sa peine, lorsque Millette alla humble-

ment l'attendre à la porte de la prison, il ne daigna pas jeter un regard sur elle, et s'enfuit en donnant le bras à une autre femme de mauvaise vie, avec laquelle, selon les us des voleurs, devenus ses compagnons, il avait entretenu une correspondance galante pour tromper les ennuis de sa captivité.

Millette fut atterrée de ce nouveau trait.

Revenue chez elle, elle songea à retourner auprès de sa mère; une lettre cachetée de noir lui apprit, en ce moment même, que sa mère venait de mourir.

La pauvre jeune femme était désormais seule sur la terre. M. Coumbes, son ami, la consola du mieux qu'il put. Mais, si fort son ami qu'il fût, il ne songeait pas à aller au-devant de toutes les douleurs de la jeune femme, à lui épargner l'aveu de celle qui devenait chaque jour la plus cuisante, celle de la misère. Cette misère était grande; mais Millette était courageuse; elle la supporta longtemps avec cette énergie patiente qu'elle avait mise à soutenir les débordements de son mari. Enfin, l'ouvrage venant à lui manquer complétement, Millette avoua, à son bon voisin, qu'elle était réduite à chercher une condition.

Celui-ci réfléchit longtemps, regarda plusieurs fois son secrétaire en bois de noyer, sur lequel il ne laissait jamais la clef, puis déclara à Millette, avec un

certain embarras, qu'étant sur le point de traiter pour une des maîtrises de sa corporation, il avait besoin de toutes ses ressources, et ne pouvait, à son grand regret, venir à son aide.

Millette se montra désolée qu'il l'eût si mal comprise, et lui assura avec vivacité que jamais elle n'avait songé à exploiter la bienveillance qu'il lui témoignait.

M. Coumbes lui reprocha de l'avoir interrompu et continua son discours en lui disant qu'il y avait peut-être moyen de tout arranger. Dans sa nouvelle position, il aurait besoin d'une servante, et lui donnait la préférence.

Millette se montra enchantée d'abord de voir les prédictions des voisins se réaliser, et le jeune portefaix sur la route de la fortune ; ensuite de la proposition elle-même que M. Coumbes venait de lui faire. Elle était si pure, si naïve, qu'il lui semblait tout naturel d'être la domestique de ce jeune homme, et, auprès de lui, elle crut que la servitude lui serait moins pénible.

M. Coumbes ne fut guère moins satisfait.

Non pas que les yeux de la belle Arlésienne eussent éveillé quelques désirs dans son cœur, non pas qu'il nourrît à l'endroit de la jeune femme quelque pensée déshonnête ; son cœur, réfractaire à l'amour, ne s'échauffait pas si facilement ; mais parce que ses

malheurs l'avaient touché, autant qu'il était susceptible de s'affecter de ce qui ne le regardait point; parce qu'il lui était agréable d'obliger ceux qu'il aimait sans qu'il en coûtât rien à sa bourse, et enfin, faut-il le dire? parce qu'il n'aurait pas trouvé à Marseille une seule servante qui se contentât des gages qu'il comptait donner à Millette.

Méfiez-vous toujours des qualités négatives.

III

Où l'on verra qu'il est quelquefois dangereux d'enfermer un corbeau et une tourterelle dans la même cage

Le visage de M. Coumbes, quasi imberbe malgré ses vingt-sept ans, donnait la mesure de son tempérament froid et mélancolique. Tout le monde le complimentait sur la beauté de sa servante, et c'était la chose dont il se souciait le moins. Lorsqu'ils se rendaient, Millette et lui, à Montredon de compagnie, ils ne s'apercevaient pas que les yeux de tous les passants s'arrêtaient curieusement sur le suave visage de la jeune femme; mais il souriait

joyeusement en voyant ses petits pieds courir prestement dans la poussière, malgré le poids dont il avait chargé son épaule. Il ne remarquait pas le nombre d'envieux qui rôdaient le soir autour de sa demeure ; mais il était convaincu que Millette avait un tel souci de ses intérêts, qu'il pouvait désormais se dispenser de la surveillance rigoureuse qu'il exerçait sur les menus détails du ménage. Le directeur de la congrégation religieuse, dont M. Coumbes faisait partie, comme tous les portefaix, le tança à propos du scandale que la présence de cette jeune femme, chez un homme de son âge, causait à nombre de fidèles ; le maître de Millette, qui n'était cependant pas esprit fort, répondit qu'il fallait s'en prendre au bon Dieu qui l'avait faite, et non pas à lui qui n'était capable que de profiter honnêtement de ce chef-d'œuvre de la Providence.

L'indifférence de M. Coumbes dura deux ans entiers, et le conduisit jusqu'à un certain soir d'une seconde saison d'automne.

Ce soir-là, Millette chantait : les mauvais jours étaient si loin ! Sa voix était fraîche et pure, non pas que nous entendions dire qu'un directeur d'opéra se fût écrié en l'entendant : « Voilà la pépite que je cherchais ! voilà l'*ut* de poitrine ou l'*ut dièse* dont je suis en quête. » Non, c'était une voix qui n'avait pas grande étendue, qui n'avait pas pénétré le mystère

du trille et de la cadence ; mais c'était une voix suave, douce, singulièrement sympathique. Elle avait surpris M. Coumbes au moment où il méditait sur un perfectionnement à apporter à la bouille-abaisse, et interrompu ses profondes réflexions à ce sujet. Son premier mouvement avait été d'imposer silence à la fauvette; mais déjà le charme opérait, sa pensée n'obéissait plus à sa volonté, et, pour parler par image, elle glissait entre les doigts de celle-ci, comme le poisson que le pêcheur veut saisir dans sa *boutique.*

Il éprouva tout d'abord une sorte de frissonnement qu'il ne connaissait pas encore; il fut pris de l'envie de mêler sa voix à la voix argentine qu'il entendait. Son ivresse n'était heureusement pas assez forte pour qu'il oubliât que toutes les tentatives de ce genre avaient été singulièrement malheureuses. Il se renversa dans son fauteuil à bascule et s'y berça en fermant les yeux. A quoi songeait-il? A rien et à tout. L'idéal entre-bâillait pour lui la porte de son monde peuplé d'aimables fantômes; sur le velours noir de ses paupières passaient et repassaient des milliers d'étoiles d'or et de flammes; elles changeaient de forme, prenaient quelquefois celle de Millette, sous laquelle elles s'éteignaient après avoir papilloté quelques instants. Ses pensées allaient, avec une rapidité vertigineuse, des fleurs aux anges,

des anges aux astres du ciel, puis revenaient à des divinités fantasques que son cerveau, ce cerveau qui jamais, jusque-là, n'avait été plus loin que les transformations architecturales du cabanon, créait avec une facilité qui tenait du prodige.

M. Coumbes crut qu'il devenait fou. Mais sa folie lui sembla si charmante, qu'il ne protesta point contre elle.

La chanson finie, Millette se tut, et M. Coumbes ouvrit ses yeux et se décida à quitter la région éthérée pour redescendre sur la terre. Sans se rendre compte pourquoi, son premier regard fut pour la jeune femme.

Millette étendait du linge sur des cordes au bord de la mer; occupation bien prosaïque, et dans laquelle, cependant, M. Coumbes la trouva aussi belle que la plus belle des fées dont il venait de parcourir les royaumes enchantés.

Elle était vêtue d'un costume complet de blanchisseuse : d'une simple chemise et d'un jupon. Ses cheveux pendaient à moitié dénoués sur son dos, et le souffle de la brise de mer qui jouait avec eux lui en faisait une auréole. Ses épaules blanches et charnues sortaient de la toile bise comme un morceau de marbre poli par les flots sort du rocher; non moins blanche était sa poitrine, qu'elle découvrait en levant les bras, tandis qu'en se dressant sur ses

pieds elle faisait encore ressortir la fine cambrure de sa taille et le magnifique développement de ses hanches.

En la voyant ainsi, dorée par les rouges reflets du soleil couchant, se détachant sur l'azur noirâtre de la mer, qui faisait le fond du tableau, M. Coumbes crut retrouver un des anges de feu qui lui avaient semblé si beaux tout à l'heure. Il voulut appeler Millette ; mais sa voix s'éteignit dans sa gorge desséchée, et alors il s'aperçut que son front était baigné de sueur, qu'il haletait, que son cœur battait à briser sa poitrine. En ce moment, Millette s'approcha, et, regardant M. Coumbes, elle s'écria :

— Ah ! mon Dieu, monsieur, comme vous êtes rouge !

M. Coumbes ne répondit pas ; mais, soit que son regard, ordinairement gris et terne, eût, ce soir-là, quelque chose de fulgurant, soit que les effluves magnétiques qui s'échappaient de sa personne eussent gagné Millette à distance, celle-ci rougit à son tour et baissa les yeux ; ses doigts, nerveusement crispés, jouèrent avec un fil de son jupon ; elle quitta son maître et rentra dans le cabanon.

Après quelques instants d'hésitation, M. Coumbes l'y suivit.

L'automne est le printemps des lymphatiques.

IV

Cabanon et chalet

M. Coumbes possédait à un degré éminent le sentiment de sa position sociale. Il n'était pas de ces gens qui représentent l'Amour avec un niveau en guise de sceptre, qui acceptent des fers forgés par la main de leur cuisinière : fi donc! il n'en eût pas voulu quand bien même cette main eût été celle des Grâces. Il n'était pas même de ceux qui pensent que, lorsque la porte est close, le couvert mis, le vin tiré, il n'y a que le diable qui s'inquiète de la place où l'on a mis Babet.

Il avait embrassé le sexe féminin dans une universelle aversion. Millette avait constitué la seule exception qu'il eût faite à cette manière de voir. Il s'en étonnait trop pour ne pas conserver son sang-froid, pour ne pas demeurer avec sa raison saine et complète dans les moments mêmes où le roi des dieux perdait la sienne. Si le chant de celle-ci avait eu sur

lui cette influence fécondatrice d'un soleil printanier sur la nature, elle n'allait pas jusqu'à lui faire oublier le décorum, la solennité des gestes et de langage qui conviennent à un maître vis-à-vis de sa domestique; et maintes fois, au moment précis où l'effervescence des sens devait lui faire oublier qu'il eût jamais existé entre eux une distance, la dignité de M. Coumbes protestait par quelques paroles graves, par quelques recommandations fortement motivées, sur les soins du ménage, qui devaient rappeler à la jeune femme que jamais, quoi qu'il en semblât, son maître ne se déciderait à voir en elle autre chose qu'une servante.

La passion ne joue pas toujours, dans les rapprochements des deux sexes, un rôle aussi essentiel qu'il le semble. Mille sentiments divers peuvent amener une femme à se donner à un homme. Millette avait cédé à M. Coumbes parce qu'elle éprouvait pour les services qu'il lui avait rendus une gratitude exagérée; parce que le maître portefaix, honnête, rangé, heureux, arrivant à la fortune avec une fermeté d'idées peu commune, trouvait en elle une admiratrice convaincue. La tête vulgaire du propriétaire du cabanon de Montredon était, à ses yeux, entourée d'une auréole; elle le considérait comme un demi-dieu, l'écoutait respectueusement, partageait ses engouements et était arrivée, à sa remorque, à trouver

à sa bicoque des proportions véritablement olympiennes. Quoi que M. Coumbes eût demandé au dévouement de la pauvre femme, il n'eût jamais laissé échapper l'occasion de se manifester : la conviction de son infériorité lui faisait considérer tout refus comme impossible.

Aussi, n'ayant jamais caressé de chimériques espérances, elle n'en connut pas la déception, partant point d'humiliation ; elle accepta sa position telle que la lui faisait son maître, avec une sorte de résignation tendre et reconnaissante.

Les années s'écoulèrent ainsi, empilant écus sur écus dans le coffre-fort du maître portefaix, entassant couffin de terreau sur couffin de fumier dans le jardinet de Montredon.

Mais leur destinée était différente ; tandis que le mistral éparpillait terreau et fumier, les écus demeuraient, s'arrondissaient, produisaient.

Ils produisaient si bien, qu'après une quinzaine d'années, M. Coumbes éprouva des défaillances, le lundi de chaque semaine, lorsqu'il lui fallait quitter Montredon, son figuier, ses légumes et ses lignes, pour regagner son étroit appartement de la rue de la Darse, et que ces crises hebdomadaires devinrent de semaine en semaine plus violentes. L'amour du cabanon et l'amour des richesses luttèrent quelque temps dans son cœur. Dieu lui-même ne dédaigna

pas d'agir sur M. Coumbes dans la cause en litige. En l'an de grâce 1845, il enchaîna l'ennemi particulier de celui-ci dans les retraites caverneuses du mont Ventoux, et il nous envoya un été doux et humide. Les sables de Montredon firent merveille, pour la première fois depuis que le maître portefaix possédait sa villa. Les salades ne séchèrent pas dans leur maillot, les fèves poussèrent rapidement, les tiges frêles des tomates se courbèrent sous les régimes de leurs pommes côtelées; et un samedi soir, en arrivant à son jardin, M. Coumbes, dont la surprise égalait le bonheur, compta deux cent soixante-dix-sept fleurs dans un carré de poix. Il s'attendait si peu à ce succès inespéré, que, de loin, il les avait prises pour des papillons. Cet événement triompha de toutes ses résistances. Du moment où une fleur s'ouvrait dans le jardin de M. Coumbes, il eût été indécent qu'il n'assistât pas à son épanouissement. Il céda sa charge, réalisa et plaça son petit avoir, sous-loua son appartement et s'établit définitivement à Montredon.

Millette ne vit pas d'un très-bon œil ce changement de résidence.

En nous appesantissant outre mesure sur les faits et gestes du propriétaire du cabanon, nous avons un peu négligé un personnage qui doit jouer un certain rôle dans ce récit.

Il est vrai que, pendant les dix-sept ans que nous venons de franchir, l'existence de ce personnage n'eût offert qu'un médiocre intérêt à nos lecteurs.

Nous voulons parler de l'enfant de Millette et de Pierre Manas.

Il s'appelait Marius, comme nombre de Marseillais. C'est ainsi que la reconnaissance des habitants de la vieille Marseille perpétue le souvenir du héros qui délivra leur pays de l'invasion des Cimbres; touchant exemple, qui les recommande encore à l'admiration de ceux qu'ils nomment les *Français*. Il s'appelait donc Marius.

A l'époque où nous voilà parvenus, c'était, dans toute la force du mot, un beau garçon, un de ces jeunes gens que les femmes ne rencontrent pas sans redresser la tête, comme un cheval au bruit de la trompette.

Nous laisserons nos lectrices se tracer elles-mêmes le portrait de Marius à leur guise, en suivant leurs goûts particuliers, en leur demandant d'avance pardon si, dans la suite de cette narration, la vérité nous oblige à contrarier des prédilections auxquelles nous cherchons à complaire en ce moment.

La pauvre Millette adorait son enfant; elle avait pour cela une foule de raisons, dont la meilleure était que, si naturel que fût ce sentiment, elle se trouvait forcée de le contraindre.

Sans éprouver d'aversion pour Marius, M. Coumbes ne l'aimait point. Il était parfaitement incapable d'apprécier les joies de la maternité ; mais il chiffrait trop bien pour ne pas en mesurer les charges.

Millette sacrifiait pour l'éducation de son enfant les modestes gages que M. Coumbes lui soldait aussi strictement que si son chant ne l'eût pas enthousiasmé quelquefois, et M. Coumbes plaignait la pauvre femme, déplorait les sacrifices qu'elle était obligée de s'imposer pour laisser apprendre l'A B C à ce petit drôle, et les allégeait généreusement par l'économique compassion qu'il lui témoignait, compassion qui ne s'exprimait pas seulement en condoléances, mais encore en rebuffades à l'adresse du petit garçon.

Lorsque ce dernier eut grandi, ce fut bien une autre affaire! M. Coumbes avait inventé, pour sa consolation personnelle, un axiome que nous recommandons à tous ceux que la sincérité du miroir désoblige : il prétendait qu'un joli garçon est nécessairement un mauvais sujet; et Marius devenait décidément un joli garçon.

Le sourcil de M. Coumbes se fronça de plus en plus en le regardant. Il gourmanda Millette de ce qu'elle montrait une tendresse folle pour son enfant, prétendant que son engouement pour lui la détournait de ses devoirs domestiques. Il se plaignit à plu-

sieurs reprises de la négligence qu'elle avait apportée, disait-il, à la confection de quelque plat, l'attribua aux distractions que lui causait celui que, par anticipation, il nommait *le garnement*, et, en même temps, dans sa logique, il exerça une surveillance de tous les instants sur sa bourse; il croyait impossible qu'avec des yeux comme ceux qu'il possédait, ce jeune homme ne la lui dérobât pas quelque jour.

Il résultait de ces dispositions de M. Coumbes que Millette était obligée de se cacher pour embrasser son enfant. Celui-ci ne paraissait point s'en apercevoir. Il avait dans l'âme la noblesse innée, l'élévation de sentiments qui caractérisaient sa mère.

Millette lui avait laissé ignorer le passé; elle ne lui avait rien raconté de sa triste histoire, mais sans cesse elle lui répétait qu'il devait aimer et vénérer celui qu'elle ne nommait jamais autrement que leur bienfaiteur; et l'enfant s'était efforcé de manifester la reconnaissance qui débordait de son cœur, et qu'il eût éprouvée quand bien même M. Coumbes n'y eût eu d'autres titres que l'affection qu'il avait su inspirer à une mère que Marius chérissait si tendrement.

En grandissant, Marius, s'il continua de se montrer plein de soins et d'attentions vis-à-vis de M. Coumbes, y joignit encore une patience sans bornes et toute pleine de respect. Il était évident que, dans sa

perspicacité, le jeune homme croyait avoir deviné que des liens plus réels que ceux du bienfait existaient entre le maître portefaix et lui.

Ce qui avait pu le confirmer dans cette croyance, c'est que, s'étant peu à peu habitué à appeler M. Coumbes son père, celui-ci ne s'y était point opposé.

Lorsque M. Coumbes quitta Marseille pour Montredon, il y avait un an que le fils de Millette était entré, comme commis subalterne, dans une maison de commerce. Chaque soir, il s'échappait pour aller embrasser sa mère. C'était ce baiser du soir qu'elle allait perdre qui inspirait à Millette les regrets que semblait lui causer la ville. Elle fut si triste, que M. Coumbes s'en aperçut. Il était si joyeux de triompher sur toute la ligne, de voir réduits au silence les mauvais plaisants qui avaient prétendu que, pour avoir des arbres dans son jardin, il serait forcé d'emprunter des décors au grand théâtre, qu'il ne voulut pas que le visage de Millette fît tache dans son bonheur.

Il lui permit, en conséquence, de faire venir son fils tous les dimanches.

V

Où l'on voit qu'il peut quelquefois être désagréable d'avoir de beaux pois dans son jardin

Vers le milieu de cet été de l'année 1845, il arriva un événement qui modifia singulièrement la vie de M. Coumbes.

Un soir qu'il accaparait l'ombre de son figuier et celle de sa maison réunies, qu'à demi renversé sur sa chaise, la tête appuyée sur le dernier barreau, il suivait de l'œil, non point les nuages dorés qui fuyaient vers le couchant, mais le progrès des figues qui s'arrondissaient à l'aisselle de chacune des feuilles de son arbre et que son imagination en savourait par avance la pulpe ambrée, il entendit le bruit des voix de deux individus qui marchaient le long du treillis de roseaux qui clôturait son jardin sur la rue. L'une de ces voix disait à l'autre :

— Vous allez juger de la qualité de ce sable, tron de l'air ; ni à Bonneveine, ni aux Aygalades, ni à la

Blancarde, ni pour or, ni pour argent, vous ne pourriez trouver ce que vous allez voir. Le roi de France, monsieur, le roi de France n'a rien de pareil dans son jardin!

Au même instant, et tandis que, avec un battement de cœur, M. Coumbes cherchait à qui pouvaient s'adresser ces éloges, les individus s'arrêtèrent devant la petite grille en bois qui clôturait l'habitation. L'un d'eux était un propriétaire du voisinage; l'autre, un jeune homme que M. Coumbes voyait pour la première fois à Montredon.

Le premier s'arrêta, et, désignant le jardin, alors luxuriant de verdure, et principalement le carré de pois qui ondulaient au souffle de la brise :

— Voyez! s'écria-t-il avec un geste qui doublait la solennité de son accent impératif.

M. Coumbes devint rouge comme une jeune fille que l'on complimente pour la première fois sur sa beauté, et il se sentit tout prêt à baisser modestement les yeux.

Le jeune homme considéra le jardin avec moins d'enthousiasme que son interlocuteur, mais cependant avec une attention soutenue; puis tous deux s'éloignèrent, et M. Coumbes ne dormit pas. Toute la nuit, il rêva aux compliments qu'il adresserait à ce gracieux personnage, la première fois qu'il pourrait le rencontrer.

Le lendemain, il arrosait ces chères productions, Millette l'aidait à cette tâche, lorsqu'il entendit un nouveau bruit, non plus venant de la rue, mais du côté où un long espace de dunes et de collines séparait son habitation de la demi-douzaine de maisons que l'on appelle le village de la Madrague, espace jusqu'alors resté désert et abandonné aux sauges, aux immortelles, aux œillets sauvages qui le tapissaient, suivant la saison, de leurs fleurs blanches, jaunes ou roses.

— Qui diable vient là ? dit M. Coumbes alléché par le miel qu'il avait goûté la veille.

Puis, sans laisser à Millette le temps de lui répondre, il transporta une chaise le long de sa muraille de roseaux, et, les écartant avec délicatesse, il se mit en mesure de satisfaire sa curiosité.

Ces voix, ce n'était rien de plus ni de moins que celles de trois ou quatre ouvriers ; — mais ces ouvriers portaient des cordes, des pieux et des jalons ; ils traçaient des angles dans le terrain vague qui bordait le cabanon de M. Coumbes, et celui-ci n'était pas homme à ne pas demander ce que cela signifiait.

On lui apprit, qu'un habitant de Marseille, séduit peut-être par la brillante perspective que l'habitation de M. Coumbes offrait aux passants, avait acheté

cette terre et allait y faire construire une villa à l'image de la sienne.

M. Coumbes fut assez indifférent à cette nouvelle. Il n'était pas misanthrope par parti pris de misanthropie. Il avait accepté la solitude plutôt qu'il ne l'avait cherchée; la société de ses semblables n'avait rien qui l'attirât, quoique cependant il n'en fût point arrivé à la fuir.

Toutefois, il ne tarda pas à en sentir les inconvénients. Dès le lendemain, les maçons creusèrent un fossé le long du treillage qui séparait les deux habitations.

M. Coumbes renouvela ses interrogations, et il lui fut répondu que son futur voisin ne jugeait pas que des roseaux fussent une clôture suffisante, et comptait, pour ce qui le regardait, les remplacer par un vaste parallélogramme de pierre.

L'indifférence de M. Coumbes prit, sur ces mots, la tournure d'une contrariété. Il réfléchit que ces inutiles fortifications allaient lui faire perdre la vue de la mer et du cap Croisette, et, à l'instant même, il s'éprit follement de leurs beautés. Puis, cette construction humiliait la sienne. Ses roseaux allaient faire une bien piteuse figure auprès du beau mur de son voisin. Son cabanon, mis en comparaison avec une villa, allait considérablement déchoir dans l'opinion publique. Cette dernière considération était si

forte, qu'il alla immédiatement requérir un maçon de son voisinage et le mit à l'œuvre pour égaler son voisin.

Cette dépense fit bien murmurer sourdement l'esprit d'ordre et d'économie qui présidait à toutes les actions de M. Coumbes; mais son amour-propre de propriétaire sut étouffer ces reproches. Il se dit qu'une muraille protégerait bien autrement son jardin que les roseaux ne l'avaient fait jusqu'alors; qu'elle aurait encore sur ceux-ci l'avantage de mettre à l'abri des voleurs les fruits et les légumes, qui désormais ne pouvaient plus manquer. Et, lorsque la quadruple muraille fut achevée, elle avait si bon air, elle était si blanche, si proprement récrépie ; les morceaux de bouteille, dont on avait orné son faîte, reluisaient si joliment au soleil, que M. Coumbes se sentit plein de reconnaissance pour celui dont l'initiative l'avait décidé à cette dépense.

M. Coumbes se remit donc à pêcher, à bêcher et à être heureux de plus belle, ne s'inquiétant de son futur voisin que pour songer aux belles parties qu'ils pourraient faire de compagnie, si par hasard il aimait la pêche.

Cependant, quelque temps après, ayant jeté un coup d'œil sur les travaux qui marchaient rapidement, il s'aperçut qu'ils étaient d'une importance qu'il n'avait pas supposée jusqu'alors, et pour la pre-

mière fois il se sentit mordu au cœur par une pensée envieuse. Mais il se hâta de la repousser. Si le cabanon du voisin devait être le plus grandiose, le sien resterait le plus coquet de Montredon. Avait-il jamais envié, lorsqu'il manœuvrait sa jolie péniche, la belle frégate du roi qu'il voyait couvrant la mer de l'ombre de ses voiles?

Il ne dégagea pas si bien son cœur de ces mauvaises idées, qu'il n'éprouvât cependant un secret sentiment de joie, lorsqu'il remarqua que la charpente de la maison de son voisin était lourde et massive; qu'elle débordait de plusieurs pieds les pignons qui la supportaient, et qu'elle déshonorait enfin, par son défaut de proportions, l'édifice qu'elle devait recouvrir. Mais les couvreurs, les menuisiers et les peintres arrivèrent: — ceux-là apportant des tuiles d'une forme nouvelle; ceux-ci posant à tous les étages des balcons si délicatement ouvragés, qu'ils ressemblaient à de la dentelle; les troisièmes peignant les murs en planches de sapin richement veinées, et ils firent si bien que, peu à peu, l'harmonie reparut dans la construction, et qu'elle prit une tournure un peu rustique, mais des plus élégantes.

C'était un chalet, et les chalets, alors peu communs, étaient fort admirés.

Nous ne jurerions pas cependant que l'admiration fût le sentiment que celui-ci excita chez M. Coumbes.

Il le regarda d'un air de mauvaise humeur, avec ses gros sourcils froncés et ses lèvres pincées ; et une fois encore, sa raison, son bon sens eurent une lutte à soutenir contre les suggestions passionnées de son orgueil. Il en triompha cette fois encore, mais toujours à peu près ; car, bien que sa curiosité fût vivement excitée, qu'il désirât ardemment savoir le nom de l'heureux possesseur de ce nouveau domaine, il ne put se décider à l'aller demander aux ouvriers. Il lui semblait que sa rougeur eût révélé l'appréhension que lui causait cette rivalité future. Il était embarrassé, inquiet, et ne regardait plus qu'à la dérobée les murs rougeâtres du cabanon dont il était naguère si fier et si heureux.

Ce nom, malgré le soin qu'il apportait à écarter toute pensée qui lui rappelât le chalet neuf, ce nom le préoccupait sans cesse. Le hasard se chargea de le lui apprendre.

La construction voisine avait marché si rapidement, que quelques légumes témoignaient encore de la splendeur qui, l'été précédent, avait caractérisé le jardin de M. Coumbes. La poussière du plâtre et de la chaux, que les maçons du voisinage avaient répandue dans l'atmosphère, avait enduit ces légumes d'une façon compromettante, et le portefaix, une brosse à la main, un seau d'eau à ses pieds, s'occupait de les en débarrasser.

Il entendit rouler une voiture, et cette voiture s'arrêter devant la grille qui fermait le jardin du voisin.

Le matin, il avait remarqué quelques apprêts qui indiquaient que les ouvriers attendaient le nouveau propriétaire, et, ne doutant pas que ce ne fût lui, M. Coumbes grimpa sur sa chaise et passa doucement la tête au-dessus du mur mitoyen. Il aperçut les ouvriers groupés dans la cour; un d'eux avait un énorme bouquet à la main. Il les vit s'avancer vers la voiture et le présenter à un de ceux qui en descendaient.

Celui auquel on présenta le bouquet était un homme de vingt-cinq ans, vêtu avec recherche, à la physionomie ouverte et décidée. Trois amis l'accompagnaient. Il prit le bouquet, et glissa en échange un pourboire dans la main de l'ouvrier ; ce pourboire devait être satisfaisant, car la physionomie de celui-ci passa de l'immobilité à l'enthousiasme. Il poussa un cri formidable de *Vive M. Riouffe!* et ses compagnons, certains qu'il n'en faisait ainsi qu'à bon compte, mêlèrent leurs hourras aux siens avec une joie frénétique.

Ce nom de Riouffe était parfaitement inconnu à M. Coumbes.

Pendant que les jeunes gens examinaient la maison à l'intérieur, les ouvriers s'étaient rassemblés vis-à-vis du poste d'observation de M. Coumbes, et

il les vit compter et partager leur argent. Le pourboire était de cinq louis.

— Peste! se dit M. Coumbes, cent francs! Il faut qu'il soit bien riche, ce monsieur, et cela ne m'étonne plus s'il a mis si gros à sa bâtisse. Lorsque la mienne fut achevée, c'est dix francs, je crois, que je donnai aux journaliers, et il y en a beaucoup qui se vantent et qui n'en donnent pas autant. Cent francs! mais il possède donc tous les navires du port de Marseille, cet homme! Après cela, tant mieux! cela jettera un peu de distraction dans le voisinage. Et puis, un gaillard si riche, cela doit acheter son poisson; et celui-là, du moins, j'en suis sûr, ne viendra pas pêcher dans mes eaux et ravager la côte. Il a l'air d'un bon diable, gai, franc, sans façons; il donnera des dîners, il m'invitera peut-être. Parbleu! il doit m'inviter, ne suis-je pas son voisin? Allons, allons, décidément, je suis enchanté que l'idée lui soit venue de s'établir à Montredon.

VI

Chalet et cabanon

M. Coumbes, tout entier à la perspective que son imagination ouvrait sur l'avenir, se frottait allègrement les mains, lorsqu'il entendit ouvrir une fenêtre de la maison neuve. Il baissa promptement la tête pour ne pas être surpris dans son petit espionnage ; et les jeunes gens parurent sur le balcon du chalet. Ils parlaient tous à la fois et à grand bruit :

— Belle vue! disait l'un ; la plus belle vue de tout le pays.

— Il n'entrera pas un navire dans le port de Marseille sans passer sous le feu de nos lunettes, disait un autre.

— Sans compter le poisson ; il n'y a qu'à étendre la main pour le prendre, faisait le troisième.

— Mais le poste, le poste, je ne vois pas le poste, reprenait le premier.

— Donne-toi donc un peu de patience, dit à son

tour le maître de la maison; si vous voulez un poste, vous aurez une caillerie, vous aurez tout ce qui vous plaira. N'est-ce pas pour les autres, encore plus que pour moi-même, que j'ai fait bâtir ce cabanon?

— Il n'y a qu'une chose, mon bon, que je te défie de te procurer : ce sont des arbres.

— Bah! des arbres! A quoi bon des arbres? fit celui qui avait parlé le premier. Ne trouve-t-on pas des fruits à Marseille, et ne peut-on en apporter?

— Et te feras-tu apporter de l'ombre?

— Soyez tranquilles, dit encore le propriétaire, vous aurez des arbres; nous ne sommes isolés que d'un côté, et de celui-ci, ajouta-t-il en indiquant la maison de M. Coumbes, il importe de nous mettre à l'abri de l'espionnage.

— Oui, car ce serait désagréable d'être, une fois encore, inquiétés par la police.

— Eh! tron de l'air! c'est vrai; tu as un voisin de ce côté ; je n'avais pas vu cette cassine.

— Quelle bicoque, mon Dieu!

— C'est une cage à poulets.

— Eh! non... Vous le voyez bien, elle est peinte en rouge : c'est un fromage de Hollande.

— Et qui demeure là? Le sais-tu?

— Une vieille bête, trop occupée à voir si ses choux ne poussent pas, par hasard, pour jeter un coup d'œil indiscret sur les faits et geste des mem-

bres de la société des Vampires. Soyez tranquille, mes renseignements sont bien pris. D'ailleurs s'il devenait gênant, il y aurait toujours moyen de s'en débarrasser.

M. Coumbes ne perdait pas une parole de cette conversation. Lorsqu'il avait entendu insulter sa propriété, il avait eu, pendant un moment, l'idée d'apparaître et de répondre à l'insulte par une critique raisonnée de l'habitation voisine dont, en ce moment, tous les défauts lui apparaissaient saillants ; mais, lorsque le jeune maître parla de vampires, lorsqu'il déclara, avec une aisance et une insouciance parfaites, son intention de se délivrer d'un voisin incommode, M. Coumbes supposa qu'il était en face d'une redoutable association de malfaiteurs. Tout son sang reflua dans ses veines ; il se courba de plus en plus pour échapper aux regards de ces suceurs de sang, jusqu'à ce qu'il fût complétement aplati sur sa chaise.

Cependant, n'entendant plus aucun bruit, il reprit peu à peu ses esprits et voulut jeter un coup d'œil dans le camp de ceux que, à dater de cet instant, il considérait comme ses ennemis. Il releva doucement d'abord son buste, ensuite sa tête, se grandit de toute la hauteur de ses pieds, jusqu'à ce que son front fût arrivé au niveau de l'arête supérieure du mur. Mais, en ce moment même, un des

jeunes amis de M. Riouffe avait eu la même idée que M. Coumbes, et avait choisi précisément la même place que lui, pour inspecter le domaine du voisin, de telle sorte que, lorsque ce dernier leva les yeux, il aperçut, à un pied de son visage, une figure à laquelle de légers favoris noirs donnaient un air vraiment satanique.

La surprise de M. Coumbes fut si violente, le mouvement de terreur que cette sensation imprima à son corps fut si brusque, que la chaise, mal assurée dans le sable, chancela, et qu'il roula dans la poussière.

A l'appel de leur compagnon, les trois autres jeunes gens accoururent, et ce fut au milieu des huées, sous une pluie de brocards et de lazzis, que l'infortuné M. Coumbes opéra sa retraite jusqu'a son cabanon.

La guerre était déclarée entre le vieux propriétaire et ceux qu'il avait entendus se qualifier du titre de membres de la société des Vampires.

Bien que M. Coumbes fût resté parfaitement étranger au mouvement romantique de l'époque, et qu'il n'eût jamais cherché à approfondir la physiologie des monstres du monde intermédiaire, ce mot de vampire lui rappelait vaguement quelques contes qui avaient bercé son enfance, et leur souvenir, si indécis qu'il fût, lui donnait le frison.

M. Coumbes pensa à prévenir l'autorité, mais il

n'avait rien de précis à lui déclarer, puis il rougissait de sa faiblesse, en sorte qu'il résolut d'attendre les actes de violence qu'il prévoyait avant de recourir à la protection de la loi, décidé à exercer d'ici là, sur ses voisins, une surveillance de tous les instants.

Malheureusement, il semblait que d'avance le maître du chalet se méfiât de M. Coumbes ; car, deux jours après, ainsi qu'il l'avait promis, il avait fait planter le long du mur mitoyen une rangée de beaux cyprès pyramidaux qui le dépassaient déjà de deux pieds.

Ces précautions ne firent que redoubler les appréhensions de M. Coumbes, et, décidé à déjouer les complots de ceux que, par avance, il qualifiait de scélérats, à mettre au jour les crimes dont il ne doutait pas qu'ils ne se rendissent coupables, il installa à petit bruit, et à l'aide de quelques bancs, une espèce de belvédère sur son toit, qui était presque plat et d'où il dominait la propriété à laquelle il devait déjà tant de soucis.

Pendant une semaine, il ne manqua point, au moindre bruit, de se rendre à son poste; mais il n'aperçut ni M. Riouffe ni ses compagnons. On apportait des meubles et des ustensiles de cuisine, et ce n'était pas de cela que M. Coumbes était curieux. Le vendredi, en voyant descendre d'une charrette une machine volumineuse, recouverte d'une toile

grise, de laquelle sortait deux longs bras en fer, terminés par des leviers, aux précautions que l'on prit pour introduire cet objet dans la cour du chalet, il pensa avoir découvert le mot de l'énigme.

La société des Vampires était une société de faux monnayeurs, et ce fut avec le cœur plein d'angoisse, avec la respiration haletante, qu'il monta à son observatoire, dans la soirée du samedi.

M. Riouffe arriva vers huit heures avec ses trois compagnons.

La nuit était sombre et sans étoiles; le chalet avait hermétiquement fermé ses persiennes à travers lesquelles filtraient quelques pâles rayons de la lumière qui éclairait une pièce du rez-de-chaussée.

Tout à coup, et sans que M. Coumbes eût entendu marcher sur la route, la grille du jardin de son voisin roula sur ses gonds ; il aperçut de grands fantômes vêtus de noir, qui glissaient plutôt qu'ils ne marchaient sur le sable des allées.

Il entendit le bruissement de l'espèce de linceul qui lui dérobait leurs formes.

Ces fantômes entrèrent sans bruit dans le chalet, qui resta silencieux et morne.

Le cœur de M. Coumbes battait à lui briser la poitrine. Une sueur froide perlait sur son front. Il ne doutait pas qu'il n'allât assister à quelque étrange spectacle. Effectivement, la porte du chalet s'ouvrit

de nouveau, mais, cette fois, pour laisser sortir ceux qu'il contenait.

Les deux premiers qui se présentèrent étaient vêtus de la cagoule de pénitents gris, de ceux que l'on appelle, à Marseille, de la Trinité, et dont les principales fonctions sont d'enterrer les morts.

L'un d'eux tenait dans sa main une corde. L'autre bout était attaché au cou d'une jeune fille, qui marchait immédiatement après eux. Puis derrière eux venaient d'autres pénitents vêtus de toile bise comme les premiers.

La jeune fille était effroyablement pâle; ses longs cheveux dénoués pendaient sur ses épaules et voilaient sa poitrine que la robe de lin qui lui servait d'unique vêtement laissait à découvert.

Lorsque tous les pénitents furent rassemblés dans le jardin, ils entonnèrent d'une voix sourde et voilée les psaumes des morts. Au troisième tour, ils s'arrêtèrent devant le puits. Ce puits était surmonté d'une branche de fer formant potence.

L'un des pénitents escalada cette branche de fer, et s'y tint accroupi comme une énorme araignée.

Un autre attacha la corde à un anneau.

On fit monter la jeune fille sur la margelle du puits, et il sembla à M. Coumbes que le bourreau ne répondait aux supplications que lui adressait la victime

qu'en recommandant à son compagnon de se tenir prêt à s'élancer sur les épaules de la malheureuse.

Les autres pénitents entonnaient le *De profundis*.

M. Coumbes tremblait comme une feuille ; il entendait ses dents s'entre-choquer ; il ne respirait plus, il râlait. Cependant il ne pouvait laisser mourir ainsi cette infortunée. Il devait songer à l'arracher à cette mort affreuse, plutôt que de se réserver pour venger ses mânes. Il rassembla donc toutes ses forces, et poussa un cri qu'il essaya de rendre terrible, mais que la terreur qu'il éprouvait étrangla dans sa gorge.

En ce moment, il lui sembla que les cataractes du ciel s'ouvraient sur sa tête ; il se sentit inondé, et la commotion violente d'une masse d'eau lancée avec force, l'atteignant à la poitrine, le renversa en arrière. On avait dirigé sur lui la lance d'une pompe à incendie, manœuvrée par dix bras vigoureux.

Son toit était heureusement à peu de distance du sol, et le sable qui formait celui-ci était si moelleux, qu'il ne se fit aucun mal. Mais, à moitié fou, perdant la tête, ne se rendant pas compte de ce qui venait de lui arriver, il courut chez le maire de Bonneveine.

Il trouva le magistrat dans l'unique café de l'endroit, charmant par une partie de piquet les loisirs que lui laissaient ses administrés.

Lorsque M. Coumbes entra dans la salle enfumée, avec ses habits mouillés et couvert d'une épaisse

couche de sable, la figure pâle, les yeux égarés, il y fut accueilli par un éclat de rire homérique. Ces éclats de rire redoublèrent lorsqu'il raconta ce qu'il avait vu et ce qui venait de lui arriver.

Le maire eut beaucoup de peine à faire comprendre à l'ancien maître portefaix qu'il avait été victime d'une mystification ; que ces jeunes gens, ayant découvert son indiscrétion, avaient voulu l'en punir, et qu'il n'avait pas le droit de s'en plaindre. Il eut beau lui conseiller d'en rire, il ne put jamais l'y déterminer.

M. Coumbes sortit furieux du café. Rentré chez lui, le dépit et la colère l'empêchèrent de trouver un instant de repos. N'eût-il pas été tourmenté de ces sentiments, qu'il n'eût pas dormi davantage.

M. Riouffe et ses amis firent pendant toute cette nuit un sabbat infernal. C'étaient des cliquetis de verres et d'assiettes, des fracas de bouteilles cassées, des rires qui n'avaient rien d'humain. Vingt voix chantaient vingt chansons qui n'avaient entre elles que ce rapport qu'elles étaient toutes empruntées à ce que la marine offre de plus salé en ce genre, qu'un bruit de pelles, de casseroles et de chaudrons entre-choqués leur servait invariablement d'accompagnement.

Il était temps que le jour vînt ; sans cela, la rage de M. Coumbes eût dégénéré en fièvre chaude. Mais

le jour n'améliora pas complétement sa situation. Ses damnés voisins ne semblaient point décidés à prendre du repos, et le charivari, pour diminuer, ne s'éteignit pas tout à fait; si les chants cessèrent, si le charivari s'apaisa, les cris et les rires n'en continuèrent pas moins.

En outre, en se collant contre son carreau, il sembla à M. Coumbes qu'une sentinelle placée sur le balcon guettait le moment où il sortirait de la maison. Il en résulta que, pour ne point s'exposer aux quolibets de la bande, et bien qu'il eût projeté une superbe partie de pêche à Carri, il demeura tout le jour enfermé dans sa demeure, sans oser prendre l'air à la porte, sans oser entr'ouvrir sa fenêtre.

Le soir, l'orgie recommença chez ses voisins, et ce fut une nuit blanche comme la précédente chez M. Coumbes. Il comprit alors ce que le maire de Bonneveine lui avait donné à entendre, qu'il avait affaire à une bande de joyeux viveurs qui avaient voulu se moquer de lui. Il le comprit d'autant mieux que, placé derrière son rideau, il avait reconnu parmi une troupe de jolies grisettes, regardant le cabanon d'un air moqueur, l'infortunée dont le supplice lui avait, la veille, procuré de si profondes émotions.

Mais ces hommes eussent été les successeurs de Gaspard de Besse ou de Mandrin, que M. Coumbes ne

se serait pas senti contre eux le quart de la haine qu'il éprouvait en ce moment.

Nous avons dit combien son bonheur était complet, absolu, et cela nous dispense de faire le tableau de son désespoir lorsqu'il le vit tomber de si haut. On le comprend aisément. Les promenades que, pendant toute cette journée, il fit en long et en large dans son cabanon, doublèrent son agitation. Il passa toute la nuit à ruminer des projets de vengeance féroce, et il devança à Marseille l'hôte du chalet, qui devait retourner à la ville, le lundi, selon la coutume invariable de ceux des Marseillais qui n'ont pas fixé leurs pénates aux champs.

Il revint le soir chez lui, muni d'un bon fusil à deux coups qu'il avait acheté chez Zaoué, et le lendemain, M. Riouffe recevait d'un huissier une assignation d'avoir à éloigner des murs de son voisin les cyprès qu'il n'avait pas placés à la distance légale. Ce fut le premier acte d'hostilité que la colère avait suggéré à M. Coumbes.

Le droit était pour lui ; il gagna son procès. Mais l'avoué de son adversaire le prévint obligeamment que son client en appelait, et était décidé à mener si loin la procédure, que, lorsque M. Coumbes aurait raison de son obstination, les cyprès seraient si vieux, que le comité pour la conservation des

monuments les prendrait infailliblement sous sa protection.

Pendant que la chose se plaidait, les habitants et habitués du chalet faisaient à leur voisin une guerre d'escarmouches.

Aucune des avanies ordinaires en pareil cas ne lui était épargnée. Chaque jour, M. Riouffe, par quelque tour d'écolier, ajoutait aux griefs qui ulcéraient déjà le cœur de M. Coumbes, lequel, depuis lors, vivait dans un état d'exaspération continue, et annonçait tout haut à ceux qui voulaient l'entendre que, dans cette lutte, il ne céderait pas et se ferait tuer pour la défense de son foyer. Afin de manifester clairement ses intentions, il se livrait ostensiblement à l'exercice des armes à feu, et, établi dans sa chambre comme dans un poste, il guettait avec la patience du sauvage les oiseaux qui viendraient se percher sur des cimeaux qu'il avait établis au milieu de son jardin.

Mais, comme la plupart du temps les oiseaux ne venaient pas, il criblait les branches de son plomb. Ses persécuteurs ne s'épouvantaient pas du bruit, comme M. Coumbes l'avait supposé, et bien souvent lorsqu'un moineau audacieux, ayant échappé à ses projectiles, s'envolait à tire-d'aile, une bordée de vigoureux sifflets, partie de la maison voisine, venait insulter à la maladresse du chasseur.

Un matin, M. Coumbes avait failli obtenir une écla-

tante revanche. A l'aube du jour, il avait quitté son lit, et, sans prendre le temps de passer ses vêtements, il était venu interroger ses cimeaux.

Il avait aperçu une forme énorme qui se détachait en noir sur le ciel que l'aurore colorait faiblement, et, tout palpitant d'espérance, il avait saisi son fusil.

Qu'était-ce que cet énorme oiseau? Un épervier, une chouette, un faisan peut-être! Mais, quel qu'il fût, M. Coumbes savourait d'avance son triomphe et la confusion de ses ennemis.

Il entr'ouvrit doucement la croisée, s'agenouilla, appuya son arme sur le bord de la fenêtre, visa longtemps et fit feu.

O bonheur! après la détonation, il entendit le bruit sourd et mat d'un corps pesant qui tombait à terre. Dans son ivresse, et sans songer à l'insuffisance de son costume, il se précipita en bas de son escalier et courut à son arbre. Une superbe pie gisait sur le sol; M. Coumbes se précipita dessus, sans remarquer sa roideur, qu'il prit sans doute pour la roideur cadavérique.

Elle était empaillée et portait à sa patte le nom de son empailleur et la date de son empaillement. La date remontait à deux ans, l'empailleur était M. Riouffe. D'ailleurs, et pour prouver d'autant mieux que c'étaient ses voisins qui avaient ménagé

ce dénoûment à ses études cynégétiques, ils parurent à toutes les portes du chalet et éclatèrent en bravos tumultueux.

M. Coumbes fut tenté de décharger son dernier coup sur la bande, mais sa prudence ordinaire triompha de la violence de son caractère, et il regagna sa retraite tout consterné.

C'était un dimanche matin que ceci s'était passé, et, pour éviter de nouvelles avanies, M. Coumbes se renferma dans son cabanon pendant toute la journée.

Il était bien loin le temps où les satisfactions de l'orgueil qui voit ses désirs accomplis remplissaient son cœur ; un orage bien autrement terrible que ceux que soulevait le mistral avait passé sur sa vie ; ses plaisirs habituels, ses occupations si douces avaient perdu tout leur attrait, en même temps que s'en était allée la haute confiance qu'il possédait autrefois en lui-même ; il eût senti un thon se débattre à l'hameçon de sa *palangrotte*, que son cœur n'eût pas palpité ; il se voyait tellement amoindri à ses propres yeux, qu'il n'eût pas eu le courage de revendiquer à sa gloire les merveilleux résultats horticoles de l'année qui venait de s'écouler.

Personne ne peut déterminer la capacité du cœur humain ; un grain de millet suffit à le remplir et une montagne y est à l'aise ; ces futiles jouissances, ces

innocentes distractions, cette vanité microscopique avaient jusqu'alors suffisamment garni celui de M. Coumbes; mais, à présent, il était vide, une haine contre les fauteurs de cette révolution s'y infiltrait peu à peu.

Cette haine était d'autant plus violente, qu'elle se sentait réduite à l'impuissance. Jusqu'à ce moment elle était restée concentrée. Comme certaine puissance belligérante, M. Coumbes mettait tous ses soins à cacher ses échecs à ses peuples : il s'était bien gardé d'initier Millette aux causes de sa mauvaise humeur; mais, son dépit prenant le caractère du désespoir, cette mauvaise humeur commença de déborder, de se faire jour, de se révéler enfin par des interjections furibondes.

Millette, à laquelle l'état de son maître et seigneur inspirait de vagues inquiétudes, n'en soupçonnait pas la cause. Elle craignit que le cerveau de son maître ne se dérangeât, elle lui offrit ses soins : M. Coumbes la repoussa; elle se réfugia dans sa cuisine.

Demeuré seul, M. Coumbes s'abandonna à toutes les douloureuses jouissances de la vengeance imaginaire. Il rêva qu'il était roi, qu'il faisait pendre haut et court ses voisins et passer le soc de la charrue sur cet immoral chalet; puis, entrant dans un autre ordre d'idées, il songea qu'il était devenu Robinson et qu'il se trouvait transporté dans une île déserte

avec son figuier, son jardin, son cabanon et Millette métamorphosée en Vendredi. Enfin, il en arriva à maudire la floraison luxuriante du carré de pois qui lui avait, sans aucun doute, attiré ce fâcheux voisinage. C'était bien là le plus éclatant témoignage qu'il pût fournir du désordre que tant d'événements avaient jeté dans ses idées.

Sur ces entrefaites, il entendit chuchoter dans la cuisine. Il en ouvrit doucement la porte, bien décidé à tancer vertement Millette si elle s'était permis de recevoir quelqu'un sans son autorisation.

Il aperçut sur une chaise, à côté du petit fauteuil sur lequel s'asseyait Millette, Marius qui, les deux mains dans les mains de sa mère, causait tendrement avec celle-ci. C'était le jour de sortie du fils de sa compagne. M. Coumbes avait lui-même provoqué cette visite hebdomadaire de Marius. Il n'y avait pas moyen de décharger sur eux un peu de la bile qui l'oppressait.

M. Coumbes le comprit, et en même temps il eut une idée lumineuse.

Il tendit les bras au jeune homme qui s'avançait respectueusement pour l'embrasser, le serra sur son cœur, et sa physionomie devint souriante.

VII

Où, à notre grand déplaisir, nous sommes forcé de piller le vieux Corneille.

Le sourire ne fit que passer sur les lèvres de M. Coumbes. Après cet éclair, elles se plissèrent de plus belle, sa figure redevint grave et soucieuse.

Millette avait été profondément touchée du mouvement de tendresse par lequel le maître du cabanon avait accueilli Marius. Celui-ci n'était pas moins ému que sa mère.

— Qu'avez vous donc ? dit-il.

Le silence de M. Coumbes fut plein d'éloquence ; ses paupières clignotèrent, se démenèrent dans un double mouvement horizontal et perpendiculaire pour essayer, par la compression, d'extorquér une larme à ses yeux.

Si la diplomatie est une science, c'est la seule que l'on sache sans études préliminaires. L'ex-portefaix avait compris par intuition que, ayant un sacrifice à demander à ses sujets, il s'agissait avant tout de re-

muer vivement leurs âmes dans l'espoir de trouver un vengeur ; son amour-propre se résigna à passer par les fourches caudines. Il se laissa choir sur une chaise avec tous les signes d'un véritable abattement.

— Mes enfants, leur dit-il, à quoi me servirait de vous raconter ce que j'ai, puisque vous ne sauriez y porter remède ? Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que, si cela dure, bientôt vous verrez les pénitents dans cette maison.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Millette le visage baigné de larmes, comme si déjà elle eût vu le cadavre de M. Coumbes sur la funèbre cendre.

— Oh ! ce n'est pas possible, fit de son côté Marius, frappé à la fois par la douleur de sa mère et par cette affreuse prédiction de celui qu'il considérait, qu'il aimait comme son père.

Mes enfants, continua M. Coumbes, j'ai tant de chagrin, que je sens bien que le jour n'est pas loin où j'aurai reçu ma paye en ce monde et où il me faudra m'embaucher avec le grand patron qui est là-haut.

— Ce chagrin, qui le cause ? dit Marius, les yeux étincelants, la bouche frémissante.

— Mais, ajouta M. Coumbes en évitant de répondre à cette interruption, avant d'être jeté dehors comme une coque d'oursin, je veux vous faire mes dernières recommandations.

Les sanglots de Millette redoublèrent et couvrirent

les paroles du maître du cabanon. La voix de Marius domina sanglots et recommandations ; il s'élança vers M. Coumbes et, avec ce dévouement qui, chez les gens du Midi, emprunte toujours quelque chose à la colère, il lui dit :

— Vous n'avez point de recommandations à me faire, mon père ; si c'était celle d'être honnête et laborieux, votre exemple a suffi depuis longtemps pour m'apprendre que c'était le devoir d'un honnête homme. Quant à aimer ma mère, elle serait une sainte du bon Dieu, que mon cœur ne saurait lui donner plus qu'il ne lui donne. Si c'est de conserver votre mémoire, de garder votre souvenir, c'est présumer trop peu de ma reconnaissance. Avec ma mère, qui donc chérirai-je, qui donc vénérerai-je, si ce n'était celui qui a pris soin de mon enfance ? Ce qu'il faut nous dire, ce sont les causes de ce chagrin que nous ignorons, les raisons de ces sinistres pressentiments que rien ne justifie. Pourquoi ne comptez-vous pas davantage sur nous, parrain ? Si quelque mal vous afflige, veuillez nous le dire ! Fallût-il aller à la Sainte-Beaume à genoux, pour demander à Dieu qu'il vous rende la santé, ma mère et moi, nous sommes prêts.

En écoutant Marius, M. Coumbes se trouvait en proie à un attendrissement qui chez lui était rare. L'enfant de Millette commençait à triompher des

préjugés du bonhomme à l'endroit de la beauté plastique. Ce n'était pas que la noblesse des sentiments qu'il exprimait le touchât beaucoup, M. Coumbes n'y croyait qu'à moitié ; mais à l'énergie de l'accent du jeune homme, à la conviction de sa colère, l'exportefaix pressentait qu'il allait trouver en lui le Cid Campéador dont il était en quête, sans en avoir jamais entendu parler. Pendant une minute, il fut bien un peu honteux de susciter un aussi enthousiaste dévouement à propos d'un aussi misérable sujet ; mais son antipathie haineuse contre son voisin fut plus forte que cet imperceptible mouvement de sa raison, et, pour la seconde fois de la journée, il prit Marius à bras-le-corps et le serra contre sa poitrine.

Vois-tu, fils, fit-il en abandonnant une de ses mains à Millette, qui la couvrait de ses baisers et de ses larmes, depuis quelque temps ce cabanon est devenu un enfer pour moi ; je voudrais le quitter, et je sens que je mourrai lorsque je ne le verrai plus.

— Mais pourquoi cela ? interrompit Millette ; n'avez-vous pas eu tout à souhait cette année ? La main du bon Dieu n'a-t-elle pas béni tout ce que vous avez confié à la terre ? Pourquoi cela, quand, il y a huit mois à peine, je vous ai vu si heureux de ne plus être forcé de quitter votre retraite pour retourner à la ville ?

D'un geste silencieux mais solennel, M. Coumbes indiqua le chalet voisin, dont on apercevait les tuiles rouges.

Millette soupira ; en rapprochant les circonstances, elle avait compris, elle devinait les motifs de la mauvaise humeur de son maître, les velléités cynégétiques qui lui avaient fait perdre tant d'heures en arrêt devant les oiseaux. Marius, qui n'était point au fait de toutes ces circonstances, considérait M. Coumbes avec une surprise interrogative.

— Oui, reprit M. Coumbes, voilà le secret de ma tristesse ; voilà la cause de mon dégoût de la vie. Tiens, Millette, je ne t'en ai rien avoué, mais, lorsque pour la première fois j'ai vu les ouvriers creuser leur tranchée dans le sable, un secret pressentiment m'a serré le cœur et m'a dit que c'en était fait de mon bonheur ; et cependant je ne pouvais prévoir alors que la rage de mes persécuteurs irait un jour jusqu'à l'insulte.

— On vous a insulté ! s'écria Marius bouillant de colère, on a oublié le respect que l'on devait à votre âge !

L'ex-portefaix ne fut point assez habile pour cacher la sensation agréable que lui causa cette ardeur du fils de Millette à embrasser sa défense ; celle-ci surprit le mouvement de joie qui illumina la physionomie de M. Coumbes ; elle pressentit son projet, et

sa sollicitude maternelle, justement alarmée, s'efforça de calmer son irascible maître.

Elle jetait de l'huile sur le feu; pour réduire les faits à leurs véritables proportions, il fallait nécessairement ôter au dada de M. Coumbes la selle et la bride qui lui permettaient de l'enfourcher, attenter à ses idées dominatrices, exaspérer, par le doute de sa raison d'être, la susceptibilité de son orgueil de propriétaire. Millette ne réussit qu'à métamorphoser en une véritable fureur l'attitude douloureuse que celui-ci avait prise depuis le commencement de cette scène.

Comme il arrive à des gens à tempérament lymphatique, M. Coumbes, lorsqu'il s'abandonnait à la colère, était incapable de la dominer. Dans son courroux de trouver un semblant de contradiction où il s'attendait si peu à en rencontrer, il se montra dur et cruel envers la pauvre Millette; il alla jusqu'à parler d'ingratitude à propos des bienfaits dont il prétendait l'avoir comblée.

Marius l'écoutait la tête baissée; il souffrait bien vivement de voir maltraiter ainsi celle qu'il chérissait plus que la vie; son corps était agité de tressaillements convulsifs, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues brunes; mais il avait un si profond respect pour M. Coumbes, qu'il n'osa ouvrir la bou-

che pour la défendre, et qu'il se contenta d'élever ses yeux suppliants vers celui-ci.

Lorsque M. Coumbes quitta la cuisine, où il laissait Millette accablée et gémissante, Marius, après avoir adressé à sa mère quelques paroles consolatrices, rejoignit le maître du cabanon dans le jardin où, à la faveur de l'ombre du soir qui commençait de s'épaissir, ce dernier promenait les regrets que lui causait le dernier échec dans la tentative qu'il avait faite.

— Père, lui dit-il, il faut pardonner à la mère : elle est femme et elle a peur; mais moi, je suis homme et me voici.

— Que dis-tu ? fit M. Coumbes, qui était bien loin de s'attendre à ce revirement de fortune.

— Qu'aussitôt que j'ai pu comprendre ses paroles ma mère me dit en vous montrant : « Voici celui auquel je dois la vie, mon enfant, et je prierai Dieu tous les jours afin qu'il permette que tu fasses pour lui ce qu'il a fait pour moi. Non content de de m'avoir sauvée, il ne m'a point abandonnée dans ma détresse. Le ciel sera assez juste pour permettre que nous lui témoignions un jour notre reconnaissance. » J'étais bien petit lorsqu'elle parlait ainsi, père ; cependant jamais ces mots ne sont sortis de ma mémoire, et, aujourd'hui, je veux vous prouver

que je suis prêt à tenir l'engagement qu'elle me demandait de prendre.

La voix de l'adolescent était ferme, énergique, sûre d'elle-même ; cependant M. Coumbes crut ou voulut croire à une rodomontade de jeune homme.

— Non, dit-il avec une nouvelle amertume, ta mère avait raison tout à l'heure ; j'ai tort de vouloir qu'on respecte mon bien et ma personne, tort de me lasser des avanies que l'on me fait subir, des affronts dont on m'accable. A quoi bon demander un respect que l'on est trop âgé pour commander ? N'est-ce pas tout simple, tout naturel, que les jeunes gens fassent leur jouet d'un pauvre vieillard, et n'est-ce pas insensé à celui-ci de faire entendre ses plaintes ?

M. Coumbes avait totalement oublié qu'il avait joué le rôle de provocateur dans les événements qu'il rappelait.

— Vous avez protégé mon enfance, reprit Marius avec une énergie croissante, c'est à moi de protéger votre vieillesse. Qui vous touche, me touche ; qui vous insulte, m'insulte. Demain je verrais M. Riouffe.

Le doute n'était plus permis à M. Coumbes. Il avait trouvé un champion, et, malgré sa jeunesse, le courage de ce champion pouvait lui faire espérer de triompher de ses ennemis.

Pour la troisième fois depuis le commencement de

cette journée, il embrassa Marius. Jamais il n'avait été à ce point prodigue de témoignages de tendresse envers l'enfant de Millette. Il est vrai que c'était la première fois qu'il eût besoin de lui.

— Seulement, lui dit le jeune homme en se dégageant de son étreinte, vous me jurez de ne plus être aussi dur avec la mère lorsqu'elle ne m'aura plus là pour la consoler.

VIII

Comment M. Coumbes vit échouer sa vengeance par l'intervention d'un témoin, qui frappa au cœur le champion qu'il avait choisi

L'appartement et les bureaux du voisin du cabanon de M. Coumbes étaient situés rue de Paradis, c'est-à-dire dans une des grandes artères marseillaises qui débouchent sur la Canebière.

Marius avait facilement obtenu l'adresse de l'ennemi intime de son parrain, du don Gormas dont il avait à punir les offenses. Il pénétra dans une de ces sombres allées, aussi communes dans le nouveau que dans le vieux Marseille, franchit un étroit escalier et

s'arrêta au premier étage, où on lui avait dit qu'il trouverait la personne qu'il cherchait. Effectivement, sur la porte qui s'ouvrait à sa gauche, il aperçut deux plaques de cuivre scellées dans le bois; sur l'une d'elles étaient gravés ces mots : *Jean Riouffe et sœur, commissionnaires et armateurs;* sur l'autre, *Bureau et caisse.* Il tourna le bouton de la première et il entra.

Les Méridionaux comprennent difficilement les querelles sans tapage; il leur faut toujours un peu de trompette avant le combat. Marius était de son pays, et, si jeune qu'il fût, il en possédait déjà les habitudes. Pendant la nuit, pendant le voyage de Montredon à Marseille, il avait travaillé à exalter sa petite cervelle, et s'était si complétement monté, qu'un capitan n'eût rien trouvé à reprendre à sa tenue et à sa physionomie. Sa redingote était boutonnée jusqu'au menton, sa coiffure légèrement inclinée sur l'oreille, ses sourcils rapprochés, ses narines dilatées, ses lèvres frémissantes, comme il convient à un redresseur de torts.

— M. Jean Riouffe ! s'écria-t-il d'une voix provoquante en franchissant le seuil de la porte et sans ôter son chapeau.

Un des deux commis qui travaillaient derrière des cages en fil de fer à guichet leva le nez de dessus une liasse de connaissements qu'il était en train de rédi-

ger. L'air, l'accent et l'attitude du nouveau venu l'avaient surpris; mais il réfléchit sans doute que son temps était trop précieux pour en consacrer un atome à faire observer au visiteur qu'en entrant dans un appartement, la civilité puérile et honnête voulait qu'on se découvrît, car il reprit sa besogne après avoir fait à Marius, du bout de sa plume, signe d'avoir à se calmer et à attendre.

Celui-ci avait trop envie de mener à bien la querelle de M. Coumbes pour s'en mettre une seconde sur les bras. Il rongea son frein, quelque disposé qu'il fût à s'offenser du silence de l'employé de son futur adversaire, en se promettant bien, dans l'humeur rageuse qu'il devait à l'excitation de son sang, de se dédommager avec celui-ci.

Pour occuper ses moments, il regarda autour de lui. L'appartement dans lequel il se trouvait contrastait d'une manière étrange avec la scène dont Marius prétendait le rendre le théâtre. Depuis dix-sept mois qu'il était dans les affaires, il avait vu bien des bureaux, mais jamais il n'en avait rencontré un dans lequel un ordre aussi parfait eût présidé à toutes choses, où la propreté se montrât aussi coquette, où une espèce de bon goût se révélât dans le classement méthodique des échantillons qui garnissaient les armoires vitrées, des paperasse qui encombraient les casiers. Le calme qui y régnait, le demi-jour que

des stores de couleur y conservaient, le silence des deux commis, leur assiduité, faisaient de cette pièce une espèce de temple du travail et de la paix, dans lequel Marius éprouvait quelque peine à maintenir à un degré d'incandescence l'exaltation qu'il s'était procurée en fouettant tout à la fois le sang de ses artères et sa respectueuse affection pour M. Coumbes.

Heureusement pour la cause qu'il s'était chargé de soutenir, la porte d'un cabinet s'ouvrit et un monsieur en sortit. Le commis peu communicatif, toujours à l'aide de sa plume, qui servait télégraphiquement à ses communications, indiqua à Marius qu'il devait entrer dans le cabinet d'où sortait ce monsieur.

Le jeune homme assura son chapeau sur sa tête, reprit la physionomie que cette séance préliminaire lui avait fait atténuer et pénétra dans le cabinet. Il avait fait un pas en avant pour franchir la porte ; mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux dans le cabinet, qu'il en fit deux en arrière pour reculer ; il porta la main à sa tête pour saluer avec tant de précipitation, que sa coiffure, échappant de ses doigts, roula sur les nattes de Calcutta qui couvraient le parquet.

Au lieu de M. Jean Riouffe, au lieu du jeune homme insolent pour lequel il avait fait des préparatifs si menaçants, il se trouvait en face d'une charmante jeune fille qui était seule dans ce bureau.

Elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans; elle était grande, mince et svelte; ses cheveux, de ce blond chaud et doré que les peintres de Venise ont reproduit avec tant d'amour, tombaient sur sa nuque en un chignon que les deux mains n'auraient pu contenir; leurs fauves reflets, l'éclat de ses sourcils et de ses yeux noirs comme l'ébène, la rougeur purpurine de ses lèvres, faisaient encore ressortir la blancheur de sa peau.

Il est bien entendu que Marius n'apprécia aucun de ces détails; il ne remarqua pas davantage la simplicité de costume qui tranchait avec le caractère de la beauté de cette apparition; il ne vit pas la douceur de son sourire, la bienveillance de sa physionomie, le geste encourageant par lequel elle l'invitait à se remettre; il se trouvait sous le coup de cette surprise grosse d'émotions que doit éprouver un petit corsaire qui croit poursuivre un paisible bâtiment de commerce, lorsque celui-ci, par un mouvement rapide comme l'éclair, enlève ses pavois et démasque de formidables rangées de batteries. Il pouvait déjà être brave, mais il était trop jeune pour ne pas être timide. Cette jolie personne lui paraissait bien autrement redoutable à affronter que ne l'était l'adversaire qu'il cherchait. Il ramassa maladroitement, gauchement, son chapeau, balbutia quelques mots, et se fût enfui, si la voix de la jeune fille, une voix pure et d'un timbre

qui pénétra jusqu'à son cœur, ne l'eût rappelé à la situation.

— Tout à l'heure, je vous ai entendu demander M. Jean Riouffe, monsieur, dit-elle à Marius.

Celui-ci rougit, car il se rappelait que l'accent menaçant par lequel il avait débuté en entrant avait traversé la cloison qui séparait le cabinet du bureau.

Marius s'inclina sans répondre.

— Il est absent pour le moment, monsieur, dit encore la jeune fille.

— Alors, mademoiselle, pardon, je reviendrai, je repasserai.

— Monsieur, je dois vous faire observer que vous risquez fort de faire beaucoup de courses inutiles. M. Riouffe est rarement chez lui ; mais si vous voulez me communiquer ce dont il s'agit, je pourrai probablement vous donner satisfaction, car c'est moi qui m'occupe de toutes les affaires de la maison.

— Mademoiselle, répliqua Marius, dont l'aplomb et l'aisance de la jeune fille ne faisaient qu'accroître l'embarras, mademoiselle, c'est une question toute personnelle qui me faisait désirer d'avoir un entretien avec M. Riouffe.

— Il est probable que cela me regarde encore, monsieur. Pardonnez-moi mon insistance : elle n'est dictée que par mon désir d'épargner à M. Riouffe des ennuis, des embarras, ou pis encore. Il aura sans

doute contracté quelque dette vis-à-vis de vous ou de vos parents, continua la jeune fille, dont la physionomie s'était légèrement attristée. Vous pouvez parler avec confiance, monsieur; si votre créance est légitime, ce dont je ne doute pas, je ferai en sorte de vous renvoyer content.

Marius comprenait qu'il ne devait rien apprendre du motif de sa visite à cette jeune fille, qui, d'après la raison sociale inscrite sur la porte, lui paraissait devoir être la sœur de l'ennemi de M. Coumbes; mais il s'abandonnait si naïvement au bonheur de la voir et de l'entendre, qu'il oubliait que la première condition de la discrétion qu'il entendait conserver était de se retirer; au lieu de cela, il demeurait devant elle dans une sorte de muette extase.

Lorsque mademoiselle Riouffe se tut, attendant une réponse, Marius resta un instant déconcerté; puis il répliqua avec une vivacité dont il ne fut pas maître :

— Mademoiselle, la dette que je viens réclamer à M. Riouffe n'est point de celles qui se soldent à la caisse.

Rien n'est plus fréquent que le désaccord entre les lèvres et la pensée. Subissant un dernier accès de la fièvre belliqueuse que M. Coumbes avait soufflée sur lui la veille au soir, Marius s'était laissé emporter par la redondance de la phrase. Elle ne fut pas plus tôt

tombée de ses lèvres, qu'il la regretta amèrement. La jeune fille était devenue pâle comme une morte, ses larges paupières s'étaient lentement abaissées sur ses yeux et les avaient voilés un instant comme pour en dissimuler l'expression. Elle se leva, et, s'appuyant de la main sur son bureau, recueillant ses forces pour rester maîtresse de son émotion :

— Monsieur, lui dit-elle, quoi que soit ce que vous venez demander à M. Riouffe, vous pouvez d'avance être certain qu'il y répondra avec honneur. Veuillez me laisser votre nom, m'indiquer l'heure à laquelle vous voudrez bien vous donner la peine de repasser, afin que vous soyez certain de ne point faire une démarche inutile.

Marius demeurait tout étourdi. La douleur qui perçait dans les paroles de la jeune fille le touchait, mais sa résignation fière et courageuse faisait sur lui une impression bien plus vive encore.

— Mademoiselle, répondit-il avec une humilité respectueuse à cette dernière question, veuillez dire à M. Riouffe que je viens de la part de M. Coumbes et que je me représenterai demain.

— De M. Coumbes? de M. Coumbes qui habite à Montredon une maisonnette à côté du chalet que mon frère y a fait construire? s'écria mademoiselle Riouffe en s'élançant vers la porte, qui jusqu'alors était restée ouverte, et en la fermant avec vivacité.

— Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, répondit Marius, c'est au sujet de M. Coumbes que je me présente dans cette maison.

— Vous êtes son fils, sans doute ?

Maurice s'inclina sans répondre ; son interlocutrice lui fit signe de s'asseoir.

— Vous avez pu vous apercevoir tout à l'heure, monsieur, que, quoique femme, dans des circonstances graves et sérieuses, je saurais dompter ma sensibilité de sœur, lutter contre la faiblesse de mon sexe et triompher de ma répugnance, quand il s'agit d'une affaire qui remet aux chances du hasard la vie de deux hommes de cœur ; mais la situation est bien différente. D'après ce qui m'a été raconté de tout ce qui s'est passé entre monsieur votre père et mon frère, tous les torts doivent être attribués à ce dernier. Je n'ai pas attendu à aujourd'hui pour l'en blâmer. Vous veniez pour lui demander satisfaction de sa conduite, n'est-ce pas?

Marius hésita.

— Répondez, monsieur, je vous adjure de me répondre.

— C'est la vérité, mademoiselle, balbutia le jeune homme.

— Alors, monsieur, je vous prie de me faire l'honneur de m'accepter comme votre témoin.

— Mademoiselle, répliqua Marius, stupéfait de cette proposition, autant qu'émerveillé de l'air mâle et décidé de la jeune fille, ce que vous me demandez, si flatteur que cela soit pour moi, offrirait cependant, si je l'acceptais, un inconvénient. Monsieur votre frère ne manquerait pas de supposer que ma résolution d'obtenir satisfaction des offenses dont depuis deux mois il poursuit mon père n'est pas sérieuse. Souffrez qu'après vous avoir remerciée, je ne l'accepte pas.

— Je ferai en sorte que ce que vous redoutez n'arrive pas, monsieur, et c'est un signalé service que je vous prie de me rendre.

— Veuillez m'expliquer, mademoiselle, les raisons qui vous déterminent à me le demander avec tant d'instance.

— Elles sont faciles à comprendre : mon frère est coupable, je le sais ; rien ne peut excuser les outrageantes plaisanteries qu'il s'est permises contre M. Coumbes ; mais j'hésite à croire qu'il faille son sang pour les réparer, et je pense que l'expression de ses sincères regrets et ses excuses y suffiraient. Si un étranger les lui demande, quelque honorables qu'elles soient lorsqu'elles s'adressent à un homme de l'âge et du caractère de M. Coumbes, jamais il ne voudra s'y résoudre ; en face de sa sœur, il n'aura point à rougir, et je crois avoir assez de crédit sur

son cœur pour obtenir de sa raison qu'il consente à ce sacrifice d'un vain amour-propre.

— Je voudrais ne pas vous refuser, mademoiselle, dit Marius, qui résistait difficilement aux instances de la jeune fille; mais songez donc que, dans cette querelle, je suis fâché de vous le certifier encore, monsieur votre frère a tous les torts. Il ne m'appartient point d'ouvrir par avance les portes à une réparation de ce genre; j'aurais l'air d'avoir peur.

Mlle Riouffe sourit de l'émotion avec laquelle Marius avait prononcé ces derniers mots.

— Non, monsieur, reprit-elle, car mon frère n'ignorera point vos répugnances, et je serai la première à lui apprendre ce qu'il m'a fallu de prières et d'instances pour vous décider à me laisser terminer pacifiquement cette affaire. D'ailleurs, monsieur, vous me paraissez si jeune, que vous aurez le temps de prouver à ceux qui se permettraient d'en douter, que la fermeté de votre cœur ne dément pas la courageuse hardiesse de votre regard.

Marius rougit encore à ce compliment, qui lui prouvait que, s'il avait curieusement analysé la beauté de la jeune fille, celle-ci n'avait point été sans jeter quelque coup d'œil sur les avantages extérieurs de son interlocuteur.

— Mademoiselle !... reprit-il chancelant dans sa résolution.

— Tenez, monsieur, dit mademoiselle Riouffe en l'interrompant avec vivacité, la confiance appelle la confiance. Je ne vous connais que depuis quelques instants ; mais, dans les circonstances graves où nous nous trouvons, en raison de la requête que je vous présente, je crois que je n'ai qu'à gagner à être mieux connue de vous, et je tiens à vous expliquer pourquoi vous me trouvez dans ce bureau une plume entre les doigts, au milieu de ces échantillons de coton et de sucre, et devant ce gros livre, au lieu d'être dans mon salon un ouvrage de femme à la main. Mon frère était plus jeune que moi d'une année lorsque nous avons perdu nos parents. Nous nous trouvions, lui à vingt, moi à vingt et un ans, à la tête d'une maison qui nécessitait une grande assiduité pour conserver la prospérité qui jusqu'alors l'avait favorisée. Malheureusement, pendant la longue maladie de mon père, la surveillance que l'on doit exercer sur un jeune homme s'était un peu relâchée, et, lorsque nous fûmes orphelins, il avait pris goût à l'indépendance et aux plaisirs, qu'il est si difficile d'allier avec les devoirs du commerçant. J'essayai quelques réprimandes ; mais je l'aime, monsieur, et, quelles que fussent les fautes que j'avais à lui reprocher, mon visage ne savait pas s'armer de la sévérité qui eût été si nécessaire. Déjà nos affaires péricli-taient sensiblement ; j'entrevoyais l'abîme que le

malheureux ouvrait sous ses pas, lorsque Dieu m'envoya une salutaire inspiration : je résolus de renoncer au monde, de sacrifier mon bonheur individuel, d'éprouver si, puisque l'autorité manquait à mon âge, ma tendresse pour Jean ne suffirait pas aux nouveaux devoirs de mère que j'embrassais avec ardeur. A tout prix, il fallait lui conserver une fortune que ses goûts oisifs lui rendaient si nécessaire, et je me dévouai à cette tâche ; je me mis à la tête de cette maison. Je ne vous parlerai pas des résultats que j'ai obtenus de ce côté, monsieur, quoique j'en sois un peu bien fière ; mais je vous apprendrai que je suis parvenue à inspirer à mon frère une confiance qui me permet de lire constamment dans son cœur. Ses égarements, je le crois, ne sont que le fruit de la jeunesse, la conséquence d'une exubérance de séve : déjà il écoute mes conseils ; bientôt, je l'espère, il les suivra. Comme je vous le disais tout à l'heure, je lui ai entendu raconter ce qui s'était passé à Montredon. Mes reproches avaient devancé vos plaintes; mais nous n'étions pas seuls, et je n'ai pu, en face de ses commis, flétrir, comme je vais le faire, l'inconvenance de sa conduite. C'est mon frère, monsieur, c'est plus que mon frère, c'est mon enfant. Jugez de ce que je dois souffrir en songeant aux suites terribles que pourraient avoir ces extravagances puériles; aissez-moi les détourner de sa tête, je vous en con-

jure encore... Que monsieur votre père se déclare satisfait, n'est-ce pas tout ce que vous désirez ? Que la parole de M. Riouffe le garantisse à l'avenir de ces détestables plaisanteries, n'est-ce pas tout ce que vous voulez? Je vous promets que vous aurez tout cela, monsieur; mais, au nom de votre mère, au nom de tout ce que vous aimez, faites que je ne voie pas les jours de mon frère aventurés pour une aussi misérable cause.

Mlle Riouffe eût pu parler longtemps ainsi, Marius ne l'eût pas interrompue, tant il était enivré par le son de sa voix, par la contemplation de son charmant visage. Quant à refuser ce qu'elle implorait, cela ne lui était plus permis. Ce que la jeune fille venait de lui raconter avait achevé de conquérir le cœur et de révolutionner le cerveau de Marius. En la voyant si belle, et en même temps si douce, si tendre, si touchante dans son dévouement, il se demandait comment l'univers pouvait ne pas être aux pieds de cette adorable créature. Dans son enthousiasme méridional, que contenait à grand'peine sa timidité naturelle, il avait envie de lui offrir, non pas seulement le sacrifice de ses griefs, celui de sa vie si elle en avait besoin, mais encore de lui assurer que, sur un seul mot d'elle, M. Coumbes oublierait ses griefs; ce qui était bien autrement outrecuidant.

— Mademoiselle, répondit-il, je suivrai aveuglément vos ordres.

— Soyez tranquille sur le résultat, monsieur. Où devrai-je vous le faire connaître ?

Marius donna l'adresse de son patron. Mlle Riouffe lui fit observer que la qualité qui était sienne à dater de ce moment exigeait qu'elle serrât la main de celui auquel elle servait de second. Cette étreinte acheva de bouleverser le jeune homme. Lorsqu'il traversa le bureau pour sortir, il alla donner dans la fenêtre qu'il prenait pour la porte, à l'ébahissement des commis. Dans la rue, il demeura en contemplation devant la maison où demeurait Mlle Riouffe : il lui semblait que les murs qui renfermaient un si charmant trésor avaient une physionomie toute différente des autres murs.

Le soir, un garçon du magasin apporta une lettre.

Marius n'eut pas plus tôt jeté un regard sur l'adresse, qu'il reconnut l'écriture fine et déliée qu'il avait vue sur le grand-livre de la maison Riouffe et sœur. Il la saisit comme un avare le trésor qu'il rencontre, comme un naufragé le morceau de pain qu'on lui offre, et courut s'enfermer dans la mansarde qu'il habitait pour la lire.

Déjà il lui semblait que les yeux d'un indifférent eussent profané cette écriture.

Ses doigts tremblaient tellement lorsqu'il voulut

l'ouvrir, qu'il fut quelque temps sans réussir à disjoindre le cachet et qu'il déchira la moitié de la lettre avant d'y parvenir.

Mlle Riouffe lui écrivait :

« Monsieur,

» Je ne sais si vous serez content de moi, mais je suis bien satisfaite de ma personne ! J'ai pleinement réussi dans la négociation dont vous avez bien voulu me charger. Demain, après la Bourse, j'accompagnerai M. Riouffe, qui ira à Montredon exprimer à M. Coumbes son très-sincère repentir. J'espère que désormais chalet et cabanon vivront en si bonne intelligence, que nous n'aurons qu'à nous applaudir de cette discorde préliminaire qui nous aura amenés à cultiver réciproquement notre voisinage. »

C'était signé Madeleine.

Marius porta le billet à ses lèvres, et, pendant toute la nuit, qu'il dormît ou qu'il veillât, l'image de celle que, le matin, il avait vue pour la première fois lui tint fidèle compagnie.

IX

Où l'on voit que M. Coumbes ne pratiquait pas l'oubli des injures, et ce qui s'ensuivit

Vingt-quatre heures et la soif de vengeance qui dévorait M. Coumbes avaient amené une révolution dans les instincts et dans les habitudes de ce personnage.

Depuis qu'il avait trouvé dans le fils de Millette un héros capable de vaincre ou de mourir à sa place, l'ex-portefaix, d'essentiellement pacifique qu'il avait toujours été, devenait tout à coup belliqueux.

Le matin, après que Marius l'eut quitté pour aller chercher M. Riouffe, M. Coumbes avait opéré une audacieuse sortie dans son propre jardin, le fusil en bandoulière, redressant son échine, que l'habitude des travaux manuels et du jardinage tenait ordinairement courbée vers la terre. Il s'était promené avec des allures de matamore dans une allée où il lui paraissait impossible qu'on ne l'aperçût pas du chalet; plusieurs fois il s'était arrêté, avait fait jouer les

batteries de son fusil en regardant d'un air de menace les contrevents de l'odieuse habitation.

Ces contrevents ne s'étaient point entr'ouverts, rien n'avait bougé chez le voisin, par l'excellente raison que celui-ci était retourné à la ville, et que c'était là seulement que Marius pouvait le rencontrer; mais l'humeur batailleuse de M. Coumbes s'accommodait trop peu d'une supposition aussi simple, il préféra de beaucoup se persuader que l'ennemi avait été rendu prudent à la suite de la démarche qu'avait effectuée celui qui composait à la fois son avant-garde, son corps d'armée et sa réserve.

A cette époque de l'année, les semis de ses tomates et de ses pois précoces étant confiés à la terre, il lui restait peu de chose à faire dans son jardin; mais, en dépit d'une pluie battante, il y demeura toute la journée; il tenait à ne point abandonner la position.

Son anxiété était vive; il attendait des nouvelles avec grande impatience, et, le soir, ne voyant pas revenir Marius, il commença de craindre que le cœur n'eût manqué à son champion; et, comme Millette, non moins inquiète que lui, quoique par suite de motifs bien différents, lui exprimait ses appréhensions, il la rassura en termes peu flatteurs pour celui qu'il préconisait la veille et parut disposé à revenir à son opinion première sur les beaux hommes.

Mais un songe modifia cette impression de M. Coumbes; il rêva qu'il était devenu un de ces quatre fils Aymon dont, dans sa jeunesse, il avait entendu narrer l'histoire, et que, d'un seul coup de son terrible cimeterre, il pourfendait M. Riouffe et toute sa société de démons et de diablesses, démolissait le chalet et en envoyait les débris s'abîmer dans le golfe.

Ce cauchemar s'était si profondément incrusté dans le cerveau de M. Coumbes, qu'en s'éveillant il jeta précipitamment un coup d'œil dans la chambre, tant il était convaincu que le corps de son ennemi devait s'y trouver étendu; il n'aperçut qu'une vieille couffe qui, après avoir apporté de Smyrne une balle de figues, servait de tapis au lit de l'ex-portefaix; mais, en relevant la tête, le regard de celui-ci rencontra le regard de Marius, qui en ce moment ouvrait la porte de la chambre, et il entrevit sur les lèvres du jeune homme un sourire qu'il prit pour une preuve que son rêve pourrait bien être une réalité.

Dans son transport, il oublia tous les principes de la bienséance et se précipita à bas de son lit, sans prendre le temps d'atténuer la légèreté de son costume.

— Eh bien? s'écria-t-il du ton qu'Alexandre devait prendre pour interroger ses lieutenants.

— M. Riouffe sera ici à trois heures, accompagné de mademoiselle sa sœur, pour vous présenter ses excuses et ses regrets, répondit Marius avec le même sourire.

La physionomie de M. Coumbes se rembrunit.

— Des excuses? dit-il. Nous n'avons que faire de ses excuses ; j'ai bien voulu te céder le soin de venger les affronts dont il m'a accablé, et des excuses ne sauraient y suffire.

— Cependant..., fit Marius tout déconcerté.

— Il n'y a pas de cependant, répliqua M. Coumbes sans lui laisser achever sa phrase ; les gens de cœur n'admettent point les excuses dans une affaire d'honneur, pas plus que les circonstances atténuantes dans un procès! J'ai été du jury une fois, moi qui te parle; eh bien! je lui en ai donné, des circonstances atténuantes! La mort, la mort, toujours la mort, je ne connais que cela ; tout le reste, bon Dieu! c'est prétexte à lâcheté ou encouragement au crime!

Marius pâlit, autant à cause de l'insulte que lui envoyait l'irascible bonhomme, que par suite de la douleur qu'il éprouva en voyant s'envoler les espérances qu'il caressait depuis quelques heures.

— Des excuses! continuait M. Coumbes, des excuses! Il fallait réfléchir avant de maltraiter un honnête homme ; il n'en serait pas réduit à se soumettre

aujourd'hui à cette platitude, dont, à mon tour, je ne veux pas me contenter, moi.

Marius voulut parler, mais M. Coumbes ne le permit pas. Il allait et venait dans son étroite chambre en poussant des exclamations furibondes, en faisant de ses bras des gestes si extravagants, qu'ils menaçaient de triompher de l'opiniâtreté avec laquelle son unique vêtement sauvegardait sa pudeur.

Tout à coup il s'arrêta brusquement devant Marius, et, saisissant d'un geste furieux son bonnet de coton dont la mèche, par ses oscillations, contrariait sa pantomime, il le jeta à terre.

— Voyons, s'écria-t-il, démolira-t-il au moins son abominable maison?

— Mais pourquoi M. Riouffe démolirait-il une maison qui lui a coûté si cher à construire?

— Pourquoi? Parce qu'elle me gêne, parce qu'elle m'offusque, parce qu'elle intercepte pour moi la brise du large et fait de ma maison une fournaise, parce que c'est un objet dégoûtant à avoir continuellement sous les yeux. N'est-ce donc pas des raisons, cela? Coquin de sort! continua-t-il, Marius l'écoutant la bouche béante et étant très-absorbé par la question qu'il s'adressait à lui-même, à savoir, s'il ne fallait pas envoyer chercher le médecin pour saigner son père, qui était devenu enragé. Coquin de sort! narre-moi un petit peu ce qu'on t'a dit, ce que tu as

fait, comment les choses se sont passées. On a abusé de ta jeunesse et de ton peu d'habitude, je le vois bien, tron de l'air! car de la bravoure, je vois aussi que tu en as à leur revendre. Dis-moi tout, l'homme, et je me charge de remettre les affaires dans le bon chemin.

La tâche que M. Coumbes imposait à Marius était fort embarrassante; l'accueil que le maître du cabanon avait fait à ce que le jeune homme considérait comme un triomphe, les jurons dont, contre son habitude, il assaisonnait son discours, avaient jeté déjà quelque désordre dans ses pensées; mais, lorsqu'il se vit mis en demeure ou de mentir ou d'avouer à son parrain la pacifique intervention de Mlle Madeleine, lorsqu'il redouta qu'en parlant d'elle on ne lût sur son visage ce qui se passait dans son âme, ce désordre devint une déroute; toutes ses idées prirent la fuite, s'échappèrent avec une telle confusion, qu'il fut impossible à son cerveau d'en rattraper une seule à la course; il hésitait, il balbutiait, il tremblait, il faisait maints coq-à-l'âne qui achevèrent d'exaspérer M. Coumbes.

Celui-ci pressentit anguille sous roche, et mit dans son interrogatoire une énergie nouvelle; il harcela son filleul de questions, il le pressa, il le poussa, il suscita des contradictions, il le dérouta par des changements de front soudains; il fit tant et si bien, que, pièce à pièce, lambeau par lambeau, il finit par ob-

tenir un récit à peu près exact de ce qui s'était passé entre son fils adoptif et Mlle Riouffe.

Marius restait devant lui pâle et tremblant comme un coupable devant son juge ; son regard ne pouvait soutenir l'éclat qu'avaient pris les prunelles grises et atones des yeux de son parrain.

— Eh ! tron de l'air ! s'écria ce dernier, je le disais bien, lorsque l'on sent la bouille-abaisse, c'est que le poisson n'est pas loin ; du moment que j'ai vu qu'une affaire qu'il était si simple de terminer prenait une telle tournure, je pouvais faire serment qu'une femelle s'en était mêlée ! Ah ! tu t'es laissé séduire par cette fillette qui n'est peut-être pas plus sa sœur que la mienne. Coquin de sort ! quelque gueuse à laquelle il a fait accepter ce rôle pour se moquer de toi, comme il se moque de moi !

— N'en croyez rien, père, fit Marius, auquel son amour naissant prêtait déjà l'audace de lutter contre le redouté M. Coumbes ; Mlle Riouffe est une jeune personne honnête. Si vous l'aviez vue comme moi dans son bureau, au milieu de ses commis ; si vous l'aviez entendue...

— Tais-toi, que je te dis, tais-toi, ou je te chasse. C'est une comédie que l'on veut jouer à mes dépens et dans laquelle tu leur auras servi de compère. Je gagèrais que, s'ils veulent venir ce soir à la maison, c'est pour me régaler de quelque méchante plaisan-

terie de leur invention de démons! Va leur dire que je ne me soucie point de leur visite, que je ne veux ni de leurs excuses ni de leurs regrets; que je n'en fais pas plus de cas que de l'écorce d'un melon! que je ne suis pas, comme toi, un pennon qui tourne selon le vent qui le pousse; que je les hais pour le mal qu'ils m'ont fait, et que ce mal, ce ne sont point quelques paroles qui peuvent le réparer! que s'ils osent se présenter dans mon cabanon, je braque mon fusil contre le premier qui porte la main sur la clichette de ma porte!

Rien n'est en ce monde aussi contagieux que la colère. M. Coumbes avait déjà singulièrement froissé le fils de Millette en s'attaquant à celle qui, depuis la veille, était l'objet de ses adorations; son exaltation finit par faire perdre à Marius le sang-froid qu'il avait conservé jusqu'alors; il répondit qu'après le bienveillant accueil qu'il avait reçu de Mlle Riouffe, il se faisait un devoir de ne point se charger d'une telle commission.

— Ah! s'écria M. Coumbes le cœur gonflé d'amertume, on a beau inventer des sauces pour une girelle, toute belle qu'elle est, c'est toujours un mauvais poisson, et ses écailles vertes et orangées ne lui donnent pas un meilleur goût; c'est toujours aux dépens du cœur que Dieu nous accorde la beauté du visage; je t'avais bien jugé! Je ne sais comment j'ai

pu un instant m'abuser sur ton compte. Tu prends parti pour mes ennemis; reste avec eux, sors de chez moi, malheureux! va! espère que pendant vingt ans, comme moi, ils te donneront le pain de chaque jour! Va-t'en près de ceux que tu me préfères. D'ailleurs, qu'ai-je besoin de toi? Ne suis-je pas un homme, moi! et un homme qui, quoique vieux, saura se faire respecter et châtier ceux qui l'offensent?... Ah! ah! ah! continua l'ex-portefaix avec une sorte de rire convulsif, qu'ils n'espèrent pas que les simagrées de leur perruche me feront manquer à mes devoirs!

M. Coumbes était au bout de ses forces. Si sa colère était d'autant plus violente que les accès en étaient plus rares chez lui, son paroxysme devait plus promptement l'accabler; il ne prononça sa dernière phrase qu'avec effort; les derniers mots en étaient tout à fait inintelligibles. Il s'affaissa sur le lit contre lequel il s'appuyait; ses lèvres bleuirent tandis que son visage devenait d'une pâleur livide, et il tomba suffoqué sur son matelas.

Les éclats de voix de M. Coumbes avaient depuis quelque temps déjà attiré Millette; plus morte que vive, elle écoutait au dehors; au cri que poussa Marius, lorsqu'il vit l'ancien portefaix s'affaisser sur lui-même, elle entra et s'empressa de donner des soins à son maître.

Lorsqu'elle s'aperçut que celui-ci revenait à lui, elle attira Marius sur l'escalier.

— Retire-toi, mon enfant, lui dit-elle à voix basse; il ne faut pas qu'il te retrouve lorsqu'il reprendra ses sens; ta présence pourrait provoquer une nouvelle explosion de colère, et cette colère m'épouvante d'autant plus, que je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu dans cet état. Surtout, que ce qui vient de se passer ne laisse point de fiel dans ton cœur; Dieu, souvent, nous éprouve par le malheur, et, cependant, jamais nous ne nous adressons à lui que pour le remercier de ses bienfaits. Il faut agir ainsi avec tous ceux qui nous aiment, mon enfant, et ne nous souvenir que de la tendresse qu'ils nous ont témoignée. Je n'ai entendu que les dernières paroles de M. Coumbes; j'ignore ce qui s'est passé entre lui et toi, mais je ne crois pas, comme il le craint, que tu prennes parti pour ses ennemis. Tu n'as pas le droit d'oublier qu'il fut bon et compatissant pour ta mère, alors que tout le monde la délaissait; d'ailleurs, ceux qui ont ainsi changé un homme que j'ai toujours connu doux et paisible ne peuvent être que de méchantes gens.

Il en coûtait à Marius de laisser à sa mère cette mauvaise opinion de celle qui avait fait sur lui-même une si profonde impression; mais la voix de M. Coumbes, quoique faible encore, avait impérativement

appelé Millette, et celle-ci quitta son fils après l'avoir tendrement embrassé.

Marius quitta le cabanon le cœur bien gros et les yeux mouillés de larmes; pendant toute la nuit son imagination d'homme du Midi avait fait bien du chemin. Il avait dix-neuf ans, et ce n'est point à cet âge que les obstacles de la naissance et de la fortune contrarient les heureuses chimères dans leur essor; il avait caressé d'heureux songes; il avait vu, selon le désir que Madeleine lui exprimait dans sa lettre, des relations quotidiennes s'établir entre les deux habitations voisines, et, à la faveur de ces relations, la passion qu'il sentait naître dans son cœur pour la jeune fille prendre les proportions d'un amour partagé. La rancunière colère de M. Coumbes venait, en s'exhalant, de souffler sur les charmants fantômes qui avaient peuplé ses rêveries et de les disperser; en sortant de l'espèce d'ivresse qu'il avait subie, il se retrouvait dans un monde qui lui semblait tout nouveau, et dont les réalités lui paraissaient bien tristes. Remis en possession de sa raison, il mesurait la distance qui le séparait de Mlle Madeleine : pour la première fois depuis vingt-quatre heures, il se rappela ce qu'il était, sa naissance, l'humble condition de l'ancien artisan dont il portait le nom, l'avenir modeste auquel il se trouvait condamné.

Marius possédait assez de grandeur d'âme pour ne

pas, en face de ses espérances déçues, rougir de son humble condition, assez de noblesse de sentiments pour n'accuser ni ceux dont il avait reçu le jour, ni même le sort; son cœur saignait, il souffrait, mais sans colère, mais sans désespoir.

Avec une fermeté virile bien rare à son âge, aussitôt qu'il eut reconnu sa faute et son erreur, il fit amende honorable de ses présomptueuses espérances; il se décida à réunir toutes ses forces, tout son courage, pour étouffer dans son germe un amour qui lui paraissait insensé : il se fit serment à lui-même de chasser de sa pensée tout ce qui, en lui, rappelait Madeleine, pensant qu'il tuerait ainsi le pouvoir qu'elle avait déjà sur son cœur.

Cette résolution était plus facile à prendre qu'à exécuter. Marius cherchait des distractions qui effaçassent la charmante image déjà gravée dans sa pensée; il n'en trouvait pas.

C'était en vain qu'il voulait admirer la mer, qu'il apercevait à l'extrémité de cette promenade sans pareille que l'on nomme le Prado, calme et étincelante sous les feux d'un beau soleil d'automne; c'était en vain qu'il évoquait le souvenir de Millette, qu'il se répétait que la pauvre femme avait besoin de toute la tendresse de son enfant, en vain qu'il cherchait à s'étourdir par des impressions plus positives en concentrant son attention sur le mouvement de piétons,

de chevaux, de voitures qui, malgré l'heure matinale, se faisait autour de lui.

Quelque ferme que fût sa volonté, le souvenir de Madeleine en triomphait encore; c'était en vain qu'il essayait de le chasser, ce souvenir se retrouvait sans cesse à ses côtés. Marius ne pouvait rien regarder, rien admirer, rien désirer sans qu'elle eût sa part de ses pensées : s'il songeait au printemps en considérant les grands platanes, c'était pour se dire qu'il serait bien doux de se promener à leur ombre avec la jeune fille lorsqu'ils auraient revêtu leur parure d'été; si la mer bleue lui semblait belle, il se disait qu'il serait doux de glisser sur ses flots en tête-à-tête avec celle qu'il aimait, et là, dans cet isolement sublime, dans cette immensité qui vous rapproche de Dieu, de l'entendre répéter un serment d'amour ! Il n'était pas jusqu'à Millette qui ne fût devenue un prétexte pour lui rappeler Madeleine. Il pensait à la joie, à l'orgueil de sa mère, lorsqu'il lui présenterait une bru si accomplie, aux jours heureux qu'une telle alliance réservait à la vieillesse de celle-là.

Marius fut épouvanté de ce qui lui semblait une condamnable faiblesse, son trouble devint grand. Il se roidit dans la lutte qu'il soutenait contre lui-même, mais inutilement; il parvenait bien à chasser de son cerveau la dangereuse et charmante figure de Mlle Riouffe, à éteindre la pensée qui ramenait avec

elle la jeune fille, en les éteignant toutes, en se réfugiant dans cette espèce de torpeur intellectuelle qui n'est ni la vie ni le sommeil; mais alors il lui semblait qu'il entendait à son oreille une voix lui répétant un nom qui déjà à ses yeux était un poëme. Cette voix lui disait : « Madeleine! Madeleine! Madeleine! » Il sentait son cœur délicieusement agité, et son sang qui coulait plus ardent et plus rapide dans ses artères.

Le jeune homme eut peur. Quel que fût le respect qu'il eût pour M. Coumbes, depuis la scène du matin, il n'était pas sans inquiétude sur la raison de celui-ci; il se demanda si cette folie ne serait pas contagieuse, si son cerveau n'était pas devenu malade comme celui de l'ex-portétaix.

La réponse ne fût probablement pas satisfaisante, car il ne se la fut pas plus tôt adressée, qu'il prit sa course comme s'il eût été poursuivi, et traversa la ville pour retourner chez son patron.

Il espérait tout simplement que le travail rétablirait l'équilibre dans son esprit.

En passant sur l'esplanade de la Tourette, il vit ouverte l'église de la Major.

Marius n'était point un esprit fort; à un âge où dans le Nord on dédaigne déjà la pratique, sinon les croyances, il avait conservé sa foi chrétienne dans toute sa pureté, sa simplicité primitive.

Sous ce grand portail béant, il vit Dieu qui lui tendait les bras ; dans le son majestueux de l'orgue, dont les dernières vibrations arrivaient mourante à son oreille, il crut entendre la voix du Seigneur qui lui disait que la prière était un remède bien autrement efficace que le travail contre le trouble qui l'épouvantait.

Il entra dans la cathédrale. L'office venait de se terminer, la Major était déserte. Marius se jeta dans une petite chapelle solitaire où il s'agenouilla.

En levant les yeux pour prier, son regard rencontra le tableau placé au-dessus de l'autel ; il frissonna.

C'était une copie de la célèbre toile du Corrége qui représente la grande pécheresse, patronne de la jeune fille qui avait fait sur le jeune homme une si profonde impression. La sainte, couchée au milieu d'un bois sauvage, enveloppée autant de ses longs cheveux à reflets dorés que des plis de sa tunique bleue, méditait, accoudée sur un livre, auprès d'une tête de mort.

Ce ne fut pas seulement le rapprochement des deux noms qui frappa Marius ; sous l'empire de l'espèce d'hallucination qui le poursuivait, il retrouva, dans cette image peinte, celle qu'il aimait ; il la retrouva vivante ; c'était elle, c'étaient ses yeux graves

et tendres tout à la fois, l'expression sérieuse et douce de son visage. L'illusion fut si étrange, qu'il crut entendre sa voix.

Le désordre de ses idées devint effroyable, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, son cœur battit à briser sa poitrine; il s'appuya sur ses mains de façon à se dérober la vue du tableau, et il commença de prier d'une voix émue, haletante.

— Mon Dieu, disait-il, délivrez-moi de cet amour insensé, ne permettez pas que je succombe. Vous m'avez donné une condition humble et pauvre; n'ai-je donc pas adoré votre volonté? ai-je donc manqué de courage et de résignation? Pourquoi me laissez-vous accabler de la sorte? Faites que je ne succombe pas à la tentation, ô mon Dieu! Voyez, elle me poursuit jusque devant vos autels avec les traits que je redoute sans pouvoir cesser de les adorer; elle me les montre dans ceux d'une de vos élues; — je vous implore et je tremble que vous n'exauciez ma prière; — je vous conjure de ramener le calme dans mon âme, et je me demande si ce calme ne sera pas aussi affreux que celui de la mort. O vous dont elle porte le nom, sainte bienheureuse qui avez tant souffert parce que vous aviez tant aimé, demandez à Dieu de m'envoyer la force que je ne trouve pas en moi-même, demandez-lui de permettre que je l'oublie, de faire que ce nom de Madeleine ne me remplisse

plus, comme en ce moment d'angoisses à la fois délicieuses et terribles...

La prière de Marius fut interrompue par un petit cri étouffé, parti à deux pas derrière lui.

Il se retourna, il aperçut une jeune femme, simplement mais élégamment vêtue, qui cherchait à sortir de la chapelle. Un voile rabattu sur le visage de cette femme empêchait que l'on ne distinguât ses traits. Des chaises et des bancs gênaient son passage, elle les écartait avec une agitation qui témoignait qu'elle n'était pas moins troublée que le jeune homme.

Celui-ci demeurait muet, anéanti, aussi immobile que les statues florentines qui ornent la Major; une idée avait traversé son cerveau, mais sa raison se refusait à y croire.

En se voyant l'objet de l'attention de Marius, il sembla que la jeune femme perdît la tête; elle renversa un prie-Dieu dans lequel son pied s'engagea, elle trébucha.

Le fils de Millette s'élança pour lui venir en aide; mais avant qu'il fût parvenu jusqu'à elle, elle s'était relevée, et légère comme une ombre, elle avait disparu entre les nombreux piliers de la cathédrale.

Cédant à une impression toute-puissante, Marius s'élançait pour la suivre, lorsqu'il aperçut sur les

dalles quelque chose que l'inconnue avait laissé tomber dans sa fuite.

Il le ramassa ; c'était un missel, et sur la couverture de ce livre il lut ces lettres imprimées en caractères gothiques sur le maroquin : M. R.

Le doute ne lui était plus permis ; cette jeune femme c'était Madeleine ; elle avait entendu ce qu'il avait cru confier à Dieu seul.

Il n'acheva point sa prière, et quitta l'église plus bouleversé encore qu'il ne l'était en y entrant.

X

Deux cœurs honnêtes

A la suite de la rencontre qu'il avait faite dans l'église de la Major, Marius n'osa se décider à écrire à Mlle Madeleine pour la prévenir des sauvages dispositions de M. Coumbes, ainsi qu'il avait projeté de le faire.

Il était rentré, pâle, tremblant, dans la maison de son patron. Son accablement était si profond, si évident, que tout le monde l'avait cru malade et que le

médecin appelé lui avait trouvé la fièvre. On l'avait couché; mais, même dans la solitude de sa petite chambre, il n'eut point la pensée d'écrire à la jeune fille; il était convaincu que, dans sa légitime indignation, elle ne pouvait faire moins que de lui renvoyer sa lettre sans la lire.

Cependant M. Coumbes ne fut pas réduit à faire usage de son talent à manier les armes à feu. M. Riouffe et sa sœur ne se présentèrent point à la grille du cabanon.

Dans la soirée, M. Coumbes reçut de son jeune voisin une lettre polie dans laquelle celui-ci reconnaissait ses torts, avec la déférence due à l'âge de l'ex-portefaix et le priait de les oublier.

M. Coumbes manqua de générosité comme il avait manqué de cette grandeur d'âme qui commande l'oubli des injures; — ce n'est point impunément qu'on atrophie ses sentiments. — Loin de voir dans cette démarche un aveu noble et loyal qui réparait dignement une faute, il se figura qu'elle avait été inspirée par ses menaces; car il ne doutait pas que Marius n'en eût été le fidèle interprète. Depuis qu'il s'était senti quelques velléités guerrières, il était un peu jaloux du rôle que celui qu'il considérait comme un enfant avait joué dans son affaire, et il se trouvait satisfait d'être placé tout au moins au niveau de Marius.

A la grande surprise de Millette, qui jamais n'avait vu son maître sortir après le soleil couché, aussitôt que M. Coumbes eut lu la lettre de Jean Riouffe, il demanda ce qu'il appelait sa lévite, l'endossa, glissa de l'argent dans son gousset et se rendit au café de Bonneveine.

C'était dans ce lieu, théâtre de ses premières humiliations, qu'il désirait faire rayonner sa gloire. Ses appétits orgueilleux n'étaient pas modifiés, mais ils suivaient sa passion nouvelle, la haine, dans la détestable direction qu'elle imprimait à ses sentiments; on pouvait rire de sa vanité alors qu'elle se satisfaisait de l'épanouissement d'une fleur, de l'éclosion d'un légume, de la prise d'une *rascasse* ou d'un *fiela*, mais sa simplicité même lui faisait un certain caractère de grandeur. Il ne restait plus qu'à la déplorer, maintenant qu'elle l'amenait à mendier les applaudissements de vulgaires auditeurs, à stipendier leur admiration en la primant de quantité de petits verres, alors qu'il s'épanouissait aux faciles et grossiers triomphes que lui ménageait une générosité de circonstance.

M. Coumbes produisit beaucoup d'effet dans l'établissement public de son endroit; il y lut la lettre de son voisin en l'accompagnant de nombreux commentaires sur la lâcheté de celui-ci, sur le traitement qui l'attendait s'il ne s'était pas décidé à produire ses

excuses à distance. L'ex-portefaix, s'adressant à la fois à la soif inextinguible des habitués du café de Bonneveine et à l'envie que l'on éprouve généralement contre les gens riches, fut approuvé et de plus acclamé comme un foudre de guerre ; il passa Saint-Georges à l'unanimité. Le nouveau bretteur restait avare en se montrant prodigue, c'est-à-dire qu'il ne s'oubliait pas dans la distribution de spiritueux qu'il avait entreprise; aussi leurs fumées, jointes à celles de la gloire, achevèrent de détraquer sa cervelle. Il rentra chez lui en improvisant des moulinets formidables avec son parapluie; il n'était pas bien certain de ne pas avoir occis toute la tribu des Riouffe, ainsi qu'il l'avait rêvé pendant la nuit précédente, comme il avait juré de le faire à la première occasion, dans la soirée qui venait de s'écouler. Lorsqu'il aperçut le toit du chalet qui se découpait en noir sur l'horizon brumeux du large, il fallut l'intervention de ceux qui, par charité ou par reconnaissance, avaient voulu le reconduire, pour l'empêcher d'y aller mettre le feu.

Dégrisé le lendemain, M. Coumbes ne se rappelait que vaguement ce qui s'était passé la veille. Mais ce qu'il en restait dans sa mémoire eût suffi à le rendre honteux si son amour-propre l'eût permis. Il fût mort plutôt que de s'avouer à lui-même qu'il avait eu tort. Il ne donna pas de sœur à cette première

séance au café de Bonneveine, et cela au grand regret des consommateurs habituels de cet établissement; mais, lorsque le hasard lui faisait rencontrer l'un d'entre eux, il continuait de triompher, moins bruyamment peut-être, mais non pas avec plus de modestie.

Cependant, la façon dont Jean Riouffe se conduisait était bien faite pour apaiser une passion moins implacable que ne l'était celle de ce mouton enragé, appelé M. Coumbes.

A dater du jour où le frère de Madeleine avait signé la paix avec son voisin, le chalet cessa d'être le théâtre des parties folles, des bruyantes orgies qui avaient si fort indigné M. Coumbes. Le samedi soir, Mlle Riouffe y arrivait quelquefois avec son frère, le plus souvent en compagnie d'une vieille servante. Elle y passait trente-six heures, comme le faisait le propriétaire du cabanon au temps où les affaires ne lui laissaient pas la libre disposition de son temps. Quelques promenades dans le jardin, le soin de ses fleurs, de rares excursions sur les rochers de la côte étaient les seules distractions de la jeune fille. Le chalet était devenu aussi silencieux, aussi paisible, aussi honnête que son camarade de gauche.

Il n'était pas possible à M. Coumbes de se refuser à l'évidence, aussi ne l'essayait-il pas ; il se contentait d'imposer rudement silence à Millette, lorsque

celle-ci, sincèrement affligée de voir les tristes humeurs de son maître survivre à leur cause, essayait de constater cette amélioration.

Il ne lui était plus permis de recouvrer la douce quiétude, l'indifférence qui, jusque-là, avaient caractérisé sa vie. Les méchants sentiments ressemblent aux mauvaises herbes des champs; un brin de racine suffit pour les perpétuer. L'envie et son cortége avaient pris possession du cœur de M. Coumbes, tout lui était prétexte pour n'en plus sortir; à défaut du maître, ce fut le jardin du chalet qui empoisonna l'existence de l'ex-portefaix.

Ce jardin n'était ni plus long, ni plus large, ni moins mal situé, ni mieux exposé que celui de M. Coumbes, et pourtant, l'année dans laquelle on était entré n'ayant pas ressemblé à la précédente, les résultats se montraient bien différents : celui de M. Coumbes avait de plus belle repris cet aspect de poêle à frire que nous avons longuement dépeint au commencement de ce volume. En dépit du mistral et du soleil, celui de Riouffe demeurait frais, luxuriant et parfumé. De nombreux apports de terreau avaient déjà modifié le sol; des rideaux de tamaris et de cyprès plantés grands avec la terre dans laquelle ils avaient poussé; des abris nombreux en paille protégeaient les plantes; si, malgré tant de précautions, la sécheresse ou la bise parvenait à les détruire, elles

étaient remplacées avec une prodigalité qui ne permettait pas de s'apercevoir de cet accident.

Le spectacle de cette prospérité inouïe blessait M. Coumbes aussi cruellemeut que les mauvaises plaisanteries de Jean Riouffe et de ses compagnons avaient pu le faire. Il essaya de lutter contre ce qu'il nommait une révoltante partialité de la nature; il multiplia les arrosements; il fit plantations sur plantations; il se livra à des dépenses que lui-même caractérisait d'insensées; mais, soit qu'il s'y fût pris trop tard, soit par toute autre raison inhérente au sol, rien ne lui réussit, et le clos de ses voisins, qui attestait son infortune, perpétua son aversion pour eux. Il détournait la tête lorsque ses regards rencontraient les cimes verdoyantes des arbustes qui dépassaient les murailles; lui en parler provoquait chez lui une attaque de nerfs. Malheureusement, cette splendeur horticole trouvait moyen de se révéler encore: la brise de mer, en passant au-dessus de l'habitation de Riouffe, se chargeait des parfums des roses, des tubéreuses, des héliotropes, des œillets, des jasmins qui en garnissaient les élégantes corbeilles, et les apportait fidèlement à M. Coumbes. Malgré le mépris que celui-ci nourrissait pour ces cultures frivoles, ce témoignage d'une supériorité écrasante achevait de l'exaspérer; il finit, comme tous les envieux, par dédaigner ce qui, pendant

trente ans, avait fait son bonheur, par prendre en dégoût ce qui était son orgueil; il délaissa son jardin et ne s'occupa plus que de la pêche, qui avait cet avantage qu'elle le tenait éloigné pendant des journées entières d'un voisinage abhorré.

Ce n'était point Jean Riouffe qui avait fait du jardin de son chalet une merveille si désobligeante pour l'ex-portefaix.

A la suite de la visite de Marius, Mlle Madeleine avait adressé à son frère de tendres mais sévères remontrances au sujet de ses procédés vis-à-vis de M. Coumbes. L'affliction qu'ils causaient à celui-ci était devenue touchante en passant par les lèvres d'une sœur que Jean Riouffe adorait. Il avait bon cœur, comme la plupart des mauvais sujets; il essaya de tourner en plaisanterie l'attendrissement de la jeune fille ; mais voyant que celle-ci restait grave, il se rendit et promit d'exécuter tout ce qu'elle lui demanderait.

Il avait consenti à aller en personne faire amende honorable à ce personnage qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver fort ridicule; mais, dans la journée même où cette démarche devait s'effectuer, Mlle Madeleine parut avoir changé d'avis, et la lettre dont M. Coumbes avait fait trophée remplaça la visite projetée. Jean Riouffe l'écrivit de bonne grâce; il promit, en outre, à sa sœur, que le chalet cesserait d'être le

siége de la société des Vampires, et il tint loyalement sa parole. Mlle Madeleine purifia par sa présence ces murs déjà souillés, tout neufs qu'ils étaient.

La première fois qu'elle était venue à Montredon, situation, architecture, aménagements intérieurs, Mlle Madeleine trouva tout horrible et déclara dix fois à son frère que, si nécessaire qu'il fût pour lui de cacher ses exploits et ceux de sa bande, elle ne pouvait concevoir qu'il eût fait choix d'un semblable désert pour y planter sa tente.

Mais, depuis les événements que nous venons de raconter, par un revirement inexplicable, si féminin qu'on le suppose, la jeune fille revint de ses prétentions premières; les grèves désolées des abords du cap Croisette ne lui semblèrent plus aussi maussades; les pitons de Marchia-Veyre prirent à ses yeux un aspect qui n'était point sans charmes; la transparence de la mer, s'émaillant d'aigues-marines et de bleu selon les couches alternatives d'algues ou de sable, lui parut attrayante; il n'était pas jusqu'à l'isolement, dont elle avait fait un si gros crime au pauvre chalet, qui n'eût quelque avantage qu'elle n'oublia pas de signaler. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle priait son frère de lui céder la propriété de sa petite maison de campagne.

Celui-ci travaillait à étudier toute autre chose que le caractère des femmes; il ne perdit point son temps

à demander à sa sœur les raisons de cette contradiction flagrante avec ses impressions premières; cette vente faisait rentrer dans sa poche un argent qui, depuis quelque temps, lui faisait défaut; il y consentit à l'instant même.

Cette acquisition n'eut que dans ses débuts le caractère du caprice. Chaque jour Mlle Madeleine s'y attacha davantage. Elle parlait peu de son chalet, n'invitait personne autre que son frère à l'y accompagner, mais tout concourait à prouver qu'elle y pensait sans cesse.

C'était elle qui présidait aux soins qui avaient changé l'enclos en un Éden, dont les émanations avaient si cruellement poursuivi M. Coumbes; sa préoccupation constante des améliorations, des embellissements à y apporter lui fournissait des distractions qui, quelquefois, lui faisaient négliger les affaires; sa passion pour les fleurs la lançait dans des acquisitions que son frère, en se reportant aux habitudes d'ordre et d'économie que tant de fois sa sœur lui avait données pour exemple, ne pouvait comprendre; enfin, les commis eux-mêmes remarquèrent avec une stupéfaction profonde que, le samedi soir, leur jeune patronne, qui, jadis, restait la dernière à son travail, regardait maintenant sans cesse à sa montre, comme pour s'assurer si l'heure du départ pour la campagne n'arrivait pas.

Donnons sur-le champ le mot de cette énigme, et pour cela retournons un peu en arrière.

Mlle Madeleine, après la conversation dans laquelle elle avait surmonté les répugnances que son frère manifestait pour les excuses dont Marius avait déclaré se contenter, s'était rendue à la Major; elle voulait remercier Dieu d'avoir permis qu'elle terminât pacifiquement une affaire qui, si les deux jeunes gens se fussent rencontrés, si la résolution de l'un se fût trouvée placée en face de l'amour-propre de l'autre, eût eu nécessairement un dénoûment sanglant.

Nous avons vu comment le hasard conduisit Marius dans la chapelle même où se trouvait la jeune fille; comment, dans le désordre de ses idées, celui-ci fut amené à se croire seul; comment et dans quels termes le nom de Madeleine sortit de ses lèvres.

Mlle Riouffe rentra fort émue à sa demeure; elle cherchait à s'égayer sur la passion instantanée qu'elle avait inspirée à ce jeune homme; ses lèvres seules trouvaient un sourire, son cœur restait grave, il devenait rêveur. Elle essaya de raconter à son frère l'extravagance de cet adolescent. Au premier mot qu'elle en dit, elle demeura interdite, n'acheva pas et fut réduite à chercher un mensonge pour dissimuler son embarras.

Peu à peu cette extravagance changea et d'aspect

et de nom à ses yeux. La prière de ce pauvre garçon, qui demandait à Dieu de lui donner assez de force pour résister à un amour qui pouvait le faire dévier de la voie de probité stricte, de labeur résigné qu'il entendait suivre, cessa de lui paraître ridicule et lui sembla touchante ; elle y vit l'indice d'un caractère élevé, d'une âme honnête.

A la suite de ces qualités morales, elle se rappela des avantages physiques demeurés jusqu'alors dans les limbes de sa mémoire, mais qu'elle était trop femme pour n'avoir point remarqués ; elle se souvint, avec un battement de cœur qu'elle n'était plus la maîtresse de comprimer, que Marius était beau, de cette beauté sévère des hommes du Midi qui, dans l'adolescence, ressemble déjà à la maturité ; elle évoqua dans sa rêverie le fantôme du jeune homme ; elle revit ce regard ferme et résolu lorsqu'il parlait de M. Coumbes, tendre et humble lorsque Madeleine lui racontait les afflictions qui avaient déjà marqué sa vie, sa lèvre dédaigneuse lorsqu'elle hasardait quelque allusion aux dangers qu'il allait affronter.

Pendant quelques jours, ces pensées se représentèrent à l'esprit de la jeune fille, lorsqu'elle s'aperçut que c'était vainement qu'elle cherchait à triompher de leur opiniâtreté ; elle envisagea la situation beaucoup plus froidement, beaucoup plus résolûment que Marius ne l'avait fait

Son dévouement à son frère commençait à donner de très-appréciables résultats. Cédant à l'influence de Madeleine, Jean Riouffe se montrait moins avide de plaisirs, il devenait de plus en plus froid avec ses compagnons de débauches; plusieurs fois déjà il avait manifesté l'intention de s'établir.

Le moment approchait donc où la tâche de sa sœur serait accomplie, où l'entrée d'une belle-sœur dans la maison rendrait le rôle de celle-ci bien difficile, où elle se trouverait comme une étrangère au milieu de la nouvelle famille de son frère. Ce qu'autrefois elle avait envisagé d'un œil calme, ce qu'elle avait appelé de tous ses vœux, elle ne pouvait plus y songer sans terreur. Elle se demandait ce qu'elle deviendrait lorsqu'elle ne saurait plus où étancher la soif d'amour qui dévorait son âme, et elle sentait ses yeux qui se remplissaient de larmes et son cœur qui se déchirait.

Il y avait entre celui qu'elle croyait le fils de M. Coumbes et elle une grande différence de position ; mais, si l'habitude d'une vie réglée et positive avait mûri son esprit, les chagrins de sa jeunesse avaient dégagé sa raison de préjugés qui pouvaient l'obscurcir.

Après ce qu'elle avait entrevu du caractère de Marius, elle pensa qu'elle avait plus à gagner à descen-

dre jusqu'à lui, qu'à être élevée jusqu'à un autre qui ne le vaudrait pas.

Elle crut obéir à la raison : c'était probablement la passion qui déjà suffisait seule à la déterminer.

Quoi qu'il en fût, elle n'essaya plus de contrarier son penchant ; elle s'y abandonna avec la sincérité d'un cœur honnête ; elle était trop vraiment vertueuse pour masquer son inclination sous les dehors d'une fausse prudence ; elle n'hésita pas à se rapprocher de Marius, et devenue à son tour voisine de M. Coumbes, elle attendit que le fils de celui-ci donnât une suite au prologue qui s'était passé dans le sanctuaire de sainte Madeleine.

Mais, quelle que fût sa patience, Marius semblait devoir en abuser ; l'été était passé, l'automne commencé, sans qu'il eût adressé la parole à celle qui l'avait reçu avec tant de bienveillance. Il mettait autant d'acharnement à la fuir que la jeune fille en mettait à le rencontrer, et, lorsque par hasard il lui était impossible de l'éviter, il baissait les yeux pour ne les relever que lorsqu'elle était disparue.

XI

Où il est démontré qu'avec beaucoup de bonne volonté il est quelquefois difficile de s'entendre

La réserve et la froideur que Marius témoignait à Mlle Madeleine n'étaient rien moins que sincères.

Sa rencontre avec elle dans l'église de la Major avait triomphé de ses scrupules ; superstitieux comme tous les hommes sincèrement religieux, il avait vu dans le hasard qui les avait si singulièrement rapprochés, et qui avait initié la jeune fille à un secret dont jamais il n'eût osé lui faire l'aveu, une intervention manifeste de la Providence ; sous l'impression de cette pensée toute-puissante, les froides inspirations de la raison et du devoir s'étaient évanouies, et tout en lui s'était associé au cri d'amour parti de son cœur.

Ce sentiment, les circonstances forçaient Marius à le concentrer, à le taire ; il devint donc très-promptement de la passion.

Mais ce qui caractérisait spécialement l'amour dans cette nature forte, juvénile et primitive, c'était le

respect que lui inspirait Madeleine ; ce respect dégageait cet amour de toute aspiration terrestre; il lui inspirait la foi profonde, l'humilité sincère et aussi les élans passionnés d'un dévot pour la Madone. C'était un culte, une idolâtrie. Il eût volontiers traversé à la nage le bras de mer qui sépare l'île de Pomègue de Montredon, pour respirer l'air que respirait sa bien-aimée, et il n'eût pas osé, cette prouesse achevée, toucher du bout de son doigt le bas de la robe de la jeune fille pour le porter à ses lèvres ; cette robe lui semblait de marbre comme celle d'une statue, jamais son imagination n'avait songé à en interroger les plis.

Il baissait les yeux lorsqu'il rencontrait Mlle Riouffe, et elle avait pris dans sa vie le rôle que Dieu a donné au soleil dans la nature ; Marius semblait la fuir, et cependant sa pensée était perpétuellement présente à son esprit.

Cette contradiction apparente, dans une âme susceptible de résolutions énergiques, s'explique par le sentiment que Marius avait de son infériorité vis-à-vis de Madeleine; il y avait si loin, de la jeune fille inscrite au livre d'or du haut commerce marseillais, à un pauvre enfant sans nom, élevé par la charité d'un maître portefaix, qu'il ne lui paraissait pas possible que cette distance fût un jour franchie ; il aimait sans espoir, et sa passion n'en était que plus

ardente. Elle se nourrissait de songes, et, si creux qu'ils soient, les amours n'ont jamais souffert à ce régime.

D'après les dispositions dans lesquelles Mlle Riouffe était pour le fils de Millette, celui-ci n'avait qu'à faire un pas en avant pour être plus heureux.

Il n'avait pas la force d'étendre des mains suppliantes vers celle qui lui était si chère, et, dans ses adorations muettes et solitaires, il trouvait d'ineffables jouissances.

Tous ceux qui voudront bien se souvenir d'avoir été jeunes, le comprendront. Que sont nos plaisirs, que sont nos joies de l'âge viril, auprès des délicieuses ivresses de l'adolescence, alors que le cœur cherche à se débarrasser de ses langes, à balbutier son premier cri, alors que le souffle d'une femme, le bruissement de sa robe, un mot, un regard, une fleur échappée de ses doigts, nous ont jetés dans des extases qui seules peuvent donner une idée des jouissances du septième ciel ?

Le parti que M. Coumbes avait pris d'abandonner son jardin, de passer la plus grande partie de son temps sur la mer, donnait à Marius, lorsqu'il venait au cabanon, une liberté qu'il n'avait pas connue jusqu'alors; Millette était trop heureuse de l'avoir auprès d'elle, trop occupée des soins domestiques,

pour contrecarrer ou observer ses actions ; la journée du dimanche appartenait à ses amours.

L'indifférence que nous avons signalée, cessait aussitôt que le jeune homme était certain que Madeleine ne pouvait plus l'apercevoir. Il prenait possession de l'observatoire abandonné de M. Coumbes, et il passait de longues heures à observer la jolie voisine ; il la regardait amoureusement, caché derrière le store, aller et venir dans son jardin, donner de l'eau à ses plantes, débarrasser ses rosiers de leurs fleurs fanées ; il admirait sa beauté, sa grâce, sa simplicité ; et ces mérites qui, depuis six mois, étaient le texte ordinaire de l'hymne à l'amour que chantait son cœur, il lui semblait toujours qu'il les remarquait pour la première fois.

Si Madeleine sortait pour s'aller promener dans le voisinage, Marius attendait qu'elle eût tourné le mur de la grande ferme située un peu plus loin que le cabanon ; alors il s'esquivait et se mettait à la suivre ; il marchait derrière elle avec la précaution d'un guérillero qui avance dans la montagne, se jetant à plat ventre lorsque par hasard elle se retournait, se dissimulant dans les anfractuosités des rochers lorsqu'un détour pouvait la lui faire rencontrer, se faisant un abri des sapins, des oliviers rabougris de la colline. Quand la jeune fille s'arrêtait, son regard ne la quittait pas ; il suivait avec avidité tous ses mouvements,

tous ses gestes, et, en outre du bonheur qu'il éprouvait à la voir, cette course souvent fatigante avait son dédommagement : il pouvait cueillir les fleurs qu'avaient touchées la main de Madeleine, que sa robe avait courbées en passant ; il en formait un bouquet qu'il emportait dans sa chambre, et, pendant toute la semaine, il adressait à cette fragile et incertaine émanation de la reine de ses pensées, des tendresses que n'eût point désavouées le sentimentalisme d'un étudiant de Francfort.

Tout l'été se passa de la sorte et sans que le hasard, qui avait si peu à faire cependant pour fournir un trait d'union à deux cœurs remplis de tant de bonne volonté l'un pour l'autre, se décidât à les rapprocher.

On était à la fin de septembre, et les habitants du cabanon et du chalet se montraient également soucieux :

M. Coumbes, parce que, si l'équinoxe d'automne avait enlevé les derniers parfums du jardin envié, elle avait aussi ramené les tempêtes ; que la houle se faisait vague, que la vague se faisait montagne, que les courses aux îles de Riou, théâtre ordinaire de ses exploits, devenaient impraticables.

Millette avait plusieurs raisons d'être triste.

Marius était de la prochaine conscription, et la pauvre mère n'en voyait pas venir le moment sans

terreur. Elle était inquiète de la destinée que le sort réservait au jeune homme ; elle était bouleversée lorsqu'elle songeait qu'il allait être nécessaire qu'elle fît à celui-ci l'aveu de sa situation réelle ; elle craignait que son fils n'eût surpris le secret de ce qu'avaient été les relations de l'ex-portefaix avec sa servante ; elle se sentait rougir et frémir en pensant qu'il lui faudrait avouer à son enfant que cet homme n'était pas son père, lui apprendre le nom et la condition de son mari ; elle commençait à comprendre que, si grands qu'eussent été les torts de ce dernier, sa conduite à elle n'en était pas moins condamnable ; les remords se faisaient jour dans son âme ; elle se demandait si la malédiction de celui auquel elle avait donné le jour n'allait pas lui servir de premier châtiment.

Marius redoutait l'hiver, qui rendrait les apparitions de Mlle Riouffe à son chalet moins fréquentes.

Madeleine, qui, malgré la perspicacité que l'on attribue aux femmes, n'avait rien surpris des sentiments que le jeune homme cachait avec tant de soin, Madeleine éprouvait ce découragement et cette lassitude qui suivent les déceptions ; elle avait échafaudé un roman, et, du héros principal, elle ne pouvait saisir que l'ombre ; elle avait beau traiter cavalièrement ses regrets, se répéter qu'après tout la Providence se montrait plus sage qu'elle-même ne

l'avait été, en prononçant en faveur de la raison et contre le penchant auquel elle avait cédé; elle ne parvenait pas à inculquer cette philosophie à son cœur, il saignait. Ses sentiments étaient trop élevés pour qu'elle s'abandonnât à un vulgaire dépit; mais elle devenait sombre, mélancolique, maladive; elle avait profité des bonnes dispositions toujours croissantes de son frère pour lui remettre la direction de la maison de commerce, et pour pouvoir passer ses derniers beaux jours à Montredon.

Afin de calmer les insomnies qui la tourmentaient, Madeleine faisait des promenades de plus en plus longues et de plus en plus fréquentes.

Un jour, s'abandonnant à ses pensées, elle avait tourné le cap Croisette et s'était assise toute rêveuse sur une de ces roches que la mer, en se brisant sur leurs flancs, a dentelées comme des guipures.

Son regard allait de cette Méditerranée azurée et pailletée d'or, de ces blocs de pierre beaux dans leur nudité, qu'elle avait devant elle, au ciel profond et morne à force d'être limpide.

Tout à coup, elle crut entendre dans l'éloignement un cri de détresse; elle se leva, et, s'aidant des mains autant que des pieds, elle parvint à gravir la pointe du rocher qui domine l'extrémité méridionale du cap. Madeleine ne vit rien; mais d'autres cris, quoi-

que de plus en plus faibles, arrivèrent distinctement à son oreille.

Elle marcha résolûment dans cette direction ; son entreprise était difficile et périlleuse.

Dans les gros temps, la pointe extrême du cap Croisette disparaît entièrement sous les eaux; les flots ont laborieusement fouillé les rochers qui le composent; aux endroits où ils ont trouvé du marbre ou du granit, le travail des siècles se révèle par de capricieux dessins qui n'entament que la surface de la pierre; mais lorsque celle-ci était tendre, lorsque la terre en séparait les couches, le roulement des vagues a creusé de profonds sillons, canaux innombrables dans lesquels la mer circule.

Sautant de pointe en pointe, de rocher en rocher, avec autant de vigueur que d'adresse, Madeleine arriva à la partie de la langue de terre d'où les appels désespérés qu'elle avait entendus lui avaient paru venir.

C'était précisément à l'endroit où le cap se relève au pied d'une éminence considérable et presque verticale.

En tournant cette éminence du côté de la Madrague, elle aperçut un homme étendu, sanglant et évanoui, sur le sol.

Malgré l'aspect sordide de cet homme, malgré des vêtements en lambeaux, le premier mouvement de

la jeune fille fut de se précipiter vers lui, de le prendre dans ses bras, d'essayer de l'adosser contre les parois du rocher pour le rappeler à la vie.

Mais, quel que fût son courage, cette tâche était au-dessus de ses forces; la tête de l'homme qu'elle avait soulevée s'échappa de ses mains et retomba inerte sur le sol. Madeleine le crut mort; une terreur irrésistible s'empara de ses sens; elle voulut fuir, mais ses genoux chancelants se dérobèrent sous elle; elle voulut à son tour appeler à son secours, mais sa voix mourut dans sa gorge; elle ne réussit qu'à pousser un cri rauque et inarticulé; elle tomba aux côtés de l'homme, inanimée comme lui.

Si faible qu'eût été cet appel, il avait été entendu.

Un homme parut sur la crête du rocher qui dominait cette scène d'une douzaine de pieds, et, sans hésiter une seconde, et d'un bond qui supposait une vigueur de muscles extraordinaire, il s'élança auprès de Madeleine.

Au milieu de son trouble, dans celui qui venait si subitement à son secours, Madeleine reconnut Marius ; malgré le désordre de ses idées, elle vit clairement à l'angoisse, à la tendresse peinte sur la physionomie du fils de Millette, que Dieu n'avait point exaucé la prière que celui-ci lui avait adressée dans la chapelle de la Major.

Elle tendit ses bras vers lui avec un sourire d'une expression indicible.

— Mademoiselle, mademoiselle, vous n'êtes pas blessée ? s'écria Marius, pâle et saisissant les deux mains qu'on lui présentait.

Madeleine, encore dominée par son émotion, ne put répondre; elle secoua la tête négativement et indiqua d'un geste l'homme qui gisait sans mouvement à deux pas d'elle.

L'extérieur de cet homme était si repoussant, que, par un mouvement d'horreur qu'il ne put réprimer, Marius enlaça Madeleine dans ses bras et l'éloigna de l'inconnu.

— Au nom du ciel ! allez à lui, murmura la jeune fille ; je puis me passer de vos secours ; mais, lui, il se meurt peut-être.

Une prière de Madeleine était un ordre pour Marius.

Il alla au pauvre diable, entr'ouvrit la blouse qui servait à celui-ci de chemise et de vêtement, posa la main sur son cœur et s'assura qu'il battait encore.

Il plongea son chapeau dans une des étroites lagunes du voisinage et en versa quelques gouttes sur le visage de l'inconnu.

La fraîcheur de l'eau ramena quelque couleur sur ses joues livides; ses lèvres s'entr'ouvrirent ; il respira longuement et avec effort.

— Faites-lui respirer ces sels, dit Madéleine, qui s'était rapprochée, en tendant un flacon au jeune homme.

Sous l'impression stimulante, le malheureux reprit ses sens; ses yeux, jusqu'alors fixes et ternes, s'éclaircirent et se vivifièrent ; mais, à la grande surprise des deux jeunes gens, ces yeux ne se fixèrent sur eux qu'avec une expression d'appréhension anxieuse très-remarquable: après quoi, ils fouillèrent tous les alentours pour s'assurer s'il n'y avait pas à d'autres témoins.

Marius et Madeleine purent alors observer avec plus d'attention l'inconnu , c'était un de ces hommes qui portent si fortement accusée sur leur visage l'empreinte de toutes les passions mauvaises, qu'il semble impossible de leur assigner un âge. Ses prunelles, fortement rougies par des excès alcooliques, encavées dans des orbites couronnées de sourcils épais et grisonnants, avaient un caractère de férocité que ne démentait pas sa bouche contractée aux deux extrémités; des rides profondes sillonnaient ses joues à moitié cachées par une barbe longue et hérissée; son front était considérablement déprimé, des cheveux coupés très-ras en dessinaient nettement le contour, et cette disposition de la partie supérieure de sa figure, jointe au développement des os maxillaires, achevait de lui donner une physionomie bestiale.

A mesure que l'intérêt qu'il avait inspiré se dissipait, il apparaissait plus horrible.

— Pauvre homme ! dit Madeleine en cherchant à maîtriser la répulsion qu'elle se sentait pour lui ; que vous est-il donc arrivé?

— Eh ! tron de l'air ! répondit l'inconnu sans le moindre souci de reconnaissance et en regardant son interlocutrice avec une parfaite insolence, si vous voulez que je parle, il faudrait commencer par m'humecter le parloir.

— Que dit-il ? fit la jeune fille.

Marius n'était pas plus patient que ne le sont ordinairement ses compatriotes ; mais, depuis deux minutes, depuis qu'il avait vu se réaliser ce que jamais il n'avait osé rêver, depuis qu'il sentait le bras de Madeleine sous le sien, le peu qu'il possédait de cette vertu avait diminué de moitié.

— Savez-vous, l'homme, s'écria-t-il, que si vous continuez de la sorte, je vous jette dans ce trou, où, si vous trouvez à boire, vous risquez fort d'apporter à manger aux langoustes ?

Madeleine retint le bras du jeune homme déjà levé, comme si l'effet eût dû suivre immédiatement la menace. En même temps, elle lui adressa un coup d'œil suppliant.

L'homme avait essayé de se soulever pour faire face à son adversaire ; mais, dans son mouvement un

peu brusque, il froissa le membre endolori, et la douleur lui arracha un cri

La pitié rentra dans le cœur de Marius, en même temps que le sentiment de sa triste position triomphait des velléités hargneuses qu'avait manifestées l'inconnu.

— Eh ! bon Dieu ! dit-il, ce n'est point insulter cette jolie dame que de lui demander un peu de vin ou d'eau-de-vie pour rafraîchir mes lèvres après la cabriole que je viens de faire ! Songez donc, mon petit brave, que je faisais un somme sur la pointe du rocher que vous voyez là ; je rêvais des choses charmantes ; il me semblait que le bon Dieu m'avait chargé de faire une distribution de coups de bâton à toute la terre ; je tapais, je tapais, tron de l'air, que le cuir du dos des chrétiens ce n'était plus qu'une vraie bouillie ! J'ai tapé trop fort, triple coquin de sort ! car, en tapant dans mon rêve, j'ai fait un mouvement sur mon matelas de pierre de taille, et il m'a semblé tout à coup que c'étaient mes reins qui servaient de rendez-vous aux nerfs de bœuf des chiourmes des quatre parties du monde ; j'étais tombé de là-haut à l'endroit où vous m'avez trouvé et où vous me voyez encore.

— Singulière place que vous aviez choisie là pour dormir ! dit Marius.

— C'est que j'étais sûr de ne pas y être dérangé,

répliqua l'homme avec un clignement d'œil qui pouvait être un signe de reconnaissance, mais que le jeune homme ne comprit pas ; après ça, continua-t-il, je ne défends pas ma chambre à coucher, et je conviens qu'avec une *novi* comme celle que vous avez à votre bras, la vôtre doit vous paraître bigrement plus agréable que la mienne.

Madeleine et Marius rougirent simultanément. Depuis que le fils de Millette avait menacé l'inconnu, la jeune fille n'avait point lâché sa main, qu'elle avait saisie ; en entendant ce langage bizarre et grossier, elle s'était serrée contre son protecteur, leurs poitrines se touchaient et sa tête s'appuyait sur l'épaule de Marius ; ils s'écartèrent brusquement l'un de l'autre.

— Eh ! tron de l'air ! s'écria le blessé en remarquant cette pantomime, on dirait que ce mot de *novi* vous fait peur ; au fait, pour un vieux singe, j'ai exécuté une sotte grimace ; si vous étiez mariés, vous ne vous promèneriez pas en tête-à-tête dans les collines. Mais, soyez tranquilles, ajouta-t-il avec un rire ironique et bruyant, je n'ai le droit de me montrer sévère pour aucune espèce de contrebande.

— Finissons-en, répliqua Marius, qui blémissait de colère. Vous devez comprendre que mademoiselle, pas plus que moi, n'a de liqueur dans sa poche ; le poste des douaniers n'est pas à plus d'un

quart de lieue d'ici; en nous en allant, nous les préviendrons, et vous aurez non-seulement ce que vous désirez, mais encore les secours dont vous avez besoin.

L'homme ne fut pas le maître de dissimuler l'inquiétude et le mécontentement que lui causait cette proposition; il perdit pour une minute l'assurance effrontée qui le caractérisait.

— Non, non, répondit-il en hochant la tête, leur charité ne descendrait pas si bas; si j'étais un gros marchand de savon ou un armateur, à la bonne heure, ils me ramasseraient dans l'espoir de recevoir une bonne pièce; mais, à mon uniforme, vous avez dû reconnaître mon état; je ne suis qu'un pauvre mendiant, et ces jolis messieurs de la côte me relèveraient à coups de talon de botte. Non, non, je ne me soucie pas de pourrir au dépôt, où ils m'enverraient soigner ma convalescence.

— Voyons, à quoi vous décidez-vous? interrompit Marius. Voici la nuit qui arrive; nous ne voulons pas vous laisser ici; le vent tourne au nord ouest, nous aurons du mistral cette nuit, et la mer battra à l'endroit même où vous êtes étendu; d'un autre côté, en réunissant mes forces à celles de mademoiselle, il nous serait impossible de vous transporter même jusqu'au village de la Madrague.

— Dites donc aussi que vous ne vous souciez pas

de voir la jolie main blanche se salir aux haillons du vieux homme; il n'est pas ragoûtant, je le sais bien.

— Que désirez-vous, enfin?

— Aidez-moi à passer l'inspection des blessés.

Le mendiant se redressa avec effort; Marius le plaça sur son séant; il étendit ses deux jambes l'une après l'autre, et, s'apercevant qu'elles exécutaient sans trop de douleur les mouvements ordinaires, il passa ses mains noires et calleuses sur ses tibias avec une nuance de satisfaction évidente.

— Bon! dit-il en les désignant, les canons de retraite sont intacts!

Puis, montrant ses bras et ses doigts :

— A part deux ou trois éraflures, les pièces de chasse ne sont pas trop endommagées non plus; j'en suis quitte pour quelques avaries dans la coque. Dans deux jours, je sortirai remis à neuf du bassin de radoub.

Il essaya de se mettre sur ses pieds; mais, lorsqu'il voulut remuer son corps meurtri, la souffrance lui arracha une horrible grimace. Marius et Madeleine étendirent en même temps les mains pour le soutenir.

— Ah! coquine de carcasse! s'écria le mendiant, tu veux te dorloter, je le vois bien! Allons, il faut que vous me remontiez dans ma chambre à coucher.

Et, du doigt, il indiquait le rocher perpendiculaire.

— Vous ne pouvez passer la nuit là, exposé à toutes les intempéries de la saison, nous ne le souffrirons pas.

— Comme on fait son lit, on se couche, répondit le mendiant en haussant les épaules; et j'aime tant le grand air, que je me trouverai mieux à la place que j'ai choisie; l'humilité est une de mes vertus, et, ne valant pas mieux qu'eux, je me contente du gîte que le bon Dieu donne aux oiseaux de la côte. Allons, ajouta-t-il en prenant l'accent traînant et nasillard des mendiants de profession, un peu de charité, mon bon monsieur, s'il vous plaît, et je prierai Dieu pour qu'il bénisse votre mariage et qu'il vous donne le paradis.

L'expression de railleuse impiété avec laquelle le blessé avait prononcé ces paroles, augmenta encore la répulsion que Marius ressentait pour lui; cependant, il le chargea sur ses épaules, tourna le rocher, gravit le seul côté par lequel ce dernier fût praticable et déposa l'homme sur une plate-forme qui couronnait l'éminence.

Ce lieu était parfaitement choisi pour le campement d'un personnage qui paraissait peu avide de nouer quelques relations avec les douaniers et les pêcheurs qui hantaient le cap Croisette.

A son extrémité méridionale, une saillie de pierre faisait rempart et ménageait, entre lui et la face verticale, un abri de quelques pas de largeur dans lequel on pouvait se trouver garanti à la fois contre le vent du nord-ouest et contre l'indiscrétion des promeneurs.

En remarquant que le bissac du mendiant s'y trouvait, Marius voulut y transporter le misérable.

— Non, non, dit celui-ci, la nuit est venue; je suis bien ici. Je ne me soucie pas de m'exposer à une seconde culbute; seulement, approchez de moi la soute aux vivres.

Marius comprit ce que le blessé désignait ainsi; il ramassa le sac de toile qu'il avait aperçu; ce sac était beaucoup plus lourd qu'il ne semblait en apparence; il rendit en tombant sur le roc un bruit de ferraille qui étonna le jeune homme.

— Qu'avez-vous donc là dedans? dit-il.

— Tron de l'air! et que t'importe? ne veux-tu pas faire *le curieux*, toi aussi? Va me vendre aux gabelous, si tu l'oses, et, avant qu'il soit la Saint-Jean prochaine, tu verras flamber ta bicoque, je te le jure.

— A mon tour, je vous jure que, malgré vos menaces, je vais le faire, mon brave; vous m'avez l'air de tout autre chose que d'un pauvre qui demande honnêtement sa vie à la charité des chrétiens.

Pendant que Marius parlait ainsi, le mendiant avait plongé sa main dans le bissac et en avait tiré une gourde; il en aspira à longs traits le contenu; la chaleur de l'alcool lui rendit toute son audace; il fit un effort suprême, se trouva debout et se précipita sur celui qui l'avait si généreusement secouru.

Madeleine poussa un cri que répétèrent les échos des collines.

Mais le mendiant n'avait point surpris le jeune homme; celui-ci, par un mouvement rapide comme la pensée, s'était brusquement rejeté en arrière, et, prenant un large couteau dans sa poche, il en menaça la poitrine de l'assaillant.

Ce dernier vit luire dans l'ombre trois éclairs : celui que jetait la lame, et ceux qui partaient des yeux du jeune homme; il comprit sur-le-champ qu'il avait affaire à un adversaire vaillant et déterminé, et, changeant avec une facilité merveilleuse l'expression menaçante de sa physionomie, il fit rentrer dans sa manche un poignard qu'il tenait entre le pouce et l'index, puis il éclata de rire.

— Ah ! ah ! ah ! dit-il, quand je vous disais que l'eau-de-vie serait pour moi un remède merveilleux! Je n'en ai bu que quelques gouttes, et me voilà déjà en état de vous faire peur... Allons, rempochez votre outil à détacher les moules, mon garçon ; vous ne voudriez pas vous en servir contre un pauvre diable

qui, de son côté, n'est pas assez ingrat pour vouloir faire du mal à ceux qui lui ont sauvé la vie.

Puis, voyant que Marius ne se décidait point à quitter sa position défensive :

— Voyons, continua-t-il en donnant un coup de pied au bissac mystérieux, tenez-vous donc à savoir ce qu'il y a là dedans? Ce sont des clous, des morceaux de cercles que j'arrache aux épaves que saint Mistral nous envoie ; c'est un pauvre commerce; mais, si misérable qu'il soit, le gouvernement ne le dédaigne pas et ne souffre pas que nous lui fassions concurrence ; c'est pour cela que je me soucie fort peu de la visite des gabelous. Mais vous, c'est autre chose; vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, priver un malheureux de ses ressources. Fouillez donc là dedans, si bon vous semble.

La soumission du mendiant produisit tout l'effet qu'il en attendait ; sans passer de sa conviction dernière à une confiance exagérée, le jeune homme parut ajouter foi aux paroles de son interlocuteur; il ne daigna pas en vérifier l'exactitude.

— Soit, dit-il ; mais les dangers de votre profession devraient vous rendre plus prudent dans vos paroles.

— Eh! eh! eh! répondit le mendiant, les malheurs ont aigri mon caractère. C'est une chose bien triste, continua-t-il en cherchant à mettre des larmes

dans sa voix, de ne jamais être sûr d'avoir le lendemain le pain et l'oignon quotidiens ! Vous parliez de la charité tout à l'heure, mon bon monsieur ; hélas! elle n'existe plus sur la terre ; Dieu veuille que nous la retrouvions là-haut !

Comme pour démentir cette dernière phrase, Marius mit dans la main du malheureux tout ce qu'il avait d'argent sur lui. Madeleine brûlait du désir de s'associer à la charité de celui qu'elle aimait ; mais elle fouilla en vain ses poches, elle était sortie sans argent.

— Mon brave homme, dit-elle, vous n'êtes pas encore dans un âge où vous deviez désespérer de trouver une condition meilleure que la vôtre ; venez chez moi aussitôt que vous le pourrez ; je verrai ce qu'il sera possible de faire pour vous, et, si vous n'acceptez pas mes propositions, au moins votre visite vous vaudra-t-elle une bonne aumône.

— J'irai, quand ce ne serait que pour vous remercier de ce bon secours que vous m'avez donné, ma belle demoiselle, dit le mendiant avec le ton hypocrite qui venait de lui réussir ; mais, pour vous trouver, il faudrait savoir où vous demeurez.

— Rue Paradis, la maison Riouffe ; tout le monde vous indiquera nos bureaux.

— Un négociant ?

— Oui ; mais Marseille est peut-être un peu loin

du lieu qui paraît vous servir de refuge ; venez à Montredon, où j'habite une maison de campagne ; vous la trouverez aisément, si vous retenez mon nom.

— Mademoiselle Riouffe, je n'aurai garde de l'oublier. Si vous le permettez, j'irai à votre bureau, reprit le mendiant avec vivacité, j'aime mieux cela.

Il se recoucha sur son lit de pierre, et les deux jeunes gens s'éloignèrent.

Lorsqu'ils furent à quelques pas, ils entendirent la voix du misérable qu'ils laissaient sur le cap, et qui, avec l'accent trivial et goguenard de ses premières paroles, leur criait :

— Amusez-vous bien en route, mes petits pichons !

Cette cynique plaisanterie, lancée au milieu du bruit majestueux que faisaient les vagues en caressant les rochers, avait quelque chose de sinistre qui glaça le cœur de Marius ; il pressa avec plus de force le bras de Madeleine, qu'il soutenait dans leur marche difficile à travers le chaos de blocs de toute forme au milieu duquel ils se trouvaient.

— Vous avez vraiment eu tort de donner votre adresse à cet homme, dit-il.

La jeune fille ne répondit pas ; elle subissait en ce moment une impression bien différente de celle qu'éprouvait son compagnon ; si affreuse que fût la solitude dans laquelle ils se trouvaient perdus, entre

ces colosses de pierre dont les silhouettes grandioses leur dérobaient la moitié de la voûte étoilée et cette mer qui s'étendait à leur gauche comme une immense nappe brune que frangeaient quelques rides écumeuses, elle n'éprouvait d'autres émotions que celles de l'amour. Auprès de celui que son cœur avait choisi, elle se sentait aussi rassurée qui si elle se fût trouvée sur la Cannebière, et elle était fière de la force qu'elle puisait dans ce sentiment, joyeuse du calme de son âme.

Marius, au contraire, à mesure qu'ils s'écartaient davantage du seul être vivant qu'il y eût autour d'eux, se sentait de plus en plus troublé.

La première sensation qu'il éprouva fut celle de la peur.

Ils avaient à marcher à travers les rochers pendant cinq ou six cents pas avant d'arriver à la route qui, serpentant sur les flancs de la montagne, conduit des fabriques à la Madrague.

Le chemin qu'ils devaient suivre était non-seulement pénible, mais périlleux : l'humidité de la nuit avait rendu glissante la surface des rochers ; un faux pas pouvait précipiter les deux voyageurs dans un abîme.

Marius y pensa et il frémit, non pour lui, mais pour elle.

En sautant d'une pointe sur une autre, le pied

manqua à la jeune fille ; elle resta suspendue au milieu de la crevasse qui les séparait et dans laquelle elle fût tombée si la main du pauvre jeune homme ne l'eût retenue. Marius sentit ses cheveux qui se dressaient sur sa tête et la respiration qui manquait à sa poitrine ; il l'enleva à bout de poignet avec une force musculaire centuplée par la terreur qu'il venait d'éprouver ; il la prit dans ses bras et il se mit à gravir les falaises, à grimper les collines, à franchir les ravins avec une ardeur indicible, une rapidité vertigineuse ; il l'emportait comme un loup sa proie arrachée à la bergerie ; comme une mère son enfant échappé du naufrage.

Madeleine ne songeait pas aux dangers que cette course folle leur créait à tous deux ; elle souriait en voyant celui qu'elle aimait, si hardi et si puissant tout à la fois.

Le succès de son audacieuse escalade calma un peu l'effervescence fiévreuse que la crainte avait inspirée au jeune homme.

Il commença à sentir un cœur palpiter à deux doigts de sa poitrine, et, ce cœur, c'était celui de Madeleine.

Les cheveux de la jeune fille, dénoués à moitié par la rapidité de leur ascension, caressèrent le visage du fils de Millette et l'enivrèrent de leurs effluves.

Son pouls s'accéléra, il battit plus violent et plus précipité.

Le sang afflua à son cerveau ; mille idées incohérentes traversèrent son esprit et y portèrent la confusion.

Dans un attendrissement subit, il était prêt à se jeter à genoux et à remercier Dieu qui lui avait envoyé un bonheur dont jamais il n'aurait osé se croire digne.

Puis ses sens s'enflammèrent à leur tour; il était pris d'une irrésistible envie de joindre ses lèvres aux lèvres dont il aspirait déjà le souffle tiède et parfumé: la mort dût-elle suivre une telle félicité, la mort serait bénie.

Ensuite, par un revirement subit, il songeait que ce bonheur auprès duquel devait pâlir celui des élus, ne durerait sans doute qu'un instant; que, dans quelques minutes, lorsque Madeleine pourrait se passer de ses services, ils redeviendraient étrangers l'un à l'autre. Alors à une poignante angoisse succédait une rage furieuse ; il regardait les montagnes et il voulait gravir jusqu'à leur cime, y cacher son trésor, et, dans une impénétrable retraite, défier le monde et ses préjugés.

Plusieurs fois déjà Madeleine, qui le sentait haleter, qui craignait que, dans les efforts multipliés qu'il faisait pour triompher des obstacles qu'il rencontrait

à chaque pas, une chute ne lui devînt fatale, l'avait supplié de s'arrêter.

Le jeune homme ne paraissait pas l'entendre. Ils arrivèrent ainsi à la rampe de pierre qui formait le garde-fou de la route et la séparait du précipice ; d'un bond, le jeune homme passa par-dessus, ils se trouvèrent sur le chemin. A l'horizon, Madeleine voyait scintiller les lumières de la ville; à ses pieds, celles de la Madrague et de Montredon.

Elle crut que Marius allait s'arrêter ; mais, au lieu de suivre la route, Marius la traversa et se lança sur le revers qui faisait face à la mer.

Sa respiration était devenue bruyante comme celle d'un soufflet de forge ; il pressait convulsivement la jeune fille contre sa poitrine; celle-ci sentait les ongles de son compagnon qui entraient dans sa chair à travers ses vêtements.

Elle devina ce qui se passait en lui; elle essaya de se dégager de cette étreinte; mais il semblait qu'elle fût enlacée dans des liens de fer.

Quelle que fût sa tendresse pour celui dont elle avait rêvé de faire son mari, elle sentit un frisson courir le long de ses membres et son cœur se glacer d'épouvante.

— Grâce ! grâce, Marius ! s'écria-t-elle.

A cette voix, le jeune homme parut s'éveiller d'un songe; il lâcha une touffe de sauge qu'il avait saisie

pour s'aider dans son escalade, ses mains s'ouvrirent, et Madeleine, glissant à terre, s'élança sur la route. Son émotion était si forte, qu'elle fut forcée de s'asseoir.

Pendant quelques instants, ses sens flottèrent paralysés entre la vie et la mort, n'entendant rien, ne voyant rien, ne se rendant pas compte de ce qui se passait autour d'elle.

Lorsqu'elle reprit sentiment, elle chercha Marius, et ne le vit pas auprès d'elle.

Elle appela : rien ne lui répondit ; elle répéta le nom du jeune homme avec angoisse.

Elle crut entendre dans la montagne un bruit de soupirs et de sanglots ; elle y courut.

Alors, elle aperçut le jeune homme ; il était tombé à l'endroit où elle s'était échappée de ses bras et il restait là étendu sur le rocher, qu'il mouillait de ses larmes.

— Venez, lui dit-elle.

Marius ne fit pas un mouvement ; seulement, ses pleurs redoublèrent et prirent le caractère du spasme.

En ce moment, la lune se levait derrière les collines de Saint-Barnabé et éclairait les rochers dont les faces grisâtres, à mesure qu'ils étaient atteints par les rayons de l'astre des nuits, semblaient se couvrir d'une neige éclatante.

La mer était devenue un lac d'argent parsemé de

phosphorescentes étincelles, et le sourd murmure de ses vagues était le seul bruit que fît entendre la nature.

A cet imposant spectacle, le cœur de Madeleine, déjà ébranlé par la douleur du jeune homme, se fondit; sa frayeur et son courroux se dissipèrent comme se dissipe la brume aux feux du soleil du matin.

Elle se pencha vers Marius, et, à voix basse, comme si elle eût craint d'entendre elle-même les paroles qu'elle allait prononcer :

— Pourquoi pleurez-vous, lui dit-elle, puisque je vous aime!

XII

Où l'on verra comment M. Coumbes, en voulant attraper du poisson, attrapa un secret

La pêche dédommageait amplement M. Coumbes de ses tribulations horticoles.

Il semblait que le ciel l'eût destiné, Attila d'une nouvelle espèce, à dépeupler le golfe marseillais.

Pendant les beaux jours, chaque soir, il rentrait, comme il le disait lui-même dans son langage plus imaginé qu'académique, avec une *luxure* de poisson et ce sourire dédaigneux qui caractérise les conquérants heureux; chaque soir, il avait pu cuisiner des bouille-abaisses dignes par leur ampleur de figurer au dîner où la femme de Grandgousier mangea tant de tripes.

Malheureusement, plus on avançait vers l'hiver et plus ces débauches de sauces safranées devenaient rares, plus la mauvaise humeur de M. Coumbes augmentait.

Pendant des semaines entières, le ciel restait voilé de nuages sombres; la Méditerranée si azurée devenait couleur de cendres, et la blonde et douce Amphitrite, comme un géant révolté, semblait vouloir escalader le ciel, se tordant les bras dans les nuages et hurlant de cette voix menaçante qui porte l'effroi sur la côte.

Pendant des semaines entières, M. Coumbes allait de son cabanon à sa *bête* et de sa *bête* à son cabanon, interrogeant le ciel avec anxiété, se frottant les mains à la moindre accalmie, dégageant aussitôt son bateau de ses amarres, se préparant à le lancer dans les flots, reconnaissant presque aussitôt, au redoublement de la tempête, la fragilité de son espoir, contemplant mélancoliquement les montagnes d'eau

qui trois par trois venaient briser leurs spirales énormes sur les rochers, calculant ce que leurs flancs pouvaient contenir de poisson et la distance qui séparait ce poisson de ses casseroles, et tout disposé à faire fouetter, comme Xercès, la mer qui se refusait à lui livrer la proie qu'il convoitait si ardemment.

Il avait bien essayé de se venger sur les *loups* et *mulets* qui, par les gros temps, se rapprochent des eaux douces ; il avait été, en suivant la côte, jeter la ligne à l'embouchure de l'Huveaume ; mais, comme un jour il s'était imprudemment avancé pour lancer plus au large son hameçon, une lame monstrueuse l'avait renversé, et sans un jeune militaire, adepte fanatique et enthousiaste, qui depuis deux heures était assis à ses côtés et prenait *in petto* une leçon de cet habile professeur, celui-ci, puni de la peine du talion, eût été entraîné et fût allé offrir aux habitants de la Méditerranée une vengeance tout à la fois facile et savoureuse à exercer.

Et puis, disons-le à sa gloire, le loup, le mulet étaient des gibiers que M. Coumbes dédaignait. Marseillais classique, il n'estimait que le poisson de roche, et ceux-là, accusés de conserver un goût de vase, ne lui semblaient pas plus que le *maquereau* dignes des honneurs de sa table.

Lorsque la mer se décidait à faire quelque concession de bon voisinage à M. Coumbes, lorsqu'elle

s'humiliait à son égard, l'ex-portefaix se hâtait de gagner le large ; mais la houle restait si forte, qu'il suait sang et eau pour remuer sa *bête*. Ces sortes de bateaux à fond plat étant fort lourds, ce n'était qu'au prix d'une courbature qu'il parvenait à gagner son poste favori.

Un jour M. Coumbes eut une idée, et il attendit patiemment le dimanche, seul jour où il lui fût possible de la mettre à exécution.

Cette idée, ce n'était pas moins que de renoncer à goûter solitairement ses plaisirs, que d'embaucher Marius dans la grande confrérie des pêcheurs à la ligne.

Un jeune homme fort et vigoureux devait faire merveille sur les avirons. Avec son aide, M. Coumbes se promettait de braver vents et tempêtes, et se croyait certain de conquérir tout au moins une bouille-abaisse hebdomadaire tant que durerait le mauvais temps.

Le samedi soir, lorsque le fils de Millette arriva au cabanon, il paraissait si satisfait et si joyeux que M. Coumbes en fut surpris. L'idée ne lui vint pas d'attribuer le bonheur qui se lisait sur la physionomie de son filleul à autre chose que la proposition qui allait lui être présentée, et, comme M. Coumbes avait gardé un secret profond sur ses projets, il s'étonnait de la puissance des pressentiments qui avait

éclairé Marius sur les bienheureux destins qui l'attendaient.

Après le souper, M. Coumbes se renversa sur sa chaise, les yeux à demi fermés, prenant l'attitude noble et bienveillante d'un ministre vis-à-vis de son protégé, et, d'une voix lente et solennelle, comme il convenait dans une aussi grande circonstance, il annonça à Marius que, le lendemain, il daignerait l'admettre à partager avec lui les délices de la palangrotte.

L'enthousiasme du jeune homme ne fut point à la hauteur de cet événement ; un observateur attentif eût remarqué que l'expression souriante de sa physionomie disparaissait à mesure que parlait l'ancien portefaix ; mais celui-ci avait une trop haute opinion de la faveur qu'il octroyait à son filleul, il était en même temps trop préoccupé de ses préparatifs personnels pour s'arrêter à un scrupuleux examen physionomique de son futur élève.

Seulement, Marius ayant manifesté l'intention de se promener dans le jardin après le repas du soir, M. Coumbes le lui défendit vertement, et, afin d'être certain que rien ne le distrairait de cette veille des armes, de le trouver frais et dispos lorsque l'heure du départ viendrait à sonner, il l'enferma dans sa chambre.

Bien avant le jour, M. Coumbes se jetait à bas de

son lit et allait réveiller le fils de Millette ; il l'appela plusieurs fois sans obtenir de réponse ; il mit la clef dans la serrure et ouvrit brusquement la porte en apostrophant le jeune homme de toutes les épithètes inventées pour la confusion des paresseux, rien ne lui répondit ; il souleva violemment la couverture sans rencontrer de résistance ; alors il tâta les matelats avec sa main et il s'aperçut que la place que devait occuper Marius était froide et vide.

L'excellente conduite du pupille de M. Coumbes, de respectueux attachement qu'il témoignait à celui qu'il considérait comme son bienfaiteur n'avaient jamais, nous l'avons vu, triomphé des répugnances que ce dernier nourrissait à son égard.

M. Coumbes pensa sur-le-champ à son argent; son imagination prime-sautière, comme toutes les imaginations méridionales, tira de cette évasion nocturne de déplorables conclusions. Il fit un bond du côté de l'escalier pour courir au secours de son secrétaire, qu'il se représentait forcé, brisé, effondré, pantelant, avec ses sacs d'écus éventrés et deux mains se promenant amoureusement dans leurs flancs entr'ouverts et prenant un bain métallique.

Presque au même instant, M. Coumbes s'arrêta.

Il venait de réfléchir que chaque soir, — M. Coumbes était un homme rempli de précautions — il accotait le chevet de son lit au volet de ce meuble

précieux et qu'il y avait quelques secondes à peine qu'il avait quitté la chambre.

Il venait d'entendre le bruit sec d'une toile qui battait au vent, et de s'apercevoir que la fenêtre d'où ce bruit venait était ouverte.

Il alla à cette fenêtre ; il y trouva un drap, qui attaché à l'appui par un de ses bouts, laissait l'autre balayer le sol.

Il était évident que l'escapade du jeune homme ne pouvait avoir eu qu'un but extérieur, puisque, chaque soir, portes et volets, au rez-de-chaussée, étaient soigneusement verrouillés par leur propriétaire.

Cette conviction rasséréna un peu M. Coumbes ; toutefois, il était trop ami de la régularité en toutes choses pour endurer patiemment la déplorable confusion que faisait son pupille entre les diverses ouvertures de son cabanon. Il était tout prêt à lâcher la bride à son indignation; il avait déjà saisi un gros sarment pour rendre ce sentiment plus expressif, lorsque la curiosité l'arrêta net.

— Que diable peut faire Marius dans le jardin à quatre heures et demie du matin ?

Telle fut la phrase interjective et interrogative que s'adressa M. Coumbes ; les us et coutumes marseillais sont ainsi faits qu'aucune supposition, si naturelle qu'elle fût, ne pouvait légitimer cette sortie.

M. Coumbes fut donc immédiatement tenté de connaître les raisons graves qui avaient décidé cette promenade matinale ; il se mit à genoux devant la fenêtre et, retenant son haleine, du regard il explora l'enclos.

D'abord, il ne vit rien ; puis, ses yeux s'habituant à l'obscurité, il aperçut une ombre qui se glissait le long de la maison, traînant après elle une échelle qu'elle appuya contre le mur qui séparait le jardin Coumbes de la propriété de M. Riouffe.

Sans même prendre la peine d'assurer convenablement cette échelle, l'ombre en gravit lestement les barreaux.

M. Coumbes se demandait si le fils de Millette, plus heureux que lui-même, aurait par hasard découvert quelque fruit dans les arbres sur lesquels se promemait inutilement, hélas ! depuis vingt ans, l'œil inquisitorial du maître.

Mais l'ombre, ou plutôt Marius, dépassa rapidement les régions soi-disant fructifères, et, parvenu au faîte du mur, il s'y établit à califourchon et fit entendre un léger coup de sifflet.

Il était évident que ce signal s'adressait à quelque habitant de la propriété voisine.

M. Coumbes éprouva ce que doit éprouver le voyageur qui, perdu dans les terribles solitudes des

gorges d'Ollioules, entendait retentir de rochers en rochers le cri d'appel de Gaspard de Bresse. Ce coup de sifflet lui donna la chair de poule; une sueur froide perla sur son front.

Il n'avait nullement apprécié les bienfaits de la paix profonde dans laquelle ses anciens persécuteurs l'avaient laissé depuis près de six mois; ses désespoirs horticoles avaient alimenté la haine vigoureuse qu'il nourrissait contre eux; les conseils de Millette, les observations de Marius étaient venues se briser contre les idées que le dépit et l'envie lui mettaient en tête. En s'exagérant dans la solitude, ce dépit, cette envie lui avait fait franchir les limites de l'absurde : jamais il n'eût voulu admettre que ce fût pour l'agrément de ses propriétaires que le jardin Riouffe jetait tant de parfums aux brises de la mer; il était convaincu que ce luxe de verdure et de fleurs n'avait qu'un but, celui de l'humilier, de lui faire pièce, et, chaque jour, il s'attendait à pis.

En recevant cette preuve des relations de son filleul avec ses ennemis, en le supposant lié à eux par un pacte, associé aux mauvais desseins qu'il leur supposait, toujours prêt à livrer le côté faible de la place pour rendre plus aiguës les persécutions dont il se croyait encore menacé, M. Coumbes frémit de colère; dans le transport de sa fureur, sa première pensée fut de se servir contre le traître de son expé-

rience des armes à feu; il abaissa le sarment qu'il tenait à la main et coucha en joue son filleul.

Heureusement pour M. Coumbes et pour Marius que le sarment ne partit pas. En cherchant d'un doigt tremblant une détente sur ce fusil imaginaire, il s'aperçut de l'étrange méprise que dans son égarement il venait de commettre; il lança le bâton avec violence sur le plancher et s'élança dans sa chambre à coucher.

M. Coumbes était tellement hors de lui-même, que, malgré la précision mathématique par laquelle chaque case de son cerveau correspondait avec la place qu'occupait dans son cabanon chacun des objets qui lui appartenaient, il allait et venait avec une agitation folle, furetant dans tous les coins de son étroite chambrette, mettant dans l'obscurité la main sur des meubles qui, pour avoir quelques titres à une ressemblance avec l'excellente arme que lui avait vendue Zaoüé, ne pouvaient cependant, pas plus que le sarment, la remplacer.

Ce ne fut qu'après quelques instants de ce désordre dans ses idées qu'il se souvint que l'ayant nettoyée la veille, il l'avait, la veille, laissée au coin de l'âtre, ainsi que tout bon chasseur, en semblable circonstance, doit en avoir la précaution.

Il descendit au rez-de-chaussée en ayant soin d'étouffer le bruit de ses pas pour ne pas réveillé Mi-

lette, qui, depuis que l'automne était venu, dormait sur le divan de la seule pièce du cabanon dans laquelle on fît du feu.

M. Coumbes saisit son fusil avec l'ivresse du sauvage prisonnier qui voit en lui la liberté ; il en fit claquer les batteries avec rage; mais, par la raison que ce fusil était propre, ce fusil était vide et il fallait le charger.

Et perdant de sa spontanéité, le mouvement qui portait M. Coumbes à cette extrémité, perdait naturellement de sa violence ; cependant il était toujours décidé à donner ce qu'il appelait une leçon à ce mauvais drôle ; mais nous croyons que déjà la pensée lui était venue de tirer soit un peu haut, soit un peu bas sur le but vivant qu'il allait prendre; ce qui, du reste, n'était peut-être pas une garantie pour celui-ci.

XIII

Où M. Coumbes rend des points à Machiavel

Si féroce chasseur que fût M. Coumbes, il n'avait pas eu le temps d'acquérir cette profonde expérience qui permet de remplacer les yeux par la main et de charger un fusil dans l'obscurité; il se mit en devoir d'allumer la lampe pour venir en aide à son manque d'habitude.

Il approcha une allumette de la mèche carbonisée dans la veilleuse ; cette mèche se teignit de pourpre, puis s'enflamma ; sa lumière douteuse et vacillante se promena sur les murailles en y traçant toutes sortes de dessins fantastiques et impossibles. Tout à coup, un jet subit de l'huile qui l'humectait la fit grandir, et elle illumina toute la pièce ; M. Coumbes se précipita sur sa poire à poudre et sur son sac à plomb.

Dans le mouvement qu'il fit pour les prendre, ses yeux tombèrent sur Millette ; la pauvre femme dor-

mait paisiblement; une respiration cadencée agitait sa poitrine à intervalles égaux; sa physionomie était calme; un sourire passait sur ses lèvres; la vie persistait dans le sommeil. Elle rêvait probablement à celui dont son maître, en ce moment même, préparait la mort.

Ce rapprochement se fit immédiatement dans la cervelle de M. Coumbes, qui cependant n'en faisait guère; il le contrista; pour la première fois de sa vie, il se reprocha tout ce qu'il y avait eu de dévouement humble et profond, d'abnégation et de tendresse dans la vie de sa servante; pour la première fois, il s'aperçut qu'elle était noble et grande, qu'il était petit et mesquin; son fusil s'échappa de ses doigts et tomba à grand bruit sur le carreau; mais, si l'impression avait été inattendue, la réaction fut soudaine; la conviction qui venait de lui être donnée de ses torts quintupla la colère primitive de M. Coumbes. Il ne releva pas son fusil, mais il tira pêne et verrous, et, désarticulant un balai qui se trouva à sa portée, il en saisit le manche et s'élança au dehors, très-décidé à s'en servir pour ce à quoi Dieu l'avait destiné.

Il courut au mur; à sa grande surprise, il n'y trouva plus l'échelle. Il revint à la maison; le drap accusateur était rentré dans sa coquille, et cette coquille c'est-à-dire la fenêtre du fils de Millette, parfaitement close,

avait pris les apparences honnêtes et pudibondes des fenêtres ses voisines.

M. Coumbes commença un rugissement de fureur.

Il ne l'acheva pas.

Il venait d'entendre dans le jardin voisin, un *hum! hum!* qui avait bien l'air d'être une réponse au sifflement que Marius avait lancé comme signal; et ce *hum! hum!* appartenait évidemment à une voix féminine.

M. Coumbes comprima son cœur, qui battait à lui briser la poitrine, et, essayant de donner à son organe un accent juvénile, il répondit à l'appel qui venait du jardin voisin, plus curieux que jamais d'approfondir ce mystère.

Il n'avait pas achevé, que quelque chose d'assez lourd envoyé par-dessus le mur mitoyen tombait à ses pieds. C'était une pierre qui enveloppait un papier soigneusement plié et que l'ex-portefaix confisqua provisoirement; — quoi qu'il arrivât, il avait en poche le secret du jeune homme. — Cependant, il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de l'approfondir davantage. M. Coumbes toussa derechef, sans succès cette fois ; il entendit le sable qui craquait sous un pied furtif; la correspondante anonyme s'éloignait.

M. Coumbes, sans répondre à Millette, que la chute du fusil avait réveillée et qui ne savait que penser

du bouleversement de la physionomie de son maître, prit la lampe et monta dans sa chambre.

Voici ce que contenait le papier qu'il avait ramassé :

« Triste nouvelle, ami ! j'ai le cœur bien gros en vous la donnant ; mon cœur se révolte contre ma plume qui va l'écrire. Ce dimanche dont nous nous faisions fêtes, il sera pour moi, pour vous, aussi long, que sont vides et longs les jours de semaine qui séparent nos pauvres entrevues ! J'espérais échapper à l'obligation de figurer dans le dîner de famille dont je vous ai parlé; mais cela m'a été impossible : mon frère, avec d'autres intentions que les miennes sans doute, avait pris exactement la même résolution que moi : celle de ne pas paraître à cette ennuyeuse fête ; j'ai prié, pleuré, supplié; — je vous le dis pour que vous en soyez orgueilleux, ami ; — rien n'a pu vaincre son obstination. Nos projets nous commandent si fort de le ménager, que vous ne m'en voudrez pas trop d'avoir cédé; d'ailleurs, ma soumission est de bon augure pour notre ménage futur. Courage donc, ami ! et réunissons tous nos vœux pour que Dieu abrége non-seulement les heures qui nous tiennent éloignés l'un de l'autre, mais celles que nous avons à voir s'écouler avant le jour où nous pourrons

mutuellement tenir le serment que nous nous sommes donné dans les collines. Adieu, ami! je vous serre les mains; je pense trop à vous pour avoir besoin de vous dire: Pensez à moi. »

Cette lettre était signée tout au long: « Madeleine Riouffe. »

La jeune femme, dans la candeur de son amour, dans l'énergie de sa résolution, était heureuse de donner à ce papier une valeur de lettre de change.

M. Coumbes pensait rêver; il tournait, il retournait dans tous les sens l'épître de Mlle Riouffe, comme si elle eût eu quelque sens caché qu'il n'était point encore parvenu à traduire. Il assaisonnait chacun de ses gestes d'imprécations tour à tour méprisantes ou furibondes: le mépris à l'adresse de l'impudence des femmes, la fureur à propos de l'ingratitude des hommes.

Il aperçut un post-scriptum que la finesse de l'écritude lui avait fait négliger.

« Surtout pas d'imprudence, ajoutait Mlle Madeleine à sa lettre; ne vous montrez pas même à la porte de nos mutuelles frontière avant que j'aie préparé Jean à mes volontés; gardez-vous d'aller poéti-

ser demain, en mon absence, dans notre cher bosquet; car, selon toute apparence, votre futur beau-frère passera journée et soirée au chalet. »

Pour le coup, il n'y avait plus moyen de prendre le langage de Mlle Madeleine pour du malgache. M. Coumbes ne savait s'il devait rire ou pleurer.

En réalité, il subissait ces deux impressions.

Comme tous les égoïstes, M. Coumbes ne comprenait pas que quoi que ce fût en ce monde pût balancer le bonheur que l'on devait éprouver en faisant ce qui pouvait lui être agréable. Il ne songea pas aux avantages qui pourraient résulter pour Marius d'une union si fort au-dessus de ses espérances; toute sa préoccupation s'était portée sur ce qu'il appelait la défection de son filleul; elle lui semblait honteuse et criminelle au premier chef, nul châtiment ne pouvait être trop rigoureux pour la punir. Il éprouvait, en y réfléchissant, tout à la fois des attendrissement pleins d'amertume et un courroux gros de mépris.

D'un autre côté, avec le profond sentiment de la hiérarchie sociale qui le possédait, l'union du fils de Pierre Manas, le condamné, avec une demoiselle appartenant à l'aristocratie commerciale de Marseille, lui paraissait quelque chose de prodigieusement bouffon! Ce beau projet était écrit en toutes lettres;

mais il n'y pouvait croire ; il s'attendait à voir un diable grotesque sortir du papier, comme il en sort quelquefois d'une tabatière.

— Ah! ah! ah! c'est trop drôle ! s'écriait M. Coumbes : le fils de ce mauvais gueux de Manas et de Millette, ma servante, — car, après tout, elle n'est que ma servante, — qui croit et prétend épouser une dame à laquelle, quand j'avais son âge, je n'eusse pas osé offrir l'eau bénite au bout de mon doigt! Eh ! pécaïre ! c'est comme si le maire de Cassis il voulait gouverner Marseille ! Elle se fiche de lui comme un thon d'un fantassin !

Puis, passant à un autre ordre d'idées :

— Le méchant drôle ! ajoutait-il, je comprends pourquoi il voulait mettre des sourdines à mon ressentiment contre cet autre qui m'a fait passer de si mauvaises nuits, pourquoi il se refusait à ce que je le tue, ainsi qu'il l'avait mérité ; il avait déjà jeté son hameçon à cette fille, et celle-ci, gloutonne comme une rascasse, avait sauté hors de l'eau pour attraper le *moredu*. Quelle jeune personne, mon Dieu ! Pas plus de religion que de bon sens ; ne dirait-on pas que cette lettre a été écrite par une de la place de la Comédie ? Pouah ! Je ne suis plus jeune, mais, je le jure, ce n'est pas moi qui voudrais d'une fille aussi éhontée. Ce n'est peut-être pas la femme qui le tente, c'est son cabanon qui le séduit ; il veut être riche,

faire le fier dans ce beau jardin où il y a tant de fleurs, que cela en empeste comme la rage, se moquer à son tour de la pauvre petite bastide dans laquelle ma charité l'éleva. Tron de l'air ! cela ne sera pas, que je le dis ! D'abord, c'est lui rendre service que d'empêcher qu'il croie plus longtemps à cette sottise ; je ne la lui donnerai pas, cette lettre ; il ira au rendez-vous dans le bosquet, ils se rencontreront avec le frère ; et, coquin de sort ! qu'ils se battent, qu'ils se bûchent, qu'ils se cognent, qu'ils s'assomment, qu'ils se tuent ! Eh ! s'il n'y a pas de profit, au moins il n'y aura pas de perte !

Après ce vœu charitable, M. Coumbes serra la lettre avec ses papiers et appela Marius.

Il ne parut pas remarquer un assez grand embarras qu'accusait la physionomie du jeune homme; arrivé tout à coup aux hauteurs où planait Machiavel, M. Coumbes se montra d'une dissimulation parfaite : il fut empressé, cordial envers le fils de Millette, se montra gai, léger même dans ses propos, et fit si bien que Marius, qui tremblait que son sévère parrain n'eût surpris la tentative qu'il avait faite le matin pour avertir Madeleine du contre-temps qui l'éloignait pendant la journée, se trouva tout à fait rassuré et lança et retira sa *palangrotte* sans apporter trop de distractions dans son travail.

Seulement, M. Coumbes fit en sorte qu'ils ne ren-

trassent au cabanon que lorsque la journée était déjà fort avancée.

XIV

Le mendiant

La pêche n'est un plaisir qu'à la condition d'être une passion ; cependant, comme tout ici-bas, elle a ses entraînements. Marius, si peu disposé qu'il fût à les éprouver, les avait subis.

Les poissons avaient livré aux deux hameçons qui garnissaient sa ligne des assauts si multipliés, que, tout entier à l'occupation de les décrocher, de les hâler et de remettre à l'eau les trente ou quarante brasses de cordelette qui forment ce que l'on appelle une *palangrotte*, il n'avait point songé à Madeleine avec autant de persistance qu'il s'était mentalement promis de le faire.

Mais, pendant le trajet des îles de Riou à Montredon, ce fut tout autre chose, et cela par bien des raisons différentes.

L'âme du jeune homme éprouvait un remords véritable en reconnaissant que son amour, si violent qu'il l'eût cru, s'était laissé primer par une futile distraction ; il comparait les grossières jouissances auxquelles il avait cédé aux joies ineffables que lui eussent procurées quelques secondes d'entretien avec Madeleine, au bonheur de l'entrevoir furtivement derrière ses jalousies, et il rougissait, et il était sur le point de succomber à la tentation de jeter à la mer lignes et poissons, les complices ou les provocateurs de sa faute.

Il ressentait, en outre, une appréhension qui se traduisait par une angoisse douloureuse.

Lorsque Mlle Riouffe, dans les solitudes du promontoire, lui eut avoué qu'elle l'aimait, les deux jeunes gens immédiatement, et comme conséquence de leur inclination mutuelle, avaient, en rentrant à Montredon, échafaudé leurs projets d'avenir. L'affection que Madeleine portait à son ami était si pure, que, ces promesses étant établies, elle trouva tout naturel de permettre à Marius de franchir le mur qui séparait les deux jardins pour venir auprès d'elle. Le dimanche précédent, à l'heure où tout dormait dans le cabanon de M. Coumbes, le fils de Millette s'était introduit chez la voisine, et il avait passé de bien doux instants à ses pieds, lui répétant ces charmants serments d'amour, aussi délicieux à prononcer qu'à

entendre. Pendant toute la semaine, il avait vécu sur l'espérance que le dimanche qui allait venir ressemblerait au dimanche précédent, et, comme, le matin, la brusque irruption de M. Coumbes dans le jardin l'avait empêché d'avertir Madeleine de son absence, il tremblait qu'elle n'attribuât cette absence à une indifférence si éloignée des sentiments qu'il ressentait pour elle ; il redoutait de voir s'évanouir les beaux rêves qu'il avait, pendant huit jours, si tendrement caressés.

Le soleil baissait à l'horizon : déjà il teignait de pourpre et d'or les cimes de Pomègue et les blanches murailles du château d'If ; la journée touchait à sa fin, et, subissant les impressions que nous venons de décrire, le jeune homme se courbait sur les avirons pour faire franchir à la lourde barque la distance qui la séparait encore du logis.

M. Coumbes considérait d'un œil narquois les efforts de son filleul, et, sous le spécieux prétexte que la saveur de la bouille-abaisse croît en raison directe de la fraîcheur du poisson, il l'exhortait à les redoubler ; ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'ils eurent pris terre et quand Marius déjà s'élançait pour regagner le cabanon, de le retenir afin de compléter, par la pratique, la théorie d'un art que, depuis le matin, il ne cessait de lui exposer, afin de lui démontrer que ce n'était rien de savoir prendre du poisson, si

à ce premier talent on ne joignait celui de soigner les outils qui servent à l'attraper.

Force fut donc au pauvre garçon d'aider l'ex-portefaix à tirer la barque sur la grève assez loin pour qu'elle fût à l'abri d'un coup de mer, de la vider, de la nettoyer, puis enfin de l'assujettir par des amarres multipliées ; et encore M. Coumbes prit-il à tâche d'apporter dans ces détails préservateurs et conservateurs une lenteur solennelle qui doublait l'impatience qu'éprouvait son filleul.

Enfin, lorsque le bonhomme eut chargé l'apprenti pêcheur des divers paniers qui contenaient les ustensiles et le poisson, lorsque à ce fardeau déjà raisonnable il eut ajouté les avirons, les crocs, le grappin et le gouvernail du bateau, il lui permit de s'acheminer vers le cabanon.

Le premier soin de Marius, en y arrivant, fut de monter à sa chambre afin de jeter un coup d'œil dans la propriété de sa bien-aimée.

— Hélas! en vain il la fouilla du regard dans toute son étendue, en vain il scruta les massifs, qui, par cet heureux privilége du climat, conservaient, malgré la saison, leur mystérieuse épaisseur; celle qu'il cherchait ne lisait pas à l'abri de leur dôme de verdure, elle ne suivait pas les étroites allées que tant de fois il l'avait vue parcourir lorsqu'elle se promenait rêveuse et qu'il était si loin de soupçonner qu'il

pût être pour quelque chose dans ses rêveries ; le jardin était désert; le fusain, les lauriers du bosquet où tant de doux propos s'étaient échangés, avaient pris, il le lui sembla, des attitudes mornes et désolées ; il n'était pas jusqu'au chalet lui-même, avec ses volets rigoureusement fermés, qui ne lui parût avoir acquis depuis la veille une physionomie funèbre.

Le cœur de Marius se serra ; il vit ses pressentiments justifiés. C'était là l'image de la désolation dont le cœur de celle qu'il aimait était le théâtre, et cette désolation, c'était cette maudite absence qui l'avait causée. Il appela de tous ses désirs les ombres bienveillantes qui, en masquant son escalade, lui permettraient d'aller se justifier auprès de Madeleine; les heures qui devaient s'écouler jusqu'au moment où elles envelopperaient les deux cabanons lui semblèrent devoir être d'une longueur désespérante.

M. Coumbes, en revanche, fut gai; il assaisonna le dîner de mille plaisanteries qui faisaient ouvrir de grands yeux à Millette; aux sourcils froncés de son filleul, à la persistance de son mutisme, au désespoir peint sur sa physionomie, le maître du cabanon avait jugé qu'il était suffisamment monté pour ne pas manquer de rendre sa visite au jardin de Mlle Riouffe; il se frottait joyeusement les mains en songeant au coup de théâtre qu'il avait si habilement ménagé, à l'humiliation que les révélations qui en seraient la con-

séquence feraient subir à son ennemi M. Jean, à la bonne leçon que recevrait, par suite, la présomption de Marius !

Pour laisser le champ libre à ce dernier, à l'issue du repas, M. Coumbes annonça que, la soirée étant belle, il en profiterait pour reprendre la mer et placer des filets sur la côte.

Le jeune homme tremblait que son parrain n'eût l'idée de l'associer pour la seconde fois à ses projets; mais M. Coumbes, paraissant pris d'une superbe tendresse pour Millette, annonça à celle-ci qu'il n'aurait pas la cruauté de la priver de nouveau de la compagnie de son cher enfant.

Aussitôt qu'il se fut éloigné, Marius remonta à son observatoire; ses investigations n'eurent pas plus de succès que les premières; cependant il reconnut que, depuis sa précédente visite, les fenêtres du rez-de-chaussée du chalet avaient été ouvertes; il en conclut que Madeleine, indignée de sa froideur, ou malade peut-être, se tenait renfermée dans ses appartements; ces deux suppositions confirmaient sa résolution d'aller la trouver, dût-il, pour arriver jusqu'à elle, pénétrer dans la maison, et cela aussitôt que la nuit serait venue. En attendant, il revint auprès de sa mère, qui se promenait dans le jardin.

Nous avons dit précédemment quelles étaient les préoccupations de Millette; elles redoublaient à me-

sure que l'on approchait du moment fatal ; vingt fois elle avait été tentée de raconter à son fils la triste histoire de sa vie, toujours le courage lui avait manqué au moment de parler. Si bien qu'au fond, Marius continuait de se croire le fils de M. Coumbes.

L'occasion de délivrer son âme de l'anxiété qui l'oppressait depuis plusieurs mois, se présentait trop favorablement pour que Millette ne songeât pas une fois de plus à faire à son fils cette douloureuse confidence.

Elle suivait ce que M. Coumbes appelait pompeusement l'avenue et ce qui n'était, en réalité, qu'une médiocre allée traversant le clos dans toute sa longueur et aboutissant à la rue ; elle scrutait sa conscience, elle cherchait ce qui pouvait servir d'excuse à une faute dont, à présent, elle appréciait les funestes conséquences ; elle se demandait ce qu'elle pourrait répondre à son fils si celui-ci lui reprochait de n'avoir pas su conserver son honneur, le seul bien qu'il eût à attendre d'elle.

A l'extrémité de l'avenue, puisqu'il faut l'appeler par son nom, M. Coumbes avait planté quelques douzaines de pins qui, malgré l'acharnement qu'ils mettaient à vivre, n'étaient jamais parvenus à élever ce qu'il faut bien aussi désigner par le mot de cimes, à la hauteur du mur qui les entourait. Il va sans dire que le propriétaire du cabanon nommait sa *pinède* ce

fagot d'arbustes tordus et rabougris, ni plus ni moins que si elle eût eu cent arpents.

L'ex-portefaix n'avait pu posséder un semblant d'ombrage sans penser à en tirer tout le parti possible. Il avait donc établi un banc dans cette *pinède*, et la tâche n'était pas facile, les pins les plus élevés représentant exactement un parapluie dont le manche aurait été fiché en terre. Cependant, en courbant raisonnablement sa tête, en recroquevillant ses jambes, on pouvait s'asseoir sur le banc de M. Coumbes. La position n'était pas des plus commodes; mais, comme, en somme, à l'exception des alentours du figuier que M. Coumbes se réservait, c'était là le seul endroit où l'on connût un semblant d'ombre; comme, de ce banc placé à deux pas de la grille, on voyait les rares passants qui traversaient la route, Millette, que son maître n'avait point gâtée sur le chapitre des distractions, avait pris l'habitude de venir chaque jour y raccommoder le linge du ménage.

Millette venait de s'asseoir toute pensive à sa place favorite lorsque Marius la rejoignit; en le voyant venir, elle sentit ses angoisses redoubler; deux larmes perlèrent à ses cils, puis descendirent lentement le long de ses joues, que la douleur rendait plus pâles : elle prit les mains de son fils; suffoquée par l'émotion, elle ne put parler, mais elle lui fit signe de se placer auprès d'elle.

Sous l'impression de tristesse qui dominait le jeune homme, l'affliction de sa mère lui fut plus sensible encore qu'elle ne l'eût été dans des circonstances ordinaires; il la supplia de lui confier le secret de ses peines.

Pour toute réponse, Millette se jeta au cou de son fils et l'embrassa avec une énergie tout à la fois désespérée et suppliante.

Marius redoubla ses instances.

— Qu'avez-vous, mère? disait-il. Mon cœur se fend en vous voyant ainsi. Mon Dieu, parlez! qu'avez-vous? Si j'ai mérité quelque reproche, pourquoi craignez-vous de me l'adresser? Vous m'avez appris à être soumis envers ceux que l'on aime, et douter que je vous aime, c'est m'affliger plus que ne m'affligeraient vos justes remontrances. Quelqu'un vous a-t-il offensée, mère? Oh! nommez celui-là et vous me trouverez prêt à vous défendre, à le punir, comme je l'ai été lorsqu'il s'agissait de mon... de notre bienfaiteur. Voyons, mère, ne pleurez pas comme vous le faites; vos sanglots m'arrachent l'âme! j'aimerais mieux voir couler mon sang goutte à goutte que ces larmes qui sortent de vos yeux! Vous n'aimez donc plus votre enfant, que vous ne le jugez pas digne de votre confiance? Est-ce que l'on peut cacher quelque chose à ceux que l'on aime? Est-ce que, joie ou peine, on ne doit pas tout partager avec eux? Tenez,

mère, moi aussi, j'ai mon secret, et vous ne sauriez croire combien il me pèse parce que je ne puis le partager avec vous. Mais il arrivera ce qui pourra, je vais vous le dire, vous le confier, pour vous donner l'exemple, pour que vous ne craigniez plus de compter sur la discrétion ou sur la tendresse de votre fils.

Millette écoutait ce dernier sans l'entendre; l'expression de son amour filial arrivait à ses oreilles comme une musique harmonieuse qui lui causait de douces sensations; mais le désordre de ses idées était si grand, qu'elle ne cherchait pas le sens de ses paroles.

— Mon enfant! mon cher enfant! s'écria-t-elle, jure-moi que, quoi qu'il arrive, tu ne maudiras pas ta mère; jure-moi que, si tu la juges, si tu la condamnes, ton amour la défendra; jure-moi qu'il me restera cet amour, qui est mon seul bien à moi; je ne l'ai jamais senti comme aujourd'hui qu'il est menacé. Je voudrais être morte! mon Dieu! je voudrais être morte! Mourir, qu'est-ce que cela! mais perdre l'affection de celui que vos entrailles ont porté, qui s'est nourri de votre chair, abreuvé de votre sang, ce n'est pas possible! Non, Dieu ne saurait le permettre!... Calme-toi, Marius, je vais parler, continua la malheureuse femme, haletante et à demi morte; je parlerai; puisqu'il est impossible que tu cesses de m'aimer, je parlerai!

—Oh ! faites, dites, mère ! répondit le jeune homme, aussi pâle, aussi égaré que l'était sa mère. Qu'est-il arrivé, grand Dieu ! que vous puissiez supposer que je cesse de vous vénérer comme la plus respectable des femmes, de vous chérir comme la plus tendre des mères ? Vous me faites frémir à mon tour ; hâtez-vous de me tirer de ces angoisses. De quelque faute que vous soyez coupable, n'êtes-vous pas ma mère, et une mère n'est-elle pas, pour son fils, infaillible comme Dieu l'est pour les hommes ? Mais non, vous qui m'avez enseigné les lois de la probité, vous qui m'avez appris à respecter l'honneur, vous êtes incapable d'avoir manqué à l'un ou à l'autre. La délicatesse de votre conscience vous égare : parlez donc, que je vous console ; parlez, que je vous rassure ; parlez, parlez, mère, je vous en conjure !

Millette avait trop présumé de ses forces ; les sanglots étouffaient sa voix ; elle ne put que se jeter aux genoux de son fils : le mot de pardon fut le seul qu'elle put articuler.

En voyant sa mère à ses pieds, Marius se redressa brusquement ; il la prit dans ses bras pour la relever.

Il tournait le dos à la porte du jardin, à laquelle Millette faisait face.

Tout à coup, les yeux de celle-ci s'ouvrinret dé-

mesurément et restèrent fixes et hagards, tournés du côté de la rue ; elle étendit le bras comme pour chasser une épouvantable vision, et, en même temps, elle poussa un cri terrible.

Marius, épouvanté, se retourna, et, en se retournant, ses vêtements frôlèrent les vêtements d'un homme qui, ayant doucement ouvert la grille, avait passé la moitié de son corps dans l'entre-bâillement.

Dans cet homme, il reconnut le mendiant que Madeleine et lui avaient préservé d'une mort certaine sur les collines ; il tenait son chapeau à la main ; sa figure avait l'expression d'humilité grimaçante de sa profession, et il murmurait une formule banale de mendicité.

Marius crut que la brusquerie avec laquelle il avait montré son horrible figure avait seule effrayé sa mère.

— Allez-vous-en ! lui dit-il brusquement.

Mais, à son tour, le mendiant l'avait reconnu ; la première preuve que lui avait donnée le jeune homme de sa charité semblait lui avoir rendu non-seulement confiance en sa charité à venir, mais encore une superbe dose d'aplomb pour la solliciter. Il remit son chapeau sur sa tête, et sa figure, qu'il essayait de rendre béate, se nuança d'un léger vernis d'insolence.

— Eh! tron de l'air! s'écria-t-il, deux vieilles connaissances ne se quittent pas de la sorte!

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, vous êtes sans pitié dans votre justice, disait Millette en se tordant les bras de désespoir.

— Partiras-tu d'ici, misérable? hurla Marius en secouant violemment le mendiant, qu'il avait saisi par le collet de sa blouse.

— Prenez donc garde! Je n'ai pas, comme vous, des vêtements de rechange. Si je tiens à ne pas m'en aller, c'est que je n'aime pas qu'on se fiche de moi; voilà tout.

— Que voulez-vous? Voyons! reprit Marius, qui espérait de la sorte être plus promptement débarrassé de l'importune présence du mendiant. De quoi vous plaignez-vous?

— Je me plains de ce que la belle demoiselle avec laquelle vous preniez le frais, il y a une quinzaine, du côté de la pointe, elle s'est moquée de moi comme un gabier d'un soldat de terre; je me suis présenté à sa demeure, ainsi qu'elle m'avait ordonné de le faire, et, lorsque j'ouvre la porte de son bureau, — un riche bureau, ma foi, et qui me prouve que vous n'avez pas tort de chérir la promenade avec sa propriétaire, — je trouve des commis qui me chassent comme un gueux qui aurait des vrilles et

des pinces dans les yeux ! Ce n'est pas comme ça qu'on se comporte !

— Tenez, dit Marius en prenant dans sa poche une pièce de monnaie. Et, maintenant, retirez-vous.

— Les paroles de la demoiselle, elles étaient plus grosses de moitié que votre médaille, répondit le mendiant en tournant et retournant dédaigneusement cette aumône entre ses doigts.

— Misérable ! fit Marius en levant le poing.

— Eh ! qu'avez-vous, puisque je vous dis merci tout de même, repartit le mendiant avec son effronterie habituelle. Vous êtes plus aimable quand vous faites l'amour avec la jeune que lorsque vous vous disputez avec une vieille ; c'est tout simple. Ne croyez pas que je vous en veuille, et la preuve, c'est que, si, comme je le pense, pour épouser la petite, vous êtes forcé de donner son sac à l'ancienne, comme vous commenciez à le faire quand je suis arrivé, je m'offre à achever le compliment si cela vous ennuie par trop fort.

— Et, moi, je vais châtier ton insolence ! dit Marius en se précipitant sur le mendiant.

Au bruit de la lutte, Millette, qui jusqu'alors était restée comme inanimée, accroupie sur la terre, cachant son visage entre ses mains, ne révélant son existence que par le bruit de ses pleurs et les tressaillements nerveux qui agitaient ses membres,

Millette sortit de l'anéantissement dans lequel elle était plongée.

— Marius ! Marius ! s'écria-t-elle, au nom de Dieu, ne porte pas la main sur cet homme. Mon fils, je t'en prie, je t'en conjure, je te l'ordonne ! Cet homme, Marius, cet homme est sacré pour toi.

Cette dernière phrase ne s'échappa qu'inarticulée de la gorge de la pauvre femme; en l'achevant, ses forces l'abandonnèrent, ses bras suppliants, qu'elle tendait vers son enfant, retombèrent le long de ses flancs; un nuage passa sur ses yeux; elle perdit connaissance, se renversa en arrière et tomba sur le sable.

Les champions n'avaient pu l'entendre; dès les premiers moments, le jeune homme, plus vigoureux que son adversaire, avait poussé celui-ci hors de l'enceinte. Ils étaient tombés tous deux dans la poussière de la route.

Lorsque Marius put se débarrasser des bras du mendiant, qui essayait de le faire rouler sous lui, il rentra dans le jardin et aperçut sa mère évanouie.

Il la prit entre ses bras et l'emporta dans le cabanon.

Mais il avait négligé de fermer la porte, et il n'eut pas plus tôt tourné le dos, que le mendiant l'ouvrit sans bruit et se glissa dans la *pinède*, dont le feuillage, grâce à l'obscurité qui commençait à envelopper la

terre, pouvait lui former un abri suffisant et l'empêcher d'être aperçu soit du chalet de Madeleine, soit du cabanon de M. Coumbes.

XV

Les aveux

Lorsque Marius regagna le cabanon, emportant entre ses bras sa mère évanouie, M. Coumbes n'était point encore revenu.

Il la déposa sur le large divan qui lui servait de lit et chercha à lui faire reprendre ses sens.

Après quelques minutes, Millette ouvrit les yeux; mais sa première pensée ne fut pas pour son fils; ses membres tremblaient convulsivement, ses dents s'entre-choquaient, ses regards chargés de terreur se promenaient sur toutes les parties de l'appartement. Ils y cherchaient quelqu'un, et, en même temps, la pauvre femme frémissait de la crainte de l'apercevoir.

Certaine que Marius était seul, elle passa sa main

sur son front comme pour rappeler ses souvenirs; et, lorsqu'ils se représentèrent plus clairs et plus lucides à son cerveau, ses larmes s'ouvrirent une nouvelle issue et ses sanglots redoublèrent.

— Vous me désespérez, mère! s'écria Marius. Il me semble que tout ce qui se passe est un rêve. Je cherche en vain, je ne puis trouver ce qui porte à ce point le désordre dans vos esprits.

— La main de Dieu! la main de Dieu! répétait Millette, comme si elle se parlait à elle-même.

— Rappelez votre raison, ma mère, je vous en conjure! Calmez-vous.

— La main de Dieu! disait encore la pauvre femme.

— Vous voulez donc que je devienne fou à mon tour? fit le jeune homme en s'arrachant les cheveux. Éclaircissez pour moi ce mystère. Pourquoi trembler, mère bien-aimée? Quelle est cette faute dont vous me parliez tout à l'heure? Quelle qu'elle soit, j'en supporterai avec vous le fardeau; s'il y a opprobre, nous le partagerons ensemble et je ne vous bénirai pas moins. Dites, mère, pourquoi étiez-vous à mes genoux, lorsque ce misérable est venu nous interrompre?

Cette évocation du souvenir du mendiant redoubla les angoisses de Millette; elle joignit les mains et les

leva vers le ciel avec une expression de désespoir indicible.

— Pourquoi l'avez-vous permis, mon Dieu ? pourquoi l'avez-vous permis ? s'écria-t-elle ; et toi, mon pauvre enfant, qu'as-tu fait !

— De quoi vous préoccupez-vous, ma mère ? J'ai chassé un insolent drôle qui, pour prix d'un service que je lui avais rendu, n'a pas craint de vous insulter, voilà tout. Voyons, nous n'avons déjà que trop peu de temps à nous. Le père peut rentrer d'un instant à l'autre. Hâtez-vous, mère, que je vous console ; hâtez-vous, que je souffre avec vous ; qu'est-il arrivé ? Parlez.

— Ah ! tu ignores ce qu'il en coûte à une mère d'avoir à rougir devant son enfant. Mais cet homme de tout à l'heure, ce malheureux, dis-moi, qu'est-il devenu ?

— Eh ! que vous importe ? C'est de vous et non de lui qu'il s'agit, ma mère.

Millette ne répondit pas ; elle cacha son visage entre ses genoux.

Ce silence de la pauvre Millette augmenta l'anxiété du jeune homme en doublant ses incertitudes. Il n'avait exagéré ni le respect ni la tendresse qu'il ressentait pour celle dont il avait reçu le jour. Plus grave, plus réfléchi qu'on ne l'est ordinairement à son âge, il avait pu apprécier la grandeur de cette vie

si modeste et si humble ; il l'avait admirée comme il l'avait imitée dans la résignation stoïque avec laquelle elle se pliait à l'humeur capricieuse de celui qu'il croyait son père, dans la douceur angélique avec laquelle elle supportait les boutades de ce dernier. Millette était pour son fils une sainte digne de la vénération de toute la terre ; il ne pouvait imaginer quelle action pouvait troubler à ce point cette âme jusque-là si calme et si pure.

Mais, devant ce mutisme, lorsqu'il parla du mendiant, lorsqu'il se rappela l'impression violente que l'apparition de celui-ci avait produite sur sa mère, il lui revint en mémoire quelques paroles qui, au milieu de la lutte, étaient parvenues à ses oreilles, et il commença à penser que cet homme pourrait bien être pour quelque chose dans les malheurs qui accablaient Millette, et, par une sorte de pudeur instinctive, il n'essaya plus de l'interroger.

Il s'assit sur le bord du divan, il prit la main de sa mère entre ses mains, et ils demeurèrent, pendant quelques instants, muets tous deux, tous deux immobiles.

Ce fut la pauvre femme qui rompit la première ce silence, qui finissait par lui peser plus encore qu'à Marius.

— Ce n'est donc pas la première fois que tu ren-

contres cet homme? dit Millette d'une voix tremblante.

— Non, mère; une fois déjà, je l'avais trouvé sur les collines.

Alors Marius raconta à sa mère ce qu'il avait fait pour le mendiant, en lui taisant la part que Mlle Riouffe avait prise à cet acte de charité, et la présence de celle-ci sur le promontoire.

— Pauvre malheureux! murmura Millette lorsqu'il eut fini.

— Est-ce que vous le connaissez, ma mère? fit Marius en frissonnant.

La femme de Pierre Manas hésita un instant; elle rassembla tout son courage, mais elle n'en trouva point assez dans son âme pour triompher de l'horreur que lui causait cet aveu; elle hocha négativement la tête.

Marius ne pouvait croire qu'un mensonge sortît jamais de la bouche de sa mère; il soupira longuement comme si son cœur eût été soulagé d'un grand poids.

— Eh bien, tant mieux, dit-il, car ce qui s'est passé aujourd'hui confirme mes soupçons de l'autre jour, et je suis très-convaincu qu'en le sauvant j'ai rendu un triste service à la société...

— Marius!

— Que ce prétendu mendiant n'est qu'un bandit...

— Marius!

— A l'affût de quelque nouveau crime.

— Oh! tais-toi, tais-toi!

— Pourquoi me taire, ma mère?

— Oh! si tu savais qui tu blasphèmes! si tu savais à qui s'adressent tes paroles, s'écria Millette éperdue.

— Ma mère, quel est cet homme? Nommez-le, il le faut. Lorsqu'il s'agit de notre honneur, que seul j'ai le droit de défendre, il m'est permis de commander et je commande.

Puis, effrayé de la stupeur avec laquelle Millette écoutait la voix, ordinairement tendre de son fils, devenir sévère et menaçante, celui-ci reprit :

— Non, je ne commande pas ; mes prières et mes larmes ne sont-elles pas sur vous toutes-puissantes? Je pleure et je supplie. Je me jette à mon tour à vos genoux et je vous conjure. Ma mère, expliquez-moi par quel affreux hasard il peut exister quelques rapports entre vous, si sage, si honnête, si vertueuse, et cet horrible personnage!

— Tu sauras tout, mon enfant; mais tais-toi, je t'en supplie une fois encore; ne parle pas ainsi. Tu me disais tantôt : « Une mère, c'est un Dieu pour son enfant : comme lui, elle est infaillible. » Eh bien, Marius, cet homme aussi, tu dois déplorer et soulager sa misère ; les torts qu'il peut avoir, tu n'as pas le droit d'y porter les yeux ; ses crimes, tu dois les

absoudre ; infâme pour le monde, pour toi il doit rester sacré, cet homme...

— Ma mère !

— Cet homme, c'est ton père, Marius !

Ces derniers mots expirèrent sur les lèvres de Millette, qui retomba accablée sur le divan après les avoir prononcés. Marius était devenu livide en les entendant ; il demeura pendant quelques instants anéanti ; puis, se jetant au cou de Millette, l'étreignant dans ses bras, la pressant sur son cœur, couvrant son visage de caresses et de larmes :

— Vous voyez bien, ma mère, s'écria-t-il, que je vous aime encore !

Pendant quelques instants, on n'entendit que le bruit des baisers et des sanglots de la mère et du fils.

Alors Millette raconta à Marius ce que nos lecteurs savent déjà.

Lorsqu'elle eut terminé ce triste récit, souvent interrompu par les spasmes de son désespoir, il resta pensif, accoudé contre le divan, la tête appuyée sur sa main, tandis que Millette penchait son front sur son épaule pour se rapprocher davantage de celui qui allait devenir, elle le pressentait, son seul soutien.

— Mère, lui dit-il d'un accent grave et tendre, il ne faut plus pleurer. Vos larmes sont autant d'accu-

sations contre celui qui nous a fait ces mauvais destins, et il ne m'est pas permis de m'y associer. Je ne peux que déplorer le sort de Pierre Manas, de mon père. Votre faute sera bien légère lorsque Dieu la placera dans la balance où il pèse toutes nos actions. Il ne sera pas pour vous plus sévère qu'il ne le serait pour un ange qui, comme vous, eût failli, j'en suis sûr. Quant à votre enfant, depuis que vous lui avez révélé toutes ces douleurs de votre vie, il vous aime cent fois plus qu'il ne le faisait auparavant, parce qu'il vous sait malheureuse : prenez donc courage.

Marius se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— Demain, mère, dit-il, nous aurons deux devoirs à remplir.

— Lesquels? demanda Millette, qui écoutait le jeune homme avec une attention presque religieuse.

— Le premier sera de quitter cette maison.

— Nous partirons!

— Soyez tranquille, mère, sur votre sort à venir; je suis fort, courageux, et avec le sentiment du devoir que vous avez si fortement gravé dans mon âme, vous pouvez, sans crainte, vous appuyer sur moi et ne compter désormais que sur votre fils.

— Oh! je te le promets, cher enfant.

— Ensuite, reprit le jeune homme d'une voix

sourde, il nous faudra chercher... celui que vous savez.

— Oh! mon Dieu! s'écria Millette en tressaillant d'épouvante.

— Ne croyez pas, mère, que je veuille vous condamner à associer de nouveau votre existence à celui qui fut envers vous si coupable. Non; mais il souffre; il n'a pas d'asile, pas de pain, peut-être, et il est mon père, et je dois partager entre vous et lui le fruit de mon travail. Puis, reprit plus bas Marius, qui sait? mes supplications l'amèneront peut-être à rompre avec ses déplorables antécédents, et à revenir à une existence plus régulière.

Marius disait tout cela sans amphase, simplement, quoique avec une énergie qui révélait en même temps la fermeté et l'élévation de son caractère. L'admiration que Millette éprouvait pour son noble enfant lui faisait un peu oublier ses douleurs.

Il en était une cependant qui restait aiguë et cuisante.

Millette n'avait jamais cherché à approfondir les théories sociales; mais, sans se douter de ce qu'elle faisait, elle les avait battues en brèche. Abandonnée de son mari, il lui avait semblé que la société ne pouvait pas la laisser sans appui. Cet appui se présentant, elle croyait de son devoir d'être aussi dévouée, aussi soumise, aussi fidèle vis-à-vis de celui qui lui avait

tendu la main qu'elle l'avait été dans l'union que Dieu et les hommes avaient consacrée. Par suite, elle en était arrivée à douter de l'irrégularité de sa position. Elle ne l'avait reconnue que dans ces derniers temps, alors que la loi, ne pouvant pas admettre, pour Marius, les bénéfices de cette union illicite, et se refusant à voir en lui un autre que le fils de Pierre Manas, lui en avait clairement démontré les inconvénients.

Mais, si sa raison avait cédé à l'évidence, il n'en était pas de même de son cœur.

Millette n'avait jamais eu pour M. Coumbes ce que l'on appelle de l'amour. Le sentiment qu'elle ressentait pour lui ne peut se définir qu'en le nommant attachement, sentiment vague, aux causes souvent peu appréciables et toujours diverses, mais sentiment infiniment plus puissant que le premier, parce que, comme lui, il n'est point sujet à ces tempêtes qui laissent des nuages dans les plus beaux horizons, et parce que le temps, l'âge, l'habitude l'augmentent et le font croître à l'inverse de l'autre.

Après vingt ans de cohabitation, malgré les singulières façons que M. Coumbes apportait dans ses tendresses, son égoïsme, sa sotte fierté, ses dédains, ses boutades et son avarice, l'affection de Millette pour lui venait dans son âme immédiatement après celle qu'elle portait à son fils.

Si résignée qu'elle parût, cette idée qu'elle allait quitter la maison de l'ex-portefaix et ne plus voir ce dernier la bouleversait ; elle ne pouvait se figurer que ce fût possible.

— Mais, dit-elle timidement, et après beaucoup d'hésitation, à son fils, comment ferons-nous pour annoncer notre détermination à M. Coumbes?

— Je m'en chargerai, ma mère.

— Mon Dieu! que deviendra-t-il lorsqu'il sera seul?

Le jeune homme lut dans l'âme de sa mère; il vit ce que lui coûtait ce sacrifice.

— Mère, lui dit-il respectueusement, mais fermement, je n'oublierai jamais ce que je dois à mon bienfaiteur : toute ma vie, je me souviendrai qu'il m'a bercé, enfant, sur ses genoux; que, pendant vingt ans, j'ai mangé son pain; soir et matin, son nom reviendra dans mes prières, et j'espère que Dieu ne me laissera pas mourir sans que j'aie prouvé tout ce qu'il y a pour cet homme de reconnaissance et d'amour dans mon cœur; mais je ne crois pas possible que nous prolongions davantage notre séjour dans cette maison.

Puis, voyant qu'à cette phrase les pleurs de Millette avaient redoublé :

— Il ne m'appartient pas de peser davantage sur vos résolutions, ma bonne mère, ajouta-t-il; je com-

prends qu'il vous soit pénible de quitter une maison où vous avez été si heureuse, pour entrer dans une existence incertaine. Je comprends qu'il vous soit cruel de renoncer à une amitié qui vous était chère; je suis prêt à m'incliner devant votre volonté; ne craignez pas que je murmure ou que je me plaigne. Si vous restez ici, je serai privé du bonheur de vous embrasser, mais mon cœur restera plein de vous et tout à vous.

Millette embrassa son fils avec un élan qui indiquait qu'il avait triomphé de ses indécisions, de ses regrets.

— Oh! ma mère, croyez-le bien, vous ne pouvez pas plus souffrir que je ne souffre.

Et, s'arrachant de ses bras, il s'élança hors de l'appartement comme s'il eût voulu dérober à sa mère le spectacle d'une émotion sous laquelle succombait son énergie morale.

Jusque-là, il n'avait pas songé à Madeleine.

Mais les dernières paroles de sa mère avaient évoqué dans son âme l'image de la jeune fille.

En présence de cette image, le sentiment de la situation qui lui était faite s'était présenté à son espri .

Fils, non point de M. Coumbes, artisan honorable, estimé, riche, mais fils de Pierre Manas, flétri une fois à coup sûr, plusieurs fois peut-être par la justice

humaine, il ne pouvait plus, à moins de lâcheté ou de folie, songer à une union avec Mlle Madeleine Riouffe.

C'était cette pensée qui venait de lui porter une épouvantable secousse.

Il se roula sur le sable du jardin, il enfonça ses ongles dans la terre, il lança dans la nuit ses malédictions et et ses sanglots : la chute était trop haute et trop imprévue pour ne pas être bien douloureuse. Pendant quelques instants, il ne put se rendre compte de ce qui se passait dans sa tête ; le nom de Madeleine étai le seul que pussent prononcer ses lèvres.

Puis peu à peu ses idées se fixèrent et reprirent forme ; il rougit de s'être abandonné à son désespoir ; il résolut de lutter contre lui.

— Soyons homme, pensa-t-il, et, s'il faut souffrir, souffrons en homme. J'avais parlé à ma mère de deux devoirs que nous avions à remplir ; j'en trouve un troisième, à mon compte : celui d'avouer la vérité à mademoiselle Madeleine, et de lui rendre ses serments.

Étouffant un dernier sanglot, comprimant les larmes qui, malgré sa volonté, s'échappaient encore de ses yeux, Marius alla chercher l'échelle et l'appliqua contre la muraille.

Lorsqu'il fut arrivé au dernier échelon, il jeta un

coup d'œil sur le chalet : une des fenêtres du premier étage était éclairée.

— Elle est là, se dit-il.

Et s'asseyant sur le faîte du mur, il tira son échelle à lui et la fit passer du jardin de M. Coumbes dans celui de mademoiselle Riouffe, où il descendit aussi résolu, quoique le cœur gonflé de sentiments bien différents, que le soir où il avait pris ce chemin pour se rendre à son premier rendez-vous avec la jeune fille.

XVI

Où Pierre Manas intervient à sa façon

Le chalet de mademoiselle Riouffe était bâti parallèlement au cabanon de M. Coumbes, le jardin l'entourait de tous les côtés ; seulement, ce jardin avait une centaine de mètres d'étendue du côté de la rue, c'est-à-dire du côté de la façade d'entrée de la maison, tandis qu'il n'en avait qu'une vingtaine dans la partie qui regardait la mer.

L'échelle dont Marius se servait pour ses escalades
octurnes était d'habitude couchée sous un hangar
dossé au cabanon; le jeune homme la plaçait à un
ndroit du mur où les branches du figuier pouvaient
n peu masquer ses opérations; mais, dans l'agita-
ion à laquelle il était en proie, il ne songea pas à
rendre ses précautions ordinaires, et il l'appuya
ontre l'angle de la muraille qui faisait face à la côte,
récisément un peu au-dessus de la porte par la-
uelle on allait du cabanon à la mer, porte par
quelle M. Coumbes devait nécessairement passer
n rentrant chez lui le soir même.

Sous l'empire de la résolution qu'il avait prise
l'initier loyalement celle qu'il aimait au secret qu'il
enait d'apprendre, de lui rendre la parole qu'il avait
eçue d'elle, de ne point lui cacher le désespoir que
ui causait ce renoncement à de si chères espérances,
nais, en même temps, de remplir stoïquement son
levoir d'honnête homme, de fortifier celle qu'il ai-
nait dans la résolution que son aveu ne pouvait
nanquer de lui inspirer, il s'était décidé, s'il ne ren-
ontrait pas Madeleine dans le jardin, où d'habitude
lle l'attendait, à pénétrer dans la maison pour la
oindre. Dans son agitation fiévreuse, il avait autant
le hâte maintenant de consommer cette séparation
ue, quelques heures auparavant, il avait eu le dé-
ir de lui renouveler l'assurance que rien au monde

ne pourrait lui faire oublier celle qui d'elle-même, s'était fiancée à lui.

Une fois au bas du mur, il marcha donc dans la direction du chalet sans prendre la peine d'éteindre le bruit que faisaient ses pas sur le sable ; mais, lorsqu'il fut près du rez-de-chaussée, il lui sembla voir, derrière les rideaux de mousseline, se dessiner une ombre. Il s'arrêta. L'obscurité était profonde ; mais, justement à cause de cela, il avait reconnu dans ce cadre, éclairé par une lumière intérieure, que cette ombre n'était point celle de Madeleine. Il réfléchit que, dans son impatience et son trouble, il avait devancé l'heure de leur précédent rendez-vous, et que, si, par hasard, Madeleine avait quelque visiteur étranger dans la maison, sa présence pouvait la compromettre.

Cette pensée modifia la résolution de Marius et le décida, avant que de frapper à la porte du chalet, à bien s'assurer que Madeleine était seule.

Mais, du point où il se trouvait, il ne pouvait apercevoir que les faces latérales de l'habitation.

Il regagna donc son point de départ, fit une trouée aux cyprès que M. Jean Riouffe avait primitivement plantés le long du mur qui lui était mitoyen avec M. Coumbes, et se glissa entre cette double muraille de verdure et de pierre. En suivant cet étroit chemin, il arriva à l'extrémité, du jardin du côté de la

ute de Montredon à Marseille, puis il franchit une conde fois le rempart de cyprès et se trouva du té de la façade opposée, au milieu des buissons de uriers et de fusains qui garnissaient cette partie de nclos.

Le chalet alors était devant lui, et il embrassait du gard la façade tout entière, qui regardait la grande ute.

On n'entendait aucun bruit dans l'intérieur de habitation ; une fenêtre du premier étage seulement ait éclairée ; mais cette fenêtre n'était pas celle de ppartement de Madeleine.

Marius ne savait que penser de toutes ces incorences, et ses idées déjà en désordre se troublaient e plus en plus.

En ce moment, il commença d'entendre le roument sourd que faisait une voiture en venant au ot sur le chemin de Marseille ; le bruit allait augentant, et la voiture s'arrêta devant la grille.

Mais le chalet absorbait en ce moment toute l'atntion du jeune homme.

En effet, quelque chose de non moins étrange que qu'il avait vu jusqu'à ce moment continuait à s'orer dans la maison.

Il avait vu s'agiter la lumière qu'il avait observée 'abord ; elle avait passé comme un éclair derrière s vitres de la croisée du corridor, et, comme cette

croisée n'avait pas de rideau, Marius avait pu reconnaître que la lumière était portée par un homme; puis cette lumière avait brillé un instant dans la chambre de Madeleine, où elle s'était éteinte subitement. Tout alors était rentré dans la nuit; mais de cette chambre sortait comme un murmure confus, comme un bruit étrange qu'il ne pouvait définir.

Tout à coup, un des carreaux de la fenêtre vola en éclats, et au retentissement sinistre du verre qui se brisait, succéda un cri terrible de douleur profonde et d'appel désespéré.

— Madeleine! s'écria Marius en s'élançant hors de sa retraite.

— Grand Dieu! que se passe-t-il donc ici? s'écria, de l'autre côté du massif, une voix que le jeune homme reconnut être celle de la jeune fille pour laquelle il tremblait. C'était effectivement Madeleine qui venait de descendre de voiture, qui avait ouvert la grille et qui entrait dans le jardin.

En acquérant la certitude que ce n'était point celle qu'il aimait que le danger menaçait, Marius oublia tout, même ce cri de douleur qui vibrait encore dans l'air; il courut à elle.

Lorsqu'il entra dans le cercle de lumière blafarde que projetait la lanterne dans les mains du cocher, il était si pâle, ses traits étaient tellement bouleversés, que Madeleine fit un pas en arrière comme pour

demander protection au cocher et à la chambrière qui l'accompagnait en ce moment; un second cri moins fort, mais plus douloureux que le premier, car il ressemblait à un gémissement, parvint jusqu'au petit groupe.

— Marius! Marius! s'écria Madeleine, qu'arrive-t-il donc à mon frère?

— Votre frère! s'écria avec stupeur Marius, qui ignorait, grâce à la soustraction de la lettre par M. Coumbes, la présence de Jean Riouffe à Montredon.

— Oui, oui, mon frère, mon frère, je vous dis! c'est lui que l'on assassine! Courez, je vous en conjure, courez à son secours!

Marius, éperdu, ne fit qu'un bond dans la direction du chalet; mais, nous l'avons dit, la distance à franchir était considérable. Il venait de mettre le pied sur la pelouse qui étendait sous les croisées son vert tapis, lorsque, à l'un des angles du balcon qui ceignait la maison tout entière, il aperçut la sihouette d'un homme. Cet homme enjamba la balustrade, s'y accrocha par les mains, se laissa tomber, fléchit jusqu'à terre, se releva et disparut derrière les cyprès.

— A l'assassin! cria Marius!

Et il s'élança à la poursuite de celui qui, évidemment, venait de commettre un crime.

Par malheur, une fois l'assassin derrière les cyprès,

Marius l'avait perdu de vue ; mais il avait profité du temps que le malfaiteur avait perdu à se remettre de la secousse de sa chute pour se rapprocher de lui ; il entendit le bruit de ses pas, il entendit sa respiration haletante.

Ils couraient tous deux dans la direction qu'avait prise le jeune homme lorsqu'il avait voulu observer le chalet, suivant l'allée sombre qui longeait intérieurement la rangée de cyprès ; ils arrivèrent ainsi à l'endroit où était Marius lorsque avait retenti le premier cri.

Là, Marius cessa de rien entendre ; mais, tout à coup, il vit celui qu'il poursuivait sur la crête du mur mitoyen ; alors, s'accrochant aux aspérités du mur, il parvint, lui aussi, après quelques efforts, à atteindre le couronnement de la muraille. L'homme avait déjà sauté dans le jardin de M. Coumbes, et, comme c'était précisément au niveau de la pinède du cabanon, Marius vit le feuillage des pins se refermer sur le fuyard. Sans perdre un instant, le jeune homme se laissa glisser à terre. La pinède n'était pas longue à explorer. Marius la traversa en deux ou trois enjambées ; mais, arrivé de l'autre côté, n'ayant vu personne, il hésita quelques instants et regarda autour de lui.

Ce regard lui montra la porte de la rue toute grande ouverte ; il ne douta plus, dès lors, que celui

qu'il poursuivait n'eût pris cette direction; il aperçut, en effet, une ombre qui tournait le coin de l'enclos du cabanon, et s'élançait du côté de la porte.

Cette ombre avait pris sur lui une avance de toute la largeur de cet enclos.

La poursuite recommença.

Le fuyard avait gagné les terrains vagues de la pointe Rouge, où, sans doute, il espérait se dissimuler dans les anfractuosités de quelque rocher. Marius devina son projet, et, au lieu de marcher sur lui en ligne droite, il obliqua de façon à couper à son adversaire le chemin de la mer.

Au bout de cinq minutes, il ne tarda point à reconnaître qu'il avait à la course une grande supériorité sur cet individu et qu'il ne tarderait point à l'atteindre.

Effectivement, au moment où tous deux se trouvaient à la même hauteur, n'étant plus séparés que d'une vingtaine de pas, Marius plus rapproché de la mer, l'assassin plus rapproché des maisons, ce dernier s'arrêta brusquement.

Le jeune homme s'élança vers lui en criant :

— Rends-toi, misérable!

Mais à peine avait-il fait cinq ou six pas, qu'une espèce d'éclair traversa l'air en sifflant, et que la lame d'un couteau vint labourer la cuisse du fils de Millette.

Ce couteau, que le bandit tenait caché dans sa manche, venait d'être lancé par lui comme un javelot. Sans doute, la suffocation de la course l'avait empêché de se servir de cette arme avec la dextérité ordinaire aux hommes de la Provence, de sorte que la blessure était légère.

Marius se rua avec tant de violence sur celui qui venait de tenter de l'assassiner, que tous deux roulèrent sur le sable. L'homme, par un effort suprême, tenta de se relever; mais la vigueur peu commune de Marius lui permit de maintenir son adversaire renversé et de maîtriser sa main droite, avec laquelle il essayait, mais vainement, de saisir un autre instrument de mort.

—Tron de l'air! s'écria l'assassin lorsqu'il fut bien convaincu de l'inutilité de ses efforts, pas de bêtise, mon pichon! Je me rends, et, comme je me rends, je vous coupe le droit de me tuer ; c'est une affaire entre moi et la guillotine; laissez-nous nous débarbouiller tous les deux.

Au son de cette voix, Marius sentit son sang se figer dans ses veines; pendant quelques secondes, sa respiration demeura complétement suspendue; il devint, certes, plus pâle que celui qu'il tenait sous son genou.

—Non, c'est impossible, murmura-t-il en se parlant à lui même.

Et, appuyant sa main sur le front du bandit, il lui renversa la tête en arrière de façon à le dégager de l'ombre portée par lui-même et à y laisser tomber la faible clarté des étoiles.

Il regarda longuement cette face hideuse, rendue plus hideuse encore par la terreur qui, malgré sa forfanterie affectée, faisait palpiter le cœur du misérable; puis, à la suite de cet examen, il demeura quelques instants abîmé dans sa douleur, comme si, sa raison se refusant à admettre ce que lui certifiaient ses yeux, il pouvait douter encore. Alors il poussa un soupire plus effrayant par les tortures intérieures qu'il révélait que ne l'avaient été les cris de mort dont le chalet venait de retentir; puis, ses muscles se détendant d'eux-mêmes, ses mains s'ouvrirent, et son corps, comme s'il eût été mû par une force automatique, s'éloigna du corps qu'il comprimait.

En effet, cet homme, c'était le mendiant des collines, c'était Pierre Manas, c'était son père!

Celui-ci ne se sentit pas plus tôt dégagé de l'étreinte dont il avait appris à connaître la puissance, qu'il fut debout et prêt à s'enfuir.

—Coquin de sort! dit-il attribuant ce répit au coup de couteau qu'il avait lancé à son adversaire; j'ai parlé trop tôt, et ce ne sera point pour cette fois-ci. Il paraît que le coupe-sifflet a porté dans les œuvres vives et que la main du vieil homme ne

tremble pas plus de loin que de près. Bonsoir, mon petit pichon ! bien des choses à M. le commissaire et à MM. les gendarmes, si vous demeurez en ce monde; mes compliments au monsieur du chalet, là-bas, si vous passez dans l'autre; quant à moi, je vais me donner de l'air.

—Ne fuyez pas, lui répondit Marius, dont la parole était saccadée et tremblante comme l'est celle d'un fiévreux dans ses plus violents accès ; ne fuyez pas ! Soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vous livrerai.

— Bonne couleur, mais pas assez foncée, cependant, pour qu'un vieux cheval de retour comme moi s'y laisse prendre. Adieu, mon pichon! bonne santé que je te souhaite. Raisonnablement, je devrais donner une camarade à la saignée que je t'ai faite tout à l'heure et ne te quitter que lorque ta langue serait guérie de la démangeaison de jaspiner; mais, si on n'est pas bien mis, on est honnête homme. Tu m'as rendu service l'autre nuit, sur la côte ; je t'épargne, nous sommes quittes, et je ne te force pas à me dire au revoir.

— Oh ! tuez-moi ! tuez-moi ! s'écria Marius avec exaltation et en enfonçant ses mains crispées dans ses cheveux ; débarrassez-moi de cette existence qui m'est odieuse, et je vous bénirai, et mon dernier soupir sera un souhait de bonheur pour vous.

Le mendiant s'arrêta étonné ; il y avait un tel accent de vérité dans la voix de Marius, qu'il était impossible de concevoir le moindre doute.

— Pécaïre ! s'écria le bandit ; mais que se passe-t-il donc dans ta cervelle ? Coquin de sort ! je crois que, pendant la poursuite que tu m'as donnée, la boussole elle s'est détraquée dans son habitacle ; mais ce ne sont point mes affaires. Je vois là-bas des lumières qui s'agitent ; l'air de la côte n'est pas sain pour moi, cette nuit. Bonsoir, l'homme !

— Vous ne vous en irez pas, cependant, avant de m'avoir entendu ! dit Marius en se dressant à côté du bandit et en lui saisissant le bras.

Celui-ci fit un mouvement violent pour se dégager ; mais le jeune homme lui tordit la main avec une force qui devait prouver à son adversaire que la blessure qu'il avait reçue n'avait rien enlevé de sa vigueur à celui qui l'avait si ardemment poursuivi ; il étouffa un cri arraché par la douleur et se courba vers la terre pour y échapper.

— Tron de l'air ! voilà une poigne qui fait honneur à celui auquel vous la devez, jeune homme... Voyons, lâchez-moi, je ferai ce que vous voudrez. J'ai toujours entendu dire qu'aux enfants et aux fous, il ne fallait rien refuser... Seulement, nous nous baisserons un peu, s'il vous plaît ; car, rester debout sur la côte, quand tant de chiens de chasse sont en quête

de ma pauvre personne, c'est un peu bien périlleux.

Et, sans attendre la réponse de Marius, Pierre Manas s'assit derrière un rocher et fit signe au jeune homme de l'imiter; mais Marius resta debout et garda le silence.

— Eh bien! que voulez-vous, tron de l'air? demanda le bandit. Vous êtes le contraire du petit tambour de Cassis, auquel il fallait donner deux sous pour qu'il frappât sur sa peau d'âne et quatre sous pour le faire taire. Vous aviez envie de jaser : je consens à vous laisser jouer du chiffon rouge, et maintenant vous voilà muet comme une sardine.

— Pierre Manas, dit Marius en cherchant à dominer son émotion, écoutez-moi.

Le mendiant tressaillit et fixa sur Marius des yeux qui étincelèrent dans l'ombre comme deux charbons.

— Vous savez mon nom? murmura-t-il d'une voix sourde et menaçante.

— Pierre Manas, reprit le jeune homme, vous avez été mauvais mari et mauvais père, vous avez abandonné votre femme et votre enfant.

— Coquin de sort! s'écria le mendiant, voudrais-tu me confesser, par hasard?

Et il éclata d'un rire cynique.

Marius continua :

— Vous venez d'ajouter un crime aux crimes qui avaient déjà souillé votre vie.

— C'est ta faute, mon pichon, reprit le mendiant; si seulement tu m'avais donné une pièce de vingt francs, j'aurais renoncé à mon idée d'aller chez la demoiselle ; mais que voulais-tu qu'un homme fît avec tes pauvres quarante sous? Ne trouvant personne dans sa chambre, je remplissais de mon mieux mes poches, et les intentions charitables qu'elle avait manifestées, lorsque cet imbécile qui était à côté a trouvé mauvais que j'eusse un petit peu dérangé le secrétaire. Tu vois bien que le crime te revient, et que, si tu as quelque conscience, tu feras pénitence à ma place.

— Pierre Manas, continua le jeune homme d'une voix solennelle, le moment approche où vous allez avoir à rendre compte à la justice humaine de tous vos crimes. Est-ce que cela ne vous fait pas trembler? est-ce que la crainte du châtiment terrible qui vous attend ne pénètre pas dans votre âme, à défaut de remords?

— C'est selon, répondit le bandit.

— Écoutez, poursuivit Marius; quel que soit votre endurcissement, vous ne pouvez méconnaître une intervention providentielle dans ce qui se passe ce soir ; un autre eût pu courir sur vos traces; un autre que moi, qui ne peux pas et qui ne veux pas vous

perdre, pourrait vous tenir en sa puissance ; mais, non, c'est moi, et pas un autre, que Dieu a choisi ; donc le Seigneur veut vous laisser le droit de vous repentir. Pierre Manas, profitez-en.

— Psit!... Ah! ah! le repentir, mon pichon! j'aurai beau frotter mon pain avec le repentir, il ne lui donnera seulement pas le goût que lui donnerait une gousse d'ail.

— Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, Pierre Manas, reprit Marius écrasé par l'impudence du bandit et sentant le plus profond découragement s'emparer de lui. Je promets de taire votre nom ; je vous promets davantage : pour vous sauver, j'irai jusqu'au mensonge ; je donnerai du meurtrier dont je porte les marques un signalement qui, pendant quelques jours, détournera les soupçons de votre tête ; profitez-en pour fuir, pour traverser la frontière, pour vous expatrier.

— C'est bien ce que je compte faire, répondit le misérable ; c'est ce qui m'avait décidé, coûte que coûte, à mettre la main sur le magot.

Et, en disant ces mots, Pierre Manas fouilla, en ricanant, dans le gousset de son pantalon ; mais, sans doute, il n'y trouva point ce qu'il y cherchait, car tout son corps resta immobile, tandis que sa main se promenait avec une agitation convulsive sur toutes

les parties de ses vêtements; il prononça un effroyable blasphème.

— Je l'ai perdu! s'écria-t-il.

Puis, saisissant Marius à la gorge:

— Tu me l'as volé! avoue que tu me l'as volé, gueux et hypocrite que tu es!

Le jeune homme ne se débattit point, ne chercha point à échapper à cette étreinte, malgré la douleur que lui faisaient éprouver les ongles du meurtrier entrant dans sa chair.

— Fouillez-moi, dit-il d'une voix étranglée.

Ce calme fit comprendre à Pierre Manas qu'il se trompait à l'endroit de Marius; qu'il devait avoir perdu l'argent volé, mais que cet argent ne pouvait lui avoir été pris.

Il continua donc de se répandre en imprécations contre la destinée, mais il cessa d'accuser le jeune homme de la perte de son butin.

Celui-ci, dans le calme de la douleur, donna au désespoir du mendiant le temps de s'exhaler.

Puis:

— Tout peut se réparer, dit-il. Je ne suis pas riche, mais j'ai quelques économies; demain, je vous les remettrai pour vous faciliter les moyens de quitter la France.

— Tron de l'air! s'écria Pierre Manas, soirée chanceuse tout de même! Et ces économies, pèsent-elles?

— Lorsqu'on donne tout ce qu'on a, celui qui reçoit n'a pas le droit d'en demander davantage, répondit Marius, qui, en dépit des liens qui l'attachaient à cet homme, se sentait pour lui un insurmontable dégoût.

— Tu as raison, mon pichon. Ah çà! mais, dis-moi donc pour quel motif tu t'intéresses tant à mon sort. Si tu étais une femme, je croirais que je suis encore d'âge à faire des passions, continua-t-il avec un ignoble rire.

— Que vous importe la cause qui me fait agir, du moment que j'agis à votre profit? Demain, vous aurez votre argent; n'est-ce pas tout ce qu'il vous faut?

— C'est si bien dit, que ça vaudrait la peine d'être imprimé.

Puis, comme si une idée soudaine eût traversé son cerveau :

— Quel âge avez-vous? s'écria-t-il tout à coup en regardant Marius.

Le jeune homme comprit ou visait la question et frissonna.

— Vingt-six ans, répondit-il.

Sa physionomie virile lui permettait de se vieillir de quelques années sans que l'âge qu'il se donnait parût improbable.

— Vingt-six ans, ça ne peut pas être ce que je

pensais, murmura tout bas Pierre Manas, mais pas si bas, toutefois, que Marius ne l'entendît.

Puis le vieux bandit demeura pensif quelques minutes.

Pendant ces réflexions du mendiant, l'âme du jeune homme était torturée.

Il se demandait si, quelque avili, quelque criminel que fût l'auteur de ses jours, il avait le droit de le renier, de se refuser à ses caresses, de garder enfin le silence; n'était-il pas possible que, retrouvant sa femme et son fils, l'âme de Pierre Manas s'ouvrît à des sentiments nouveaux? Son attitude, alors qu'il venait assurément de faire un rapprochement entre l'âge de celui auquel il parlait et l'âge que devait avoir son fils qu'il avait abandonné, prouvait que tous les instincts de la paternité n'étaient pas encore éteints chez lui; avec ce levier, n'était-il pas permis de croire que l'on pourrait relever cette âme si profondément abaissée? Pendant un instant, Marius fut tenté de se jeter à ses pieds et de lui crier : « Mon père! »

Mais le souvenir de Milletto lui revint à l'esprit. Il entrevit les conséquences que cette reconnaissance pouvait avoir pour elle; il consentait bien à se sacrifier, lui, mais il ne pouvait se décider à immoler, peut-être inutilement, sa mère.

— A quoi songez-vous? demanda-t-il presque af-

fectueusement à Pierre Manas, en voyant que celui-ci continuait de garder le silence.

— Eh! tron de l'air! répliqua brutalement le bandit, ce à quoi je songe, mon pichon? Je songe au moyen que tu pourras employer pour me faire parvenir cet argent; car tu ne l'as pas sur toi, que je pense.

Toutes les illusions du jeune homme à l'endroit de la réhabilitation morale du vieux malfaiteur s'évanouirent à ces mots.

— Non, répondit-il sèchement; mais vous n'avez qu'à me donner un rendez-vous pour demain dans les collines, et je vous porterai moi-même cet argent.

— Ah! je vous vois venir, mon malin, répondit Pierre Manas; vous voulez me faire arquepincer, n'est-ce pas? avouez-le tout de suite.

— Si telles étaient mes intentions, malheureux, répondit le jeune homme, vous avez reconnu que j'étais plus fort que vous; je n'aurais donc qu'à vous prendre à la gorge et à vous tenir ainsi jusqu'à ce que les douaniers que j'appellerais fussent arrivés.

— C'est vrai; mais, coquin de sort! pourquoi diable me voulez-vous donc tant de bien?

— Ce n'est point là question... A quelle heure vous trouverai-je demain dans les collines?

— Oh! pas dans les collines. Après la petite af-

faire de ce soir, c'est une garenne dont on va fureter tous les terriers; j'aime mieux tâter de Marseille : donc, si voulez réparer le tort que vous m'avez fait en me forçant de tuer un petit peu le méchant coquin qui est venu me déranger pendant que je travaillais chez votre bonne amie, vous me trouverez demain, entre midi et une heure, sur la place Neuve.

— Sur la place Neuve, sur le port ! s'écria Marius, stupéfait que Pierre Manas songeât à se montrer à l'endroit le plus fréquenté de Marseille.

— Eh ! sans doute, répondit celui-ci ; c'est l'heure où la place est encombrée de portefaix et de matelots : ce n'est que lorsque le poisson est seul qu'il est facile à harponner.

— Soit, répondit Marius, demain entre midi et une heure.

— Vous avez bien sur vous quelque monnaie, dit alors Pierre Manas avec le ton traînant et nasillard du mendiant; donnez-la-moi, mon pichon, cela m'inspirera un peu de patience.

Marius tira sa bourse de sa poche et la laissa tomber aux pieds du meurtrier.

Celui-ci la ramassa et la soupesa dans sa main.

— Ah ! coquin de sort ! dit-il avec un soupir, elle n'est pas à beaucoup près aussi lourde que l'était celle de la demoiselle. Décidement, c'était une plus agréable connaissance que la vôtre, mon pichon;

maintenant, il faut que vous décampiez le premier.

— Adieu ! fit Marius incapable de trouver une autre parole dans son âme de plus en plus désespérée.

— Non, pas adieu, tron de l'air! au revoir, et à demain. Ne me vendez pas ; vous avez vu que je manie assez joliment le couteau, et, si vous essayiez de me trahir, fussiez-vous à trente pas de distance, fussiez-vous entre dix gendarmes, je vous jure de faire mouche dans votre cœur.

Navré de douleur, Marius s'éloignait si rapidement, qu'il n'entendit que la moitié des menaces que le mendiant lui adressait en forme de remercîments.

D'ailleurs, une rumeur confuse venait du village ; les lueurs des torches et des flambeaux jetaient aux alentours du chalet leurs clartés sombres et fumeuses. Ce spectacle de l'agitation générale rappela Madeleine au cœur du jeune homme, et le souvenir de celle qu'il aimait lui rendit un peu de courage. Bien que l'entrevue que le fils de Millette venait d'avoir avec son véritable père eût enlevé de son cœur les vagues espoirs qu'il conservait peut-être encore relativement aux projets d'union si chèrement caressés, ce cœur ne se trouvait pas moins rafraîchi en passant du spectacle de cette abjection à la triste et dernière mission qu'il lui restait à remplir, c'est-à-

dire à consoler la femme qu'il aimait avant de la quitter pour toujours.

Il pressa donc le pas.

En approchant, il reconnut avec surprise que ce n'était point dans le jardin du chalet que retentissaient toutes ces clameurs et que s'agitaient toutes ces lumières, mais bien dans la propriété de M. Coumbes.

Il pénétra dans le cabanon, le cœur palpitant d'anxiété, se frayant avec quelque peine un passage à travers les groupes des habitants de Montredon, qui échangeaient force commentaires sur l'assassinat dont leur localité venait d'être le théâtre; puis enfin il entra dans la maison.

Les deux pièces du rez-de-chaussée étaient remplies d'étrangers et d'agents de la force publique. Sur le bord du divan, M. Coumbes, la tête inclinée, pâle, muet, immobile comme s'il eût été frappé de la foudre, les deux mains emprisonnées dans des menottes, se tenait assis entre deux gendarmes.

XVII

Où, sans avoir voulu sauver personne, M. Coumbes n'en accompli pas moins son chemin de la croix

Faisons quelques pas en arrière et expliquons ce qui était arrivé. M. Coumbes avait supposé que Marius, pénétrant dans le jardin des Riouffe et y rencontrant le frère, qu'il ne cherchait pas, au lieu de la sœur qu'il cherchait, il s'ensuivrait des explications, des menaces, des défis qui forceraient bien la situation de reprendre la physionomie belliqueuse qu'elle avait avant que l'amour vînt, comme disait l'ex-portefaix, embrouiller les affaires; il comptait qu'à la suite de la rixe qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, les odieuses velléités matrimoniales des deux jeunes gens s'évanouiraient tout naturellement.

Véritable Capulet, M. Coumbes repoussait toute alliance de l'un des siens avec les Montaigu.

Le dénoûment dramatique qui allait succéder à l'harmonieuse intelligence qui s'était établie malgré lui entre les deux jeunes gens le réjouissait d'avance.

Et, en effet, ce dénoûment servait sa haine invétérée contre la maison Riouffe; puis ce dénoûment chatouillait encore agréablement son amour-propre. Si enfantines que fussent les combinaisons, quelle que fût la part à attribuer au hasard dans leur agencement, M. Coumbes n'était pas moins satisfait de la profondeur machiavélique avec laquelle il avait tissu sa trame et dissimulé la lettre de Madeleine; il s'était cru naguère un matamore, maintenant il se considérait comme un rival des Talleyrand et des Metternich; sa vanité, trompée par ses échecs horticoles, faisait flèche de toutes les brindilles qui lui tombaient sous la main.

Mais, comme chacun sait, un triomphe n'est complet qu'à la condition qu'on en jouisse en personne. S'étant formulé à lui-même cet axiome, M. Coumbes avait renoncé, pour ce soir-là, à placer ses engins dans la mer et avait décidé qu'il serait spectateur invisible, sinon désintéressé, de la scène qu'il prévoyait et qu'il avait si habilement provoquée.

Lorsque tout le monde le croyait en mer; il avait, au contraire, escaladé une pointe de rocher d'où il pouvait dominer l'enclos de son ennemi, et il avait attendu avec cette patience dont vingt ans d'exercice dans l'art de la pêche à la ligne lui avaient assuré l'heureux privilége.

Ce ne fut cependant pas dans ce poste que com-

mença *la passion* de M. Coumbes, annoncée par nous dans le titre du présent chapitre ; les premiers moments qu'il passa en observation sur la pointe de son rocher lui parurent même assez agréables. Son imagination avait pris le mors aux dents comme le cheval de don Quichotte ; il chevauchait dans des nuages couleur de rose et d'azur. Une fois l'imagination lancée dans le domaine du rêve, elle ne s'arrête plus : M. Coumbes voyait la destruction du chalet, sa Carthage à lui ; il ne doutait presque pas que M. Jean Riouffe, lorsqu'il connaîtrait les projets de mésalliance de sa sœur, ne contraignît celle-ci à abandonner son habitation, et il entrevoyait déjà, balancées par le mistral, les ronces et les orties qui allaient pousser sur les ruines de ces murs abhorrés.

C'était tandis qu'il jouissait de ces riantes perspectives que Pierre Manas, jusqu'alors caché dans la pinède, débutait par l'escalade qui devait le conduire à l'effraction.

Nous avons entendu le bandit le raconter lui-même à Marius : la porte des bureaux de la maison Riouffe et sœur s'était entr'ouverte pour lui, et, comme, en fait d'imagination, il ne le cédait pas même à M. Coumbes, il avait rêvé des pyramides de billets de banque et des cascades d'or et d'argent. Par malheur, ses renseignements lui avaient appris qu'un commis, dragon farouche, armé de deux pistolets,

gardait ce jardin des Hespérides, qu'un concierge et un garçon de bureau couchaient à portée de la voix, disposés à prêter main-forte au commis. Pierre Manas s'était rejeté alors sur le chalet, concluant, à l'honneur de la logique de son esprit, qu'un si large fleuve métallique supposait des affluents. Or, Pierre Manas était plein de philosophie : il se résigna donc à boire dans les affluents, ne pouvant boire dans le fleuve. Le bénéfice de l'affaire serait moindre, mais les dangers étaient moindres aussi ; le bandit croyait savoir pertinemment que Mlle Riouffe était seule avec une servante dans son chalet de Montredon, et il avait spéculé là-dessus.

En effet, les débuts de l'entreprise allèrent à ravir. Pierre Manas ouvrit sans bruit la porte vitrée qui donnait du rez-de-chaussée sur le jardin, se déchaussa, prit ses souliers à sa main, monta par le grand escalier et se glissa dans la chambre à la fenêtre de laquelle il avait, la veille, reconnu Mlle Madeleine Riouffe, et qu'il avait d'avance supposée être celle de la jeune fille. Une bourse bien garnie sur laquelle il jeta le grappin, dès le premier tiroir qu'il ouvrit, lui prouva qu'il ne s'était pas trompé. Malheureusement, une bonne spéculation étant donnée, on désire toujours la rendre meilleure. Il en fut ainsi cette fois encore : en tâtonnant, les mains de Pierre Manas rencontrèrent un secrétaire qui lui parut, au

simple toucher, devoir renfermer le Pérou dans ses flancs; ses doigts eurent le vertige et le communiquèrent à son cerveau; il avait bien vu à l'angle de la maison une fenêtre éclairée, mais il supposait que cette fenêtre était celle de la chambre où couchait la servante; puis Pierre Manas comptait sur son habileté éprouvée. Si par malheur, d'ailleurs, cette femme se présentait, tant pis pour elle; pourquoi se mêlait-elle de choses qui ne la regardaient pas? Pierre Manas avait, dans ce cas, des moyens sûrs de lui imposer silence : il prit un ciseau dans son arsenal et opéra une forte pesée sur le volet du secrétaire tentateur. Celui-ci n'était pas meuble à se laisser violer sans bruit ; ses ais, en se disjoignant, éclatèrent avec un fracas formidable, et Jean Riouffe, qui lisait en attendant le retour de sa sœur, apparut au lieu de la servante que Pierre Manas croyait voir arriver.

Les cris du frère de Madeleine, lorsque le bandit le frappa deux fois de son couteau, n'arrivèrent pas jusqu'à M. Coumbes, dont le poste d'observation était, nous l'avons dit, placé derrière la maison; il entendit seulement un certain remue-ménage indiquant une rixe quelconque. Il crut que la représentation dont il avait voulu se passer la fantaisie était chaude; son intérêt redoubla, ses oreilles se dressèrent plus attentives, et ce fut tout. Mais quelques instants après que Marius se fut élancé sur les traces de l'as-

sassin, le sentiment du danger que courait son frère rendit des forces à Madeleine; elle s'élança vers la maison, suivie de la servante et du cocher qui les avait amenées.

Un terrible spectacle les attendait au premier étage. Jean Riouffe était couché nageant au milieu de son sang dans la chambre de Madeleine. La jeune fille ne put supporter un pareil spectacle, elle tomba sans connaissance sur le corps de son frère sans s'apercevoir qu'il respirait encore. La servante et le cocher s'élancèrent sur le balcon, l'un criant au meurtre, l'autre appelant au secours. A ces cris, qui annonçaient que la comédie avait dégénéré en tragédie, M. Coumbes commença à se divertir beaucoup moins qu'il ne l'avait projeté. L'idée ne lui était pas venue que la rencontre des deux jeunes gens pût avoir des conséquences tellement déplorables.

Il croyait avoir semé une rixe, un duel tout au plus, et voilà qu'il récoltait un assassinat. Il espérait pouvoir mettre en relief dans cette rencontre, et avec le rôle de témoin, bien entendu, une crânerie dont il avait parlé si haut et tant de fois, qu'il avait fini par y croire. Mais la bravoure hypothétique de M. Coumbes reçut immédiatement un éclatant démenti, fait pour le dégoûter à jamais de sa jactance marseillaise.

Lorsqu'il entendit la servante crier aux gens de Mont-

redon qui accouraient : « On a assassiné M. Riouffe ! » il éprouva la sensation glacée que doit éprouver un voyageur perdu dans les Alpes, lorsqu'une avalanche s'abat sur sa tête; une sueur froide perla sur son front, ses cheveux se hérissèrent, ses dents s'entrechoquèrent avec bruit, ses genoux chancelants se dérobèrent sous lui ; il glissa le long de la pente rapide au sommet de laquelle il était juché et roula jusqu'au bas de l'éminence.

Cette chute, la secousse qui la suivit, les contusions qu'elle occasionna au précieux épiderme de M. Coumbes en le heurtant aux aspérités de la roche, achevèrent la déroute de ses idées. Saisi d'une terreur panique, il se releva, oubliant de ramasser son chapeau, et s'enfuit dans la direction de son cabanon aussi vite que son émotion put le lui permettre.

Son trouble était si profond, qu'il ne vit pas les douaniers qui passèrent à deux pas de lui, quittant leur poste pour accourir sur le théâtre où venait de se passer la terrible catastrophe. Mais, en revanche, les douaniers qui n'avaient, eux, aucune raison d'être troublés, remarquèrent cet homme qui, tête nue, haletant, hors d'haleine, accourait en s'enfuyant du côté où, selon toute probabilité, un meurtre venait d'être commis.

Cet homme, ce ne pouvait être que l'assassin : ils se mirent donc à sa poursuite. M. Coumbes, se sen-

tant poursuivi, redoubla d'efforts, et, l'agitation de sa course augmentant encore son égarement, il toucha sa porte avec cette ivresse du naufragé qui rencontre le salut quand il n'attendait plus que la mort. Il en franchit le seuil et la ferma avec violence au nez des douaniers, qui allongeaient déjà la main pour le saisir. Un coup de pied jeta bas ce trop fragile rempart, et les agents de la force publique mirent la main sur le collet de l'ex-portefaix, au moment où celui-ci trébuchait en se heurtant au pied de l'échelle que Marius avait appuyée contre la muraille. Au contact des mains brutales qui l'arrêtaient dans sa course, M. Coumbes perdit le peu de raison que le vertige lui avait laissé. Il se jeta aux genoux des douaniers, et, joignant les mains, il s'écria :

— Grâce ! grâce, messieurs ! je vous dirai tout et je dénoncerai l'assassin.

Il n'en fallait pas davantage. Du doute, ceux qui l'arrêtaient passèrent à la certitude. Malgré les cris, les protestations de M. Coumbes, on lui lia les mains. Sur ce, tous les voisins accoururent ; parmi eux se trouvaient des habitués du café Bonneveine, où M. Coumbes avait semé ses plus redondantes forfanteries. Aussi la réponse invariable de ceux-ci, lorsqu'on leur apprenait que M. Coumbes avait tué M. Jean Riouffe, était-elle : « Cela ne nous étonne pas ; nous savions bien que l'histoire finirait de la sorte. »

M. Coumbès s'amusait donc de moins en moins, et, en vérité, ce n'était pas sans motif. Cependant il se releva un peu de ce prodigieux affaissement moral. L'influence du foyer domestique sur les organisations semblables à celle que possédait M. Coumbes est considérable. Quelle que soit la faiblesse qui les caractérise, elles trouvent une certaine force lorsqu'elles rentrent dans l'enceinte que la loi et le sentiment consacrent. Les murs dont elles connaissent chaque détail, qui les ont abritées du soleil, de la pluie, de l'orage, leur communiquent cette énergie vivifiante que la terre donnait à Antée : elles deviennent capables de les défendre. Livide, les yeux éteints, la respiration oppressée, M. Coumbes voyait cependant, mais comme à travers un nuage, ce qui se passait autour de lui. Un incident bien misérable auprès des événements dont il venait d'être la victime lui fit retrouver ses sens et la force de se défendre. A travers la porte, que les allants et les venants laissaient entr'ouverte, il aperçut un jeune curieux qui, pour dominer la scène et contempler à son aise le criminel, s'était suspendu à une branche du fameux figuier, laquelle pliait et était près de casser sous le poids du petit drôle.

Cet attentat à sa propriété lui sembla plus monstrueux que la méprise et les mauvais traitements dont il avait été victime.

— Ah ! méchant singe ! s'écria-t-il, si tu ne descends pas et tout de suite, je te promets une copieuse distribution de calottes ! Ote-toi de là, quand je te le dis !

Et, se retournant vers ceux qui le gardaient :

— C'est une infamie, dit-il, de ligaturer comme vous le faites un homme innocent, tandis que toute la racaille du pays dilapide son bien et brise ses arbres.

Cette expression de *racaille* souleva un gros murmure dans l'assistance.

Quant à lâcher celui qui le prononçait, on n'avait garde, bien que Millette éperdue joignît ses instances aux injonctions de son maître. Cette petite explosion de colère fit sur M. Coumbes l'effet que produit une saignée sur un blessé ; elle rafraîchit son cerveau, et celui-ci commença de percevoir plus sainement la situation. Il tremblait toujours ; il n'était pas plus qu'auparavant le maître de comprimer l'exaspération de son système nerveux. Mais, au lieu de perdre inutilement ses prières, il commença à donner des raisons plausibles de son innocence, et, pour la première fois, il prononça le nom de Marius. Si Millette avait été saisie d'épouvante lorsqu'elle avait connu l'accusation terrible qui pesait sur son maître, son désespoir n'eut plus de bornes lorsqu'elle enten-

dit M. Coumbes rejeter sur le jeune homme toute la responsabilité du crime.

Ce désespoir ne se manifesta pas chez elle par des cris et par des pleurs, comme il eût pu arriver chez une femme du Nord. Non, sa physionomie calme et douce devint menaçante, ses yeux se chargèrent d'éclairs, et, les narines dilatées, les lèvres frémissantes, oubliant en un instant les vingt ans de respectueuse infériorité dans laquelle elle avait vécu, oubliant sa profonde affection, sa reconnaissance pour M. Coumbes, elle s'ouvrit un passage à travers la triple haie de curieux qui entouraient ce dernier, et, se plaçant en face de lui au milieu du cercle :

— Au nom de Notre-Seigneur Dieu, monsieur, s'écria-t-elle, comme si elle n'eût pu croire à ce que ses oreilles entendaient, que dites-vous donc là? Répétez, je dois avoir mal entendu.

M. Coumbes baissa la tête à cette interrogation, avant-courrière de l'orage qui commençait à gronder dans les entrailles maternelles; le respect humain, le sens moral luttèrent un instant contre son égoïsme; mais l'instinct de la conservation, tout-puissant chez lui, prit promptement le dessus.

— Par ma foi, dit-il, chacun pour soi en ce monde. Qu'il dise qu'il l'a tué dans une rixe et qu'il se débrouille avec les juges ; c'est son affaire et non pas la mienne. Marius n'est pas mon fils, après tout.

M. Coumbes avait regardé Millette fixement en prononçant ces derniers mots ; il espérait que la pudeur de la femme imposerait silence à la mère.

— Oh ! non, ce n'est pas votre fils, reprit Millette hors d'elle-même et d'une voix éclatante, et c'est parce que ce n'est pas votre fils que si, innocent, on l'accusait d'un crime, il ne serait pas assez lâche pour rejeter ce crime sur un autre innocent. Non, il n'est pas votre fils, et c'est parce qu'il n'est pas votre fils qu'il a trop de cœur pour assassiner son prochain, soit avec le couteau, soit avec les paroles.

M. Coumbes faisait un mouvement à chacune de ces interjections, comme si chacune d'elles l'eût frappé au visage. Mais, quand Millette eut fini :

— Tron de l'air ! hurla-t-il, qu'est-ce que j'entends donc là ? C'est la fin du monde !... Tu oses le soutenir et contre moi ? Femme, c'est ainsi que tu récompenses ma bêtise d'avoir élevé ce méchant drôle, de lui avoir donné mon pain à manger, d'avoir souffert que tu portes mon nom quand tu n'étais pas ma femme ; car cette malheureuse n'est pas ma femme, comme vous avez pu le croire, ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui l'écoutaient. Ah ! tu veux que ma tête tombe au lieu de la sienne ! tu te joins à mes ennemis !... Eh bien, pour commencer, je te chasse ; je te rejette dans la misère où je t'ai prise. Attends, attends, laisse seu-

lement arriver monsieur le maire, et le compte de ton gueux de fils sera vite réglé, va.

Millette allait répondre avec la même véhémence, mais un des assistants éleva la voix :

— Eh ! laissez donc jaser cet homme ; ne voyez-vous pas que la peur l'a rendu à moitié fou ? J'étais dans le chalet quand le chirurgien est arrivé et a relevé M. Riouffe et j'ai entendu Mlle Madeleine raconter, tout en sanglotant, qu'elle avait vu M. Marius poursuivre l'assassin. Vous voyez bien qu'il n'était pas le coupable, puisqu'il poursuivait, au contraire, celui qui avait fait le coup.

— Mlle Madeleine ! fit M. Coumbes, je le crois bien ; elle est comme celle-ci, elle le défendra contre tous...

M. Coumbes s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir la silhouette sévère de Marius, qui, depuis quelques instants, était entré dans la chambre et qui avait entendu la plus grande partie du dialogue précédent. Le jeune homme fit un pas en avant ; Millette l'aperçut et se jeta dans ses bras.

— Te voilà, Dieu soit béni ! s'écria-t-elle. Sais-tu ce qui se passe ici, mon pauvre enfant ? On t'accuse ; on prétend que c'est toi qui as frappé M. Riouffe. Défends-toi, Marius ; prouve à ceux qui osent avancer cette calomnie que tu as l'âme trop noble, trop

loyale, trop généreuse pour t'être rendu coupable de ce lâche assassinat.

— Ma mère, répondit le jeune homme d'une voix calme, mais en baissant la tête, M. Coumbes avait raison tout à l'heure : chacun pour soi dans ce monde ; c'est pour cela que le sang doit retomber sur la tête de celui qui l'a versé.

— Que dis-tu là, mon Dieu ! s'écria Millette.

— Je dis que je viens prendre la place de M. Coumbes, faussement et injustement accusé ; je dis que je viens présenter mes mains aux liens qui entourent les siennes ; je dis enfin que, si quelqu'un doit répondre du meurtre qui a été commis, c'est moi, Marius Manas, et non pas M. Coumbes.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria Millette ; à toi comme à lui tout à l'heure, je répondrai : Tu mens ! On peut tromper les hommes, on peut tromper les juges, mais on ne trompe ni Dieu ni sa mère. Est-ce que tu oserais me regarder en face, comme tu l'as fait tout à l'heure et comme tu le fais en ce moment si tes mains étaient teintes du sang de ton prochain ? Non, non, ce n'est pas le cœur loyal qui, ce matin, aussitôt qu'il a connu la déplorable position que j'avais acceptée pour lui, n'a pas hésité entre la misère et le reproche de sa conscience ; non ce n'est pas cet homme-là qui frappe dans l'ombre avec l'arme d'un traître.

Puis, voyant que les agents de l'autorité, sans délier cependant M. Coumbes, s'assuraient de la personne de Marius :

— Ne faites pas cela, messieurs, ne faites pas cela! s'écria-t-elle ; je vous dis qu'il n'est pas coupable, j'en suis certaine. Oh ! ne faites pas cela, je vous en conjure !

— Ma mère, ma mère, au nom du ciel, ne me déchirez pas l'âme comme vous le faites. Ne comprenez-vous donc pas que j'ai besoin de tout mon courage ?

— Mais, alors, dis-leur donc avec moi que ce n'est pas vrai, reprit la pauvre mère. Ne vois-tu pas à ton tour que je vais devenir folle, et serai-je la seule dont tu n'auras pas pitié! Ah! mon Dieu, Marius miséricorde pour ta mère!

Millette s'affaisa sur le pavé en prononçant ces derniers mots.

Marius tendit ses bras vers elle, mais ils étaient déjà liés; il ne put donc que la relever, et ce furent les voisins qui, violemment émus de cette scène, se chargèrent de ce soin et l'emportèrent à demi morte dans la chambre voisine.

Pendant ce temps, le magistrat était arrivé. Il recueillit les renseignements, il interrogea celui que la voix publique accusait et celui qui se désignait lui-même comme étant l'assassin. Marius fut précis dans

ses affirmations; il déclara que c'était lui qui avait frappé M. Riouffe; seulement, il se refusa obstinément à avouer le but de ce crime et à préciser les circonstances à la suite desquelles il s'en était rendu coupable. Le jeune homme était rentré au cabanon avec une seule résolution arrêtée, celle de ne pas dénoncer Pierre Manas; mais, lorsqu'il eut reconnut la méprise dont M. Coumbes était victime, lorsqu'il eut vu, à son abattement, le coup terrible que l'accusation portait à l'ancien portefaix, lorsqu'il eut compris la difficulté que celui-ci éprouvait à se justifier, il n'hésita point à lui payer sa dette de reconnaissance et à assumer sur sa tête la honte et peut-être même le châtiment.

M. Coumbes fut beaucoup plus explicite que ne l'avait été son fils adoptif; il raconta tout ce qui s'était passé dans cette journée: comment, le matin même, il avait surpris le secret de Marius; comment il avait conservé la lettre que lui écrivait Madeleine; comment, enfin, il avait voulu jouir de la confusion de son pupille et de la colère du frère de Mlle Riouffe.

Il y avait, dans les détails que donnait M. Coumbes, un cachet de sincérité que corroborait encore une émotion qu'il ne pouvait surmonter; il était impossible à un homme froid et impartial de méconnaître l'accent de la vérité tombant de cette

bouche pâle et de ces lèvres tremblantes. D'ailleurs, M. Coumbes présentait la lettre de Madeleine comme pièce à l'appui de son dire. Le magistrat ordonna de le relâcher.

Quant à Marius, les explications que venait de donner l'ex-portefaix semblaient ajouter une foule de probabilités à la franchise de ses aveux. Cependant deux choses restaient inexplicables :

Quel était cet homme que la servante et le cocher avaient vus distinctement, ainsi que Madeleine, et qui avait passé comme une ombre devant eux, poursuivi par le fils de Millette ? Comment accorder enfin l'histoire de ce rendez-vous d'amant, avec le vol commis dans la chambre de la jeune fille, vol qui avait été deux fois constaté, d'abord par l'absence de la bourse du tiroir où elle était placée, et ensuite par la trouvaille de cette bourse dans le propre jardin de M. Coumbes.

Le magistrat fit revenir le prévenu et le pressa de questions ; mais Marius, qui voulait bien s'accuser d'un assassinat, ne voulait pas s'accuser d'un vol : il fut inflexible et continua de se refuser à donner aucun renseignement. On lui communiqua la lettre de Madeleine, et, d'abord, elle parut avoir produit sur lui une impression capable de modifier ses sentiments. Il la relut deux fois en pleurant beaucoup ; puis il supplia le juge de sauver, en anéantissant

cette lettre, l'honneur d'une jeune fille qui, en face de la sincérité de ses aveux, serait inutilement compromise ; mais, le magistrat ayant déclaré que la lettre devait figurer à l'instruction, Marius rentra dans son mutisme et ne répondit plus à aucune des interrogations qu'on lui fit. Une confrontation pouvait tout éclaircir, mais l'état du blessé était si grave, que le chirurgien déclara qu'il n'y fallait pas songer en ce moment ; en conséquence, le magistrat ordonna de transporter Marius dans la prison de la ville.

On avait entouré Millette pour l'empêcher d'assister au départ de son malheureux fils.

Peu à peu, tous les étrangers se retirèrent. M. Coumbes, qui épiait le départ de chacun d'eux, suivit le dernier pour fermer soigneusement la porte de la rue, puis il rentra dans le cabanon. Il trouva la pauvre mère immobile à la place où il l'avait laissée ; elle était assise sur le carreau, les genoux rapprochés de sa poitrine, les mains appuyées sur ses genoux, le menton reposant sur ses mains, les yeux fixes et hagards. Quelque épaisse que fût la croûte dont l'égoïsme avait entouré le cœur de l'ex-portefaix, cette douleur muette paraissait en avoir raison. Ce cœur, jusque-là insensible, semblait pour la première fois se contracter en face de souffrances qui n'étaient pas les siennes, et ses yeux, légèrement humectés,

paraissaient plus brillants qu'ils ne l'étaient d'ordinaire.

Il s'approcha de la pauvre mère désespérée et l'appela d'une voix presque affectueuse. Millette ne parut même pas l'avoir entendu.

— Il ne faut pas m'en vouloir, femme, continua-t-il. Que diable! dans une attaque de nerfs on ne répond pas toujours de ce que l'on fait, et l'on donne quelque fois un coup de poing à la personne que l'on aime le mieux. C'était une fâcheuse affaire que cette affaire du chalet, et, étant innocent, il était tout naturel que je me débattisse lorsque j'ai vu que l'on m'accusait.

Millette demeurait dans son attitude morne et glacée ; on eût dit une statue, tant elle était immobile, tant était peu perceptible sa respiration.

— Voyons, parle-moi donc, femme; rien ne dit que nous ne le sauverons pas. On prétend qu'avec de l'argent tout s'arrange dans ce monde; eh bien, quand il devrait m'en coûter quelque cent... quelque chose, on n'est pas un juif avec ceux qu'on aime. Sois tranquille, la mère, nous le ferons sortir de là blanc comme neige.

Mais, voyant que c'était en vain qu'il dépensait son éloquence et qu'il offrait de faire un sacrifice, M. Coumbes s'arrêta et poussa un gros soupir. Seulement, pour demeurer dans cette exactitude qui

fait le véritable historien, nous devons avouer que ce n'était pas à la pauvre mère que ce soupir s'adressait, mais bien à une armoire dans laquelle Millette serrait les provisions dont elle conservait les clefs dans sa poche, et que M. Coumbes, depuis quelques instants, regardait avec des yeux pleins de concupiscence.

M. Coumbes n'était ému ni du malheur de Marius, ni de celui de Millette; M. Coumbes avait faim. Il demeura pendant quelques instants combattu entre le besoin qui lui tiraillait l'estomac et le sentiment de respect qu'inspire le malheur.

En d'autres circonstances, la lutte n'eût pas été douteuse, et l'appétit de M. Coumbes eût triomphé de toute considération étrangère ; mais son âme était en voie notoire d'amélioration ; il demeura près d'une demi-heure auprès de Millette, attendant qu'elle sortît de cet état de torpeur; mais, enfin, voyant sa patience aussi inutile que l'avaient été ses instances, il prit, à son grand regret, le parti de s'aller coucher sans souper.

Bien lui avait pris, au reste, de se pourvoir de résignation ; car, le lendemain, lorsqu'il se leva, ce fut en vain qu'il chercha Millette dans le cabanon et dans le voisinage.

La pauvre femme avait disparu, et, en quittant la maison, elle avait, sans doute par mégarde, —

M. Coumbes, malgré sa mauvaise humeur, ne l'accusa pas d'autre crime que de celui d'étourderie, — elle avait, sans doute par mégarde, emporté les clefs; ce qui fit que M. Coumbes, qu'une effraction épouvantait, même dans son propre domicile, se passa de déjeuner comme il s'était passé de souper.

XVIII

Mère et maîtresse

Dans la prison comme aux premiers moments de son arrestation, Marius demeura ferme et résigné. Son amour passionné pour Madeleine lui fournissait ce calme et ce courage. Plus il y pensait, plus il demeurait convaincu qu'il était impossible, quoi qu'il arrivât, que Mlle Riouffe épousât le fils de Pierre Manas.

Ne pouvant épouser celle qu'il aimait, qui, la première, lui avait tendu une main à laquelle il n'avait pas osé aspirer, la mort lui semblait douce, et il

l'appelait de tous ses vœux comme le seul remède à ses peines.

Il pensait à sa mère ; mais sa foi religieuse lui venait en aide pour soutenir l'amertume de ce souvenir. Il se serait dévoué à la fois pour sauver son père et son bienfaiteur. Dieu ne pouvait l'abandonner ; il accueillerait la dernière prière qu'il comptait lui adresser, celle de soutenir Millette dans la rude voie que celle-ci aurait encore à parcourir sur la terre.

Il demeura donc inébranlable dans son premier interrogatoire, qui eut lieu le lendemain. Le juge d'instruction venait d'ordonner qu'on le reconduisît dans la cellule où il était au secret, lorsqu'on annonça à ce magistrat qu'une jeune dame demandait avec instance à être introduite auprès de lui.

L'impatience de la personne qui sollicitait cette audience était si extrême, qu'elle n'avait pas attendu le retour de son envoyé, et qu'à travers la porte entre-baillée, on apercevait sa silhouette dans la pénombre de l'antichambre.

Le juge d'instruction alla au-devant d'elle, de la main lui désigna un siége, et s'assit en face d'elle.

Elle n'attendit pas que le magistrat lui adressât une question.

— Ma demande va, sans doute, monsieur, vous paraître étrange, inconsidérée, dit-elle d'une voix dont l'émotion n'atténuait pas la fermeté. Peut-être

la condamnerez-vous ; mais ma conscience, et pour être franche, un autre sentiment encore l'ont légitimée; cela me suffit pour que je l'accomplisse. Je suis mademoiselle Madeleine Riouffe.

Le juge s'inclina. La jeune fille releva le voile qu'elle avait conservé jusqu'alors, et son interlocuteur put admirer ce visage qui, malgré sa pâleur, malgré les traces profondes qu'y avaient laissées les angoisses de la nuit horrible qui venait de s'écouler, excita en lui, par sa noblesse et sa beauté, un intérêt véritable.

— J'ai quitté le lit où agonise mon pauvre frère, continua Madeleine, pour venir remplir auprès de vous un devoir impérieux, en face duquel toute autre considération a dû céder.

— Je crois deviner ce qui vous amène, mademoiselle, reprit le magistrat, et, malheureusement je crois prévoir aussi qu'à mon grand regret je serai forcé de répondre par un refus à votre demande. Comme homme, j'éprouve, sans doute, une vive répugnance à livrer à la malignité publique la réputation d'une femme, surtout lorsque cette femme appartient ainsi que vous, mademoiselle, à une famille honorable ; mais le juge doit rester au-dessus de ces considérations. Il relève de Dieu bien plutôt que de ses semblables, et, dans sa mission, il doit, ainsi

que Dieu, regarder comme vains les priviléges et les compositions de ce monde.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, repartit Madeleine.

— Je serai plus précis: vous venez, sans doute, renouveler la prière que ce malheureux — je lui rends cette justice — m'a déjà adressée hier au soir: celle de faire disparaître cette lettre qui prouve que des rapports qu'il ne m'appartient pas d'apprécier existaient entre vous et l'accusé.

— Non, monsieur, non, vous vous trompez, reprit Madeleine avec une fière énergie, et je proteste contre cette supposition, parce qu'elle est odieuse. J'aime Marius, je ne rougis pas plus de l'avouer aujourd'hui que je ne rougissais de le lui écrire hier. Je suis venue à vous, non point pour vous demander de céler la vérité, mais pour la rétablir. Ce n'est que tout à l'heure que j'ai connu son arrestation; je n'en ai appris que très-imparfaitement les détails; j'ai craint que, dans sa générosité et dans son dévouement, il ne se refusât à avouer ce qui légitimait sa présence dans l'enceinte de ma propriété, et je suis venue pour vous l'apprendre.

— Cette noblesse de sentiments vous honore, mademoiselle, mais elle est inutile; si les aveux de l'accusé avaient pu nous laisser des doutes, le rapprochement des circonstances, les déclarations de

M. Coumbes se seraient chargés de les lever. Il est avéré, mademoiselle, que celui que vous avez aimé s'est rendu coupable de la tentative d'assassinat qui, peut-être, vous privera d'un frère que, lui aussi, vous devez chérir.

Le juge avait appuyé sur ces derniers mots.

Mais Madeleine resta impassible.

— Je vais vous paraître une jeune fille bien étrange, monsieur; mais, au risque d'encourir votre blâme, je ne courberai pas la tête, certaine que je suis que, plus tard, votre estime me dédommagera de l'erreur où elle pourrait s'égarer en ce moment. En aimant celui dont nous parlons, je n'ai point cédé à un frivole caprice; il ne m'a pas davantage séduite, Dieu merci. Livrée de bonne heure à moi-même, j'avais de bonne heure appris que tout est sérieux dans la vie. Je l'ai choisi librement, volontairement; j'ai longtemps réfléchi à ce que j'allais faire, et, pour que je le regrettasse, il faudrait toute autre chose que les suppositions sur lesquelles, sans doute, se base votre accusation. Quant à votre dernière phrase, je vous dirai que, si j'ai quitté le lit de douleur où mon devoir m'attache, c'est que mon frère lui-même, s'il eût pu parler, m'eût dit, touchât-il au moment de notre séparation éternelle: « Va sauver un innocent! »

— Un innocent! reprit le magistrat.

— Oui, monsieur, un innocent, répliqua Madeleine avec assurance.

— En vérité, mademoiselle, je déplore votre aveuglement. Rarement, il nous est permis de pouvoir asseoir une opinion sur la culpabilité de l'accusé avant la fin de l'instruction; mais, cette fois, en présence des preuves surabondantes que je trouve, à chaque pas que je fais en avant dans cette malheureuse affaire, je puis, tout au contraire, affirmer, dès aujourd'hui, non pas seulement que l'accusé est coupable, mais le suivre pas à pas sur la route du crime et préciser les circonstances de sa perpétration. Il vous cherche dans le jardin, il ne vous trouve pas; il pénètre dans la maison, il rencontre votre frère; dans l'impossibilité d'expliquer sa présence chez vous à cette heure, il le frappe. Eh! mon Dieu, cela se voit tous les jours.

— Non, monsieur, les choses ne se sont point passées ainsi, car Marius était dans le jardin, près de moi, aux premiers cris qu'a poussés mon frère. Et ce vol, comment l'admettez-vous?

— Dans son trouble, songeant à fuir, sans ressources personnelles, il a pris le premier argent qui est tombé sous la main.

— Et ce secrétaire fracturé, et l'individu que nous entrevoyions et qu'il a poursuivi?

— Vos objections, mademoiselle, ne pourraient

qu'empirer la situation du malheureux ; elles feront supposer une complicité, une préméditation à laquelle nous n'avons pas songé jusqu'à présent ; car, jusqu'à présent, contre lui, nous n'avons pas cherché d'autre témoin que lui-même.

— N'avez-vous donc pas vu, vous, monsieur, auquel rien n'échappe, continua Madeleine avec une animation croissante, qu'il ne s'était avoué coupable que pour détourner les soupçons qui planaient sur ce vieillard, sur son père ?

— Ce dévouement serait fort beau, en effet, continua froidement le magistrat, s'il était plausible; mais, hélas ! il lui manque sa raison d'être : M. Coumbes n'est pas le père de l'accusé.

— Que dites-vous ? M. Coumbes n'est pas le père de Marius !

— Les quelques moments d'entretien que je viens d'avoir avec vous, mademoiselle, m'ont mis à même d'apprécier votre caractère. Je vous plains ; mais vous excitez en moi assez d'intérêt pour que je tente d'arracher le bandeau que vous voulez conserver sur vos yeux, pour que je porte le fer et le feu dans la plaie. Non, mademoiselle, Marius n'est point le fils de M. Coumbes. Nous vivons dans un siècle où l'on a fait justice des sots préjugés de la naissance; cependant le sentiment de l'équité humaine n'a pas osé s'affranchir de celui que vous rencontreriez, si vous

persistiez dans votre volonté de vouloir vous allier avec ce jeune homme.

— Achevez, monsieur; de grâce, achevez! s'écria Madeleine haletante d'émotion.

— Le père de Marius a été justement flétri par la justice. Le père de Marius ne s'appelle pas M. Coumbes, il s'appelle Pierre Manas.

Madeleine s'était levée pour entendre ce que le magistrat allait lui répondre. Lorsqu'il eut fini, elle retomba sur son fauteuil, comme si ces paroles eussent contenu l'arrêt de sa mort. La force qui l'avail soutenue jusque-là l'abandonna tout à coup. Les sanglots l'étouffaient, et elle voila de ses mains son visage chargé de larmes.

Le magistrat se pencha vers elle.

— Prenez courage, mon enfant, lui dit-il; vous m'appreniez tout à l'heure que vous aviez fait de bonne heure votre apprentissage de la vie sérieuse, c'est le moment d'en profiter. Ce que l'on appelle amour, à votre âge, vient plus encore de l'imagination que du cœur. Ce que vous éprouvez ne doit donc pas vous affliger outre mesure. Figurez-vous que vous avez fait un rêve et que le moment du réveil est venu. Soyez plus prudente, à l'avenir; défiez-vous de cette exaltation de sentiments qui, quelquefois, pour mieux tromper ceux qu'elle abuse, prend les appa-

rences de la raison. Rappelez-vous que nous ne sommes plus au temps fabuleux des Romains; que tout est modeste dans notre société actuelle; que la vertu, pour y être honorée et comprise, ne doit rien exagérer, pas même la grandeur d'âme; que ce jeune homme ne fût-il pas coupable, ce que les débats prouveront, vous devez l'oublier. Les crimes de son père ne sont pas les siens, c'est vrai; il n'est pas responsable du hasard qui l'a jeté dans un berceau plutôt que dans un autre, c'est encore vrai; ce crime originel est injuste, est absurde, je vous le concède, mais enfin le monde a ses lois; il faut se courber devant elles, si l'on ne veut pas être brisé sous leurs mains de fer. Et maintenant, pardonnez cette homélie dont mes cheveux blancs et ma qualité de père de famille justifient l'opportunité.

Madeleine avait écouté le magistrat sans essayer de l'interrompre; à mesure qu'il parlait, les sanglots de la jeune fille diminuaient de violence; lorsqu'il eut fini, elle releva son front noble et fier.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, de la bienveillante sympathie dont vous voulez bien me donner le témoignage. Je compte que vous me la conserverez, parce que plus vous me connaîtrez, plus vous m'en trouverez digne. Je suis certaine que, si vous me condamnez avec le monde, votre cœur du moins m'absoudra.

— Quoi ! s'écria le juge qui croyait avoir convaincu Madeleine ; quoi ! vous pensez encore ?...

— Monsieur, vous l'avez dit vous-même : un tel préjugé est injuste et absurde. Or, comme femme et comme chrétienne, je n'admets pas que ce qui est injuste et absurde soit honorable et honnête ; je n'admets pas qu'une absurdité, qu'une injustice puissent me délier d'un serment que de ma pleine volonté j'ai donné. Si Marius est innocent, comme je persiste à le croire, je déplorerai avec lui les fautes de son père sans en rougir plus que lui, et je travaillerai à ses côtés à réhabiliter le nom que nous partagerons ensemble.

— Je vous admire, mademoiselle, mais, je l'avoue, sans pouvoir vous approuver.

— Sans préjuger de l'avenir, je veux m'occuper du présent. Je suis la cause première de ces malheurs ; c'est moi qui aurai contribuer à précipiter Marius dans l'abîme, c'est à moi qu'il appartient de faire tout ce qui sera possible pour l'en tirer.

— Je doute que vous y réussissiez, mademoiselle, reprit tristement le magistrat. Toutes les présomptions sont contre lui, et, plus encore que les présomptions, les aveux.

— Il y a là un mystère que je ne puis concevoir, en effet ; mais, avec l'aide de Dieu, nous y réussirons peut-être.

— Une seule personne pourrait l'éclaircir, mademoiselle ; ce serait monsieur votre frère, et, malheureusement, d'après ce que me disait le chirurgien ce matin encore, il est douteux que monsieur votre frère recouvre la parole avant de succomber.

— Il la recouvrera, monsieur ; Dieu la lui rendra pour la punition du coupable et la justification de l'innocent.

Mlle Riouffe salua le juge d'instruction et le laissa tout étourdi de l'énergie virile qu'il avait trouvée chez cette jeune fille.

Le jour n'était pas encore venu lorsque Millette avait quitté le cabanon de M. Coumbes.

En le créant pour la lutte, la Providence a sagement proportionné la sensibilité de l'homme à ses forces. Lorsque le cœur est saturé de douleur, lorsqu'une goutte ajoutée à la coupe d'amertume le briserait, les larmes s'arrêtent, la pensée se paralyse, la perception devient impuissante ; il semblerait que l'âme a quitté le corps, l'abandonnant à un état torpide qui tient le milieu entre le sommeil et la mort, et que, vaincue par le mal, elle s'est enfuie vers les régions de l'infini, où elle échappe à son action.

C'est là ce qui était arrivé à la mère de Marius. Elle aimait si passionnément son enfant, que cette catastrophe l'eût tuée, si la violence du coup qui la frappait, et que la raison se refusait à comprendre,

ne l'eût plongée dans cet engourdissement où nous l'avons vue. Longtemps elle demeura assise sur la pierre, inerte et froide comme elle. Lorsqu'elle faisait un effort pour fixer sa pensée, lorsqu'elle cherchait à se rappeler les circonstances de cette horrible soirée, elle se croyait en proie à un accablant cauchemar, et, cependant, il lui restait assez le sentiment de la conservation pour qu'elle redoutât le réveil.

Elle pensait à Marius et rien qu'à Marius; mais, par un contraste étrange, c'était l'enfant insouciant et joyeux, et non l'accusé d'un meurtre qui passait et repassait devant elle dans ces hallucinations. Parfois, il est vrai, et comme si son esprit eût eu honte de cette douloureuse inquiétude, comme s'il eût jugé que ce n'était pas encore un martyre assez cruel pour sa foi maternelle, elle éprouvait une violente contraction nerveuse; un chaos de poignards, de fers, d'échafauds, s'offrait à ses yeux au milieu d'un nuage d'un rouge de sang. Toutes les fibres de son cerveau se tordaient et vibraient à la fois : il lui semblait que son crâne éclaterait du moment que les larmes enfin pourraient jaillir de ses paupières, mais ses paupières restaient sèches et brûlantes. Sa faculté de se souvenir s'éteignait de nouveau, et elle retombait dans son atonie. Cette atonie était si profonde, que, sans changer de place et de situation, elle s'endormit.

Lorsqu'elle se réveilla, les rayons de l'aube, reflétés par les sommets blancs des collines de *Marchia-Veyre,* glissaient à travers les carreaux et éclairaient d'une lueur pâle la pièce dans laquelle elle se trouvait. Le premier objet que son regard distingua dans l'ombre fut la veste que son fils avait, la veille, emportée à la pêche et qu'en rentrant il avait jetée sur une chaise. Alors elle se rappela.

Elle entendit la voix de M. Coumbes qui accusait son enfant; puis celui-ci s'accusant lui-même. Elle revit les groupes compactes des curieux, le magistrat, les gendarmes; et la réalité, c'est-à-dire l'arrestation de Marius, se présenta pour la première fois nette et lucide à son esprit.

Elle se précipita sur le pauvre vêtement, témoin muet qui lui prouvait que ce drame n'était point un songe. Elle le serra sur sa poitrine; elle le couvrit de baisers frénétiques, comme si elle eût cherché dans son épais tissu quelques effluves de celui qui l'avait porté. Elle éclata en sanglots convulsifs, saccadés, inarticulés, à la suite desquels quelques larmes rafraîchirent ses prunelles injectées de sang. Tout à coup, la pauvre mère rejeta sa précieuse relique et s'élança au dehors.

Elle avait réfléchi qu'on ne lui refuserait pas, sans doute, d'embrasser son fils, si coupable qu'il fût. Elle mit une demi-heure à peine à franchir le trajet

de Montredon à Marseille. Chemin faisant, elle demanda à ceux qu'elle rencontrait le chemin de la prison, et, en la voyant ainsi pâle, égarée, avec ses cheveux nuancés de mèches grises qui s'échappaient de son bonnet et flottaient autour de son visage, les passants durent supposer qu'elle avait elle-même commis quelque crime.

La secousse qu'avait reçue Millette, en affaiblissant son cerveau, l'avait disposée à cette espèce de folie douce que l'on appelle la monomanie, monomanie concentrée tout entière sur son fils.

Elle s'était demandé d'abord s'il ne lui serait pas possible d'embrasser son enfant, et immédiatement elle était arrivée à la conviction qu'elle allait le voir. Aussi, lorsqu'elle eut sonné à la porte de la maison de détention, lorsque cette porte se fut ouverte devant elle, elle en franchit le seuil avec tant d'assurance, que le concierge, qui était accouru, dut employer la force pour la repousser au dehors. Il lui apprit qu'avec un laisser-passer du procureur général, il était permis de visiter les prisonniers, mais que, Marius étant au secret, cette faveur ne pouvait lui être accordée.

Millette ne l'écoutait pas; elle était absorbée par la contemplation de ces murs noirs et épais, de ces portes de fer, de ces grilles, de ces chaînes, de ces verrous, de ces hommes armés qui veillaient à la

porte; elle ne pouvait comprendre que ce luxe de précautions fût pris contre son doux et paisible Marius; cette masse de pierre lui semblait un tombeau qui pesait sur le corps de son pauvre enfant : elle frissonnait en la regardant.

Le geôlier répéta ce qu'il venait de lui dire; elle ne s'arrêta point, mais elle ne se découragea pas.

— J'attendrai, fit-elle.

Et elle traversa la rue et alla s'asseoir sur le pavé en face de la porte.

Millette passa la journée à cette place, insensible aux moqueries des passants, aussi bien qu'à la pluie qui, du toit surplombant l'endroit où elle était assise, ruisselait sur son corps; ne répondant pas aux observations qui lui étaient faites sur l'inutilité de son espérance; attentive, anxieuse au moindre bruit qui se faisait derrière l'énorme porte noire; palpitante lorsqu'elle l'entendait rouler sur ses gonds, croyant toujours voir son fils apparaître et prête à lui tendre les bras au milieu de ce cadre de fer.

Tant de constance et de douloureuse résignation touchèrent enfin le concierge de la prison lui-même, si bronzé que fût son cœur par le spectacle quotidien des misères humaines.

Vers le soir, il sortit de sa geôle et se dirigea vers la pauvre femme.

Celle-ci crut qu'il venait la chercher et poussa un cri de joie.

— Ma bonne dame, dit le geôlier, vous ne pouvez rester ici.

— Pourquoi? répondit Millette d'une voix douce et triste. Je ne fais de mal à personne,

— Sans doute; mais, trempée comme vous l'êtes, vous ne sauriez passer la nuit dehors sans tomber malade.

— Tant mieux! Dieu lui tiendra compte de mes souffrances.

— Et puis, si la patrouille vous rencontre, on vous arrêtera et on vous mettra en prison.

— Avec lui? Tant mieux!

— Non, pas avec lui; bien au contraire, lorsque son secret sera levé, vous ne pourrez pas le voir, car vous-même serez retenue comme vagabonde.

— Oh! je m'en vais, mon bon monsieur, je m'en vais; mais, dites-moi, sera-ce bientôt que je pourrai le serrer contre mon cœur? Mon Dieu, il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes séparés; mais, ce n'est pas pour bien longtemps, n'est-ce pas, mon bon monsieur? D'abord, ce n'est pas lui qui a tué. Il n'est pas capable d'un crime; si vous l'avez vu, vous avez bien dû le penser tout de suite. N'est-ce pas qu'il est beau, mon fils? Mais ce n'est rien maintenant; c'est quand il était petit qu'il était gentil! et si pieux!

Tenez, un jour de Fête-Dieu, je l'avais habillé en saint Jean-Baptiste ; il me semble que c'était hier : si vous saviez comme il était joli sous sa peau de mouton et avec la petite croix de bois qu'il portait sur son épaule! Vous eussiez juré un ange du bon Dieu qui s'était échappé du paradis. Le soir, en revenant de la procession, nous rencontrâmes un pauvre qui nous tendit la main; l'enfant n'avait rien à y mettre; il n'osait pas me demander; M. Coumbes me donnait le bras. Quand je me retounrai, le pauvre chéri avait le visage baigné de larmes! Et c'est lui qu'on accuse d'avoir fait couler le sang de son semblable! Voyons, est-ce possible? Je m'en rapporte à vous... D'abord, si on le condamne, je ne pourrai pas survivre à sa mort. Vous comprenez bien, n'est-ce pas? une mère ne peut vivre après son enfant. Les juges sont justes, puisqu'ils sont juges; ils ne voudront pas frapper du même coup la mère et le fils. Ils me le rendront... N'est-ce pas, monsieur, qu'ils me le rendront?

Pendant qu'elle parlait ainsi par phrases que son accent saccadé rendait plus incohérentes encore, le geôlier secouait à grand bruit le formidable trousseau de clefs qu'il portait à sa ceinture, et plusieurs fois il passa sa main sur ses yeux.

— Vous avez raison d'espérer, ma brave femme; l'espérance est aussi nécessaire à notre cœur que l'air

à notre poitrine; mais il faut regagner votre logis; votre fils se porte bien...

— Vous l'avez-vu? s'écria Millette avec vivacité.

— Sans doute.

— Et vous le reverrez encore?

— Probablement.

— Oh! que vous êtes heureux, vous! Mais vous pouvez lui dire que je suis là, le plus près de lui qu'il m'a été possible. Oh! dites-le-lui, je vous en conjure; vous soulagerez deux malheureux, car il m'aime, monsieur; il m'aime, mon pauvre enfant, autant que je le chéris moi-même. Je suis sûre que son plus grand désespoir c'est d'être séparé de moi. Vous lui direz que je suis venue, que tous les jours je reviendrai, jusqu'à ce que vous me permettiez d'entrer là où il est... Mon Dieu, vous le lui direz n'est-ce pas?

— Je vous le promets, à la condition que vous allez vous retirer bien tranquillement, bien raisonnablement.

— Oh! je m'en vais, mon bon monsieur; je m'en vais à l'instant même; mais vous lui direz qu'aujourd'hui j'étais à la porte de sa prison, et tous les jours je répéterai votre nom dans mes prières.

Millette saisit la main du guichetier, et, malgré les efforts que fit cet homme pour la retirer, elle la porta à ses lèvres et s'éloigna rapidement, après avoir jeté

un regard sur les sombres murs qui renfermaient ce qu'elle avait de plus cher en ce monde.

Elle erra longtemps dans la dédale des rues du vieux Marseille; elle parcourut ainsi toute la presqu'île qui s'étend entre le port vieux et l'emplacement où l'on a construit aujourd'hui les nouveaux bassins. Elle ne cherchait ni gîte ni abri; elle marchait pour user les heures qui la séparaient de ce lendemain tant souhaité où elle ne doutait pas qu'elle ne vît réaliser ses espérances. Au moment où, après avoir tourné la vieille halle, elle allait entrer dans une des ruelles qui l'entourent, un homme à l'allure inquiète et sombre passa à ses côtés.

La vue de cet homme produisit sur Millette un effet extraordinaire. Sa physionomie perdit tout à coup le caractère d'égarement mélancolique dont elle portait l'empreinte depuis le malheur de la veille; son visage s'anima; ses yeux brillèrent dans l'ombre, et, en même temps, son corps resta agité par un tremblement convulsif. Elle hâta le pas de façon à devancer cet homme. Lorsque tous deux passèrent sous un réverbère, Millette se retourna brusquement et se trouva face à face avec ce promeneur attardé.

— Pierre Manas! s'écria-t-elle en le saisissant par le poignet.

Bien que la ruelle fût complétement déserte, la conscience de Pierre Manas n'était point assez tran-

quille pour qu'il fût satisfait d'entendre son nom prononcé ainsi à haute voix; d'un mouvement violent, il essaya de dégager son bras pour s'enfuir ; mais on eût dit que les doigts de Millette avaient la puissance d'un étau. Quelque effort que fît le bandit, il ne put arracher sa main à cette main de fer, et la mère de Marius avança son visage sur celui de son mari, jusqu'à ce qu'ils fussent à deux lignes l'un de l'autre.

— Me reconnais-tu, Pierre Manas? fit Millette frémissante.

Pierre Manas pâlit et rejeta sa tête en arrière avec épouvante.

— Ah! tu me reconnais! reprit la pauvre femme. Eh bien, maintenant rends-moi mon enfant.

— Ton enfant? dit Pierre Manas avec une stupeur réelle.

— Oui, mon enfant, Marius, mon fils ; rends-moi mon enfant, qu'ils ont emmené à ta place, rends-moi Marius, qui va porter la peine de ton crime. Il faut me le rendre, entends-tu, Pierre Manas?

— Ah ! coquin de sort, tu vas te taire, ou bien...

— Me taire, mais tu n'y penses pas, reprit Millette avec une énergie nouvelle ; me taire! quand ses mains sont chargées de chaînes qui devraient être aux tiennes ; quand il est captif et que tu es libre! Me taire!... Mais crois-tu donc que j'ignore que meurtre

et vol, c'est toi qui les a commis ? Dieu te place une seconde fois sur mon passage pour que je comprenne que le coupable, c'est toi. Je t'avais vu, le soir même, rôder comme un loup autour de nos maisons, et, à l'odeur du sang, aux traces de la rapine, je ne me suis pas écriée : « C'est lui qui a passé par-là ! » J'étais folle.

— Je ne te comprends pas ; je ne sais ce que tu veux dire.

— Que m'importe ! pouvu que les juges soient bien convaincus que c'est toi qui as tué M. Riouffe.

— M. Riouffe !

— Et que Marius ne s'est dénoncé, continua Millette à laquelle ses instincts maternels donnaient, en ce moment, une lucidité d'intuition merveilleuse, que parce qu'il ne voulait pas laisser accuser un innocent, et qu'il ne pouvait pas livrer son père à la hache du bourreau...

— Marius ? dit Pierre Manas, qui commençait à comprendre. N'est-il pas brun, élancé, des moustaches noires ?

— C'est lui qui était avec moi lorsque, hier, tu t'es présenté à notre porte.

— Eh, tron de l'air ! reprit le bandit, auquel l'assurance ne faisait jamais défaut pendant bien longtemps, voilà un garçon qui fera honneur à son nom !

— Médite sur l'exemple qu'il te donne, Pierre.

— Pécaïre! je crois bien! je me sens tout fier d'être son père.

— Ou plutôt suis cet exemple; c'est ton fils comme c'est le mien : ne te laisse pas vaincre par lui en courage et en générosité. Le ciel t'offre là une expiation qui rachètera toutes tes fautes. Va trouver les juges ; va délivrer notre fils, et, moi aussi, j'oublierai tout ce que tu m'as fait souffrir, et, si Dieu me laisse sur la terre, ce sera pour prier pour ton âme et pour bénir ta mémoire.

Pierre Manas se grattait la tête, mais ne manifestait aucun enthousiasme pour la proposition que Millette venait de lui faire.

— Té! dit-il, tu me donnes la chair de poule avec tes prières. Il faut réfléchir avant de se décider ; je ne fais rien à la légère, moi.

— Songe donc qu'il est menacé de l'échafaud! songe donc que, pour se dérober à cette honte, il peut attenter à ses jours!

— Le petit *gonze* [1], il aurait tort, répliqua froidement Pierre Manas, qui mêlait à son langage quelques mots du vocabulaire immonde des malfaiteurs; ça a toutes les formes d'un monsieur, continua-t-il avec une sorte de supériorité méprisante, et ça ne connaît pas son Code. Il a l'escalade, c'est vrai ; mais,

[1] Imbécile.

quoi que fasse le *bêcheur* [1], la préméditation sera écartée, il aura les circonstances atténuantes ; on l'enverra *faucher le pré* [2], voilà tout.

— Faucher le pré ! dit Millette, qui démêlait quelque chose d'horrible dans les expressions mystérieuses qui frappaient son oreille.

— Ou, si tu aimes mieux, à Toulon, répliqua Pierre Manas; ou, si tu ne comprends pas encore, aux travaux forcés, comme disent les *pantes* [3].

— Aux galères ! s'écria Millette.

— Eh bien, oui, ça se dit encore comme ça : aux galères.

— Mais les galères, c'est pis que la mort !

— Allons donc ! quelle bêtise ; les refroidis ne se réchauffent pas, tandis que ceux qui portent la manicle...

— Oh ! fit Millette en se cachant le visage entre les mains.

— La jettent un jour à la vieille ferraille ; et la preuve, c'est que je suis ici, moi.

— Oh ! dit encore la pauvre femme en mettant dans son interjection plus d'accentuation et plus d'horreur que dans la première.

[1] Procureur du roi.
[2] Au bagne.
[3] Bourgeois.

— Sans compter, ajouta l'ex-forçat, qu'une fois là-bas, sa qualité de mon fils sera loin de lui nuire ; je lui enverrai le mot de passe, et il n'aura qu'à choisir pour trouver un camarade qui lui fasse la courte échelle : on a des amis dans la pègre. Sois donc tranquille, il n'y pourrira pas.

— Au bagne ! mon fils au bagne ! s'écria Millette ; mais tu ne sais donc pas, Pierre, que, si grand que soit mon amour pour lui, j'aime mieux le pleurer mort que rougir de lui ?... Aux galères ! Marius forçat ! mais tu es devenu fou, Pierre !

— Écoute, reviens me voir demain, à la même heure ; tu me rencontreras dans cette rue, nous verrons ce que nous pourrons faire.

— Non, répondit résolûment Millette, je n'ai pas confiance en toi, Pierre ; si tu avais des entrailles de père, est-ce que tu remettrais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui quand il souffre, quand il arrose de ses larmes la paille sur laquelle on l'a jeté ? Non, non ; je ne te quitte pas.

Millette allongea la main pour saisir la blouse de Pierre Manas ; mais celui-ci, se courbant, passa sous le bras qu'elle étendait, et, d'un bond, franchit la rue.

— Suis-moi donc ! s'écria-t-il.

Si prompt et si brusque qu'eût été la fuite du bandit, Millette ne renonça pas à l'atteindre : elle tra-

versa la rue avec autant de vigueur qu'il en avait déployé, et ses fureurs maternelles lui prêtant une force surnaturelle, elle le suivit à quelques pas de distance.

Tout en courant, elle appelait au secours.

Pierre Manas fit volte-face.

— Ah! je te tiens ! s'écria Millette en se cramponnant à ses vêtements; ne crois pas m'échapper, je ne te quitte plus, je m'attache à toi comme ton ombre.

Et, remarquant que le misérable avait levé la main sur elle :

— Frappe-moi, continua-t-elle en lui présentant sa poitrine; frappe-moi, je ne te crains plus; tue-moi si tu veux ! Dieu ne voudra pas que l'innocent périsse au lieu du coupable, et, de mon corps pantelant et inanimé, une voix s'élèvera qui répétera, comme je te le répète : C'est Pierre Manas, le forçat qui est un voleur et un assassin; c'est Pierre Manas qui a volé et assassiné M. Riouffe; ce n'est pas mon enfant.

La situation de Pierre Manas devenait critique.

Il se trouvait vis-à-vis d'une des maisons les plus noires et les plus sordides des ruelles ignobles qui sont la honte du vieux Marseille, dans un de ces égouts à ciel ouvert où, parmi les plus dégoûtantes ordures, grouille et pullule un cinquième de la po-

pulation de la cité phocéenne, antres horribles devant lesquels le voyageur recule avec épouvante en se demandant, malgré le vivant témoignage que reçoivent ses yeux, si des hommes consentent à végéter dans de pareils bouges.

Ces foyers d'immondices pestilentiels sont en même temps le pandémonium de tous les vices ; ils servent de théâtre aux saturnales des matelots; les hurlements de l'ivresse, le bruit des coups, le râle des blessés y sont traditionnels; aussi aucune croisée ne s'ouvrait, aucun habitant ne paraissait sur sa porte, malgré les cris de Millette.

Mais la police exerce une active surveillance sur ces quartiers, et une ronde pouvait venir.

Pierre Manas comprit qu'il fallait, pour son salut, que cette scène ne se prolongeât pas; sa large main s'abattit, et, enveloppant le bas du visage de sa femme, comprima la bouche de celle-ci.

Millette enfonça ses dents dans la chair et mordit avec une rage furieuse.

Malgré l'atroce douleur qu'il éprouva, Pierre Manas ne retira pas sa main; seulement, de l'autre, il serra si vigoureusement la gorge de la mère de Marius, que la suffocation ne tarda pas à s'ensuivre.

Alors, continuant de lui comprimer son bâillon sanglant sur la bouche, il souleva Millette du bras qui lui restait libre, et s'enfonça avec son fardeau dans

l'allée noire et infecte d'une des maisons dont nous parlions tout à l'heure.

Il arriva à une cour si sombre, si étroite, qu'elle ressemblait à un puits. Se trouvant là, sans doute, dans un asile où il n'avait rien à redouter, sans se soucier du bruit qu'il allait faire, il lança sa femme à travers un châssis à moitié brisé, placé au niveau du pavé.

Ce qui restait de carreaux vola en éclats, et le corps inanimé de Millette, effondrant quelques ais pourris, tomba dans une espèce de cellier qui, vu sa situation au-dessous du sol, pouvait, à Marseille, passer pour une cave.

Pierre Manas disparut pendant cinq minutes; lorsqu'il revint, il portait une lanterne et une clef.

Il ouvrit le cellier et en descendit les marches, fit jouer la serrure et les verrous d'une porte qui se trouvait dans un angle de ce cellier, et, prenant le corps de Millette par-dessous les épaules, il le traîna jusque dans la seconde excavation que fermait cette porte.

Millette ne faisait aucun mouvement; Pierre Manas lui mit sa main sur sa poitrine; il sentit le cœur qui sautait encore.

— Eh, tron de l'air! dit-il, je savais bien que je n'avais pas oublié l'exercice; je n'en avais voulu exécuter que deux temps; j'étais bien sûr de n'avoir

pas été jusqu'au coup de pouce. Diable! on ne tue pas sa femme quand on la retrouve après vingt ans de séparation : voyons si, pendant ces vingt ans, elle a soigné les intérêts du ménage.

Alors il plaça sa lanterne auprès du visage de Millette et se mit à retourner les poches de la pauvre femme avec une habileté qui témoignait de sa vieille expérience.

Il y trouva des clefs et quelque monnaie. Il jeta dédaigneusement les clefs à terre, mit l'argent dans sa poche, verrouilla soigneusement la porte du réduit où il laissait sa victime et celle du cellier, plaça, par surcroît de précaution, quelques barriques devant le châssis brisé, et s'en alla achever sa nuit dans une maison de débauche.

XIX

Où Pierre Manas paraît décidé à faire à son amour paternel le sacrifice de sa terre natale

Nous ne suivrons point Pierre Manas dans les tapis-francs vers lesquels nous l'avons vu s'ache-

miner. Notre plume a rarement essayé, sinon dans quelque situation extrême, de décrire ces sortes de localités, et ce n'est qu'avec une profonde répugnance que nous tirons des ténèbres, qui semblent leur refuge naturel, quelques-uns de ces êtres dégradés qui ont entrepris contre la société une lutte coupable ou ennemie. Comme on a pu le voir, nous y avons été contraint par la nécessité de notre récit. Mais, au risque de perdre l'attrait du pittoresque et le bénéfice de la couleur, nous n'exploiterons pas une curiosité irréfléchie en évoquant, dans les pages qui vont suivre, les tableaux de mœurs des modernes truands; nous ne souillerons pas la table anatomique, sur laquelle nous essayons d'exposer quelques secrets de l'âme humaine, par le contact de la fange immonde qui croupit dans les bas-fonds sociaux.

Abandonnons donc Pierre Manas et revenons à Millette.

Pierre Manas ne s'était point trompé; elle n'était point morte; mais un assez long espace de temps s'écoula avant qu'elle revînt à elle.

Lorsque la pauvre femme rouvrit les yeux, elle se trouva dans une obscurité profonde.

Par un mouvement naturel, elle se dressa sur ses pieds et toucha la voûte de sa tête.

Sa première pensée ne fut point qu'elle était elle-même ensevelie vivante dans une espèce de sépulcre;

sa première pensée fut que Marius était en prison.

Peut-être l'heure était-elle venue où cette prison se fût ouverte pour elle; peut-être cette heure-là l'appelait-elle sans qu'elle pût en profiter.

Malgré les ténèbres qui l'entouraient, son instinct la conduisit à la porte; elle essaya d'en ébranler les ais massifs, elle meurtrit ses mains et ses pieds sur le bois, elle y déchira ses ongles, appelant Marius d'une voix désespérée.

Mais Pierre Manas n'avait point en vain compté sur la solidité et la discrétion du caveau, qui lui répondait de celle dont un mot pouvait le perdre.

La porte tint bon contre les efforts furieux de la pauvre femme, et ses cris se perdirent dans le silence de mort qui régnait autour d'elle.

Alors elle tomba dans un de ces accès de rage qui côtoient la folie. Elle se roula sur la terre, elle s'arracha les cheveux, elle se meurtrit la poitrine, elle se heurta la tête à la muraille. Tantôt elle prononçait le nom de Marius, prenant le ciel à témoin que ce n'était point sa faute si elle n'était pas auprès de lui, tantôt implorant son bourreau avec un accent lamentable et le conjurant de lui rendre son fils.

Enfin, épuisée, brisée, anéantie, elle resta étendue sur la terre, son désespoir ne se révélant plus que par ses sanglots, qui eux-mêmes se perdirent dans un hoquet douloureux.

Elle en était arrivée à cet état d'affaissement lorsqu'un guichet pratiqué dans la partie supérieure de la porte, et auquel Millette n'avait pas pris garde, s'ouvrit brusquement. Les yeux de Millette, habitués à l'obscurité, distinguèrent une tête inconnue qui se colla contre le grillage de fer doublant la partie intérieure du guichet.

— Ah çà! est-ce que tu ne vas pas bientôt te taire, drôlesse! fit une voix rude. A-t-elle des poumons! c'est pis qu'un soufflet de forge; ça vous crierait du matin au soir sans se lasser.

— Ah! monsieur, monsieur! s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Voyons, que veux-tu? Parle!

— Je veux voir Marius, je veux voir Marius; par grâce, laissez-moi voir Marius!

— En voilà un drôle qui est heureux d'être désiré de la sorte; mais, comme ce n'est pas moi qui suis chargé de te faire voir Marius, je ne puis t'inviter qu'à une chose, c'est à te taire, ou sinon, quand le camarade va venir t'apporter ta pitance, je l'engagerai à t'apprendre comment on endort ici les enfants qui ne sont pas sages.

Sur quoi, le guichet se referma. Cette apparition et ces paroles sinistres calmèrent un peu la pauvre femme, sans toutefois l'intimider. Au contraire, par ces paroles, elle avait acquis la certitude qu'elle

n'était point ce qu'elle avait pu craindre un instant, séparée à jamais du monde des vivants, et que cet enfant pour lequel elle était prête à donner sa vie, elle pourrait encore le retrouver. D'ailleurs, celui que l'homme inconnu nommait le camarade, ce ne pouvait être que Pierre Manas; elle le reverrait donc, il lui apporterait de la nourriture, il ne voulait donc pas qu'elle mourût.

Or, s'il lui restait ainsi au cœur un reste de pitié pour sa malheureuse femme, n'était-il pas possible qu'elle parvînt à le toucher? Les réflexions surgirent dès lors en foule dans son cerveau à la suite de celles qu'elle venait de faire et dont, depuis quelques heures, elle était incapable. Elle pensa d'abord à une évasion; elle chercha à se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait; elle le parcourut en entier, remplaçant le sens de la vue par celui du toucher.

Cet endroit était un caveau qui pouvait avoir une dizaine de pieds de long sur six ou huit de large, sans soupirail pour donner du jour, sans autre issue pour donner de l'air que le guichet dont nous avons parlé. Sur quelque face que se promenassent les mains de la prisonnière, elles ne rencontrèrent que le mur tout gluant d'humidité, ce qui indiquait suffisamment qu'elle était placée au-dessous du sol. En outre, les pierres qui composaient ce mur étaient si larges, qu'en calculant leur épaisseur d'après leur

largeur, il n'était point probable que, parvînt-elle à en desceller une, ses forces fussent suffisantes pour la tirer de son alvéole.

Elle s'assit donc, profondément émue et découragée; une seule chance lui restait, non pas de vivre — que lui importait la vie! — mais de retrouver son enfant; cette chance roulait tout entière sur Pierre Manas : c'était lui qui tenait les destinées de Marius entre ses mains. Alors et peu à peu, malgré les vertueux instincts de Millette, les choses se présentèrent à elle sous un nouveau jour. Le bagne, dont Pierre Manas lui avait présenté la perspective pour Marius, du moment où le bagne faisait de Marius innocent un martyr, le bagne lui semblait moins horrible; au moins, c'était encore la vie : au bagne, elle pourrait le revoir; la casaque rouge du galérien recouvrant ce cœur dévoué qui s'était sacrifié pour son père lui semblait moins hideuse et moins repoussante. Elle se reprocha d'avoir confondu le père avec le fils, en proposant au premier le dévouement sublime dont l'âme du second avait été capable, et peu à peu les fautes qu'elle avait commises pendant la soirée se représentèrent les unes après les autres à son esprit.

Elle résolut de faire tout son possible pour attendrir le bandit au lieu de le menacer comme elle avait fait; elle se mit à préparer d'avance ce qu'elle allait lui dire lorsqu'elle le verrait. Elle fouilla tous les

coins et les recoins de son cœur pour y chercher ce qui pourrait amollir cette âme endurcie; mais les mots qu'elle se prononçait à elle-même tout bas ne rendaient pas ce cri puissant de la maternité qui s'était échappé de ses lèvres et qui était près de s'en échapper encore. Ce cri résonnait dans ses entrailles et ne pouvait arriver jusqu'à sa bouche; elle se désespérait de cette insuffisance de la langue humaine. Elle s'écriait : « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ! » et elle recommençait le même thème en essayant de lui donner une nouvelle forme.

Enfin, des pas alourdis résonnèrent dans le cellier; tout le sang de Millette reflua vers son cœur; la respiration lui manqua : le condamné qui entend venir le bourreau n'est pas plus tranquille que ne l'était la pauvre femme.

Pierre Manas, de son côté, — car c'était lui, — Pierre Manas, si elle eût pu le voir, lui eût paru inquiet et soucieux. Et, en effet, cette inquiétude et ce souci avaient leur raison d'être. Le propriétaire du coupe-gorge dans lequel il logeait et dont dépendait le caveau où il avait déposé sa victime, lui avait nettement déclaré qu'il ne voulait pas la garder plus longtemps chez lui; le crime de séquestration était prévu par le Code pénal. Il avait ajouté qu'à plus forte raison il n'entendait point qu'un assassinat fût commis dans sa maison. Pierre Manas en était à re-

gretter de ne pas avoir été jusqu'au troisième mouvement de la strangulation et d'avoir montré ce que, vis-à-vis de lui-même, il caractérisait de faiblesse.

Il entra donc, fort pensif, dans le caveau, ferma soigneusement la porte, déposa dans un angle une cruche d'eau et un morceau de pain noir qu'il avait à tout hasard, et pour témoigner de ses bonnes intentions, apportés avec lui, et se tint debout adossé à la muraille.

— Eh bien! dit-il, tu t'es enfin décidée à te taire, à ce qu'il paraît? Il va sans dire que tu as bien fait, tron de l'air!

La pauvre femme se traîna vers l'endroit d'où partait la voix et embrassa les genoux de son mari.

— Pierre, lui dit-elle avec un accent de doux reproche et comme si elle eût oublié le caractère de celui auquel elle s'adressait, Pierre, tu m'as bien maltraitée cette nuit, et cela pourquoi? Parce que j'aime autant que ma vie le pauvre enfant que je tiens de toi.

— Mais, coquin de sort, ce n'est point de l'aimer autant que ta vie que je te reproche, c'est de l'aimer plus que la mienne! répondit Pierre Manas en ricanant, visiblement enchanté; au reste, de la révolution qui s'était opérée chez la malheureuse femme, révolution qui allait lui permettre d'exécuter les injonctions du maître de cet épouvantable logis.

— Je ne te parlerai plus du sacrifice de ta vie, Pierre ; ces choses-là, une mère les rêve. Non, j'étais folle, vois-tu ; cette arrestation, ce cachot où est enfermé Marius, tout cela m'a fait perdre la tête. Je pensais que, comme je le ferais, moi, à ta place, tu serais heureux de sauver ton fils au prix de ton sang. Il ne faut pas m'en vouloir ; j'avais oublié qu'une mère aime à sa façon et un père à la sienne ; mais à ton tour promets-moi une chose, Pierre, c'est que tu ne m'enterras pas dans ce caveau, c'est que j'en sortirai vivante ?

— Ah ! tu as peur, il me semble ; tu faisais tant la brave tantôt !

— Oh ! oui, j'ai peur ; mais pas pour moi, je te le jure ; j'ai peur pour lui, pauvre enfant. Pense donc, Pierre, si j'étais morte, il ne lui resterait personne pour le consoler, pour partager ses douleurs, pour lui aider à porter le poids de ses chaînes. Oh ! je t'en conjure, Pierre, ne prive pas notre enfant de la tendresse de sa mère, dont il a grand besoin maintenant. Laisse-moi retourner près de lui.

— Te laisser aller, toi, pour que tu me dénonces et qu'une fois que l'on tiendra Pierre Manas, dont tu ne dois pas être fâchée de te débarrasser, tu te moques de lui avec le petit ? Allons donc, tu me prends pour un autre, ma bonne.

— Par la croix de notre Sauveur, sur la tête de

notre enfant, je te jure de ne pas te dénoncer, Pierre, je t'en fais le serment sacré.

— Ah! oui, avec cela que tu les tiens bien, tes serments, dit impudemment le bandit, témoin tes serments conjugaux.

Millette courba la tête et ne répondit point.

— Non, tu ne me quitteras plus que de l'autre côté de la frontière. Au fait, c'est bête comme tout d'avoir une femme et d'en perdre le bénéfice. La loi veut que tu me suives, la belle, et il faut obéir à la loi. Je veux bien ne pas me montrer trop sévère pour le passé, mais pour l'avenir, c'est différent.

Puis, montrant du doigt les murs du cachot :

— Te voilà réintégrée au domicile conjugal, ajouta-t-il, et j'entends que tu y restes.

— Et Marius! et Marius! s'écria la pauvre mère, je ne reverrai donc plus Marius! Oh! Pierre, aie pitié de moi; souviens-toi que tu m'as aimée autrefois, que tu te traînais à mes genoux pour que je résistasse à la volonté de mes parents qui me voulaient donner à un autre mari et que j'ai répondu en me jetant dans tes bras. Eh bien, en souvenir de ce jour, Pierre, ne me repousse pas; Pierre, ne me sépare pas de mon fils.

— Écoute, dit le bandit, qui commençait évidemment à ébaucher un projet; écoute, je ne suis pas plus frileux qu'un autre; l'enfant est brave, et,

pourvu qu'il ne m'en coûte pas ma peau, je suis disposé à faire quelque chose pour lui.

— Oh ! mon Dieu, fit Millette haletante d'espérance.

— Oui, ajouta-t-il après avoir fait semblant de réfléchir, je suis tout décidé, non pas à le sauver moi-même, mais à te laisser le sauver.

— Et que faut-il faire pour cela ?

— Tu comprends, ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que le petit va paraître devant ses juges et que le jugement va être prononcé ; la justice n'est pas si pressée que cela; j'ai donc le temps de gagner au large et de passer de l'autre côté du Var. Une fois de l'autre côté du Var, jusqu'où tu auras la bonté de m'accompagner, je te dis : « Bien le bonsoir, Millette ; maintenant, tu peux faire et dire ce que tu voudras, Pierre Manas s'en moque : il dit adieu à son ingrate patrie pour n'y jamais rentrer. »

— Oh ! Pierre, Pierre, je t'accompagnerai où tu voudras sans dire un mot ; je te défendrai même au besoin. Niaise que je suis de n'avoir pas compris qu'il y avait ce moyen-là !

— Sans doute, il y a ce moyen-là ; mais...

— Mais quoi ?

— On ne s'expatrie pas ainsi sans un sou dans sa poche, et Pierre Manas n'est pas un enfant pour faire de ces écoles-là. Voyons, cherche bien, quelle

somme peux-tu réaliser au profit d'un époux malheureux et persécuté ? Le petit m'avait bien promis de faire quelque petite chose pour moi, mais ils l'ont pris avant qu'il ait eu le temps de réaliser sa pieuse intention.

Puis, prenant des airs de loup devenu berger :

— Cherche, ma petite femme, cherche, lui dit-il en s'asseyant près d'elle.

— Mais je n'ai rien, absolument rien, lui dit-elle.

— Rien ?

— Pas une obole.

— Et le petit, combien crois-tu qu'il m'eût donné ?

— Ah ! tout ce qu'il possédait, j'en suis sûre.

— Et ce qu'il possédait, à combien cela pouvait-il monter ?

— A six ou sept cents francs peut-être.

— Ce n'est pas grand'chose, ajouta Pierre Manas ; mais enfin...

Puis après un instant de silence :

— Et où sont-ils, ces six ou sept cents francs du petit ?

— Ils sont dans sa chambre, chez M. Coumbes.

— Eh bien, tu me donneras ces six ou sept cents francs, et, avec cela, je passerai au large. Au reste, continua Pierre Manas, on a un état, on n'est embarrassé nulle part.

— Mais l'argent, murmura Millette, ce n'est pas à moi, Pierre.

— Ne voilà-t-il pas que, pour sauver ton enfant, tu vas avoir scrupule de disposer de l'argent de ton enfant et d'un argent qu'il allait me donner, encore ?

— Au fait, dit Millette, eh bien, oui, j'irai te chercher cet argent et je te le remettrai.

— Femme, tu sais ce que je t'ai dit.

— Que m'as-tu dit, Pierre ? car tu m'as dit beaucoup de choses.

— Je t'ai dit que, jusqu'à ce que je sois de l'autre côté du Var, nous ne nous quitterons pas.

— Si nous ne nous quittons pas, comment veux-tu que j'aille te chercher cet argent dans la chambre de Marius ?

— Nous irons ensemble.

— Ensemble ?

— Ah ! c'est à prendre ou à laisser, dit Pierre Manas en reprenant son ton brutal.

— Et quand irons-nous ?

— Ce soir, pas plus tard que cela ; et, d'ici là, soyons sage, buvons notre eau, mangeons notre pain et ne faisons pas de bruit.

Et Pierre Manas se leva après avoir mis, adroitement et sans bruit, dans sa poche les deux ou trois clefs qui étaient restées gisantes depuis la veille sur le sol, auxquelles Millette n'avaient point pensé, et

— Eh bien, répondit Millette, je suis prête à te suivre et à faire ce que tu m'as demandé.

Pierre Manas fit un mouvement de surprise : il croyait avoir à vaincre une dernière résistance. Comment Millette, sous sa demande à peu près innocente, n'avait-elle pas deviné le véritable projet, qui n'avait rien d'innocent ? Le bandit, ne pouvant croire à la simplicité, croyait à la dissimulation.

Millette lui inspira donc une profonde méfiance.

— Ah ! ah ! dit-il, la girouette a tourné, à ce qu'il paraît ?

— Mais non, répondit simplement Millette ; ne t'ai-je pas dit que j'étais prête à faire ce que tu me demandais ?

— Alors, partons, dit brutalement Pierre Manas.

D'un seul élan la pauvre femme fut hors du carreau. Au transport qu'elle mettait à fuir sa prison, on comprenait combien était puissant en elle le souvenir des dangers qu'elle y avait courus. Pierre Manas l'arrêta brusquement en saisissant sa robe. La secousse fut si violente, que Millette tomba sur ses genoux.

— Oh ! pas si vite, pas si vite, dit-il ; voilà une précipitation de mauvais augure, par ma foi : tu me ferais croire que tu as hâte d'être dehors pour crier : « A la garde ! » afin que quatre hommes et un caporal te débarrassent de ton cher époux. Eh ! eh ! je ne

sais, mais tu me donnes envie de me passer de ta société, si agréable qu'elle soit.

— Je te jure, Pierre !... s'empressa de dire la pauvre femme.

— Ne jure pas, interrompit Pierre Manas : voici qui me répond mieux de toi que tous tes serments.

Et Millette sentit la pointe froide et aiguë d'un couteau-poignard que le misérable appuyait sur sa poitrine.

— Vois-tu, dit Pierre Manas, moi, je ne fais pas de traîtrise ; mais il faut que tu saches aussi que je n'en souffre pas. Lorsque nous serons dans la rue, pousse un cri, dis un mot, fais un geste qui ne me convienne pas, et voici *Saigne-à-mort* qui fera à l'instant même sa besogne. Ça vaut la peine qu'on y pense, n'est-ce pas? Penses-y donc, je t'y invite, et, pour mieux te prouver tout le prix que j'attache à ce que tu suives mes avis, je vais prendre une petite précaution qui ne te laissera point exposée aux tentations auxquelles, en ta qualité de femme, tu ne saurais peut-être pas résister.

Pierre Manas éteignit sa lanterne et la mit dans sa poche ; puis il assujettit fortement un bandeau sur les yeux de sa femme, en ayant soin de rabattre les brides de son bonnet de manière à masquer la partie supérieure de son visage ; ensuite, il plaça le bras de

celle-ci sous son bras et la serra fortement contre sa poitrine. Enfin, pour plus de sûreté, il enferma la main de Millette dans la sienne.

— Et maintenant, lui dit-il, ne crains point de t'appuyer sur ton soutien naturel et légitime, chère amie. Tron de l'air! je sûr que, de loin et dans la nuit, on va nous prendre pour deux fiancés bien amoureux l'un de l'autre.

Tout en parlant et en agissant, Pierre Manas avait marché, et Millette, se sentant frapper au visage par l'air frais de la rue, comprit qu'ils étaient sortis de l'allée.

Elle respira avec plus de facilité.

— Oui, oui, dit Pierre Manas, à qui rien n'échappait, voilà la respiration qui nous revient; au reste, nous en avons besoin, nous avons une trotte à faire.

Ils avancèrent; mais, quoique le bandeau qui couvrait ses yeux empêchât la pauvre femme de rien distinguer autour d'elle, elle reconnut que son mari usait des plus grandes précautions pour traverser la ville. Il ne s'engageait jamais dans une rue nouvelle avant de l'avoir attentivement explorée du regard; les haltes étaient fréquentes; souvent le bandit tournait brusquement, faisant volte-face et revenant sur ses pas comme si quelque danger inattendu se fût dressé sur sa route. Quant à Millette, commençant à

craindre que son mari n'eût l'intention de se débarrasser d'elle, elle paraissait en proie à des angoisses terribles; lorsqu'il s'arrêtait, elle prêtait l'oreille avec cette anxiété profonde du guerrier indien qui, au milieu de ses forêts, écoute le pas de l'ennemi qui s'avance; mais, soit que Pierre Manas manœuvrât avec une habileté extraordinaire, soit qu'à cette heure de nuit les passants fussent rares dans les rues, elle eut beau écouter : elle n'entendit que le bruit de ses propres pas et de ceux de son conducteur qui retentissaient sur la dalle sonore.

Bientôt ils escaladèrent une pente rapide et escarpée, le long de laquelle les cailloux roulaient sous leurs pieds, tandis que le bruit sourd et monotone de la mer se brisant contre les rochers commençait d'éveiller l'attention de Millette et de lui indiquer le chemin qu'elle faisait. Elle se rendait bien à Montredon.

On continua de marcher. Tout à coup, au moment où l'air frais de la mer et le bruissement des vagues lui apprenaient que l'on était arrivé au rivage, elle sentit que son mari l'enlevait entre ses bras, entrait dans l'eau tout en lui enjoignant de ne pas toucher au bandeau qui lui cachait les yeux, faisait quelques pas devant lui malgré la résistance des lames, s'accrochait à un bateau qui se balançait doucement à son amarre, y déposait son fardeau, grimpait à son

tour auprès d'elle, coupait le câble et, saisissant les avirons, poussait au large. Alors seulement il permit à Millette de relever le mouchoir dont il lui avait bandé les yeux. Millette profita de la permission et regarda autour d'elle : elle était bien seule dans le bateau en face de Pierre Manas et perdue avec lui dans cette immensité que doublaient les ténèbres. Le forçat ne disait rien et se courbait sur les rames avec impatience. Millette comprit qu'il avait hâte de s'écarter de la côte, dont, du reste, ils étaient déjà trop éloignés pour que le son de la voix humaine pût dominer le bruit des vagues et parvenir jusqu'au rivage ; du côté du large, elle n'apercevait rien que les feux du phare de Planier, gigantesque étoile brillant et s'éteignant tour à tour sur le rideau noir que formaient le ciel et l'horizon.

Au bout de quelques instants, Pierre Manas rentra ses avirons ; il décoiffa l'antenne autour de laquelle la voile était enroulée et en livra la toile à la brise ; mais le vent était au sud-est, et cette direction fut loin d'accélérer leur marche. Ce n'était qu'en tirant des bordées que l'embarcation pouvait s'approcher de Montredon, sur lequel le forçat avait mis le cap. Il perdit ainsi deux bonnes heures à louvoyer, et, lorsque l'embarcation se trouva à la hauteur du Prado, il ferla la voile et borda de nouveau les avirons.

On commençait à distinguer les pitons de Marchia-Veyre. A mesure qu'ils approchaient, comme si Millette eût deviné qu'ils marchaient vers l'inconnu, elle sentait redoubler les battements de son cœur; par moment, ces battements étaient si rapides et si violents, qu'il lui semblait que ce cœur allait déchirer son enveloppe. Jusque-là, Pierre Manas était demeuré silencieux ; en voyant le but vers lequel se concentraient ses pensées de rapine, il prit la loquacité railleuse qui lui était habituelle.

— Coquin de sort! s'écria-t-il, tu ne peux pas dire, Millette, que tu n'as pas le meilleur mari de toute la Provence. Regarde, non-seulement je te conduis à la campagne, mais encore je compromets mes affaires et je perds une heure de chemin pour te donner l'agrément d'une promenade en mer. Et maintenant, ajouta-t-il en débarquant, tu comprends bien qu'il faut que tant de galanterie soit récompensée.

— Pierre, dit Millette, pourvu que la délivrance de notre pauvre enfant soit au bout de ce que tu me demanderas, je ferai tout ce qui te sera agréable.

— Eh bien, à la bonne heure, voilà qui est parlé.

Et Pierre Manas, prenant le bras de sa femme, s'achemina vers le cabanon, dont la masse noire se détachait dans l'obscurité par sa silhouette, plus sombre encore que la nuit

Arrivée à la porte du cabanon, Millette, comme si la mémoire lui revenait alors seulement, fouilla vivement à sa poche et poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demanda Pierre Manas.

— Il y a que j'ai perdu les clefs de la maison.

— Par bonheur, je les ai retrouvées, moi, dit le bandit en faisant sonner le petit trousseau qu'il avait réuni par une ficelle.

Et, du premier coup, avec une adresse qui prouvait l'expérience que Pierre Manas avait de ces sortes d'affaires, il trouva la clef de la porte du jardin.

La porte s'ouvrit en criant légèrement. M. Coumbes était trop économe pour employer son huile d'olive à graisser les gonds de ses portes.

— Là, maintenant, dit Millette en posant sa main sur le bras de Pierre Manas, laisse-moi entrer seule.

— Comment! seule?

— Oui, et je te rapporterai ce que je t'ai promis.

— Ah! bagasse, la bonne histoire! ce sont des menottes que tu m'apporterais; et puis, il m'est venu une foule de réflexions en route; comme on dit, tu sais, la nuit porte conseil.

La pauvre femme commença à trembler.

— Quelles réflexions te sont donc venues? demanda-t-elle. Je croyais que tout était arrêté entre nous.

— Combien y a-t-il d'années que tu es avec monsieur Coumbes?

— Dix-huit à dix-neuf ans à peu près, répondit Millette en baissant les yeux.

— Alors tu dois avoir une jolie pelote.

— Comment! une pelote?

— Oui; je te connais, tu es économe; à deux cents francs par an, pour tes gages, si grigou que soit le vieux drôle, c'est bien le moins qu'il devait te donner; à deux cents francs par an, avec les intérêts, cela fait bien près de dix ou douze mille francs, sais-tu? Or, comme chef de la communauté, c'est à moi qu'appartient la disposition de l'argent. Où sont les dix ou douze mille francs?

— Mais, malheureux, répondit Millette, je n'ai jamais pensé à rien demander à M. Coumbes, de même qu'il n'a jamais pensé à me rien donner. Je soignais les intérêts de la maison. Il m'habillait, me nourrissait; il habillait et nourrissait Marius. Il a fait, en outre la dépense de son éducation.

— Oui, je comprends, de sorte qu'il y a un compte à faire entre toi et M. Coumbes. C'est bien, conduis-moi à sa chambre; ce compte, nous le réglerons, et, une fois réglé, je lui donnerai décharge définitive, afin que personne ne lui réclame rien après moi.

— Mais, malheureux, que dis-tu donc là?

— Je dis qu'il s'agit de me conduire droit à la chambre du vieux cancre, et cela sans barguigner,

et, une fois dans sa chambre, de me dire où le scélérat cache notre argent.

— Notre argent!

— Eh! oui, notre argent; puisque tu n'avais pas de gages, puisque tu soignais ses intérêts, puisque tu faisais fructifier le capital, la moitié des économies faites pendant la durée de l'association t'appartient. Je te promets de ne prendre que la moitié, juste notre compte; donc, plus de scrupules et marchons.

— Jamais! jamais! s'écria Millette.

Mais au second jamais, elle poussa un cri de douleur : elle avait senti la pointe du couteau du bandit s'enfoncer dans les chairs de son épaule.

— Pierre! Pierre! dit-elle, je ferai tout ce que tu voudras; mais tu me jures que pas un cheveu ne tombera de la tête de celui que tu veux dépouiller?

— Sois donc tranquille, je sais trop ce que nous lui devons pour avoir pris soin de toi depuis vingt ans, et nous avoir ménagé de petites ressources pour notre vieillesse. Mais ne perdons pas le temps : le temps, c'est de l'argent, comme disent les Américains.

— Mon Dieu! mon Dieu! tu m'avais fait espérer que quand tu aurais la bourse de Marius, tu quitterais la France.

— Que veux-tu! l'appétit vient en mangeant; puis je me fais vieux, et, surtout à l'étranger, je ne serais

pas fâché de vivre un peu de mes rentes. D'ailleurs, comme je n'ai d'autre héritier légitime que Marius, tout lui reviendra un jour. Pauvre petit! c'est donc pour lui, en réalité, que nous allons travailler. Aussi j'ai hâte de me mettre à la besogne. Allons, conduis-moi, fainéante!

Et il lui fit sentir de nouveau la pointe du couteau.

Millette poussa un soupir, marcha la première, et s'arrêtant devant une porte :

— C'est ici, balbutia-t-elle.

Le bandit appuya son oreille contre la porte; on entendait, malgré l'obstacle, la bruyante respiration de M. Coumbes, indiquant que le ronfleur dormait d'un profond sommeil.

Pierre Manas chercha de la main la serrure, la clef y était; la porte du jardin fermée, M. Coumbes se tenait pour en sûreté chez lui.

Le bandit fit doucement jouer le pêne; comme celle du jardin, la serrure cria bien un peu, mais le ronflement du dormeur éteignit son grincement.

Pierre Manas entra, tirant derrière lui Millette plus morte que vive, et referma la porte derrière lui.

Puis, cette précaution prise :

— Allons, murmura-t-il, comme s'il était chez lui,

allumons la chandelle maintenant; quand on y voit, la besogne est meilleure.

Millette balbutiait une prière; la terreur lui ôtait presque le sentiment.

L'allumette petilla, la flamme s'attacha à la mèche de la chandelle, et la lueur blafarde du maigre suif se répandit dans la chambre.

Cette lueur, si faible qu'elle fût, permit de voir M. Coumbes, couché tranquillement dans son lit et reposant comme un juste.

Pierre Manas alla à lui et le toucha du bout du doigt.

M. Coumbes s'éveilla.

Rien ne saurait peindre la surprise, mieux que cela, la terreur de l'ex-portefaix, lorsque, en ouvrant les yeux, il aperçut la figure sinistre du bandit.

Il voulut crier, mais Pierre Manas lui mit le couteau sur la gorge.

— Pas de bruit, s'il vous plaît, mon bon monsieur, dit le forçat; c'est dans le silence que se fait le meilleur travail, et vous voyez que j'ai en main de quoi vous fermer la bouche si vous l'ouvriez trop grande et surtout trop bruyamment.

M. Coumbes roulait des yeux effarés autour de lui.

Il aperçut Millette, que, dans son trouble, il n'avait pas encore vue.

— Millette! Millette! s'écria-t-il, quel est cet homme?

— Vous ne me reconnaissez pas, dit Pierre Manas; eh bien, c'est drôle, moi, je vous ai reconnu tout de suite en vous retrouvant aussi laid que quand je suis parti. C'est la bonne chance des vilains visages de rester les mêmes, et vous aviez tout ce qu'il fallait pour ne pas changer; mais, moi, que madame a épousé par amour, parce que j'étais joli garçon, je n'ai pu me servir de cet heureux privilége, ce qui fait que vous ne me reconnaissez pas. Millette, dites donc mon nom à M. Coumbes.

— Pierre Manas! s'écria ce dernier, qui venait de recueillir le souvenir que lui avait laissé la nuit où le bandit avait voulu pendre sa femme.

— Eh! oui, sans doute, Pierre Manas, mon bon monsieur, qui vient, en compagnie de son épouse, régler avec vous certains comptes que vous avez laissés trop longtemps en souffrance.

— Oh! Millette! Millette! fit l'ex-portefaix, qui, dans son trouble, ne remarquait pas que les yeux de la pauvre femme lui indiquaient son fusil, dont le canon jetait un éclair dans un des coins de la chambre et à portée de sa main.

— Il ne s'agit pas de Millette, mon cher monsieur, reprit Pierre Manas; tron de l'air! à votre âge, il est honteux d'ignorer que c'est le mari qui surveille les

intérêts de la communauté. Aussi ne vous adressez pas à ma femme, adressez-vous à moi.

— Alors, que voulez-vous? balbutia M. Coumbes.

— Pardieu! ce que je veux? De l'argent, riposta impudemment le forçat; ce qu'il vous plaira de donner à madame pour payer les bons services qu'elle vous a rendus pendant dix-neuf ans.

M. Coumbes, de livide qu'il était, devint verdâtre.

— Mais de l'argent, dit-il, je n'en ai pas.

— *Sur* vous, je le crois, à moins que vous n'ayez votre magot dans votre paillasse; et alors il serait *sous* vous. Mais, là ou ailleurs, en cherchant bien, je suis sûr que vous trouverez quelques billets de mille francs qui flânent dans quelque coin de votre chambre.

— Mais, alors, vous voulez donc me voler? demanda M. Coumbes avec un étonnement qui fût devenu comique si la situation n'avait pas été si grave.

— Eh! coquin de sort! répliqua Pierre Manas, je ne chicane pas sur les mots, et, pourvu que vous abouliez au plus vite, tout ira bien; sinon, dame! j'ai mauvaise tête, je vous en préviens.

— De l'argent! reprit M. Coumbes, auquel sa profonde avarice rendait quelque courage, n'y comptez pas, vous n'aurez pas un traître sou; si je dois quelque chose à votre femme, qu'elle revienne demain.

Il fera jour, et nous y verrons chacun de notre côté pour régler nos comptes.

— Par malheur, dit Pierre Manas se montrant de plus en plus menaçant, ma femme est devenue comme moi un oiseau de nuit : réglons tout de suite.

— Ah! Millette! Millette! répéta le pauvre monsieur Coumbes.

Celle-ci, profondément remuée par l'accent douloureux avec lequel M. Coumbes avait prononcé cet appel, fit un mouvement pour échapper au bandit; mais celui-ci, pliant de la main gauche Millette comme un roseau, la renversa sous lui et la contint avec son pied, qu'il posa sur sa poitrine.

— Tron de l'air! s'écria-t-il, tu as déjà oublié ce que je t'avais dit, toi! Ah! tu as voulu venir! ah! tu n'as pas voulu m'apprendre où il cachait son argent, le chéri de ton cœur! Eh bien! sais-tu ce que je vais faire, moi? Je vais vous tuer tous les deux, vous coucher côte à côte dans le même lit, et je me promènerai le front levé; la loi est pour moi.

Et, tout en parlant, le bandit meurtrissait de son lourd soulier la poitrine de Millette.

M. Coumbes ne put soutenir ce spectacle. Il oublia son or, il oublia la disproportion des forces, il oublia qu'il était presque nu et sans armes, il s'oublia lui-même, et se rua sur cette bête féroce.

L'horreur et le désespoir communiquaient une telle énergie au bonhomme, que Pierre chancela sous la secousse, et, obligé de faire un pas en arrière, souleva malgré lui le pied avec lequel il maintenait Millette couchée à terre.

Celle-ci, toute meurtrie et à moitié étouffée qu'elle était, en profita pour se redresser avec l'agilité d'une panthère et courir à la fenêtre.

Mais Pierre Manas avait deviné son dessein. Il fit un effort suprême, se débarrassa de M. Coumbes, qui, violemment repoussé, alla tomber à la renverse sur son lit, et il s'élança sur Millette le couteau à la main.

L'arme traça un éclair dans la demi-obscurité de la chambre et s'abattit cessant de luire.

Millette tomba sur le carreau sans même répondre par un cri au cri poussé par M. Coumbes.

La terreur semblait avoir paralysé l'ex-portefaix; il cachait son visage entre ses mains.

— Ton argent! ton argent! hurlait le forçat en le secouant rudement.

M. Coumbes indiquait déjà du doigt son secrétaire, quand il lui sembla voir glisser dans l'ombre une forme humaine qui s'approchait de l'assassin.

C'était Millette, qui, pâle, mourante, perdant son sang par une profonde blessure, avait rassem-

blé ses dernières forces pour venir au secours de M. Coumbes.

Pierre Manas ne l'entendait ni ne la voyait ; un bruit venu du dehors absorbait en ce moment toute son attention.

— Ah ! c'est là qu'est ton or ? dit enfin Pierre Manas.

— Oui, répondit M. Coumbes dont les dents claquaient d'épouvante ; par tout ce que j'ai de plus sacré, je vous le jure.

— Eh bien, tron de l'air ! je le mangerai et le boirai à votre santé, à vous deux. Je me venge et je m'enrichis, deux bonnes affaires en une seule.

Et, levant son couteau dont la lame ruisselait de sang :

— Allons, dit-il, va rejoindre ta maîtresse.

Il leva le terrible couteau ; mais, juste en ce moment, Millette se jeta sur lui à corps perdu et l'entoura de ses bras.

— Votre fusil ! votre fusil ! cria la pauvre femme d'une voix éteinte, ou il va vous tuer comme il m'a tuée.

Reconnaissant à qui il avait affaire, Pierre Manas crut qu'il lui serait facile de se débarrasser de Millette.

Mais Millette s'était cramponnée à lui avec toute la puissance qui caractérise ceux que la vie va aban-

donner, et qui est remarquable surtout chez les noyés; ses bras avaient pris la force de deux cercles de fer que l'on eût soudés entre eux.

Pierre Manas eut beau se tordre, secouer la mourante, la frapper de nouveau de son poignard, il ne put parvenir à lui faire lâcher prise.

Cependant la voix de Millette, le cri désespéré poussé par elle avait éveillé chez M. Coumbes l'instinct de la conservation que les affres de la mort lui avaient fait perdre. Son fusil se trouva entre ses mains tout armé, avec une spontanéité que, plus tard, lorsqu'il racontait cette scène, il attribuait à un miracle de sang-froid; il le tendit en avant, fit feu sans épauler et sans viser, comme c'était, au reste, dans ses habitudes, et Pierre Manas, atteint en pleine poitrine de deux cents grains de plomb qui firent balle, tomba foudroyé aux pieds du maître du cabanon.

Suffoqué d'émotion, M. Coumbes allait s'évanouir à son tour, lorsqu'il entendit heurter violemment à la porte et une voix de femme qui criait:

— Que faites-vous donc, M. Coumbes?... mon frère a parlé, ce n'est point Marius qui est l'assassin!

XXI

La martyre

M. Coumbes avait jeté son fusil pour secourir Millette. En entendant cette voix étrangère, il se crut menacé par une légion de bandits; mais son triomphe l'avait animé; il tressaillit comme un cheval au son de la trompette, ressaisit son arme et courut à la fenêtre dans l'attitude du soldat qui s'apprête à faire feu.

Cependant, et malgré les incitations de sa bravoure, il n'oublia pas que la prudence est une des vertus du guerrier; il prit quelques précautions pour ouvrir la croisée et se garda bien de se pencher au dehors.

— Que demandez-vous? fit-il de l'accent le plus caverneux qu'il pût trouver dans les profondeurs de ses bronches.

— Que vous partiez sur-le-champ pour Marseille. Mon frère est sauvé, il parle; il a déjà déclaré que

Marius n'était pas un assassin. Allez solliciter une confrontation.

A l'accent féminin de cette voix, M. Coumbes avait reconnu que c'était inutilement qu'il venait de faire une nouvelle provision d'héroïsme.

— Eh ! mille couffins de bagasse, dit-il en retournant à Millette, qu'il essayait de débarrasser du corps de son misérable mari, qui était tombé sur elle, il s'agit bien de Marius, et je me fiche pas mal de lui, de votre commission et de votre frère. Que me chantez-vous là, quand je viens de combattre comme un véritable Spartiate, que j'ai du sang jusqu'à la ceinture et que la pauvre Millette réclame tous mes soins! Allez vous promener à Marseille si bon vous semble, ou plutôt venez m'aider, car ce vilain gueux est aussi lourd qu'il était méchant.

M. Coumbes avait effectivement besoin d'aide.

Son système nerveux avait été si violemment ébranlé, qu'en même temps que ses genoux flageolaient sous son corps, ses bras paralysés avaient perdu toute force. C'était en vain qu'il essayait de remuer la lourde masse qui pesait sur le corps de la mère de Marius. La vue de Millette dont la tête dépassait la poitrine du bandit, cette face livide et sanglante, cette bouche béante, ces yeux entr'ouverts, l'impossibilité où il se voyait de la secourir, le jetaient dans des accès successifs de désespoir et de fureur. Il

adressait à la pauvre femme les premiers mots de endresse qu'il lui eût dits depuis qu'il la connaissait, tandis qu'éclatant en imprécations féroces contre son bourreau, il déplorait son sort avec des accents vraiment pathétiques et, ivre de rage, criblait de coups de pied le cadavre de l'assassin.

La réponse de M. Coumbes, les cris, les sanglots, les coups sourds qui venaient de l'appartement, jetèrent Madeleine — c'était elle qui avait appelé le maître du cabanon — dans une étrange perplexité. Celui-ci avait fait, et le jour et la nuit, une guerre si acharnée aux oisillons, que le coup de feu que la jeune fille avait entendu en entrant dans le jardin ne l'avait pas étonnée; mais, aux paroles étranges que son voisin lui avait adressées, aux bruits sinistres qu'elle entendait, elle supposait une alternative de malheur: elle pensait, ou que M. Coumbes était devenu fou, ou qu'une nouvelle catastrophe était arrivée.

Elle appela au secours et, à tout risque, elle essaya d'ouvrir la porte.

Mais, comme nous l'avons dit, Pierre Manas connaissait trop bien son métier pour ne l'avoir point refermée derrière lui.

— Si vous voulez que j'aille à vous, il faut m'ouvrir. Ouvrez-moi, M. Coumbes! criait Madeleine,

qui meurtrissait ses doigts en essayant d'ébranler le pêne.

— J'ai bien le temps, répondait Coumbes ; cassez-la, brisez-la, cette porte, si elle ne veut pas s'ouvrir; j'ai les moyens de la renouveler. Je me moque d'une porte, je me moque de tout, pourvu que ma pauvre Millette vive... Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

Et de ses mains convulsives, agitées M. Coumbes essayait de nouveau d'alléger le fardeau qui oppressait le corps inanimé de son amie.

Cependant, du chalet on avait entendu la voix de Mlle Riouffe. On donna l'alarme dans les environs, on accourut et on pénétra sur le théâtre de cette scène de carnage.

Madeleine qui était entrée la première, recula d'épouvante à la vue de ces deux cadavres; mais, reconnaissant Millette, avec l'énergie que nous lui avons vu déployer, elle sut dominer son émotion et son horreur et aida à transporter la mère de son amant sur le lit de M. Coumbes.

Celui-ci semblait avoir complétement perdu la raison ; il prenait entre ses mains les mains déjà glacées de Millette, et il s'écriait d'une voix lamentable :

— Un médecin! un médecin! Oh! je ne suis qu'un portefaix, c'est vrai, mais je puis le payer comme un négociant.

Madeleine plaça ses doigts sur la poitrine de Millette, et, à une pulsation du cœur, elle sentit que le principe de la vie n'était pas encore complétement éteint chez elle.

Effectivement, quelques minutes après, la blessée rouvrit les yeux.

Le premier mot qu'elle prononça, fut le nom de son fils. En l'entendant, Madeleine éclata en sanglots, et, se penchant sur le lit, elle entoura de ses bras la pauvre femme, et, la pressant sur son cœur :

— Il est sauvé ! s'écria-t-elle. Vivez, vivez, ma mère, pour partager notre bonheur!

Millette écarta doucement la jeune fille et la considéra pendant quelques instants avec un attendrissement qui révélait tout ce qui se passait dans son âme. Puis deux larmes roulèrent silencieusement le long de ses joues pâles.

— Vous l'aimez, dit-elle, je puis mourir. Ce n'est pas lui qui a frappé votre frère : l'assassin, le voilà. Témoignez-en, s'il est besoin. Prête à paraître devant Dieu, je le jure.

Et, soulevant sa main par un pénible effort, d'un geste elle indiqua Pierre Manas, dont on relevait le cadavre.

— C'est inutile, ma mère, reprit Madeleine; son innocence pouvait se passer de votre témoignage; en

sortant de son évanouissement, mon frère a déclaré que Marius n'était point le coupable.

Millette leva les yeux au ciel, joignit les mains, et le mouvement de ses lèvres, l'expression de son regard, indiquèrent qu'elle remerciait Dieu.

— Seigneur! dit-elle en finissant, faites-moi la grâce que ce soit lui qui me ferme les yeux.

— Ne pensez pas à cela, ma mère! vous ne mourrez pas, vous vivrez pour être heureuse de son bonheur.

— Oui, qu'elle vivra, interrompit M. Coumbes d'une voix que ses pleurs entrecoupaient: dût-il m'en coûter les yeux de la tête, je veux qu'elle vive. Tu vivras, ma pauvre Millette, tu vivras, comme le dit cette bonne demoiselle, qui vaut considérablement mieux que le reste de sa famille; tu vivras pour être heureuse. Vois-tu, ajouta-t-il en se baissant et en approchant la bouche de l'oreille de la blessée, maintenant que nous voilà débarrassés de cette charogne, je puis t'épouser, je t'épouserai, je donnerai mon nom à ton fils, tu auras tout... non, la moitié de tout ce que je possède; et, quoique je porte toujours la même lévite, ajouta-t-il en concentrant la voix de façon à n'être entendu que de celle à laquelle il s'adressait, je suis riche, moi, plus riche peut-être, continua-t-il avec une sorte d'amertume, que ces gens qui gaspillent la terre du bon

Dieu pour y faire pousser un tas de méchants parfums. Tiens, dans le bas de ce secrétaire, que le scélérat allait effondrer si tu ne t'étais pas si bravement jetée sur lui, il y a, en or, soixante mille francs; et ce n'est pas tout, va! il y a les rentes, il y a la maison de Marseille et le cabanon. Eh bien, tu partageras tout cela avec moi! Tu vois bien que tu ne peux pas mourir!

A cet argument, de l'efficacité duquel M. Coumbes ne doutait pas, Millette répondit par un funèbre sourire.

Les richesses de M. Coumbes étaient bien peu de chose auprès des éternelles splendeurs dont le ciel, en s'entr'ouvant pour elle, lui découvrait déjà les horizons. Cependant elle approcha ses lèvres du visage du bonhomme et déposa sur le front de celui-ci un baiser à la fois chaste et tendre ; puis elle se retourna du côté de Madeleine.

— Soyez mille fois bénie, lui dit-elle, de votre amour pour lui... Une dernière consolation que je vous demande : tâchez que je l'embrasse une fois encore !

Madeleine fit un signe de tête et sortit de l'appartement.

Le commissaire de police était arrivé ; il attendait la présence de Madeleine pour recevoir les dépositions de Millette et celle de M. Coumbes sur les évé-

nements de la nuit. Madeleine le conduisit dans le chalet auprès de son frère.

Le coutelas de Pierre Manas avait frappé M. Jean Riouffe à la poitrine et pénétré dans ses cavités en touchant les parois du cœur ; la blessure était dangereuse, mais non mortelle. L'arme, dans son contact avec le plus essentiel de nos organes, avait produit une hémorrhagie pulmonaire et amené cette longue syncope qui, pendant plus de trente heures, avait privé le blessé de sentiment.

Il répéta au magistrat ce qu'il avait dit à sa sœur, et le signalement qu'il donnait de son assassin s'accordant parfaitement avec celui du meurtrier de Millette, commençait à éclaircir cette lugubre histoire. Il remit un mot à Madeleine pour le juge d'instruction, afin de supplier celui-ci — en s'appuyant sur le vœu de la mourante — d'ordonner, provisoirement du moins, l'élargissement de Marius.

Cependant Millette faiblissait d'instants en instants.

Elle fit des efforts surhumains pour donner au magistrat des détails sur ce qui s'était passé entre son mari et elle ; elle y parvint, mais ces efforts achevèrent de l'épuiser. On avait débridé et élargi la plaie ; seulement la contraction des muscles, lorsqu'elle avait contenu Pierre Manas, pour donner le temps à M. Coumbes de se mettre en défense, avait amené un épanchement interne considérable ; la

respiration devenait plus difficile, son bruit plus strident. Une écume rougeâtre paraissait sur ses lèvres à chaque hoquet que lui arrachait la douleur; le cercle bleuâtre de ses yeux s'étendait; ceux-ci devenaient atones; des gouttes d'une sueur glacée perlaient sur son front, et sa peau si blanche et si satinée, paraissait rugueuse.

Le triste spectacle de cette agonie avait achevé de faire tourner la tête à M. Coumbes. Il semblait qu'au moment de perdre cette compagne, il sentît tout le prix du trésor que, pendant vingt années, il avait si longtemps méconnu, et qu'il expiât son ingrate indifférence. Son désespoir s'exprimait par une sorte de rage; il ne voulait pas admettre qu'un sacrifice d'argent ne pût pas lui conserver Millette, et sa douleur, vaniteuse encore, exaltait ce qu'il était disposé à faire. Il maltraitait le médecin; il troublait les derniers moments de la mourante; il fallut l'éloigner d'elle.

Millette, au contraire, conservait toute sa sérénité et tout son calme. Lorsque le prêtre succéda à l'homme de l'art, elle écouta ses exhortations avec le recueillement de la foi sincère. Cependant, et malgré sa ferveur religieuse, de temps en temps, elle paraissait inquiète; elle soulevait péniblement la tête au-dessus de l'oreiller; elle écoutait attentive; ses lèvres s'éclairaient d'un sourire; une vague lueur

faisait étinceler ses yeux, qu'elle tournait vers le ciel, et, quand elle reconnaissait que ce n'était pas encore celui qu'elle attendait, elle murmurait :

— Mon Dieu, mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Bientôt elle parut toucher à ses derniers moments; ses yeux se fixèrent; on ne reconnaissait plus qu'elle existait qu'au frémissement de ses lèvres, dont l'écume devenait de plus en plus décolorée. Elle avait perdu son sang; elle allait expirer.

Tout à coup, et au moment où le médecin cherchait dans ses artères leur dernière pulsation, elle se dressa sur son séant avec une spontanéité qui épouvanta les assistants. Alors on entendit un pas qui gravissait précipitamment l'escalier; ce bruit avait miraculeusement renoué le fil près de se rompre, et auquel était suspendue cette existence.

— C'est lui !... Merci, mon Dieu, merci ! s'écria distinctement Millette.

En effet, la figure bouleversée de Marius apparaissait dans l'encadrement de la porte; mais, avant que, si rapide que fût son mouvement, il eût franchi le seuil de cette porte, les bras que la pauvre femme tendait vers lui étaient retombés pesamment sur le lit. Elle avait poussé un faible soupir, et ce ne fut plus que sur le cadavre de sa mère que le jeune homme se jeta éperdu.

Dieu, sans doute, avait réservé d'autres consolations à l'humble et méritante créature, puisqu'il lui refusait celle de sentir encore une fois sur ses lèvres celles de son enfant.

CONCLUSION

Son père n'ayant plus à payer sa dette à la société, Marius n'hésita pas à raconter les circonstances qui l'avaient conduit à assumer sur sa tête la responsabilité d'un des derniers crimes de Pierre Manas. Les déclarations de Millette, l'affirmation de M. Jean Riouffe corroboraient son récit. Son élargissement provisoire devint définitif.

Quel que fût son amour pour Madeleine, quelque éclatants qu'eussent été les témoignages de tendresse qu'il avait reçus de celle-ci, il demeurait cependant silencieux lorsqu'elle lui rappelait les projets d'union qu'ils avaient caressés dans leur première promenade sur les collines.

La noblesse de ses sentiments, son excessive déli-

catesse s'épouvantaient, pour la jeune fille, de la situation que l'opprobre de son père leur ferait dans le monde. Il éprouvait une insurmontable répugnance à apporter à celle qu'il aimait un nom qui avait reçu la flétrissure du bagne.

Cependant, les allusions de Mlle Riouffe devinrent plus directes, et Jean, guéri de sa blessure, et convaincu que le bonheur de sa sœur était attaché à ce mariage, vint en faire à Marius la proposition formelle. Le fils de Millette demeura pensif et demanda quelques jours pour réfléchir.

Ce délai n'était, en réalité, que pour se disposer à un sacrifice qu'il regardait comme un devoir. Il était décidé à s'éloigner ; il comptait sur le temps et sur l'absence pour guérir la plaie du cœur de Madeleine ; quant à celle de son âme, il ne voulait pas y songer. La veille du jour où il devait donner une réponse à M. Riouffe, lorsqu'il jugea que M. Coumbes devait être endormi, il chargea sur ses épaules le sac dans lequel il avait rassemblé son petit butin, ramassa un bâton de voyage et se mit en chemin sans oser jeter un coup d'œil sur ce chalet où il laissait tout ce qu'il adorait au monde.

Lorsqu'il eut fait un demi-quart de lieue, il lui sembla entendre derrière lui un pas furtif qui faisait doucement craquer le sable, et le bruit d'une respi-

ration humaine. Il se retourna brusquement et aperçut Madeleine qui le suivait pas à pas.

— Vous! vous, Madeleine! s'écria-t-il.

— Eh! sans doute, ingrat! répondit celle-ci: je n'ai point oublié, moi, que nous avons juré que rien en ce monde ne pourrait nous empêcher d'être l'un à l'autre. Vous partez, et alors la place de votre femme n'est-elle pas à vos côtés?...

Quinze jours après, le prêtre qui avait recueilli les derniers soupirs de Millette mariait les deux jeunes gens dans la petite église de Bonneveine.

M. Coumbes se montra, à cette occasion, d'une générosité sans égale; il voulait adopter Marius et le doter. Le jeune homme n'accepta pas, et, après les noces, lui et sa femme partirent pour Trieste, où ils allaient fonder une maison correspondante de celle que M. Jean Riouffe conservait à Marseille.

Le maître du cabanon fut pendant bien longtemps inconsolable de la mort de Millette; mais les consolations ne lui manquaient pas.

Marius et sa femme n'avaient pas voulu que le chalet fût vendu: ils en avaient laissé la jouissance à M. Coumbes, qui s'était chargé de l'entretenir, mais qui s'en garda si bien, qu'au bout de quelque temps, ainsi qu'il l'avait souhaité, les ronces, les orties, les herbes sauvages pullulèrent dans le joli jardin de

Madeleine avec une vigueur de végétation tropicale. M. Coumbes aimait à monter sur l'échelle à l'aide de laquelle Marius se rendait auprès de celle qu'il aimait, à contempler ce champ de désolation, à suivre les progrès que la consomption produisait sur les arbustes, à compter les traces que chaque mistral laissait sur le joli chalet. Il trouvait, dans cette constatation de son triomphe, l'oubli des chagrins qui avaient empoisonné les dernières années de sa vie, et, après une bonne séance en face de ce spectacle, lorsqu'il rentrait dans sa demeure, la solitude lui paraissait moins amère.

Sa catastrophe avait encore d'autres compensations : elle avait établi d'une manière solide la réputation de bravoure que M. Coumbes avait ambitionnée. A Montredon, les pères racontaient ses exploits à leurs enfants; ils formaient le texte des récits de toutes les veillées.

Pendant les premières années, tout ce qui rappelait à M. Coumbes celle qui lui avait été si humblement dévouée le faisait frissonner; mais peu à peu les compliments qu'on adressait à sa conduite chatouillèrent assez agréablement son amour-propre pour que ce dernier sentiment étouffât à la fois ses regrets et ses remords; et bientôt son ancienne vanité se trouva si bien du relief qui en résultait pour lui, que, loin de craindre les conversations qui

avaient trait à la mort de Pierre Manas, il les provoquait. Il est vrai de dire que l'exagération populaire, s'étant chargée de prôner ses hauts faits, leur avait donné des proportions bien attrayantes.

Le bandit se trouvait métamorphosé en cinq affreux brigands dont M. Coumbes avait occis la moitié tandis que l'autre moitié prenait la fuite.

M. Coumbes laissait dire. A l'admiration qu'il lisait dans les regards des auditeurs, il répondait :

— Eh ! mon Dieu, ce n'est pas aussi difficile qu'il le semble, avec un peu d'adresse et de sang-froid... Comment voulez-vous que je manque un homme, moi qui mets un grain de plomb dans l'œil d'un moineau, aussi délicatement que s'il était placé avec la main!

Bref, la passion dominante de M. Coumbes eut raison, chez lui, de tout ce qu'il restait sur la terre de la pauvre Millette: son souvenir.

Peu à peu, ses visites au cimetière de Bonneveine, qui renfermait les restes de Millette, devinrent moins fréquentes; bientôt il cessa d'y aller, et l'herbe fut libre de pousser aussi drue sur le dôme de terre qui la recouvrait qu'elle l'était dans le jardin du chalet.

Il l'oublia si bien, que, lorsqu'il mourut, avec cet à-propos des égoïstes, quinze jours avant l'ouverture du canal de la Durance, qui, en peuplant de jardins les

solitudes de Montredon, allait de nouveau porter le trouble dans sa vie, on ne trouva pas dans son testament un mot qui prouvât qu'il se souvînt encore ou de Marius ou de sa mère.

Il n'y a point de petites passions, mais il y a de petits cœurs.

FIN.

TABLE

Pages

I. Où nous apprendrons ce que c'est qu'un cabanon à ceux de nos lecteurs qui l'ignorent..... 1

II. Millette..... 18

III. Où l'on verra qu'il est quelquefois dangereux d'enfermer un corbeau et une tourterelle dans la même cage. 31

IV. Cabanon et chalet..... 36

V. Où l'on voit qu'il peut quelquefois être désagréable d'avoir de beaux pois dans son jardin..... 44

VI. Chalet et cabanon..... 53

VII. Où, à notre grand déplaisir, nous sommes forcé de piller le vieux Corneille..... 69

VIII. Comment M. Coumbes vit échouer sa vengeance par l'intervention d'un témoin, qui frappa au cœur le champion qu'il avait choisi..... 77

IX. Où l'on voit que M. Coumbes ne pratiquait pas l'oubli des injures, et ce qui s'ensuivit..... 93

X. Deux cœurs honnêtes..... 110

XI. Où il est démontré qu'avec beaucoup de bonne volonté il est quelquefois difficile de s'entendre..... 124

XII. Où l'on verra comment M. Coumbes, en voulant prendre du poisson, attrapa un secret..... 151

XIII. Où M. Combes rend des points à Machiavel..... 162

XIV. Le mendiant..... 170

XV. Les aveux..... 185

XVI. Où Pierre Manas intervient à sa façon..... 198

XVII. Où, sans avoir voulu sauver personne, M. Coumbes n'en accomplit pas moins son chemin de la croix.... 200

XVIII. Mère et maîtresse..... 240

XIX. Où Pierre Manas paraît décidé à faire à son amour paternel le sacrifice de sa terre natale..... 267

XX. Où m. Coumbes tire le plus beau coup de feu qu'ait jamais fait un amateur de chasse..... 281

..... 299

Conclusion..... 309

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.